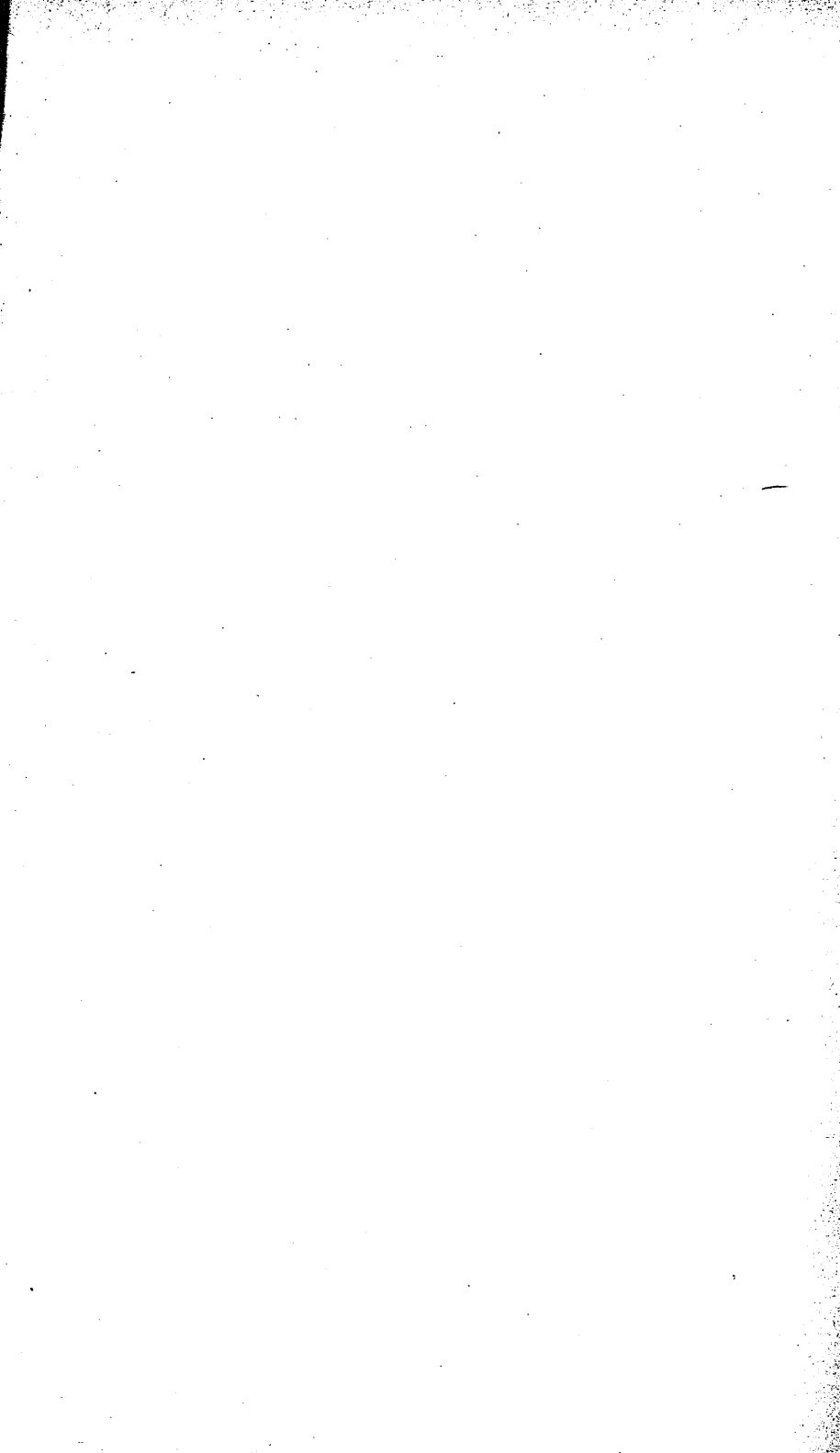
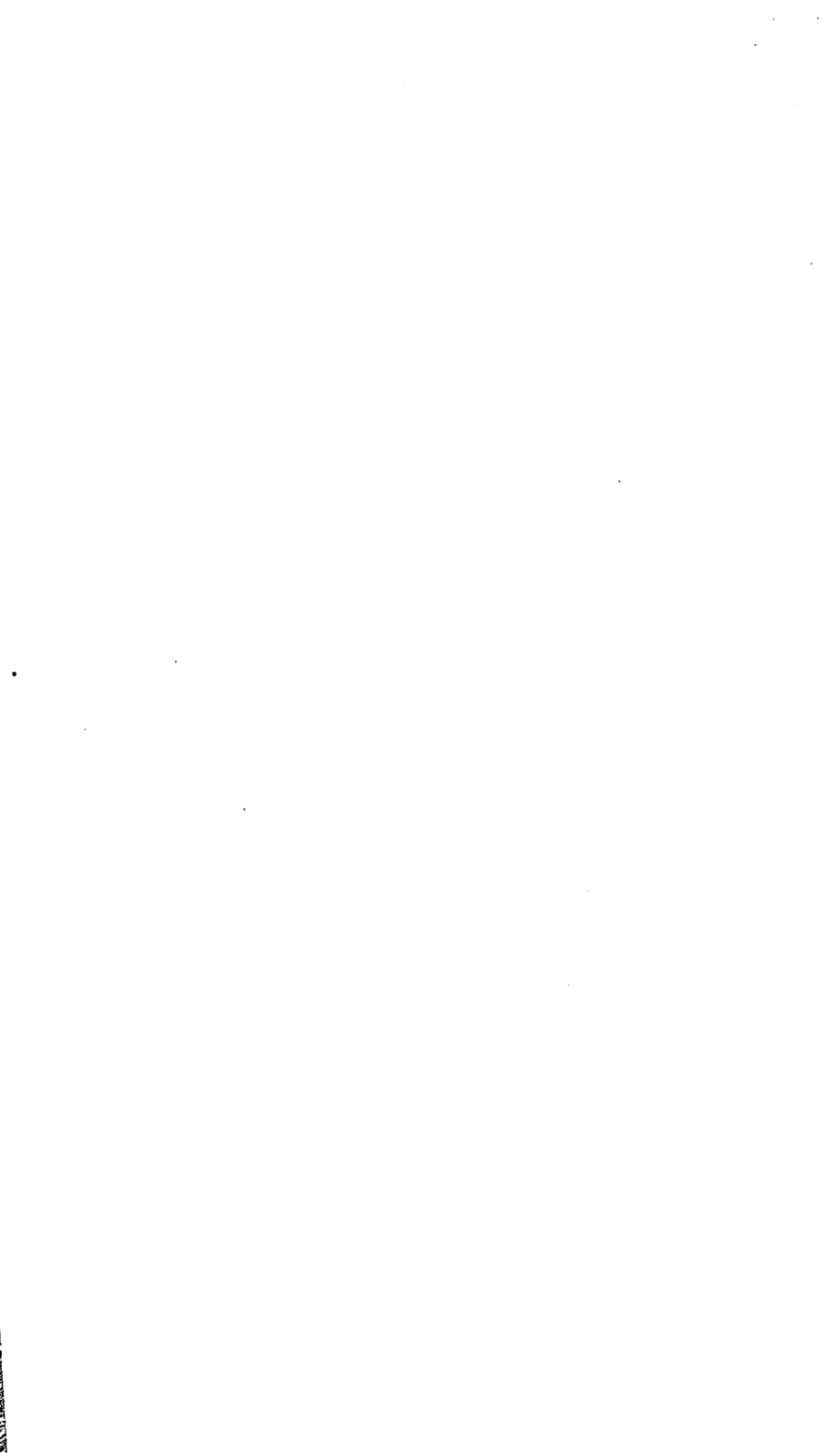


The University of Chicago
Libraries







HUITIÈME CENTENAIRE

SAINT BRUNO

FONDATEUR DE L'ORDRE DES CHARTREUX

SON ACTION ET SON ŒUVRE

PAR

M. l'abbé M.-M. GORSE

Docteur en théologie



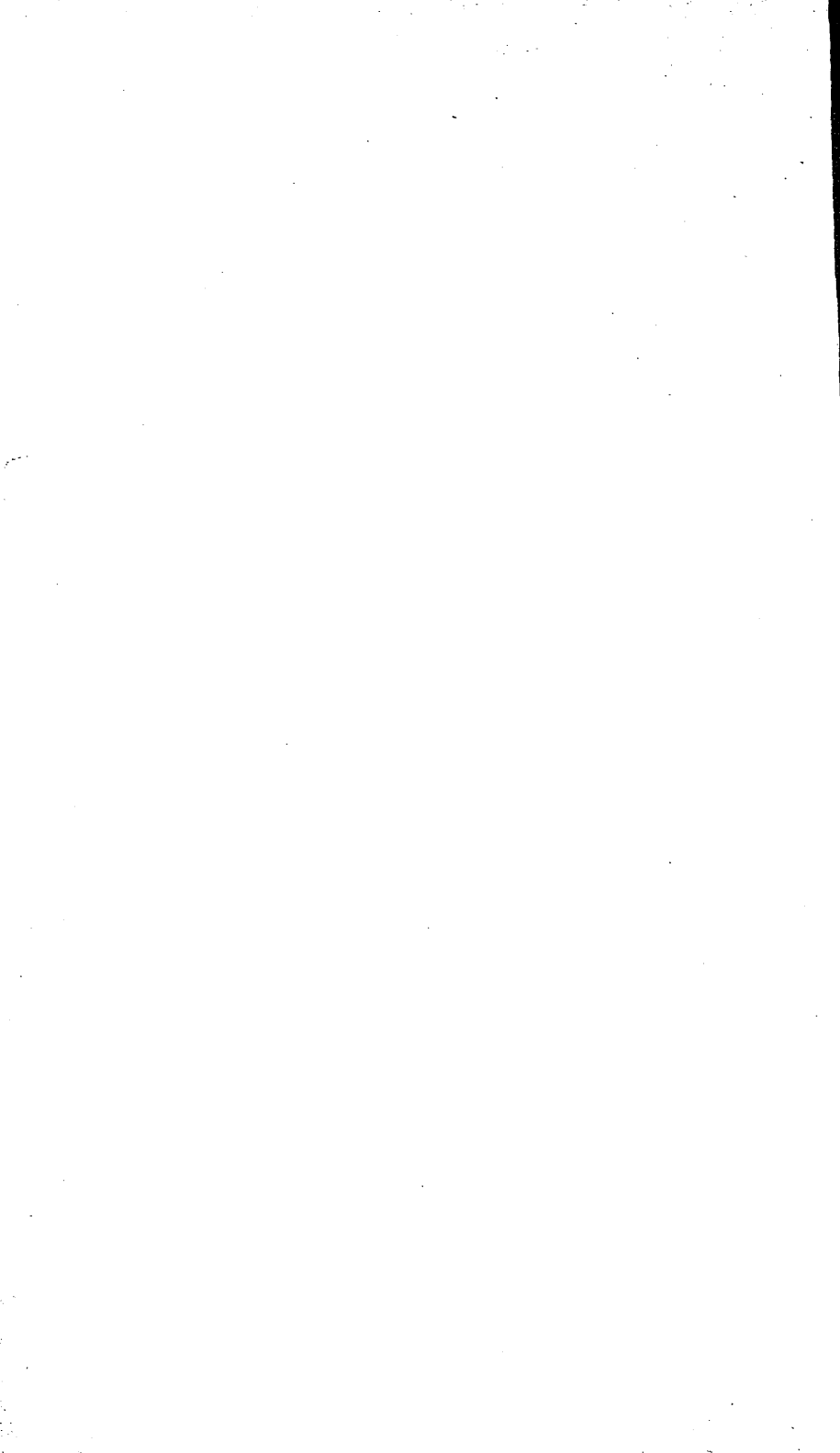
PARIS

ANCIENNE MAISON CHARLES DOUNIOL

P. TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, rue de Tournon, 29

1902



SAINT BRUNO

FONDATEUR DE L'ORDRE DES CHARTREUX

SON ACTION ET SON ŒUVRE



SAINT BRUNO

THE UNIVERSITY OF
CHICAGO LIBRARY
HUITIÈME CENTENAIRE

SAINT BRUNO

FONDATEUR DE L'ORDRE DES CHARTREUX

SON ACTION ET SON ŒUVRE

PAR

M. l'abbé M.-M. GORSE

Docteur en théologie



PARIS

ANCIENNE MAISON CHARLES DOUNIOL

P. TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, rue de Tournon, 29

1902

BX4708
.B9 G6

Heist

A SA GRANDEUR MONSEIGNEUR HENRY

ÉVÊQUE DE GRENOBLE

Bien respectueux hommage

Paris, le 1^{er} novembre 1901.

Monseigneur,

Les démarches si épiscopales que vous venez de faire auprès des pouvoirs publics ont attiré vers l'Église de Grenoble les regards de la France.

En sauvant de l'exil les religieux de la Grande-Chartreuse, vous venez de graver votre nom en traits ineffaçables dans les *Annales* du grand Ordre. Vous l'inscrivez à côté du nom de saint Hugues dont vous êtes le digne successeur sur le siège de Grenoble : Hugues installa les saints religieux au désert, à la fin du onzième siècle ; vous les y maintenez au commencement du vingtième.

La France vous bénit.

L'humble auteur qui a voulu célébrer *le huitième centenaire* de la mort de saint Bruno en écrivant sa vie, se voit ainsi porté vers vous, Monseigneur, tout inopinément, par les élans de l'admiration et de la reconnaissance publique. Une irrésistible inclination le pousse à vous présenter son volume et à vous en faire hommage, si modeste et indigne soit-il de vos faveurs : Désormais la cause de saint Bruno et des Chartreux est votre cause.

Un mot d'accueil favorable placé en tête de ces pages serait pour le lecteur le meilleur des encouragements, pour moi la plus chère des récompenses, et pour mon œuvre la plus précieuse des bénédictions.

J'ose l'attendre de votre paternelle bonté,
En vous priant d'agréer,

Monseigneur,

Les expressions de vive gratitude et de profond respect,

De votre très humble serviteur.

M. GORSE,

Docteur en Théologie.

ÉVÊCHÉ
DE GRENOBLE

12 novembre 1901

Monsieur l'Abbé,

J'ai parcouru avec un intérêt très vif les bonnes feuilles de votre *Vie de saint Bruno*.

Votre œuvre est bien d'actualité en venant à cette heure où l'existence de tant de communautés religieuses est menacée par la moins justifiée de toutes les lois. Vous l'avez traitée sérieusement, en prenant vos renseignements à bonne source. Vous y avez mis aussi, je crois, tout votre cœur, et je vous en félicite. On apprendra mieux, en vous lisant, ce que sont nos Chartreux, et par quelles vertus, supérieures encore à leurs bienfaits, ils s'imposent à la vénération des peuples chrétiens.

Je bénis volontiers votre beau livre, et vous prie d'agréer, Monsieur l'abbé, l'expression de mes bien dévoués sentiments.

† PAUL-ÉMILE, *Év. de Grenoble*.

PROLOGUE

*Au Révérend Père Dom Zoël,
Coadjuteur de la Chartreuse de Glandiers (Corrèze)*

Mon Révérend Père,

Le 19 septembre vous m'écriviez en signant :
« le dernier Coadjuteur de la première restauration de Glandiers ». Je ne pouvais le croire !

Le 27, à Paris, je vous donnais la dernière étreinte à la gare du Nord, tandis que descendant de Montmartre vous preniez le train de l'exil. J'étais ému jusqu'aux larmes et vous étiez souriant. Dans l'épreuve le Chartreux est comme son Père Bruno, *fausto vultu*, toujours en figure de fête, et vous êtes Chartreux. Je sais bien cependant, et je l'ai bien senti,

qu'en quittant la France vous emportiez au cœur une blessure saignante. Mais si vous aviez pu en douter jamais, vous savez bien maintenant aussi que ce n'est pas la France qui ouvre devant vous les portes de l'exil : vous avez vu avec quel respect les foules des grandes gares de Paris écartaient leurs rangs devant votre défilé de proscrits qu'elles reconnaissaient sans peine ; vous avez vu avec quelle sympathie les regards s'attachaient à vos personnes, et avec quelle tristesse on vous considérait ! La France n'est marâtre pour aucun de ses enfants !

Je tiens à vous dire ces choses, maintenant surtout que vous êtes sur la terre étrangère ; je suis deux fois heureux de célébrer ce *huitième centenaire* de la mort de votre saint Fondateur, en vous faisant lire sa nouvelle *Vie* ; je me fais un devoir de placer votre nom en tête de ces pages : c'est une dette que je paie.

Par vous et auprès de vous, mon Révérend Père, m'apparut pour la première fois la douce physionomie de votre Père Bruno ; de vous me vint la première pensée de cette étude ; vous m'avez documenté et renseigné

souvent avec une compétence qui n'avait d'égale que sa simplicité : ce modeste volume est vôtre à plus d'un titre. Je vous en paie en ce moment redevance avec toute ma foi, avec toute ma reconnaissance, avec tout mon cœur.

Si votre modestie s'alarmait de voir paraître si inopinément votre nom, en tête de ces lignes, laissez-moi suggérer un motif de pardon à votre charité et à votre foi : si vous le voulez bien, mon Révérend Père, servez-moi d'intermédiaire auprès du Révérendissime Père Général, pour faire agréer mon modeste volume, comme une réparation pour les persécutions qu'endure en ce moment l'Ordre des Chartreux, et comme un faible hommage à saint Bruno dont le R. Dom Michel Baglin est le successeur à la tête du grand Ordre.

Si le lecteur aime à connaître les petits secrets d'un auteur, et à lui voir faire la généalogie de son œuvre, nous lui révélons en ce moment notre secret et nous lui donnons d'un mot la généalogie de notre modeste volume.

Puisse-t-il, mon Révérend Père, vous por-

ter quelque adoucissement sur la terre étrangère! Cette pensée donnerait à mon âme la joie intime qu'elle a le plus vivement recherchée.

Avec ces sentiments,

Veillez agréer, mon Révérend Père, la vive expression de ma reconnaissance et du respect le plus affectueux.

M.-M. GORSE.

Paris, le 29 septembre 1901,
en la fête de saint Michel, archange.

AVANT-PROPOS

Il y a huit siècles mourait au fond de la Calabre, sur un grabat volontairement choisi, un homme de noble race dont le nom avait rayonné sur son siècle. Cet homme avait paru avec éclat dans les chaires d'enseignement; on avait vu les papes le prendre pour conseiller et les princes l'appeler dans leur amitié. Il avait dédaigné toutes ces gloires pour n'en rechercher qu'une seule au milieu des déserts, celle de l'ermite. Il ne voulut régner que sur le cœur des quelques moines qui se tenaient éplorés autour de sa misérable couche, au moment où il rendait le dernier soupir. Cet homme était un moine aussi et c'était un saint : c'était Bruno. L'É-

glise a écrit ce nom en lettres d'or sur ses sacrés diptyques.

La France dignement fière peut le compter au nombre de ses enfants d'adoption les plus illustres et de ses apôtres les plus ardents. Bruno enseigna brillamment dans ses écoles, hâtant la marche de la civilisation, laissant pour ainsi dire l'empreinte de son génie sur l'esprit de son siècle. A l'action de la parole il ajouta celle de l'exemple, donnant au monde et aux siècles, donnant surtout à la France par sa famille cartusienne les exemples d'une sainteté indéfectible et étonnante : nulle part, on ne compta autant de Chartreuses qu'en France. C'est par une grande et généreuse pensée, et pour rendre à saint Bruno un hommage mille fois mérité qu'une chapelle lui a été dédiée dans la basilique de Montmartre, le temple élevé au Cœur du Christ par la France pénitente.

L'humanité reconnaissante lui a gardé une place d'honneur dans ses souvenirs ; ce nom est encore glorieux des gloires humaines et profanes :

Parmi les législateurs, il aurait une place

à part; l'Institut qu'il a fondé vit et fonctionne depuis huit siècles avec une vigueur, une tranquillité et une régularité qu'institution humaine ne connut jamais.

Parmi les philosophes, il serait au premier rang; Bruno a ouvert un asile et donné un code complet à ces âmes généreuses, dont parlait le comte de Mun dans les récents débats parlementaires, « qui ont l'irrésistible et impérieux attrait du sacrifice et ressentent le mystérieux besoin de faire le don d'elles-mêmes. »

Nos philanthropes enfin trouveraient en Bruno un de leurs devanciers illustres : ses enfants ont passé partout en faisant le bien ; leurs persécuteurs n'ont pu les frapper bien souvent que le rouge au front et en détournant la tête ; ils frappaient des bienfaiteurs. Les pauvres leur firent cortège toujours, les larmes aux yeux, quand ils durent prendre le chemin de l'exil ; et les pauvres, toujours aussi, furent comme leur garde d'honneur le jour du rapatriement. Ce mot est dans l'histoire de toutes les Chartreuses.

On va le graver une fois de plus dans les

Annales de l'Ordre, pour la France. Les circonstances du temps donnent en effet à notre volume un intérêt et un à-propos que nous étions loin de prévoir en commençant notre travail.

La loi, dite des *associations* par ironie sans doute, vient de mettre le trouble au sein de toutes les familles religieuses et va peut-être les disperser complètement. Les feuilles publiques nous portent chaque jour une chronique douloureuse, sous ce titre nouveau : *Exode des congrégations*. Hommes et femmes, religieux et religieuses, encombrant chaque jour les gares et les ports, gagnant la Belgique, l'Italie, l'Autriche, la Suisse, l'Amérique, l'Asie et l'Océanie. C'est un spectacle lamentable, au sein d'un pays civilisé et qui affichait si hautement, depuis les trente dernières années, la prétention de se gouverner au nom de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Les populations sont dans l'étonnement et se regardent ahuries, en voyant partir pour les terres ingrates de l'exil, leurs amis, leurs enfants, leurs pères. Est-ce possible ? se dit-on, et l'*exode* continue. Les fêtes de

joie se changent ainsi en cérémonies de deuil.

Le 6 octobre prochain sera célébré le *huitième centenaire* de la mort de saint Bruno.

La fête eût été triomphale en d'autres temps. En annonçant à son Ordre le glorieux anniversaire, le Révérendissime Père Général, Dom Michel Baglin, a prescrit, pour toute solennité, de faire une procession dans les cloîtres cartusiens, en portant les reliques du Saint, et en chantant les litanies. Ce sont les cérémonies en honneur dans l'Église, dans les grandes calamités publiques : en temps de guerre, de peste, de famine ou d'inondations. La persécution est aussi un fléau. Au lieu de se réjouir, au glorieux *centenaire* de leur Père, les Chartreux pleureront.

Il n'y aura pas non plus de discours académique en son honneur; on ne verra pas inaugurer ses statues sur nos places publiques. Le siècle et le peuple, en dressant des statues, n'entendent souvent que personifier et glorifier leurs propres passions; les

époques troublées comme la nôtre ont peu le culte des vertus cachées, si sublimes soient-elles.

Nous avons voulu réparer, dans la mesure de nos forces, ces oublis coupables d'un siècle peu chrétien, en racontant les vertus de Bruno et en rappelant les grandeurs de son œuvre. Ce ne saurait être un monument élevé à sa gloire; nous n'avons que l'humble ambition de faire entendre la voix de la reconnaissance et de pousser le cri de l'admiration.

Nous avons été puiser nos documents aux sources les plus sûres et les plus authentiques : les auteurs Chartreux d'abord, les Bollandistes ensuite. Un de ces documents prime tous les autres. Pour en montrer toute la valeur, nous devons rappeler un usage suivi dans les vieux couvents du moyen âge.

Quand un religieux éminent mourait, un Frère Convers recevait un rouleau de parchemin, appelé *Rotulus*, qu'il devait présenter dans les couvents, les abbayes et les chapitres. Sur « ce Rouleau des morts », on écri-

vait, soit les prières qu'on s'engageait à faire pour le défunt, soit un court éloge qui était comme une épitaphe. Le voyage du *Rolliger* durait des mois, quelquefois des années; il parcourait ainsi, quelquefois des provinces, quelquefois des royaumes. M. Léopold Delisle, l'éminent paléographe, a parlé du *Rouleau* qui circula en France et en Angleterre, à la mort du bienheureux Vital. Il est conservé aux Archives nationales dans l'armoire de fer. Il ne contient pas moins de 208 Titres funèbres.

Le *Rolliger* eut sa mission à la mort de Bruno. Ces souvenirs s'étaient perdus au sein même de l'Ordre, lorsqu'au commencement du seizième siècle, on trouva le *Rouleau funèbre* en l'honneur de saint Bruno dans la Chartreuse de Calabre. Sans retard on l'envoya à la Grande-Chartreuse où il disparut avec les autres manuscrits, dans les incendies qui ravagèrent si souvent le couvent. Fort heureusement, vers 1515, on avait fait imprimer à Bâle tous ces Titres funèbres, à la suite de la *Vie de saint Bruno* par le R. P. Dom François Dupuis. C'est

ainsi qu'ils sont parvenus jusqu'à nous (1).

Ce sont des documents historiques d'une valeur incontestable. Si l'éloge est parfois un peu outré, le fait reste néanmoins solidement établi. Aussi les Bollandistes dont la haute critique est appréciée de tous, n'hésitent-ils pas à publier tous ces Titres, en les présentant au lecteur comme « de précieux monuments de l'antiquité », *pretiosa antiquitatis monumenta*. (Com. prov., n° 25.)

Ces Titres sont au nombre de cent soixante-dix-huit; la physionomie de Bruno s'y trouve reproduite sous toutes ses faces, et nous entendons le onzième siècle tout entier rendre hommage à son nom.

Nous suivons toujours les traditions de la famille cartusienne. Dès qu'un récit se présente en effet sous les auspices d'une famille monacale, il est par là même éminemment authentique. La chose est deux fois vraie pour l'ordre des Chartreux; on y travaille les *in-folio*, pendant trente et quarante ans, sans songer un instant à la gloire scientifique ou

(1) Tromby, t. III, p. x.

littéraire. Si un jour, par ordre des Supérieurs, on fait imprimer un volume, on signe timidement : *un religieux* ; et si l'*imprimatur* n'est pas rendu obligatoire, les manuscrits du Chartreux vont se perdre dans les archives de la Grande-Chartreuse. Souvent le manuscrit du Chartreux n'a même pas ce privilège : au retour de matines, à 2 heures du matin, quand il rentre dans sa cellule tout transi de froid, le religieux effeuille négligemment jour par jour ses cahiers, pour allumer son feu. L'étude pour le Chartreux est la prière dont il nourrit quotidiennement son âme ; quand il a pris l'aliment céleste, peu lui importe le reste, la gloire surtout.

Cette admirable vie cartusienne s'éteindrait-elle en France et pourrions-nous le croire ? La Grande-Chartreuse deviendrait-elle déserte une seconde fois ?

La première, ce fut sous la Convention, tandis que Robespierre dictait ses lois à la France.

De tels rapprochements deviennent un reproche sanglant et devraient être une leçon salutaire. Notre *Vie de saint Bruno*, puisque ces tristes prévisions sont déjà réalisées, res-

tera comme une protestation contre la persécution et un bien vif et respectueux hommage pour les enfants de saint Bruno sur le seuil de l'exil.

Les persécuteurs passent et l'œuvre de Dieu reste. Les Chartreux vivront et les Chartreux reviendront : *Stat crux dum volvitur orbis!*

M.-M. GORSE.

Paris, 29 septembre,
en la fête de saint Michel, archange.

VIE

DE

SAINT BRUNO

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE ET ADOLESCENCE

I. L'œuvre de Lesueur. — II. Naissance de Bruno à Cologne. — III. Monuments et témoignages. — IV. Belle légende. — V. Cologne. — VI. Ecole de saint Cunibert. Renaissance du onzième siècle et le grand Gerbert. — VII. Bruno à Reims. — VIII. Université de Paris. — IX. Retour à Cologne et saints ordres.

Le moyen âge est rempli de contrastes mystérieux. Ce fut l'époque des mœurs brutales, violentes et sensuelles; ce fut aussi le temps des repentirs éclatants, des longues pénitences, des mortifications et des austérités dont le seul

récit effraie la délicatesse moderne. Les noms de saint Bernard, de sainte Hildegarde, de sainte Elisabeth de Hongrie, de saint François d'Assise, de Dominique et de Louis de France, rappellent les sommets de la perfection chrétienne et de l'austérité évangélique. Ces grandes âmes donnaient l'élan, inspiraient le souffle divin, et les foules suivaient l'impulsion sainte; les monastères se remplissaient d'âmes assoiffées de perfection et de pénitence. C'est avec ce rôle et dans ce cadre que nous apparaît notre saint.

I

Voulez-vous pénétrer au fond de la grande âme de Bruno, embrasser d'un seul regard la trame de sa vie, voir son rôle dans l'église et son influence sur son siècle? allez au musée du Louvre; passez dans la galerie Mollien, montez l'escalier et tournez à droite : c'est l'entrée des petites salles de l'École française. Au-dessus de la porte un grand panneau attirera votre attention; c'est le plan de la Chartreuse de Paris. Vous touchez à l'œuvre immortelle de Lesueur; c'est la salle XIII.

De toutes ces *petites salles* de l'École française, celle de la vie de saint Bruno est la plus connue et la plus visitée. L'ermite de Chartreuse doit bien souffrir; il n'est jamais seul au Louvre, et souvent la plus brillante et élégante société lui fait la cour. Il y a toujours groupes devant ces scènes de la vie monastique. L'attention est si vite attirée, il est vrai, et l'âme est sitôt subjuguée par cette œuvre! Le génie de Lesueur s'est pour ainsi dire surpassé lui-même; ces actes de la vie d'un moine ont pris sous sa palette et ses couleurs les proportions d'une épopée.

Pas une note de l'âme de Bruno que vous n'entendiez vibrer, pas une vertu que vous ne voyez resplendir; pas un éclair de sa pensée qui ne vous illumine et pas un élan de son cœur qui ne vous réchauffe et vous emporte. Bruno écoutant le grand docteur Raymond Docrès dont il aura la lugubre apparition, vous étonne; Bruno enseignant dans sa chaire de Reims, vous subjugue et vous entraîne; revêtant sa robe de bure ou la donnant à ses enfants, il vous attendrit; dans sa chambre ou au fond de sa grotte, l'ardeur de sa prière vous confond; à la cour des Papes son prestige vous émerveille; en face des princes de l'Église ou

des princes de la terre, il vous apparaît également noble, également grand et également saint. Pour jouer le rôle de ce moine, il fallait être cela en effet : un grand homme selon le monde et un grand saint devant Dieu. Par un prodige de talent, Lesueur vous montre vivante sous les yeux cette double vie de son héros ; car, nous le répétons, le grand peintre a fait une épopée. Si vous ne savez rien de la vie de saint Bruno, allez considérer cette œuvre, et vous saurez tout ; si vous avez étudié cette vie d'ermite, allez encore, vous la connaîtrez encore mieux.

Après avoir lu des volumes, consulté pendant plusieurs mois les chroniques et les traditions cartusiennes, pénétrant dans la salle des Lesueur, il nous sembla voir apparaître à nos yeux, pour la première fois, la grande et belle figure de Bruno. Nous nous trouvions en présence d'une grandeur et d'une sainteté que nous ne connaissions pas encore.

Cette œuvre a mérité à Lesueur le nom de Raphaël français. Elle comprend vingt-deux tableaux. Dom Joyeux, prieur de la Chartreuse de Paris, voulant faire restaurer le petit cloître, il fut décidé qu'on peindrait les murailles et ce fut à Lesueur qu'on confia ce travail. Il le com-

mença en 1645 et l'eut terminé en trois ans. Lesueur peignit sur bois. Les vermoulures n'auraient point tardé à emporter ce chef-d'œuvre. Or, pour éviter ce malheur, le Louvre a pu substituer la toile au bois, par un procédé d'une habileté étonnante, et sans endommager en rien la peinture. C'est ainsi qu'aujourd'hui l'œuvre de Lesueur, vivante et éternelle, est gardée sur la toile.

On a fait une légende sur les motifs qui auraient porté le grand peintre à traiter la vie de saint Bruno. Cette légende est encore en cours. La voici :

Lesueur provoqué en duel tua son adversaire. Le regret de sa faute l'aurait amené dans les bras des Chartreux, et pour obtenir miséricorde, il aurait peint la vie de leur saint Fondateur. Ça, c'est la légende. Écoutons l'histoire : Ses habitudes de piété l'avaient mis en grands rapports avec les Chartreux. Autant pour suivre les inclinations de son âme que pour réjouir le cœur de ses bienfaiteurs, il entreprit son œuvre dans les circonstances que nous venons de dire. Plus tard, ayant perdu sa femme, découragé, pensant que sa vie était accomplie, il demanda aux Chartreux de le recevoir pour mourir. C'est ainsi qu'il s'éteignit au sein de

ses chefs-d'œuvre. En 1776, sur la demande du comte de Maurepas, le Prieur de la Chartreuse de Paris, Dom Hilarion Robinet, fit hommage des tableaux de Lesueur à Louis XVI pour la galerie du Louvre. C'est un bienfait de plus dont les arts en France sont redevables à des moines.

Après ce chant d'épopée de l'artiste, suivons religieusement dans ses détails le récit de l'histoire.

II

Saint Bruno naquit à Cologne.

Nous citons une vieille chronique cartusienne :

« Isci nasquit notre saint Père Bruno de l'excellente et renommée tige de la famille de Harde-Faust, une des quinze familles si renommées de Rome, lesquelles apporta icy et establit pour la conservation de ceste ville de Cologne, l'empereur Trajanus. Ceste famille fut là mise avec une telle faveur, qu'icelle ayant planté bien profond ses racines d'une très-grande tige, comme il paroist par la longueur de neuf cents années et davantage, jusqu'à ce qu'il vint à rejaler un fructueux rejeton, un

très-noble et très-heureux fils, scavoir nostre Père Bruno Von Harde-Faust. Cette tige de maison se pourrait glorifier de ceste descente, car estant replantée en une plus grasse terre (je dis dans les montagnes de Cartusien et désert de Calabrien), produisit une autre qui a merveilleusement annobly l'Église catholique romaine, voire même pour ainsi dire tout l'univers. De cette tige de famille, comme d'un puissant et noble tronc (et point sans raison) est issu et nasquit notre grand patriarche Bruno, pronostiquant et déclarant par sa forme de Harde-Faust, ce que signifie si bien, comme de *Duro pugno*, la furieuse guerre laquelle il devait avoir lui-même non seulement contre le monde, richesses et honneur, mais aussy (qui est bien plus) contre soi-même avec le diable, par beaucoup d'abstinence et austérité. »

Quelle saveur et quelle couleur locale dans ces lignes ! que l'auteur n'a-t-il écrit la vie complète de son *Père* Bruno ? quel charme il y aurait dans ses pages ! Le sire de Joinville écrivant de son roi ou de son Dieu, n'a pas un accent plus touchant d'amour et de sincérité.

Cette chronique ne mérite qu'un reproche, celui de ne pas marquer assez nettement la distinction entre l'histoire et la légende ; c'est cette

distinction que nous allons bien établir, à la suite des auteurs qui ont écrit avec le plus de compétence sur le sujet.

Bruno naquit à Cologne. Voilà le fait incontestable. La chronique des quatre premiers Prieurs de Chartreuse, rédigée par Dom Guigues ou sous son contrôle, est très affirmative : « Maître Bruno, Allemand de nation, naquit dans la célèbre ville de Cologne d'une famille illustre (1). »

Or, Dom Guigues avait pu certainement s'entretenir avec les disciples mêmes, compagnons de Bruno, et consigner des souvenirs encore récents, puisqu'il mourut (1137) trente-six ans seulement après saint Bruno (1101).

D'où a donc pu surgir l'ombre d'un doute ? De certaines appellations qu'on trouve dans les Titres funèbres : « Bruno le Français, » (Titre 32), « Bruno de Reims (2). »

Ce n'est pas le cas de faire une dissertation historique ; nous nous contenterons d'une simple remarque.

En appelant Bossuet l'Aigle de Meaux, et Fénelon le Cygne de Cambrai, nous n'assignons pas Meaux pour patrie à Bossuet et Cambrai à

(1) Apud *Boll.* De sancto Brunone, n° 40.

(2) *Id.*, *ibid.*, n° 4.

Fénelon : nous voulons rappeler simplement les sièges qu'ils illustrèrent par leur éloquence et leur savoir. Au même titre, Bruno est *Français*, puisqu'il habita la France, la plus grande partie de sa vie, et il est *de Reims* par l'éclat qu'y donnèrent ses enseignements : *Bruno Gallus... Bruno Remensis*.

III

Il y a quelques années à peine, on visitait encore à Cologne la maison qui était désignée comme étant la maison natale de Bruno. Le V. P. D. Alphonse Schmit, Prieur de la Chartreuse de Main au diocèse de Cologne, en parlait encore dans une lettre datée du 29 septembre 1890, en regrettant beaucoup qu'on eût abattu ce monument, pour mettre à la place un édifice qui ne laisse rien subsister de l'antique habitation. Les Vandales sont de tous les âges. Le R. P. Aldenbruch, jésuite, visita cette maison en 1767. Les Bollandistes (1) nous gardent le récit de ce pieux pèlerinage.

Une statue de saint Bruno, religieux sym-

(1) *Boll.* De sancto Brunone. Append. n° 40.

bole, se détachait en saillie sur la porte de cette demeure. On gardait religieusement la chambre autrefois occupée par le saint; personne n'était autorisé à y coucher. On montrait le bois de lit même où avait reposé Bruno; il était de chêne et la morsure des vers ne l'avait pas même attaqué. Comme les nombreux visiteurs en enlevaient souvent des fragments dans de pieux larcins, les possesseurs l'avaient fait recouvrir pour le protéger. Ainsi parle le P. Aldenbruch.

Et enfin, s'il nous était permis de donner ici un témoignage un peu personnel, nous mettrions en avant la parole du V. P. D. Cyprien Marie Boutrais que nous avons connu et apprécié beaucoup en la Chartreuse de Glandiers (Corrèze). L'éminent Prieur nous affirmait avoir eu en mains les parchemins du baron Vander Stichele de Maubus qui établissaient sa descendance de la famille des Harde-Faust, parents de saint Bruno. C'était pendant un voyage à Bruxelles. Les manuscrits du savant religieux, mort depuis quelques années, doivent sûrement en porter traces.

IV

Mais la charmante chronique par laquelle nous avons voulu commencer notre récit donnerait à Bruno une origine patricienne; Bruno serait de sang romain. Sur ce point c'est surtout la légende qui parle; l'histoire se tait presque complètement.

La légende s'épanouit sur les bords du Rhin comme en une terre de prédilection; elle y fut fraîche et poétique souvent, douce et chrétienne. Le Rhin enchante tous ceux qui parcourent ses rives; les légendes partirent de sur ses bords comme un vol de colombes, au souffle des voiles qui glissaient sur ses eaux. Écoutons donc la légende du Rhin :

Un jour, trois jeunes hommes entraient dans une barque. Ils venaient du midi et allaient vers le nord. C'étaient Materne, Eucharius et Valerius. Arrivés, au courant du fleuve, à une bourgade de l'Alsace, de notre Alsace, Materne mourut. Les deux survivants reprirent tristement le chemin de Rome, car ils étaient apôtres, et Pierre les avait envoyés à la conquête des provinces rhénanes. Quarante jours après, ils étaient de retour auprès du tombeau de Materne.

plantaient dessus le bâton de saint Pierre qu'ils avaient apporté, et sur-le-champ Materne ressuscitait.

C'était pour la seconde fois : Materne en effet était le fils de la veuve de Naïm que Jésus avait une première fois déjà rendu à la vie, touché par les larmes d'une mère. Materne fut le premier évêque de Cologne. C'est par ses soins que Trajan vainqueur fit planter dans la grand-ville quinze des plus nobles familles de Rome, au nombre desquelles était celle des d'Hartenfaust, la famille même du Patriarche Bruno.

Ozanam connaissait cette légende, et il en avait été charmé, charmé par sa poésie et charmé par sa grâce chrétienne. Il trouvait touchant de voir que les peuples germaniques dussent le bienfait de la foi aux larmes d'une veuve, et il voyait une preuve de leur ancien attachement à la foi de Pierre, dans la légende même qui fait venir de Rome le bâton pastoral. L'éminent écrivain appuie du reste la légende de son autorité, en prouvant que dès le deuxième siècle il y avait eu des Églises constituées en Germanie (1).

Si Bruno n'était pas Romain, il était digne de

(1) Ozanam. *La Civilisation chrétienne chez les Francs*, ch. 1^{er}.

l'être. Il avait du Romain l'esprit puissant et ferme, et il en a eu les œuvres. Mais n'anticipons pas; recueillons religieusement les quelques détails conservés par la tradition ou l'histoire sur les premières années d'un enfant sur lequel reposaient de si hautes destinées.

La famille gardait avec ses vieilles traditions un riche héritage de foi chrétienne. Dans ce foyer que Dieu venait de bénir, en le dotant d'un enfant prédestiné, l'ordre et la paix régnaient en même temps.

Bruno, le père, était la tête et le bras; la mère était l'âme et le cœur. On ne connaît aucun détail sur la mère de saint Bruno; mais si l'âme et le cœur de l'enfant vivent surtout de l'âme et du cœur de la mère, nous pouvons entrevoir tout ce qu'il y avait de douceur et de sève chrétienne en cette âme, de tendresse et d'ardeur dans ce cœur de femme.

Le nom de Bruno était célèbre à Cologne; c'était un véritable honneur de l'y porter et on en faisait un heureux présage.

Saint Brunon, archevêque de cette ville, mort en 965, l'avait saintement illustré, et son culte était resté populaire dans sa ville épiscopale. La sainteté de cet archevêque était du reste rehaussée par l'éclat d'un grand nom : il

était le fils de l'impératrice sainte Mathilde, et frère de l'empereur Othon.

Ce nom, l'enfant qui venait de naître, allait le rendre plus éclatant encore, un peu des gloires profanes et passagères, beaucoup surtout des gloires chrétiennes et immortelles. Les auteurs chartreux et les Bollandistes avec eux, placent la naissance du petit Bruno vers 1031. Il fut sans retard porté sur les fonts baptismaux, recevant avec la grâce divine ce sceptre de royauté qu'il devait si noblement tenir durant toute sa vie, en terrassant sans défaillance l'antique ennemi. Dans son *Commentaire* sur les Psaumes, Bruno s'est complu à signaler les merveilleux effets de la grâce baptismale dans l'âme du nouveau-né. Il en fut lui-même un vivant témoignage. Il grandit en âge et en sagesse à la fois. L'atmosphère qu'il respirait au sein de la famille et les brillantes traditions chrétiennes qu'il voyait revivre sous ses yeux, activaient à la fois ces heureux développements.

V

Cologne eut les splendeurs d'une capitale. Sa population compta jusqu'à deux cent mille

habitants. Elle eut onze collégiales, dix-neuf paroisses, cinquante-huit couvents, douze abbayes et dix-huit hôpitaux (1). Si la grand'ville connaît les redoutables contagions du mal, elle possède aussi les puissants entraînements au bien. Sous ces rosées bienfaisantes et à ces souffles divins, l'âme du jeune enfant s'ouvrait et s'animait. Les saints enthousiasmes du chrétien et les nobles ambitions de l'apôtre pénétraient peu à peu dans son cœur. Sur l'emplacement du prétoire romain, il voyait se dresser, et on le lui disait, l'église de Sainte-Marie du Capitole; la vieille cathédrale rappelait la munificence de Charlemagne; à Saint-Géréon reposaient les martyrs de la légion thébaine; l'église des Onze-Mille Vierges gardait le corps de sainte Ursule et de ses compagnes. De tels monuments se dégagent comme des parfums de vertus; les frôler chaque jour en passant dans la rue, devient comme un bain salulaire de régénération. De tels souvenirs sont une prédication incessante et forte. Le jeune Harde-Faust vivait dans ces souvenirs et sa robe enfantine effleurait chaque jour ces grands monuments de la foi, tandis qu'il jouait à leur ombre.

(1) *Encyclopédie catholique*, t. VIII, art. Cologne.

VI

Les chanoines de l'église collégiale avaient leur école, comme la plupart des chapitres d'alors; c'est à leur sollicitude que fut confié le jeune Bruno. Précoce lévite, il suivit dans le temple les solennités religieuses et contribua à leur éclat qui était très grand alors : le moine italien Gui d'Arezzo venait d'inventer la nouvelle notation qui rendait facile à un enfant ce qui demandait auparavant des années d'étude à un homme mûr. La vulgarisation du chant dans nos églises y opéra comme une salutaire révolution. Ce ne serait pas faire un tableau trop fantaisiste que de se représenter le jeune Bruno, vêtu de l'aube blanche, servant le prêtre à l'autel, chantant à pleine voix, dirigeant peut-être dans les cérémonies la troupe candide de ses condisciples. Sa piété sans nul doute lui donnait ce droit.

La vivacité de son intelligence n'avait pas tant tardé à attirer l'attention. Harde-Faust primait ses camarades, à l'école comme au sanctuaire. Il fut bientôt évident que ses brillantes facultés, pour acquérir leur plein développement, demandaient d'autres maîtres et un plus

grand théâtre. L'archevêque de Cologne, Hériman II, avait eu maintes fois l'occasion de remarquer ces étonnantes aptitudes ; au sentiment de plusieurs auteurs, ce fut lui qui conseilla de choisir une de ces grandes écoles de France qui attiraient alors l'attention de l'Europe savante.

Le onzième siècle fut une époque de renaissance et de progrès. La France était à la tête de ce mouvement en avant de l'humanité. En donner les principaux traits et en signaler les tendances, serait comme dessiner le cadre dans lequel notre adolescent allait engager sa vie. Ce sera aussi éclairer notre route.

Il n'est pas douteux que l'attente de la fin du monde pour l'an 1000 n'eût brisé les ressorts de l'esprit humain et paralysé les volontés. Quand les peuples virent que le soleil éclairait encore et que la terre durait toujours, il y eut un épanouissement général et une floraison nouvelle dans l'humanité. La poésie reparut sur la terre ; les chevaliers eurent leurs trouvères, leurs troubadours et leurs jongleurs, comme les barbares avaient eu leurs bardes. Des idiomes nouveaux surgirent, encore rudes, imparfaits et variables, mais expression vivante et forte, dans laquelle chaque peuple refléta son

âme et laissa parler son cœur : en Allemagne, c'est le tudesque, langue de *ia* ; en Italie, c'est l'italien, langue de *si* ; en France, c'est le roman, roman du Nord, c'est la langue *d'oïl*, et roman du Midi, c'est la langue *d'oc*.

Dans les écoles, c'est-à-dire dans les couvents (en ces temps-là surtout l'école n'exista pas ailleurs), l'esprit humain s'affinait et s'enhardissait. Les abbayes normandes tenaient la tête du mouvement : Saint-Vandrille, Jumièges, le Bec, Caen, Avranches, Bayeux, Fécamp et le Mont-Saint-Michel, « au milieu des dangers de la mer », pour parler le langage des vieux chroniqueurs, se disputaient les palmes du savoir. Dans leurs couvents, les moines écrivaient leurs *chroniques* devenues les premières bases de notre histoire nationale. Richer, moine de Saint-Remi, Abbon de Saint-Germain et Guillaume de Jumièges sont les premiers historiens de la France.

Par une marche naturelle, tandis que le flambeau de la science brille dans les écoles, l'humanité descend dans le cœur des chevaliers et les transforme. Être chevalier, c'est être apôtre. Armé « au nom de Dieu, de saint Michel et de saint Georges », le chevalier s'engage à prier Dieu, fuir le péché, défendre l'Église, la veuve

et l'orphelin, et protéger le peuple : c'est un idéal de noblesse, de grandeur et d'abnégation. Le chevalier savait mourir ; ce n'est pas petite science.

Sous l'impulsion des mêmes forces vivifiantes et chrétiennes, on voit apparaître une architecture nouvelle. Les basiliques sortent de terre comme par enchantement. « Près de trois ans après l'an 1000, dit Raoul Glaber, les églises furent renouvelées dans presque tout l'univers, surtout dans l'Italie et dans les Gaules, quoique la plupart fussent encore en assez bon état pour ne point exiger de réparations. »

C'est une société nouvelle dont la physionomie est tout originale et qui donne une note qui la distinguera à tout jamais : son architecture, ses poètes, ses guerriers et ses philosophes, ne ressemblent à rien de ce qu'on a vu et de ce qu'on verra.

Un grand pape avait donné le branle à ce siècle.

Dans un modeste village d'Auvergne était né, au sein d'une famille obscure de paysans, un enfant en qui la vigueur du sang pouvait suppléer à la délicatesse des soins. Il eut une tendre piété, et il fut moine ; son intelligence supérieure attira vite l'attention des rois et des

papes, et sous ces hauts patronages, il dut prendre le chemin de la grande école, Reims ; un tel talent ne peut rester longtemps disciple, et il enseigna bientôt en maître, là où on l'avait vu arriver étudiant : il devint Écolâtre. C'était l'illustre Gerbert. L'intelligence en cet homme allait jusqu'au génie : il fut pape sous le nom de Sylvestre II (999-1003).

L'allure de cet esprit fut tout originale, personnelle et presque audacieuse ; notre siècle pourrait saluer en lui un de ses ancêtres les plus directs : il fut un des grands initiateurs dans le champ des sciences humaines. En arithmétique, il fit adopter un système plus simple de numération ; en géométrie, il porta une méthode plus claire et ingénieuse ; en astronomie, il inventa un système de sphère qui servit à d'étonnantes démonstrations ; en mécanique, il imagina l'horloge à balancier ; en musique, il fixa des principes et fit construire sous ses yeux un orgue dont il était l'inventeur.

VII

L'école de Reims gardait pour l'étude toutes les ardeurs qu'y avait soufflées Gerbert, son

illustre Écolâtre, et vivait des feux de son génie.

C'est là qu'on vit paraître le jeune enfant de Cologne qui faisait déjà l'orgueil de sa ville natale. Il avait quinze ans. On n'a à peu près aucun détail sur le séjour du jeune Bruno à Reims. Mais il nous est venu de là un document inappréciable. C'est une pièce de vers latins. La facture en est vraiment remarquable, et nous entrevoyons par là le prestige qui s'attacha sitôt à la personne du jeune étudiant. Mais c'est l'âme d'un saint que nous voulons étudier surtout; les côtés profanes ne peuvent être que très secondaires pour nous. Ce qui nous frappe surtout en ce gracieux petit poème, c'est la pensée si fortement chrétienne de son jeune auteur. Cet adolescent avait entrevu et senti avec toute la vivacité de l'homme mûr la majesté redoutable des vérités éternelles! Ce jeune homme parle comme un vieillard; l'étudiant de Reims est déjà Chartreux. Lisons religieusement cette page partie de son cœur comme un souffle :

« Dieu a créé tous les mortels et leur a donné la lumière, afin qu'ils arrivent à mériter les joies suprêmes du ciel. Heureux celui qui dirige sans cesse son âme vers ce but! Heureux

pourtant aussi celui qui se repent du crime qu'il a commis et qui verse des pleurs abondants sur sa faute ! mais les hommes vivent comme si la mort ne devait pas les atteindre, et comme si l'enfer n'était qu'une vaine fable. L'expérience cependant démontre que notre vie finit par le trépas, et les saintes Lettres prouvent l'existence des peines de l'enfer. Ne pas craindre ces peines, c'est vivre en malheureux et en insensé, c'est s'exposer après la mort à ce feu éternel. Que tous les mortels s'efforcent donc d'agir de telle sorte que l'abîme souterrain ne soit pas à craindre pour eux ! »

Le jeune Bruno avait déjà sa voie tracée. Si de Maistre a pu dire « que l'homme moral était formé à dix ans sur les genoux de sa mère », nous dirons que l'homme intellectuel était déjà formé à quinze, en notre jeune étudiant. Tout contribuait autour de lui à développer une maturité précoce : le temps, le milieu et les événements. Il y en eut un retentissant entre tous qui eut Reims pour théâtre et se passa pour ainsi dire sous ses yeux.

Le saint évêque de Toul, Brunon, élu pape à la diète de Worms, malgré ses protestations et malgré ses larmes, avait été intronisé le 12 février 1049. Sans retard, comme le bon pasteur,

il prit le bâton pastoral pour courir à la recherche des brebis égarées. Il fut à Rome, de Rome à Pavie, de Pavie à Cologne, tenant des conciles et rétablissant la discipline foulée aux pieds. Après l'Italie et après l'Allemagne, les regards du pontife se tournèrent vers la France.

Il vint à Reims. Il dédia la basilique de Saint-Remi, tint concile avec les quelques évêques qui avaient répondu à son appel et flagella les mêmes dépravations du clergé. Détail typique ! Dès la première réunion conciliaire, il dut apaiser un grand conflit de préséance qui s'était élevé entre l'archevêque de Reims et celui de Trèves. C'était bien de préséance qu'alors il s'agissait !

Quel jour de tels faits jettent sur la situation de l'Eglise à cette époque, et quelles vives impressions devait en ressentir l'âme ardente du jeune étudiant de Cologne ! Quel champ il pouvait voir ouvert à son apostolat ! quels rêves peut-être commença-t-il dès lors à former !

A côté de si grandes défaillances au sein même de l'Eglise, il put contempler les grandioses spectacles de la foi catholique : tout un peuple, tous les peuples accourus à Reims, courber le front sous la main de Léon IX, baiser les reliques de saint Remi, envahir la

basilique comme un flot renouvelé sans cesse, débordant dans les rues de la ville et l'inondant. Français, Espagnols, Allemands, Anglais fraternisèrent ce jour-là, dans le même temple, auprès du même Dieu, sous la bénédiction du même Pontife. Ces solennités eurent lieu les 1^{er} et 2 octobre 1049. De telles démonstrations de foi produisent dans les âmes des ébranlements qui les renouvellent jusque dans les fibres les plus intimes et laissent traces pour l'éternité. Nulle nature n'était plus accessible à de telles émotions que l'âme de Bruno. Les fêtes de Reims marquèrent sûrement une phase dans sa vie.

VIII

Il y avait déjà quatre ou cinq ans, qu'il était aux pieds des chaires de la grande école.

D'autres écoles avaient cependant des maîtres éloquents, et comptaient des disciples plus nombreux et tout aussi distingués. Paris avait le privilège de toutes les capitales; il brillait et il attirait. C'est une croyance de la famille cartusienne que Bruno vint étudier à Paris. Surius l'affirme et ce détail est consigné dans le Bréviaire romain. C'est là qu'il prit les grades

de *docteur* en théologie et en philosophie, ou l'équivalence, car l'Université de Paris n'était pas encore régulièrement constituée, paraît-il. Un historien pense même que le jeune Bruno eut pour maître en cette nouvelle école le trop fameux Bérenger. Le fait ne paraît rien moins que prouvé; car s'il est peu probable que Bérenger ait enseigné à Paris, il l'est encore moins que Bruno ait fréquenté l'école de Tours, où l'hérésiarque acquit sa triste célébrité. En tout cas, si Bruno fut l'auditeur de Bérenger, il n'en fut jamais le disciple, et nous l'en verrons devenir un des plus fermes et des plus autorisés contradicteurs.

Bruno fut à Paris ce qu'il avait été à Reims et à Cologne, un modèle de vertu et un de ces jeunes gens à qui la vivacité de la pensée et l'universalité du talent donnent sans retard un sûr prestige et une réelle autorité. Il avait déjà formé son projet de vivre au service de Dieu (1). Cette pensée guidait ses pas et soutenait son courage. Il l'avait profondément gravée au fond du cœur, en regagnant Cologne sa patrie.

(1) Tromby.

IX

Bruno revint dans sa ville natale vers 1055. Il avait vingt-quatre ans. Il dut la trouver bien belle alors, et elle lui était devenue deux fois chère; l'absence donne de nouveaux charmes à ce qu'on aime. Une renaissance de foi s'y faisait sentir partout, sous la sage administration de son évêque, un vrai saint, Annon. On cite de lui des traits de zèle apostolique qu'on ne trouve que dans la vie des plus grands saints. A l'empereur Henri III qui l'avait pris pour confesseur, il fit donner la discipline; il parcourait les paroisses de son diocèse, prêchant partout sans trêve, organisant un véritable apostolat sur son passage, en obligeant ses auditeurs à répéter sa parole à ceux qui ne l'avaient pas entendue. Les enfants eux-mêmes, disent les chroniques, devenaient prédicateurs.

La présence d'un tel évêque à Cologne, au moment où Bruno allait recevoir les saints Ordres, était providentielle.

De quels sentiments de religion ne devait pas être pénétré le jeune lévite, lorsqu'il était, pendant la messe, témoin de l'émotion de son évêque, lorsqu'il voyait couler ses larmes au

milieu de ses prédications ! Qu'est-ce qui aurait pu lui apprendre plus éloquemment les grandeurs du sacerdoce ? Après Reims et après Paris, quelle nouvelle école pour Bruno, que la présence d'un vrai saint ! Il était le disciple né de telles leçons. Nous savons ainsi dans quelles dispositions il gravit les divers échelons qui le rapprochaient du sacerdoce, comment il devint tonsuré, minoré, sous-diacre et diacre.

Bruno avait un nom dans sa ville natale ; sa science et sa vertu lui faisaient déjà une auréole ; le saint évêque Annon avait bien vite reconnu tant de mérites ; il voulut les récompenser : il nomma Bruno chanoine de la collégiale de Saint-Cunibert. L'heure de la prêtrise arriva. Bruno s'en approcha, sans nul doute avec un sentiment de profond anéantissement à la considération des grandeurs inconcevables du sacerdoce, mais avec une soif ardente de sacrifice. S'il désirait ardemment être prêtre, c'était pour être victime ; il voulait s'immoler. Ce fut là la passion la plus caractéristique de son âme et la soif de toute sa vie. Les pages qui vont suivre ne seront que les épisodes héroïques de cette longue et impatiente immolation.

Prêtre et chanoine de Saint-Cunibert, Bruno s'associa à l'apostolat du saint évêque dont il

était le prêtre ; il parcourut le diocèse, il prêcha. Dans une épitaphe, il est appelé *Præco Christi* le héraut du Christ. Il le fut en effet avec toute l'ardeur de son âme et l'élévation de sa pensée. On a présenté certains recueils de sermons comme son œuvre, mais la vérité a obligé les auteurs chartreux à reconnaître que la plupart de ces sermons étaient l'œuvre de saint Bruno d'Asti, abbé du Mont-Cassin. On est plus sûr d'être dans la juste mesure, en disant avec les Bollandistes, que plusieurs sermons de saint Bruno se sont glissés parmi les œuvres de son illustre homonyme. La difficulté est de les distinguer. On fait généralement une exception pour un sermon sur le *mépris des richesses*, qu'on attribue au jeune chanoine de Saint-Cunibert, presque sans conteste.

Quelques-uns se sont demandé si Bruno était prêtre, interprétant mal un texte de Dom Guignes. Un doute n'est pas possible à ce sujet. La relique la plus précieuse peut-être qu'on garde à la Grande-Chartreuse, est l'autel même sur lequel le saint Fondateur offrait les divins mystères. C'est une large pierre carrée qui sert encore de table eucharistique dans la chapelle de saint Bruno. Les Bollandistes dans leur savante réserve, pensent pouvoir dire que

Bruno ne fut ordonné prêtre qu'après son entrée au désert; nous croyons plus sage et plus fondé, avec les auteurs chartreux, de placer l'ordination de Bruno pendant le temps de son retour à Cologne (1).

Il ne devait pas y rester longtemps. Son cœur l'y aurait retenu peut-être; son talent demandait un autre théâtre, et la cause de Dieu à servir allait lui imposer un devoir. En Allemagne, à Cologne, Bruno eût pu devenir un redoutable champion dans la lutte qui allait s'engager bientôt entre Grégoire VII et Henri IV; la Providence lui avait réservé un autre champ d'action, mais c'était bien toujours un champ de bataille : il allait combattre sur le terrain de la doctrine.

(1) *Vie de saint Bruno*, par un Chartreux, p. 46.

CHAPITRE II

BRUNO ÉCOLÂTRE ET BÉRENGER

- I. Bérenger. — II. Scandale de ses nouveautés. — III. L'Ecole de Reims. — IV. Gervais de Château-du-Loir choisit Bruno pour Écolâtre. — V. Enseignements de Bruno dans sa chaire. — VI. Amour suprême de Bruno pour l'Eucharistie. — VII. Importance et difficultés de la charge d'Écolâtre. — VIII. Hommages des contemporains. — IX. Commentaires.

Pendant les dix premiers siècles de l'Église les hérésies s'étaient comme exclusivement concentrées en Orient. Au onzième siècle, l'erreur change de champ de bataille et se porte en Occident, pour y entamer une lutte qui dure encore. Les Albigeois, Luther, Calvin, Jansénius, Rousseau et Voltaire sont les noms qui personnifient le génie du mal. Bérenger, on peut le dire, fut comme le premier grand révolté de l'Occident, le révolté le plus audacieux et le moins loyal qui fut jamais. Il s'en prit directement au dogme le plus saint de notre symbole.

I

Il était né à Tours, avait fait ses premières études à l'école de Saint-Martin et les avait complétées à Chartres sous le bienheureux Fulbert. Les tendances de son élève l'avaient préoccupé ; il les avait combattues, et, à son lit de mort (1028), apercevant Bérenger au nombre de ceux qui venaient le visiter, Fulbert fit signe qu'on le fit sortir, parce qu'il voyait, dit-il, « comme un dragon auprès de lui ».

Bérenger avait grandi à l'ombre du sanctuaire. Son oncle, Vauthier, était chantre de Saint-Martin ; il fut reçu lui-même dans le chapitre de cette église, il en dirigea l'école et remplit successivement les fonctions de trésorier et de camérier. Devenu archidiacre d'Angers par la nomination d'Hubert de Vendôme, il n'en continua pas moins ses leçons dans sa ville natale. Il s'y acquit un vrai renom de science.

Plein de jactance, Bérenger provoqua un jour dans un tournoi théologique un noble étranger, un Lombard, que suivait partout une grande réputation de savoir. L'étranger accepta le combat, le combat lui donna la victoire. Ce fut la première des hontes de Bérenger. Cet étranger

était Lanfranc, devenu plus tard le célèbre docteur de Cantorbéry.

II

Ce qui nous fait mieux comprendre la vive émotion produite dans l'Église par les nouveautés sacrilèges de Bérenger, c'est la multiplicité et la fréquence des conciles qui s'assemblent et fulminent contre lui. De l'année 1050 à 1080, on n'en compte pas moins de dix, réunis à Rome, à Vercell, à Poitiers, à Paris ou à Bordeaux. En ce dernier que présida Hugues de Die, le légat du Pape en France, Bérenger parut. Au retour de cette assemblée, il se retira dans l'île de Saint-Côme et de Saint-Damien, près de Tours. Il y passa huit ans dans le silence et le repentir, disent quelques-uns, et mourut la veille de l'Épiphanie en 1088, dans l'espérance du pardon.

Une main sacrilège venait de se poser sur l'arche sainte, la vraie celle-là, le Tabernacle!

Écoutons Bossuet :

« Le premier qui a fait secte dans l'Église et qui a osé la condamner ouvertement sur la présence réelle, c'est constamment Bérenger... L'Église ne foudroie pas toujours les erreurs nais-

santes : elle ne les relève point tant qu'elle peut espérer qu'elles se dissiperont d'elles-mêmes (1). »

L'épreuve du temps en effet a suffi bien souvent, pour étendre aux pieds de l'Église ses ennemis vaincus.

L'émoi que causa l'audacieuse et incroyable nouveauté de Bérenger, ne fut remuant nulle part plus que dans les écoles catholiques, et elles étaient déjà fort nombreuses partout. C'est dans l'ordre logique et il en est toujours ainsi : les révolutions éclatent dans les idées avant de faire irruption dans la rue ; elles tombent des lèvres des prédicants de clubs et courent à travers les lignes et les pages empoisonnées, avant d'éclater dans les canonnades et de pétiller dans les incendies.

III

On compta bon nombre d'Écolâtres qui abandonnèrent « leur chaire par suite des désordres dont l'hérésie de Bérenger était l'une des principales causes. » Gozechin, Écolâtre de Liège,

(1) *Histoire des Variations*, liv. XV, n° 126.

dans sa lettre à Valchier, place Hériman de Reims parmi ceux-là (1). Hériman en effet, attristé, découragé, et vieilli avant le temps, abandonna ses fonctions d'Écolâtre de Reims et se retira dans la solitude pour s'y préparer à la mort.

Cette succession était lourde à recueillir.

Le rôle d'un Écolâtre fut toujours important dans un diocèse; les auteurs de l'*Histoire littéraire de France* nous ont donné une juste idée de ses attributions. Puisque l'école épiscopale était à la fois école et séminaire, l'Écolâtre devait être en même temps docteur et directeur. C'était le poste de confiance de l'évêque; souvent les évêques eux-mêmes se réservèrent exclusivement ce lot du ministère pastoral. Tels, Fulbert de Chartres, Vozon de Liège, Gilbert de Lisieux.

On pourrait en citer beaucoup d'autres (2).

Mais la fonction d'Écolâtre prenait le plus souvent une plus grande importance, au sentiment de Dom Morlot (t. I, p. 980). C'était l'Écolâtre qui devait enseigner les clercs; il avait donc en cette qualité comme la direction et la formation de tous les professeurs et maîtres

(1) *Patrologie*, t. CXLIII, col. 902

(2) *Histoire littéraire*, t. IX, p. 31.



SAINT BRUNO ENSEIGNANT LA THÉOLOGIE A REIMS
(p. 35).

d'école d'un diocèse. C'était comme un grand maître de l'enseignement. Il lui fallait autant de science que de sagesse.

Entre toutes les écoles de France et d'Europe, l'école de Reims avait brillé du plus vif éclat. Gerbert, le grand Gerbert, lui avait donné un lustre sans pareil. Les enfants des rois venaient à l'envi s'y constituer ses disciples; il put compter dans leurs rangs le prince qui devait s'appeler sur le trône de France Robert le Pieux, et il y vit encore deux jeunes Allemands qui ceignirent l'un et l'autre la couronne impériale, et furent Othon II et Othon III.

Parmi ses disciples, beaucoup portèrent la mitre des Pontifes.

L'Écolâtre de Reims devait être une autorité dans le monde des lettres divines et humaines.

IV

Lorsque Hériman voulut déposer un fardeau qu'il trouvait trop lourd pour ses épaules, grand fut l'embarras de l'archevêque de Reims. C'était Gervais de Château-du-Loir qui avait pris possession de ce siège en 1055, après avoir gouverné pendant quelque temps l'église du Mans.

Gervais était un évêque selon le cœur de Dieu. Les Souverains Pontifes Victor II, Étienne IX, Nicolas II et Alexandre II lui donnèrent successivement des marques d'estime et d'affection; il était attaché à la chaire de Pierre. Gervais aimait les moines; il restaura avec zèle les abbayes de Saint-Nicaise et de Saint-Denys de Reims. Gervais aimait les saints : il eut des relations d'amitié avec saint Odilon de Cluny et le Bienheureux Thierry, abbé de Saint-Hubert. Aimer les saints, aimer les moines, aimer le pape, pour un évêque du onzième siècle, était chose assez peu commune, pour que nous en fassions un triple mérite à Gervais. C'est dire assez dans quel esprit et avec quel soin il allait faire choix de l'Écolâtre de son église. Il lui fallait la maturité du vieillard unie aux ardeurs de la jeunesse, la foi d'un saint, la science d'un docteur, le zèle d'un apôtre. Ce nom, Hériman le portait dans son cœur, c'était l'enfant de Cologne qu'il avait compté parmi ses plus brillants élèves, c'était Bruno.

L'archevêque pensa comme Hériman; Bruno devint l'Écolâtre de Reims.

Bruno quitta donc pour la seconde fois Cologne sa patrie et son berceau, pour Reims sa patrie d'adoption et le berceau de sa formation

intellectuelle; il laissait les bords enchantés du Rhin pour les terres qu'arrose la Marne; les splendeurs et les douceurs du triomphe pour les amertumes et les violences du combat. La compensation aurait pu paraître insuffisante à une âme perdue dans la vulgarité; l'âme de Bruno dut tressaillir dans ses fibres les plus vivantes et les plus intimes. Bruno était un de ces hommes qui ne vivent jamais mieux qu'en se donnant et en se sacrifiant davantage; l'empêcher de se dévouer eût été le faire mourir.

En quittant du reste son illustre collégiale de Saint-Cunibert dont il était chanoine, il trouvait la cathédrale de Reims dont le chapitre gardait les plus nobles traditions; il se séparait du saint archevêque Annon qui l'aimait comme un fils, mais ce n'était que pour tomber dans les bras de Gervais qui l'avait appelé et qui l'accueillait avec des actions de grâces.

Les gloires du chapitre de Reims étaient nombreuses. Geruzez (1) y a compté avant la Révolution « trente-deux chanoines nommés à des évêchés et vingt et un devenus archevêques de Reims; autant furent revêtus de la pourpre et quatre devinrent papes sous les

(1) *Description historique de Reims*, t. 1^{er}, chap. VII.

noms de Sylvestre II, Urbain II, Adrien IV et Adrien V ».

Bruno n'était pas pour amoindrir tant de prestige; ses mérites avaient devancé l'âge. Nous n'avons pu trouver nulle part la date précise de l'arrivée à Reims du jeune Écolâtre. Jeune, il l'était sans aucun doute : il était revenu à Cologne en 1055; Gervais était monté sur le siège de Reims cette même année; tout nous porte à croire qu'il fit choix de Bruno cinq ou six ans avant sa mort, c'est-à-dire vers 1060. Gervais mourut en 1067. Bruno avait trente ans à peine.

C'est l'âge des viriles ardeurs et des puissants travaux. Quand il faut combattre, c'est l'âge des combats. L'heure était providentielle; c'était le fort de la lutte contre Bérenger.

V

Le grand apôtre du dogme eucharistique dans ces lamentables circonstances fut Lanfranc qui n'était encore que l'éminent abbé du Bec; c'est une gloire que nous n'aurions garde d'amoindrir. C'est lui qui réduisait au silence Bérenger dans les discussions publiques; c'est

lui qui le forçait à s'expliquer dans les Conciles.

Mais dans cette lutte dogmatique Bruno a pris sa bonne part, nous ne saurions le méconnaître non plus.

Néanmoins nous en sommes en ce moment, à éprouver des regrets que nos lecteurs partageront, nous en sommes convaincu ; que Bruno n'ait pas écrit son traité de l'*Eucharistie* comme Lanfranc ; que l'imprimerie n'ait pas dès lors été découverte ; que les cahiers de quelque auditeur assidu de Bruno ne se soient pas égarés dans quelque abbaye, où on les aurait gardés comme des reliques.

C'est le sort réservé à tout professeur, quelque éminent soit-il, qui donna son enseignement du haut d'une chaire ; ses leçons s'oublient avec le temps et assez vite : les paroles volent ; seuls, les écrits restent. Mais ce que nous pouvons affirmer, preuves à l'appui, c'est que, à la tête de la grande école de Reims, et au milieu de la tempête d'hérésie qui passait sur la France, Bruno fut à la hauteur de sa mission. Où trouverons-nous sa pensée intime ? quel souffle nous portera un écho fidèle de ses enseignements ? Ce souffle sera le souffle de Bruno lui-même : il nous est resté dans son *Commentaire des Psaumes* et celui des *Épîtres de saint Paul*.

noms de Sylvestre II, Urbain II, Adrien IV et Adrien V ».

Bruno n'était pas pour amoindrir tant de prestige; ses mérites avaient devancé l'âge. Nous n'avons pu trouver nulle part la date précise de l'arrivée à Reims du jeune Écolâtre. Jeune, il l'était sans aucun doute : il était revenu à Cologne en 1055; Gervais était monté sur le siège de Reims cette même année; tout nous porte à croire qu'il fit choix de Bruno cinq ou six ans avant sa mort, c'est-à-dire vers 1060. Gervais mourut en 1067. Bruno avait trente ans à peine.

C'est l'âge des viriles ardeurs et des puissants travaux. Quand il faut combattre, c'est l'âge des combats. L'heure était providentielle; c'était le fort de la lutte contre Bérenger.

V

Le grand apôtre du dogme eucharistique dans ces lamentables circonstances fut Lanfranc qui n'était encore que l'éminent abbé du Bec; c'est une gloire que nous n'aurions garde d'amoindrir. C'est lui qui réduisait au silence Bérenger dans les discussions publiques; c'est

lui qui le forçait à s'expliquer dans les Conciles.

Mais dans cette lutte dogmatique Bruno a pris sa bonne part, nous ne saurions le méconnaître non plus.

Néanmoins nous en sommes en ce moment, à éprouver des regrets que nos lecteurs partageront, nous en sommes convaincu ; que Bruno n'ait pas écrit son traité de l'*Eucharistie* comme Lanfranc ; que l'imprimerie n'ait pas dès lors été découverte ; que les cahiers de quelque auditeur assidu de Bruno ne se soient pas égarés dans quelque abbaye, où on les aurait gardés comme des reliques.

C'est le sort réservé à tout professeur, quelque éminent soit-il, qui donna son enseignement du haut d'une chaire ; ses leçons s'oublient avec le temps et assez vite : les paroles volent ; seuls, les écrits restent. Mais ce que nous pouvons affirmer, preuves à l'appui, c'est que, à la tête de la grande école de Reims, et au milieu de la tempête d'hérésie qui passait sur la France, Bruno fut à la hauteur de sa mission. Où trouverons-nous sa pensée intime ? quel souffle nous portera un écho fidèle de ses enseignements ? Ce souffle sera le souffle de Bruno lui-même : il nous est resté dans son *Commentaire des Psaumes* et celui des *Épîtres de saint Paul*.

Le dogme eucharistique s'y trouve fidèlement et religieusement confessé, mais avec une vivacité que ne demandait pas le sujet et qui trahit l'émotion intime de Bruno. Il se sent en présence de l'ennemi, il est sur pied de guerre, et, comme inconsciemment, sa parole devient tour à tour arme d'attaque ou de défense. Quand il commente les psaumes, Bruno est comme agité par la présence de Bérenger. Ainsi l'a vu et peint Lesueur.

« J'appelle homme de sang, dit-il, celui qui tue ses frères par la fourberie de ses paroles, c'est-à-dire par son hérésie. Si un tombeau s'ouvre, c'est pour réduire en pourriture infecte le corps qu'il reçoit. Il en est de même de la doctrine des méchants (1). »

Bruno voit couler le sang de ses frères et il sent l'infection des tombeaux de l'hérésie, quand une expression si forte vient sur sa lèvre.

Si l'ennemi dont la pensée se présente si souvent à l'esprit de Bruno, est vain, il est perfide; le commentateur en parle comme s'il venait d'en faire l'expérience, sa parole est vécue : « Il est plus dangereux, disait-il, d'avoir à lutter contre la perfidie des hérétiques qui paraissent

(1) Expos. in Ps. v.

s'appuyer sur la raison, que contre les blasphèmes manifestes qui n'ont aucune ombre de raison (1).

C'est toujours bien Bérenger qui est visé; Lanfranc, en le réfutant, lui faisait le même reproche : d'avoir employé dans ses écrits les termes et les raisonnements de la dialectique, pour éblouir les ignorants et faire parade de son habileté dans la dispute (2).

A toutes ces subtilités, Bruno se contentera d'opposer la parole divine interprétée dans le sens de l'Église.

« Le Sacrement de l'autel contient vraiment le Corps et le Sang de Jésus-Christ et non pas seulement leur *image*, ainsi que l'affirment faussement quelques hérétiques, détournant le sens de ce texte de l'Évangile : Faites ceci en mémoire de moi (3). » Jésus ne dit pas : Ceci est le *mémorial* de mon corps et de mon sang. Mais il dit : « Ceci est mon corps, et Ceci est mon sang. »

« Ce sacrement est donc le *mémorial* de la Passion du Seigneur, et non de sa propre *réalité*, car rien n'est le mémorial de soi-même (4). »

(1) Exposit. in Ps. cxix.

(2) Rohrbacher, *ibidem*.

(3) Expos. in Psal. xxi.

(4) Rohrbacher, t. VI, q. 64, p. 153.

Là où l'hérétique trouve occasion de blasphémer, Bruno puise un nouveau motif d'aimer et d'adorer.

Décidément, Bérenger présumait un peu trop de ses forces et avait deux prétentions que nous trouvons bien peu dignes d'un homme qui voulait ne revendiquer que les droits inaliénables de la raison : du même coup il imposait des bornes à la puissance divine et s'arrogeait le privilège de pénétrer les mystères. Au nom de la raison c'était s'étaler souverainement déraisonnable.

VI

La divine folie de la croix a eu pour complément la divine folie de l'Eucharistie. Pour nous faire comprendre cet adorable excès d'amour, Bruno, après saint Augustin du reste, n'hésite pas à rappeler un des traits les plus surprenants de la vie du roi-prophète. David s'était réfugié, poursuivi par Saül, auprès d'Achis, roi de Goth. Les serviteurs de ce dernier voulaient mettre à mort l'intrépide guerrier qui avait porté la désolation dans les rangs des Philistins, en abattant Goliath. David pour échapper à la mort, se mit

à contrefaire la folie. Achis en effet le prit pour un insensé et lui rendit la liberté.

C'est le rôle du Christ dans l'Eucharistie ; son amour y a été poussé jusqu'à une adorable démence qui est en réalité le prodige inconcevable de la sagesse éternelle.

Nous tenions à bien préciser les enseignements de l'Écolâtre de Reims sur le sacrement de nos autels, pour faire ressortir la part qui lui revenait dans la lutte contre l'hérésiarque Bérenger.

Les saints agissent plus qu'ils ne parlent ; leur action se fait sentir, comme un rayon de lumière qui éclaire et se glisse dans les recoins les plus obscurs, comme une douce chaleur qui gagne et pénètre insensiblement, mais infailliblement, tout ce qui est autour du foyer. C'est au sein de sa famille religieuse qu'on a vu éclater l'amour eucharistique qui remplissait le cœur du père. Nous en serons les témoins.

Bruno fit comme son maître ; il laissa par testament à ses disciples la foi au dogme eucharistique : sa dernière pensée, le dernier battement de son cœur, la dernière parole expirant sur ses lèvres fut comme un chant d'action de grâce pour le Dieu du tabernacle. Ce fut le chant du cygne, du blanc cygne du désert.

Les écarts de la pensée ne sont jamais le fait d'un seul homme ; ils sont plutôt la faute d'un siècle et d'une génération ; les imprudents et les audacieux qui parlent ne sont guère que l'écho de leur temps. Bérenger était peut-être autant victime que criminel : le vent de rationalisme qui souffla sur son siècle l'emporta. On entendit en effet au onzième siècle, comme les sourds grondements du volcan qui allait faire irruption cinq siècles plus tard avec la Réforme.

VII

La tâche fut lourde dans les écoles.

C'était surtout dans le Nord, comme nous l'avons dit, au sein des abbayes normandes, que se débattaient les graves questions de la philosophie et de la théologie ; Reims était comme en plein champ de bataille. Les enfants des pirates scandinaves qui, un siècle auparavant, portaient la dévastation dans toute la Gaule franque, étaient devenus, au onzième siècle, les propagateurs les plus ardents de la civilisation et de l'Évangile.

Le Midi, un peu amolli par les douceurs de son ciel, cultivait plus les arts que les sciences ;

il comptait plus de cours d'amour que d'écoles, plus de troubadours que de théologiens. D'autre part, l'esprit humain venait de changer un peu sa direction ; les sciences humaines prenaient de plus en plus d'importance dans les écoles ; à Reims même, le grand Gerbert avait émerveillé son siècle par ses découvertes et ses démonstrations scientifiques.

Particularité plus grande encore, et peut-être plus dangereuse, une méthode toute nouvelle allait être portée dans l'enseignement de la science sacrée ; je veux parler de la scolastique.

Jusqu'alors les théologiens s'étaient contentés de faire *l'exposition* des dogmes catholiques, en recueillant et compilant les passages de la sainte écriture et des Pères. Au onzième siècle, ce mode d'enseignement devenait insuffisant pour les esprits ; on voulait de la *démonstration*.

Ces dialecticiens nouveaux venus n'attaquaient pas pour la plupart, les dogmes catholiques ; ils réclamaient seulement le droit de les prouver. Le raisonnement était une arme de plus au service de la vérité, mais, comme toute arme, elle pouvait devenir dangereuse. Bérenger en usant de la dialectique avec une subtilité naïve et excessive, venait d'aboutir à sa révolte

contre l'Église et à l'attaque du dogme eucharistique; Roscelin de Compiègne, en raisonnant et sophistiquant sur les *nominaux*, en était arrivé à s'en prendre au mystère de la sainte Trinité.

L'arme de l'attaque était la dialectique, l'arme de la défense devait l'être aussi. Les directeurs d'école au onzième siècle furent poussés par la force des choses et le courant des idées, à innover, non pas dans la *doctrine*, mais dans le *mode* d'enseignement.

Bruno connaissait assez son siècle et possédait assez son esprit, pour être l'homme des temps nouveaux. Il le fut en effet, et d'une façon remarquable. Aux esprits assoifés de science, il donna la science sans mesure, science divine et science humaine. Selon ses principes, les sciences philosophiques (physique, logique et morale) devaient servir comme de préparation aux sciences sacrées (1). Par les créatures, Dieu qui est invisible, se manifeste comme le Seigneur et créateur de l'univers, et montre ainsi l'obligation du culte qui lui est dû (2). La philosophie et toutes les sciences peuvent donc devenir un point d'appui pour la science théo-

(1) Expos. in Psal. Prologues.

(2) *Id.*, XXXIX.

logique ; le chrétien peut s'y adonner librement ; la foi éclairera la raison et la raison fortifiera la foi. C'est l'ordre à garder invariablement, suivant la formule de saint Anselme, formule consacrée par les siècles : *credo ut intelligam*, je crois pour mieux comprendre.

Telle était la pensée de Bruno et telle était sa tâche. Sachons comment il la remplit.

VIII

Nous n'avons qu'à puiser à pleines mains dans les Titres funèbres, pour avoir les détails les plus précis, les plus variés, les plus complets et les plus authentiques. C'est la voix même de ses contemporains que nous entendons, la voix de ses élèves, la voix de ses frères dans la vie religieuse, la voix des Écolâtres, la voix des chapitres cathédraux, la voix des évêques ; la voix de la France et de l'Europe, nous pourrions dire la voix de l'Église.

Le onzième siècle a rendu à Bruno des hommages d'estime, de reconnaissance et d'admiration, que les plus grands génies n'obtiennent pas toujours et dont même un saint peut triompher pour la gloire de Dieu.

Écoutons d'abord les chanoines de Reims; c'est là surtout que resplendit la science de Bruno.

« De même que les fleuves du paradis terrestre, sortant d'une même source, roulent à travers le monde, fécondant les terres, ainsi Bruno orne ceux qu'il instruit, il les comble, il les modèle, il les enflamme, il les dirige, il les arme, il les cisèle, il les éclaire, sans compter qu'il les mène, les forme et les transforme. Il était comme un astre pour tous ceux qu'il enseignait. » (Titre 61.)

Les chanoines de la collégiale rémoise des Saints-Timothée et Apollinaire donnent la même note que leurs frères de Saint-Denys :

« La puissance du cœur et de la parole fut telle en ce docteur qu'il surpassait tous les professeurs de l'univers. » (Titre 64.)

Il y a deux Titres de la ville d'Angers. Angers tenait école; Angers avait eu pour évêque Brunon qui s'était montré favorable aux nouveautés de Bérenger; nulle part plus qu'à Angers par conséquent, les enseignements de Bruno n'avaient eu de retentissement; nulle part l'admiration n'a eu de tels accents. On voit, on comprend, on sent que la reconnaissance tient et conduit la plume.

Lisons d'abord le Titre de saint Maurice :

« Le langage de Bruno est admiré tant et plus que celui de Virgile ; la gloire de Platon pâlit à côté des hommages que reçoit Bruno. Il brillait au milieu des docteurs : il formait lui-même des docteurs remarquables, négligeant les médiocres. Il fut, lui, le docteur des docteurs, et non pas seulement le maître des clercs. » (Titre 166.)

Écoutons maintenant saint Nicolas :

« Bruno fut un puits de science, le modèle du vrai docteur chrétien, dépassant par la profondeur Aristote et Socrate ; s'élevant au-dessus de Platon par le don du saint chrême. » (Titre 168.)

Les enseignements du christianisme en effet dépassent en sublimité tout ce qu'ont pu dire de mieux les plus grands génies païens : que cette remarque ouvre le vrai sens de ces éloges qu'on pourrait sans cela trouver un peu exagérés.

Suivons maintenant, un peu au hasard, le *Rolliger*, et écoutons religieusement les hommages que les Églises de France surtout viennent déposer sur sa tombe.

A Saint-Paul de Londres, on proclame « que la gloire d'un homme si illustre est connue jus-

qu'aux extrémités de la terre ». (Titre 121.) A Notre-Dame de Paris, il est salué comme « l'honneur des docteurs et le réformateur des mœurs ». (Titre 109.) A Saint-Jean l'Evangeliste de Poitiers, on invite la France à verser des larmes et à déposer toute joie « parce que son docteur, celui qui fut autrefois son guide à travers les régions célestes, Bruno, maintenant fleur de pourriture, vient de descendre dans la tombe ». (Titre 104.)

Chartres avait une école brillante; le saint et illustre évêque Fulbert y avait enseigné avec éclat. Les étudiants chantèrent ainsi les louanges de Bruno :

« Bruno était vraie source et vrai canal de science; il fut pour le monde une lumière et un miroir, se tenant toujours dans des hauteurs sublimes. » (Titre 32.)

Quant aux Frères de Chartreuse, ils n'essaient même pas de faire l'éloge « de leur Père très pieux, Bruno, cet homme si illustre », ils se contentent de prier et de pleurer. (Titre 12.)

Je pourrais citer et citer encore, nous n'entendrions pas une seule note discordante dans ce concert.

Les Titres funèbres ont été pour nous comme une vraie révélation et une surprise : nous

savions quelle avait été la sainteté de Bruno, sa science nous était moins connue. Nous saurons maintenant que Bruno domina également son siècle par l'une et par l'autre. Avant d'aller s'ensevelir dans les déserts, il avait vu le monde des intelligences accourir autour de sa chaire. C'est une grande leçon donnée à notre fin de siècle qui a voulu faire quelquefois à l'Église le reproche d'entraver les *progrès* humains, et qui s'est complu à représenter les dévots comme des cerveaux mal équilibrés, ou des gens médiocres. Bruno fut à la tête du mouvement intellectuel de son époque avec les Anselme et les Lanfranc. On a du reste peu songé à contester qu'au onzième siècle le sceptre de la science ne fut dans les mains de l'Église.

L'école de Reims garda, sous la direction de Bruno, l'éclat extraordinaire que lui avait donné l'illustre Auvergnat, le grand Gerbert. Si ce que nous venons de dire était insuffisant à le montrer, lisons seulement les noms de quelques-uns de ceux qui étaient venus se constituer les disciples de notre Écolâtre.

Les Titres funèbres nous font connaître les uns; l'histoire générale parle des autres :

« Mainard, prieur et plus tard abbé de Saint-Paul à Cormari, au diocèse de Tours, enfant de

la cité de Reims, pleura amèrement « son très « doux maître Bruno ». Lambert, abbé de Poulthières, au diocèse de Langres, se félicitait d'avoir reçu les leçons « de son excellent maître, Bruno, et d'avoir été formé à la vie spirituelle par un aussi tendre père ». (Titre 45.) Pierre, abbé de Saint-Jean des Vignes près de Soissons, se montrait fier d'avoir reçu de la même bouche « les flots de la saine doctrine » (1). Parmi les chanoines de Saint-Vincent de Niël et chez les Bénédictins de Sainte-Marie de Dôle, au diocèse de Bourges, ce sont les disciples de Bruno qui veulent tenir la plume dans les Titres funèbres 173 et 169.

Ces disciples brillèrent dans l'épiscopat comme ils édifièrent dans le cloître. Sur le siège de Langres, c'est Robert, issu des ducs de Bourgogne, qui recommande « Bruno son cher maître aux prières de ses diocésains ». (Titre 39.) Sur le siège de Reims, c'est Manassès II, plus tard auxiliaire de Bruno, dans la lutte pour la liberté de l'Église ; sur le siège archiepiscopal de Reggio, c'est le cardinal Raugier ; à Reims encore, c'est Racul le Verd ; à Grenoble c'est le saint évêque Hugues, qui avait pris une part

(1) Calend. S. Gervasii. *Boll.*, n° 99.

si active à la fondation de la Grande-Chartreuse ; et enfin, c'est le pape Urbain II, qui voulut honorer son maître, en le faisant entrer dans ses conseils et l'attira auprès de lui.

Bruno devint le conseiller du pape des croisades. Ce choix seul suffirait à la gloire d'un homme ; il dit en tout cas bien haut quel était le prestige dont jouissait au loin l'Écolâtre de Reims.

Ses leçons avaient rayonné en tous sens, et avaient fait sa grande réputation de science. Ses œuvres se réduisent aux deux *Commentaires* que nous avons eu déjà l'occasion de citer.

IX

L'authenticité de ces deux ouvrages de Bruno a été parfaitement démontrée par les Bollandistes (1) ; pour certains critiques, la date de leur composition n'est pas également certaine. Pour nous, avec les auteurs chartreux, Dom Le Couteux et l'auteur de la *Vie de saint Bruno* (p. 62) nous regardons comme certain que ces commentaires ont été composés pen-

(1) *Boll.* 6 oct., n° 42

dant que Bruno était Écolâtre. Les Titres funèbres qui évoquent la science du professeur le disent « suave dans les psaumes autant que dans les autres sciences (Titre 173), plein de la connaissance du *psautier* (Titre 175), savant dans les *psaumes* autant qu'illustre en philosophie ». On ne peut donner de tels éloges à Bruno que parce que dans sa chaire on l'avait entendu souvent commenter les chants du Psalmiste.

Ces *Commentaires* sont en effet plutôt œuvre de professeur que de littérateur; si le fond est solide et toujours plein de logique et d'érudition, la forme semble dédaignée et reléguée bien au second plan. Il y a loin des négligences de ces pages aux élégances des deux lettres que nous avons de Bruno.

Les *Commentaires* n'ont pas été très répandus. C'est une injustice et un tort; cette œuvre est une œuvre originale et personnelle, et on peut le dire, de première valeur. Les citations que nous avons eu déjà l'occasion d'en faire, doivent en montrer la valeur dogmatique; le mérite de linguistique y apparaît très supérieur. Pour l'explication du *Titre* des psaumes, et souvent dans le corps de l'ouvrage, Bruno avait recours au texte original; il connaissait également bien

le grec et l'hébreu. Quant au commentaire de saint Paul, « il atteste une étude profonde des temps apostoliques et des institutions de la primitive Église », au sentiment de l'historien Darras. Nous aimons à donner sur ce sujet les appréciations d'auteurs dont la haute compétence devra s'imposer à tous, comme dans un jugement irréformable.

Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* s'expriment en ces termes au sujet de ce commentaire : « Quiconque se donnera la peine de le lire avec une médiocre attention, conviendra qu'il serait très difficile de trouver un écrit de ce genre qui soit tout à la fois plus solide et plus lumineux, plus concis et plus clair... On y reconnaît aisément un auteur instruit de toutes les sciences, et rempli de l'esprit de Dieu, tel que saint Bruno est représenté...

« ... Il cite souvent les anciens Pères, notamment saint Ambroise et saint Augustin, mais sans copier leurs paroles, de sorte qu'il s'est approprié ce qu'il a pris et que tout l'ouvrage est bien de son cru (1). »

Darras (2) après avoir étudié l'œuvre de l'Écolâtre, a pu écrire ces lignes : « En lisant

(1) *Hist. litt.*, t. IX, p. 245.

(2) *Hist. gén.*, t. XXIII, p. 21.

ces deux œuvres vraiment magistrales qui méritent d'être remises en lumière, on comprend l'affluence de disciples qui se pressait de tous les points du monde, pour recueillir un enseignement substantiel et si profond. Les *Tituli funebres* n'exagéraient rien en disant qu'il était le « docteur des docteurs ».

Bruno s'était donné pour guide en philologie sacrée saint Jérôme; il l'appelle le « scrutateur très fidèle du texte hébraïque ». Quant à l'interprétation elle-même, il suit religieusement la tradition et les Pères. Or, la pensée dominante qui l'inspire dans ses commentaires, il nous la donne dans le prologue : « Ce livre du Psalmiste est une prophétie de l'Incarnation, de la naissance, de la passion, de la résurrection et des autres actions du Christ (1). »

Bruno avait devancé saint Thomas d'Aquin pour dire « que tout ce qui concerne le mystère de l'Incarnation est traité avec tant de clarté dans les psaumes, qu'on croirait lire un évangile et non une prophétie. » Aussi, au moyen âge, le psautier était-il appelé « le Livre des hymnes ou des soliloques du prophète David sur le Christ ».

(1) Prologue in Psal.

Ce qui est vrai du Psautier est aussi vrai des Épîtres. Le Christ apparaît, trône et parle ici et là. Si le livre de David est l'Évangile chanté avec une poésie divine, le livre de l'apôtre est l'Évangile prêché avec une divine éloquence.

C'est l'œuvre de deux grands convertis; leur parole aura une puissance et une autorité particulière pour conduire les âmes à Jésus-Christ et y river surtout l'âme des prêtres. Cette double pensée remplissait sans nul doute l'âme de Bruno quand il choisissait, pour s'y consacrer, cette œuvre de commentateur.

Presque en même temps que l'Écolâtre soutenait le choc contre l'hérésiarque, une nouvelle lutte s'engageait contre un archevêque qui était un simoniaque. Pour sanctifier son serviteur, Dieu prenait soin de le tenir toujours dans la « voie royale » de la croix. Nous allons l'y suivre religieusement.

CHAPITRE III

L'ARCHEVÊQUE SIMONIAQUE ET BRUNO

- I. Manassès élu archevêque de Reims. — II. Premiers actes. — III. État de l'Eglise de France. — IV. Bruno et les religieux de Saint-Remi. — V. Grégoire VII et Hugues de Die. — VI. Manassès traduit en Cour de Rome. — VII. Bruno chancelier en 1075. — VIII. Rupture, Ebles et Hugues de Die. — IX. Manassès condamné au concile d'Autun. — X. Grégoire VII réforme la sentence. — XI. Angloisses et vocation de Bruno. — XII. Manassès condamné au concile de Lyon. — XIII. Derniers attentats de Manassès et sa fin.

I.

Gervais mourut en 1067.

Le siège de Reims était à pourvoir. Par certains côtés c'était le premier siège du royaume de France. On peut penser si les compétitions et les cabales furent nombreuses, en un temps où on trafiquait des bénéfices ecclésiastiques comme de denrées sur les marchés. Le preneur heureux dans le cas, portait un grand nom; quelques historiens, réfutés cependant avec

assez de vraisemblance par les auteurs de l'*Histoire littéraire* de la France, le comptaient dans la parenté même de Philippe I^{er}, roi de France, alors régnant : ce fut Manassès de Gournai. Cette élection fut un vrai malheur pour l'Église de Reims, comme est toujours l'arrivée d'un mauvais évêque dans un diocèse.

Guillaume, abbé de Saint-Arnoul, en écrivant à saint Hugues de Cluny, dépeint ce nouvel élu comme d'une violence extraordinaire ; son regard farouche, tout son extérieur trahissait son âme. Il aimait le faste et il l'étalait. Cupide en tout du reste autant qu'égoïste, il sut être généreux pour acheter la gloire : le poète Foulcoire vit ses stances laudatives largement rétribuées (1). Guibert de Nogent (*De vitâ suâ*, lib. I, cap. xi.) cite un mot qui vaut tout un volume, et nous fait connaître ce nouvel archevêque jusque dans ses recoins les plus monstrueux et les plus indignes : « Bon archevêché, disait-il, serait Reims, s'il ne fallait pas chanter la messe pour en avoir les revenus. »

Tel était le nouvel archevêque que la Providence donnait à Bruno. Sa clairvoyance dissipa bien vite toute illusion, mais sa haute raison et

(1) *Hist. litt.*, t. VIII, p. 650.

son éminente piété s'unirent pour lui commander la déférence et le respect. De son côté, le simoniaque devait garder de grands ménagements pour donner le change, et ne pas éveiller trop tôt l'attention et l'indignation de son clergé. Les Chapitres étaient alors, avec leurs constitutions canoniques, une garantie sérieuse contre les violences et les caprices des évêques.

Le Chapitre de Reims, on a pu en juger par le nombre de personnages éminents qu'il avait comptés dans son sein, jouissait d'un prestige particulier. Manassès le savait bien, et il n'était pas homme à l'oublier.

Au sein du Chapitre, l'Écolâtre avait l'autorité reconnue que peuvent concilier à la fois, la science, la sainteté et une grande aménité de caractère.

C'était plus qu'il n'en fallait pour imposer à l'archevêque simoniaque une grande circonspection; il ne s'en départit pas de sitôt.

II

Ce ne fut que quelque temps après son arrivée à Reims qu'on vit bien se démasquer enfin sa soif sordide et implacable de l'or. Hériman, l'abbé de la célèbre abbaye de Saint-Remi,

venait de mourir. Par toutes sortes de moyens plus ou moins détournés, Manassès fait ajourner l'élection de l'abbé par les religieux, et finalement, prévenant leurs suffrages contre tout droit, il pourvut de cette abbaye un confident, ne disons pas complice, qui devait lui faire partager les revenus. Les religieux indignés, après plusieurs réclamations restées sans effet, adressèrent leurs plaintes au Saint-Siège, en représentant bien « que leur archevêque troublait l'ordre de leur discipline, violait leurs privilèges et dissipait les revenus du monastère (1). »

Les scandales de Manassès à Reims sont des épisodes qu'on vit se reproduire un peu partout dans la catholicité. C'est une page d'histoire qui prend un intérêt général. Quelques mots sur la situation de l'Église en ce temps, éclaireront notre récit d'une vive lumière.

III

L'évêque était entré dans le système féodal ; *défenseur de la cité*, il jouissait de tous les privilèges des seigneurs temporels ; il y eut des évêques ducs, des évêques comtes, vassaux

(1) Dom Morlot, t. III, p. 177.

eux-mêmes à leur tour avec toutes les charges de la vassalité. Cette féodalité ecclésiastique fut si nombreuse et si puissante, qu'en France et en Angleterre elle posséda un *cinquième* de toutes les terres, au sentiment d'auteurs graves et impartiaux; en Allemagne elle posséda près d'un *tiers*. L'Église fut riche pour son malheur; l'épreuve de la fortune a peut-être été la plus redoutable et la plus décisive qu'elle ait subi depuis dix-huit siècles.

La situation était lamentable; on est stupéfait en présence des débordements de toutes sortes qui avaient pénétré dans le sanctuaire. On y trafiquait des choses saintes comme d'objets de négoce; on vendait le baptême, la confession, la communion, comme des denrées.

On ne reculait même pas devant des crimes pour s'emparer des hautes charges. Deux archevêques de Lyon furent successivement empoisonnés par des prêtres envieux : ce furent Odalric et Halinard. Ce dernier se trouvait à Rome où le pape Léon IX l'avait mandé pour le suppléer pendant une absence. Cette fin tragique arriva le 29 juillet 1052. C'était la *simonie* sous toutes les formes et avec tous ses excès; jusque sur la chaire de saint Pierre on vit s'étaler cette plaie. Ce n'était là qu'une partie du mal.

Avec les richesses et le bien-être, apparurent comme un cortège inévitable, un relâchement de mœurs et un dévergondage effrayants.

Prêtres et évêques rivalisaient d'impudeur. Les archevêques de Rouen, les évêques du Mans, de Quimper, etc., etc. ont laissé des noms flétris. En plein concile de Reims, tenu sous la présidence du saint pape Léon IX, comme nous l'avons vu, le promoteur porte contre l'évêque de Langres quatre ou cinq accusations que nos cours d'assises ne pourraient connaître qu'à huis clos. Un des moindres reproches qu'on put faire à ces évêques était de trop aimer la chasse et de délaisser leurs troupeaux. On les vit guerroyer avec leurs gens d'armes, courir aux fêtes, et étaler sans retenue le luxe et la mollesse des plus grands seigneurs.

L'Église garde ces pages douloureuses de son histoire sans en effacer une ligne, sans y voiler une défaillance. A son exemple nous avons voulu, non point faire un tableau, mais laisser entrevoir l'étendue du mal, et c'est dans ses propres archives que nous avons puisé.

Le sujet des grandes assises de l'Église en ces temps-là, est toujours le même : la simonie et l'incontinence des clercs ! Les conciles des

Gaules parlent comme ceux d'Italie, ceux d'Allemagne comme ceux d'Angleterre : le mal était universel dans l'Église (1).

IV

Revenons à notre sujet.

Le conflit entre un archevêque et les religieux d'une grande abbaye était trop important, pour que l'Écolâtre de Reims pût s'en désintéresser. Une grave question de droit était en jeu ; sa charge lui donnait toute autorité pour parler, et le désignait aux persécutés pour demander conseil et protection. La touchante bonté et la grande équité de Bruno le portaient de leur côté aussi, sans aucun doute ; mais les détails nous manquent sur son intervention directe en ce grave débat. Le *Titre funèbre* que les religieux de Saint-Remi voulurent déposer sur la tombe du saint fondateur des Chartreux, ne laisse pas cependant que de bien attester le fait en lui-même. Ils le regardent comme un « père » et ils l'ont vu passer comme un « berger », sans nul doute, parce qu'ils ont éprouvé à la fois la

(1) Rohrbacher, t. VII, liv. LXIII, passim.

bonté de l'un et la vigilance de l'autre. « Ne vous lamentez pas, brebis, est-il dit, pleurant la mort du pasteur. Il ne faut pas pleurer celui pour qui vivre fut être crucifié, et mourir fut un bien, tandis qu'il combattait contre les ruses de l'enfer. C'est à bien juste titre que ce Père éminent doit rester dans nos vénération. » (Titre 62.)

C'est la voix d'une reconnaissance profonde que nous entendons; et la vertu que nous voyons louée, est celle qui a grandi au milieu des combats : c'était bien celle que pouvait acquérir Bruno, à côté d'un archevêque indigne.

Les choses n'allaient pas vite. Manassès avait pris possession de l'Église de Reims en 1069; depuis quatre ans, il en dissipait les revenus et scandalisait les fidèles; depuis quatre ans, il troublait l'existence de saints religieux, et il pouvait tout faire impunément. Ce n'est qu'en 1073 que nous trouvons le nom de Manassès porté officiellement devant la Cour romaine. Guillaume, abbé de Saint-Arnoul de Metz, en écrivant au nouveau pape sa joie de le voir monter sur la chaire de saint Pierre, terminait sa lettre par de vives plaintes contre un prélat indigne. Ce prélat n'était autre que l'archevê-

que simoniaque de Reims (1); ce pape, lui, n'était autre que Hildebrand.

V

Au mois de mai 1072, « après des jeûnes, des processions, des prières et des aumônes, tandis qu'on enterrait le pape Alexandre dans l'église du Sauveur, un grand tumulte se fit au milieu du peuple, tout d'un coup ». La foule se jeta comme une insensée sur Hildebrand, en poussant ces acclamations : « Saint Pierre a élu l'archidiaque Hildebrand! Saint Pierre a élu le pape Grégoire! » Hildebrand était pape.

Hildebrand faisait part de son élection à son saint ami, l'abbé du Mont-Cassin, Didier, le lendemain même de son élection.

Pour accomplir son œuvre de régénération en France, Grégoire VII avait besoin d'un homme selon son cœur et selon l'esprit de Dieu. La Providence le lui mit pour ainsi dire sous la main.

Un noble étranger, en cours de route pour son pèlerinage à Rome, entre dans l'église de

(1) Tromby, t. I^{er}, App., p. x, note.

Die au moment où les chanoines procédaient à l'élection d'un évêque.

L'étranger est reconnu ; c'était Hugues, camérier de l'église de Lyon. Ce nom aussitôt prononcé est acclamé : Hugues sera l'évêque de Die. On le prend, on le presse, on le conduit au légat, tout éperonné et tout botté, comme il était ; il était l'élu. C'était le 19 octobre 1073 (1).

Hugues de Die et le grand pape furent le salut de l'Église de Reims.

VI

La grande lutte que Grégoire VII soutenait en Allemagne contre Henri IV, ne lui faisait oublier ni la France, ni l'Église de France. Dès les premiers mois de son pontificat, l'Église de Reims attira son attention : Manassès était mis directement en cause.

Il ne se contentait plus de spolier les religieux de Saint-Remi de leurs biens, il mettait la main sur leurs personnes et les retenait dans une cruelle et honteuse captivité. Son audace n'était pas sans prudence cependant ; il donna des ga-

(1) Rohrbacher, t. VII, p. 197.

ges. Il fit élire un abbé à Saint-Remi, selon les injonctions de Grégoire VII et opéra plusieurs restitutions envers ce monastère. Il favorisa de même plusieurs fondations monastiques dans son diocèse; mais en même temps, on le voyait entretenir d'amicales relations avec Philippe I^{er}, roi de France, qui étalait les scandales jusque dans son palais, et donnait l'exemple de la simonie la plus éhontée. Manassès était un habile homme; il se ménageait des appuis un peu de tous les côtés. Quoiqu'il en soit de sa pureté d'intention, cette période de conversion ramène dans notre récit le nom de Bruno que nous avons pu paraître négliger un instant.

VII

Manassès avait pour chancelier Odalric. Odalric mourut le 24 janvier 1075 : qui allait le remplacer à la chancellerie de l'archevêché? On dut se poser la question à Reims; les prévisions de tous furent trompées.

Il y avait à Reims un homme dont la vie intègre devenait comme un reproche permanent pour Manassès; c'était l'Écolâtre. Son grand talent, sa haute réputation et son influence de jour en

jour grandissantes, devaient singulièrement l'incommoder ; son regard clairvoyant et attentif devait le troubler profondément : eh bien, ce fut cet homme, Bruno, que l'archevêque choisit pour chancelier !

Quelle dut être la surprise de Bruno devant une telle proposition ! Quel son embarras ! Quels son sacrifice et son immolation, en consentant à se rapprocher un peu plus encore d'un simoniaque qui ne lui était déjà que trop connu ! Il se dévoua cependant à ce point, mais nous en sommes convaincu, comme à une mission qui lui était providentiellement confiée, bien résolu à faire son devoir et tout son devoir.

Il ne laissait pas en attendant, que de donner de fortes leçons à son archevêque, tout en y mettant la délicatesse d'un homme d'esprit et la bonté d'un saint. Voici une de ces leçons :

Pour donner les garanties que les circonstances lui imposaient, Manassès s'était déterminé à une pieuse donation. Or, Bruno chargé de rédiger la charte faisait ainsi parler le simoniaque :

« Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

« Moi, Manassès, par l'ineffable Providence de Dieu, archevêque de Reims, considérant le passé et l'avenir, reconnaissant que tout est sujet

à la ruine et à une irrémédiable décadence, me rappelant que ma vie ne doit pas toujours durer, j'ai voulu, par l'exercice de la charité, préparer à mon âme le port du repos. Pressé par cette nécessité et par la sollicitude des Églises qui me sont confiées, et à la prière de l'abbé Étienne, j'ai donné et soumis au monastère de Saint-Basle deux autels, celui d'Athie et celui de Caprille.

« En l'an 1076 de l'Incarnation du Seigneur, le dix-septième du règne du roi Philippe, le septième de l'épiscopat du seigneur Manassès... » A la fin de la charte se trouvent ces mots : « *Bruno Cancellarius scripsit et subscripsit.* Le chancelier Bruno a écrit et souscrit cet acte. »

Nous n'avons pu songer sans sourire à la situation plaisante dans laquelle se trouva le simoniaque, quand son nouveau chancelier lui présenta, pour la signer, une *pièce* d'une envolée si surnaturelle. Sans manquer à la vénération que nous inspire Bruno, nous croirions volontiers qu'il dut sourire lui-même, dans une douce ironie qui flagellait chrétiennement une vie peu épiscopale.

La signature du chancelier Bruno figure encore au bas d'une deuxième Charte de fondation de l'abbaye de Saint-Martin-aux-Gémeaux,

c'est tout ce qui reste de bien authentique sur le passage de l'Écolâtre à la chancellerie de Reims.

Pendant ce temps, le grand pape Grégoire VII engageait de plus en plus fortement la lutte avec les ennemis de l'Église.

VIII

Le 24 janvier 1076, Henri IV réunissait à Worms un conciliabule d'évêques, pour déposer le pape.

Grégoire VII, à l'instigation des cent dix évêques réunis en concile à Latran, répondit à cette audacieuse provocation par une sentence d'excommunication et de déposition (28 février 1076). Henri IV dut comprendre bien vite qu'il s'était trop hâté; il sentit sans retard qu'il y avait une autre puissance que celle des lances et des gros bataillons : l'excommunication l'avait terrassé. Il avait hâte d'en recevoir l'absolution, et ce fut Canossa! Canossa! peut-être la plus grande victoire remportée à travers les âges par l'autorité spirituelle sur les pouvoirs humains.

Le chancelier de Reims devait prendre sa part dans la lutte engagée alors de tous côtés

dans l'Église; la Providence venait de le placer en face de l'ennemi.

Bruno, en acceptant sa charge, avait voulu se dévouer à des devoirs; Manassès n'avait jamais entendu que lui demander des services contre lesquels la conscience d'un chrétien et la loyauté d'un honnête homme devaient souvent protester. Loyauté et conscience parlèrent vite chez Bruno, et elles parlèrent fort.

Nous avons déjà vu à l'œuvre Manassès, et nous l'y verrons encore : il était tortueux et ondoyant comme le serpent. Ne pouvant heurter de front un pape tel que Grégoire VII, il arrivait toujours à le calmer, à le désarmer, à le gagner, par une soumission apparente qui allait jusqu'à l'obséquiosité. D'autre part, « c'est la coutume de l'Église romaine, dit le pape Grégoire VII lui-même, dans un acte concernant les évêques de France, de tolérer certaines choses et d'en dissimuler d'autres ». Le silence et les atermoiements n'allaient plus être possibles, après l'acte auquel venait de se déterminer Bruno, de concert avec quelques autres prêtres et chanoines de Reims. De ce nombre étaient Manassès, prévôt de la cathédrale, mais simple homonyme du simoniaque, Ponce, Raoul le Verd et Fulcius le Borgne.

Un jour donc, vers la fin de 1076, ces généreux défenseurs de la liberté de l'Église osent se retourner vers le simoniaque, lui déclarer que tout commerce avec lui est rompu, et qu'il va avoir enfin à rendre compte de sa gestion épiscopale : il va se trouver devant un juge.

Cette rupture ouverte devenait nécessairement retentissante de tout le prestige qui s'attachait à la personne de l'Écolâtre. Nul mieux que Manassès ne dut comprendre la gravité exceptionnelle d'un incident qui, tout d'un coup, renversait tous ses plans, et pouvait avoir pour lui des suites désastreuses. Ses fureurs en devenaient d'autant plus redoutables. Bruno et ses amis n'avaient qu'à fuir ; ils pouvaient redouter tous les excès, la prison et peut-être pire ; l'expérience des moines de Saint-Remi était là pour leur donner la prudence. Ils prirent donc ensemble les chemins de l'exil. Il fallait un asile sûr ; ils le trouvèrent auprès d'Ebles II, comte de Roucy et de Reims.

Ebles était un de ces seigneurs belliqueux du moyen âge qui avaient besoin pour vivre, de donner de grands coups de lance et de chevaucher. Il était le gendre de Robert Guiscard, conquérant de la Pouille et de la Calabre, et beau-

père du roi d'Aragon. Il brûlait de se signaler par des exploits.

Sous les donjons de ses châteaux forts, Bruno trouva salut et protection.

Dans la querelle que Bruno venait d'épouser, il fallait plus qu'une épée pour défendre sa personne, il fallait un puissant avocat pour plaider sa cause. La Providence semblait l'avoir ménagé tout exprès : ce fut l'évêque de Die, ce pèlerin que nous avons vu acclamer tout d'un coup, « tout éperonné et tout botté » comme un chevalier, par le clergé et le peuple.

Du reste, ici, nous avons des documents assez précis et des dates bien sûres.

L'acte des chanoines de Reims fait tout changer de face dans l'affaire du simoniaque; ils n'entendent pas qu'elle soit négligée. C'était vers la fin de 1076 que les chanoines partaient pour l'exil; or, dès le commencement de l'année 1077, nous les retrouvons au concile de Clermont. Manassès, le noble prévôt de la cathédrale de Reims, venait s'y démettre de sa charge entre les mains du légat : il ne voulait pas qu'il y eût rien de commun à l'avenir entre lui et le prélat indigne, et il tenait à le faire savoir. Hugues de Die mit sans retard le pape au courant de cette nouvelle détermination qui aggra-

vait la première, mais Grégoire VII ne paraît pas l'avoir agréée, car Manassès fut remplacé bientôt à la tête du Chapitre de Reims, jusqu'au jour où il devint archevêque de ce siège en 1095. D'après D. Le Couteulx (1), Bruno accompagnait aussi Manassès au concile de Clermont, mais il n'avait pas à y donner sa démission de chancelier; cette fonction était une charge amovible dont son départ de Reims le libérait complètement.

IX

Grégoire VII était entré dans la voie de l'action; toutes choses allaient être examinées consciencieusement. Au mois de mai 1077, le légat reçut ordre de réunir un concile pour examiner plusieurs causes importantes. Il y avait celle de l'évêque de Cambrai qui avait reçu l'investiture du roi de Germanie contre les saints canons. Manassès de Reims était encore désigné par Grégoire VII comme un des juges pontificaux, et c'est la preuve qu'il était traité en pasteur légitime; mais il se trouvait directement accusé

(1) *Annales*, t. I, p. xxviii.

lui-même, soit à Rome auprès du pape, soit en France auprès du légat. Le pape avait en outre demandé à Geoffroy, l'archevêque de Paris, une enquête sur plusieurs excommunications prononcées par Manassès. Deux moines de l'abbaye de Saint-Remi étaient sous le coup de ses injustes censures.

Enfin, au mois de septembre de cette même année 1077, Hugues de Die tient un concile à Autun; un grand nombre d'évêques et d'abbés s'y réunissent sous la présidence du légat, et l'archevêque de Reims reçoit ordre de s'y rendre pour l'examen de sa cause. Manassès refuse de comparaître. La cause n'en fut pas moins instruite; les témoignages étaient accablants autant que les accusations étaient graves.

Manassès était accusé « d'avoir usurpé le siège de Reims et de s'en être emparé par simonie; d'avoir enlevé les vases sacrés de sa cathédrale; d'avoir spolié les clercs, pillé les églises et les monastères; enfin d'avoir prononcé des excommunications injustes (1). » Pour les Pères du concile, la lumière était faite : l'indigne archevêque fut suspendu de ses fonctions.

On pouvait s'attendre à tout de la part d'un

(1) Mabillon. *Museum italicum*, t. I. P. II, p. 117.

homme si violent et de si peu de conscience; les chanoines se gardèrent bien de revenir à Reims. L'espoir de Manassès était déçu cruellement; il avait espéré pouvoir les faire assassiner, il dut se dédommager en vendant leurs prébendes, en saccageant leurs maisons et en pillant leurs biens (1).

En faisant connaître la sentence portée contre celui qu'il appelle « l'hérésiarque de Reims », le légat dénonçait à Grégoire VII ces persécutions inouïes. Nous aimons vraiment à l'entendre aussi parler de notre éminent Écolâtre et de son noble ami, le prévôt Manassès; nous nous faisons un devoir de transcrire ici intégralement le passage de la lettre d'Hugues de Die :

« Nous recommandons à la faveur de Votre Sainteté, Manassès notre ami dans le Christ, qui s'est démis entre nos mains de la charge qu'il avait mal acquise. C'est un sincère défenseur de la foi catholique. Nous vous recommandons aussi le seigneur Bruno, maître très honorable de l'Église de Reims. Ils méritent tous les deux d'être appuyés par votre autorité, pour soutenir les intérêts de Dieu, car ils ont été dignes de souffrir persé-

(1) Hugues de Flavigny. *Patr.*, t. CLIV, col. 282.

cution pour le nom de Jésus. Veuillez donc les employer comme vos conseillers et vos coopérateurs en France, où ils seraient utiles à la cause de Dieu... Destinez-les, nous vous en prions, à l'Église de Reims, *hos rogamus Remensi Ecclesiæ destinate* (1). »

Le sens de ces dernières paroles ne peut être douteux pour personne; Hugues de Die proposait bien clairement au pape de mettre enfin un terme aux malheurs de l'Église de Reims, en lui donnant pour évêque Bruno ou Manassès.

X

Ces instances du légat avaient une autre portée; elles devaient souffler à Grégoire VII les dispositions d'esprit dans lesquelles il devrait écouter l'archevêque condamné à Autun. Le simoniaque venait en effet de faire appel de cette sentence en Cour de Rome. Il écrivit d'abord au pape des lettres artificieuses autant que soumises; les lettres ne réussissaient pas à le faire relever de la suspense prononcée contre lui. Le pape le renvoyait toujours au légat

(1) *Patr.*, t. CLII, col. 72.

auquel il adjoignait comme conseiller saint Hugues, abbé de Cluny. Le simoniaque ne vit qu'un moyen de sauver ses rentes en retrouvant son titre : partir pour Rome et voir le pape.

Il se voyait d'autant plus sûr du succès qu'il n'aurait à Rome, pour déjouer ses intrigues, ni le légat retenu en France, ni le prévôt de Reims, ni l'Écolâtre. Tout se réalisa de fait au gré de ses désirs. Il en fut quitte pour un parjure et quelques flatteries de plus, toutes choses dont il était peu avare. Grégoire VII en effet estimant « que la sentence portée contre Manassès était éloignée de la maturité et de la douceur habituelles à l'Église romaine, le rétablissait dans les fonctions de sa dignité (1). »

Au milieu de tous les débordements qui couraient alors sur l'Église de France, ce n'est pas une petite surprise qu'on éprouve, en voyant Grégoire VII à qui on s'est plu à faire un si grand renom de fougue et d'emportement, imposer la clémence et la douceur à son légat.

Manassès prêta donc sur le corps de saint Pierre le serment suivant. Cet acte porte la date du 9 mars 1078.

« Je, Manassès, archevêque de Reims, pro-

(1) Rohrbacher, t. VII, p. 201.

teste que ce n'est point par orgueil que je ne me suis pas rendu au concile d'Autun, auquel l'évêque de Die m'avait cité...

Je n'emploierai les trésors et les ornements de l'Église de Reims qui m'est confiée, que pour le bien et l'honneur de cette Église, et je ne les aliénerai jamais, pour avoir de quoi résister à la justice (1). »

Devant de tels serments d'un archevêque, aux yeux d'un pape, tous les efforts du comte Ebles et les attestations des chanoines Pontius et Fulcius, devaient, nous dirons comme nécessairement, rester sans effet. C'étaient eux en effet, qui étaient partis pour Rome soutenir l'accusation contre le simoniaque.

XI

Pendant ce temps que faisait Bruno? Un an était déjà écoulé, depuis qu'il avait quitté Reims, son école, ses chers disciples, sa vie! La terre de l'exil est toujours inhospitalière. Pour Bruno, elle devait avoir des amertumes particulières : une vie inutile apparemment ne

(1) Rohrbacher, t. VII, p. 201.

succède pas impunément à une vie si fructueuse, une vie solitaire à une vie si entourée, une vie abandonnée à une vie remplie d'honneurs.

Et puis, l'appel à Rome était une nouvelle phase de négociations dont l'issue ne pouvait lui paraître que fort incertaine. Et alors, à quoi auront abouti tous ses efforts? pour beaucoup de flatteurs, que sera-t-il? un ambitieux peut-être! un esprit passionné, un perturbateur! Pour Bruno, de telles pensées durent être un martyre. De nouveaux horizons se découvraient à ses yeux; la vie lui apparaissait sous un jour qu'il n'avait plus soupçonné; le néant des choses de ce monde s'ouvrit béant devant lui, et il en fut effrayé. Nul que Bruno ne saurait nous dire ce qui se passa alors dans son âme. Il n'en a pas fait le récit complet, mais l'histoire a gardé les détails d'une scène toute vibrante des impressions que nous venons de faire entrevoir.

D'après les Bollandistes, elle eut lieu quelque temps après le concile d'Autun et avant le départ des chanoines pour l'appel à Rome. Bruno lui-même la rappelle en quelques mots dans sa lettre à Raoul le Verd. Nous en transcrivons religieusement le passage :

« Votre charité se souvient qu'un jour nous nous trouvions, vous et moi, avec Fulcius le

Borgne, dans le petit jardin attenant à la maison d'Adam, qui me donnait alors l'hospitalité. Notre entretien roula pendant assez longtemps, je crois, sur les faux plaisirs et les richesses périssables de ce monde, comme aussi sur les joies de la gloire éternelle. Pleins de l'amour divin, nous fîmes alors au Saint-Esprit, dans dans notre ferveur, la promesse et le vœu d'abandonner prochainement les biens fugitifs du siècle pour gagner l'héritage céleste, et de recevoir l'habit monastique. Nous aurions bientôt exécuté notre projet, si Flucius n'était pas parti pour Rome. Nous renvoyâmes jusqu'à son retour notre entrée en religion. Mais comme il resta longtemps absent, et par suite d'autres causes qui survinrent, l'amour divin s'attiédit, le courage se refroidit, la ferveur s'évanouit. »

Ce petit jardin « de la maison d'Adam » nous en sommes convaincu, est resté présent aux yeux de Bruno et cher à son cœur, durant toute sa vie. Les fleurs qui l'embaumaient et l'égayaient, les arbustes qui le faisaient reverdir, les allées qui le sillonnaient, rien de tout cela ne pouvait être oublié. C'étaient comme les ornements indispensables du temple où Dieu venait de se révéler à lui, de lui parler. Ce jardin était pour Bruno un sanctuaire. Il fait

songer au jardin où la grâce terrassa et vainquit Augustin. Ces deux jardins avaient reçu comme la consécration d'un champ de bataille devenu un inoubliable champ d'honneur pour nos deux héros chrétiens. Le grand évêque d'Hippone venait d'y remporter une décisive victoire sur ses indomptables passions; le vénérable patriarche des Chartreux venait d'y rompre les derniers liens, même légitimes, qui l'attachaient encore à la vie et à son ministère. Les deux victoires n'étaient ni moins méritoires, ni moins glorieuses; il n'est pas moins crucifiant pour l'humaine nature de consommer les derniers sacrifices que de faire les premiers; pour Augustin, c'était commencer une vie d'apôtre et de docteur; pour Bruno, c'était inaugurer la vie érémitique dans une perfection qui eût pu paraître impossible à la nature humaine. Le vrai berceau des Chartreux n'est point dans les montagnes de Chartreuse, il est là « dans ce jardin d'Adam », sur la terre d'exil de Bruno. Plus tard, en effet, en cherchant le désert aux pieds des Alpes, au sein de l'Église de Grenoble, il ne fera que réaliser les grandes aspirations dont il avait senti le souffle impérieux, dans ce petit jardin, dont il évoque la pensée, on le sent, avec un vivant plaisir.

Les circonstances douloureuses dans lesquelles il se trouvait, devaient l'obliger à retarder encore la réalisation de ses projets. Mais le retour de Manassès à Reims fut loin de l'éclat d'un triomphe.

Quelle est sa préoccupation en rentrant dans sa ville épiscopale? on ne la devinerait jamais : il veut avant tout la réconciliation pleine et entière avec les membres du clergé qui se sont constitués ses accusateurs canoniques; il sollicite la paix avec Manassès, la paix avec Bruno, la paix avec le comte Ebles. Il fait plus que la solliciter, il veut la faire imposer. Cette paix obligatoire est comme la conclusion d'une lettre très intéressante par sa singularité, qu'il adressa à Grégoire VII. Elle n'est pas mal habile non plus.

Il agit, il négocia, il usa d'intermédiaires, même du Pape, tant et si bien, que ses accusateurs cédèrent en se résignant au silence. Le comte Ebles qui s'était montré si ardent, déposa les armes; le prévôt Manassès reprit sa place dans le Chapitre cathédral de Reims, et les autres clercs fugitifs, fatigués sans doute par le poids de l'exil, firent leur paix avec l'archevêque. Deux, deux seuls, résistèrent : Pontius et Bruno! En accusant Manassès, ils avaient

rempli un devoir; en l'accusant encore, ils en continueront l'accomplissement; devant la voix de la conscience aucune considération humaine ne pouvait les retenir.

Mais, dans quelles angoisses cette désertion dut plonger l'âme de Bruno! Pauvre Bruno! abandonné par ses amis! désavoué par ses amis! Il était donc un révolté dans l'Église, lui, qui avait sacrifié sa vie pour sa gloire et aurait donné tout son sang pour la défendre! C'était l'épreuve accablante et martyrisante chaque jour davantage : elle venait atteindre son âme dans les sentiments les plus nobles, dans les fibres les plus délicates, dans les aspirations les plus religieuses.

Tout était donc néant, ici-bas! même les amitiés qu'on aurait pu croire cependant au-dessus des atteintes du temps! que ne lui était-il donné de tout quitter sans retard! Il le pouvait moins que jamais; son honneur sacerdotal était comme engagé, et il devait craindre de plus en plus, que le mal n'établît sa demeure en l'Église de Reims : il avait à faire éclater aux yeux de Grégoire VII l'indignité de son archevêque.

Bruno était alors âgé de quarante-huit ans. Il devra attendre une année encore le triomphe

du droit et de la vérité. Où s'écouleront ses tristes jours, ses jours d'abandon, en attendant la délivrance? on ne saurait le dire avec une certitude absolue. Quelques-uns avaient cru pouvoir affirmer qu'il était revenu à Cologne exercer les fonctions de chanoine de Saint-Cunibert. Ils avaient oublié sans doute que saint Annon était mort en 1075, et que l'Église de Cologne était entre les mains d'un prélat vendu au tyran, Henri de Germanie.

Nous croirions volontiers avec les auteurs chartreux (Dom Tromby et Dom Capello) que, pendant cette année d'attente douloureuse, Bruno parcourut les diocèses voisins de Reims, prêchant du haut des chaires, enseignant dans les écoles, dirigeant encore ce clergé de Champagne et de France dont il avait été la lumière, le guide et l'exemple, pendant de si nombreuses années. Plusieurs *Titres* funèbres donnent à cette hypothèse un sérieux fondement. A Laon, à Beauvais et à Chartres notamment, on décerne à Bruno les dénominations de « Père... de Maître » qui ne seraient aucunement légitimées, si Bruno n'avait séjourné au sein de ces Églises. D'après les Bollandistes, le Titre 169 fournirait la preuve assez explicite que Bruno avait ensei-

gné au monastère de Sainte-Marie de Dôle, au diocèse de Bourges.

Et dans ces délaissements de l'amitié, dans cette vie incertaine et errante de l'exilé, l'année 1078 s'écoula.

Dieu, disent les auteurs de la vie spirituelle, fait surtout son œuvre dans les âmes, au milieu des épreuves; la souffrance donne le dernier coup de pinceau à l'œuvre du divin artiste. L'âme de Bruno subissait cette douloureuse polissure; le moment approchait où elle serait bientôt prête pour son grand œuvre. En attendant, il lui fallait rester dans le chemin du devoir odieux et du combat violent.

XII

Dans le courant de l'année 1079, Manassès fut cité à comparaître devant un concile qui devait se tenir à Troyes. Lui qui se dérobaît toujours, en ces circonstances, avec une habileté si ingénieuse, se rendit à Troyes avec un pompeux cortège. Cette nouvelle attitude devait paraître assez étrange. Le légat agit prudemment, en ne se rendant pas au concile, sur les conseils de Bruno; on avait tout à craindre de

la part d'un archevêque qui se sentait à la veille d'être déposé, et qui avait les faveurs du roi de France. Grégoire VII, prévenu de ces incidents par Hugues de Die, ordonna sans retard la réunion d'un concile en lieu sûr. Lyon fut la ville choisie. Saint Guébin en était alors l'archevêque. Grégoire VII avait confirmé en sa faveur le titre primatial dont jouit encore la Rome des Gaules. Tout cela aurait pu donner confiance à un innocent ; tout cela troubla profondément l'archevêque simoniaque : il ne se rendit pas au concile.

Toujours circonspect et obséquieux cependant, à l'égard du pontife dont il sait la main ferme, il lui écrit qu'il ne peut se rendre au concile à cause des périls que présente le voyage, mais qu'il se propose de revenir à Rome et d'être jugé par le pape lui-même.

Dans sa réponse datée du 3 janvier 1080, Grégoire VII signifie à Manassès cette fois « que s'il refuse d'aller au concile, contrairement à l'obéissance qui est due à l'Église romaine sa mère, qui l'a supporté si longtemps, il ne changera rien à la sentence que prononcera contre lui l'évêque de Die (1). »

(1) *Patrol.*, t. CXLVIII, col. 556.

Le malheureux évêque que la vérité accablait se garda bien, même après ces menaces pontificales, de prendre le chemin de Lyon ; il prit la plume pour écrire une longue lettre d'apologie et d'explications. Il serait fastidieux de produire ici cette pièce dans son entier : Manassès est toujours égal à lui-même, et il ressemble à tous les hérétiques, également subtils et insidieux. Mais il est particulièrement intéressant de lire les paroles que Bruno a inspirées à son persécuteur.

Il écrivait ainsi :

« Je me suis accommodé avec Manassès et avec tous ses compagnons, excepté deux dont l'un est Bruno. Or, ce Bruno n'est pas de notre clergé ; il n'est pas même né et n'a pas été baptisé dans notre diocèse. Il est chanoine de Saint-Cunibert, à Cologne, dans le royaume teutonique. Nous n'attachons pas beaucoup de prix à sa société, attendu que nous sommes dans une ignorance complète sur son origine et sa condition. D'ailleurs, nous l'avons comblé de bienfaits pendant qu'il était auprès de nous ; et, en retour, nous n'avons reçu de lui que de mauvais et indignes traitements. Son associé, qui est Pontius, a menti devant le concile romain, en notre présence. Voilà pourquoi

nous ne voulons ni ne devons répondre en jugement à l'un ou à l'autre (1). »

Manassès n'avait pas une foi entière dans le succès de sa missive auprès des Pères du concile; il avait essayé auparavant de tentatives qui mettent à nu le fond de son âme criminelle : il avait poussé l'audace jusqu'à essayer de corrompre le légat, en lui faisant « offrir trois cents onces d'or très pur, des présents pour ses domestiques, en promettant des trésors considérables, s'il était autorisé à se défendre tout seul (2). »

Ce n'est pas un accusé qui agit ainsi, c'est un coupable. La lumière devenait de plus en plus éclatante. Bruno se fit un devoir de paraître devant les Pères du concile. Il n'y était pas seul. Poussés par le remords, peut-être mieux éclairés, le prévôt du Chapitre de Reims et ses compagnons avaient rompu de nouveau avec l'indigne archevêque; on les vit pour la seconde fois figurer comme accusateurs du simoniaque, aux côtés de celui qu'ils n'auraient jamais dû abandonner, de Bruno. Ils lui servaient comme de couronne, et allaient rehausser son triomphe. La lumière était faite, pleine et entière, la

(1) *Patrol.*, t. CLII, col. 81.

(2) *Id.*, t. CLIV, col. 290.

longanimité avait été poussée aux dernières limites : le concile de Lyon renouvela la sentence de déposition qui avait été prononcée à Autun.

Mais, pour user jusqu'à la fin de miséricorde, et ne pas encourir le reproche « d'éteindre la mèche qui fume encore », Grégoire VII fit une dernière tentative de bonté paternelle ; il écrivit à Manassès, comme pour lui offrir encore une dernière planche de salut.

« Nous vous accordons jusqu'à la fête de saint Michel, la permission de vous justifier, si vous le croyez possible... Mais, c'est à condition que vous restituerez tous leurs biens, à Manassès, à Bruno et à tous ceux qui paraissent avoir parlé contre vous pour défendre la justice... Laissez servir Dieu dans l'Église, en toute sécurité, les clercs qui ont si longtemps souffert l'exil pour la justice (1). »

Grégoire VII parlait ainsi à la date du 17 avril 1080.

Cette parole pontificale, Bruno l'attendait depuis quatre ans, depuis quatre ans il « souffrait l'exil pour la justice ». Quel soulagement il dut éprouver, en l'entendant prononcer enfin !

C'était la justification de sa conduite aux

(1) *Patrol.* t. CXLVIII, col. 563.

yeux des intéressés qui auraient pu la blâmer; c'était l'indignité chassée du sanctuaire; c'était un des premiers sièges de France rendu libre enfin pour un vrai pasteur : Telles furent les joies de Bruno, en entendant la voix de Rome.

L'attitude que prit Grégoire VII, après la déposition de l'archevêque, montre bien qu'en effet la cause de Reims avait à ses yeux une importance capitale et générale; c'était la cause de la France et la cause de l'Église; il fallait que le triomphe de la vérité fût retentissant. Quatre lettres revêtues de la signature du grand pape, en date du 27 décembre 1080 (1), apprirent à la France entière que l'archevêque de Reims était dépossédé de son siège, sans espoir d'y remonter jamais. La parole du pape a pris cette fois les accents de l'indignation sainte.

« Manassès, dit-il au clergé et au peuple de Reims, s'était introduit comme un voleur et un cruel brigand dans son diocèse, pour dévaster le troupeau du Seigneur. » Les évêques suffragants, à leur tour, reçurent de Grégoire VII l'ordre de ne plus traiter le simoniaque en archevêque, mais en usurpateur. Le comte Ebles qui avait renoué amitié avec lui, après rupture

(1) *Patrol.*, t. CXLVIII, col. 590 et seq.

déclarée, fut invité nommément et instamment à renoncer « à cette amitié pestilentielle ». Quant au roi de France, Philippe I^{er}, il reçut une lettre plus pressante encore, sur le même sujet.

« Vous nous avez souvent fait assurer, lui disait le pape, que vous désiriez avoir les bonnes grâces de saint Pierre et notre amitié... Nous vous ordonnons donc de la part de saint Pierre, et nous vous prions, de la nôtre, de ne plus donner aucune protection à Manassès, déposé pour ses crimes de l'archevêché de Reims, et de ne plus le souffrir à votre cour.

Nous vous défendons aussi, par l'autorité apostolique, d'empêcher l'élection que le peuple et le clergé de Reims doivent faire d'un autre archevêque (1). »

XIII

Le simoniaque endurci devait se voir enfin, sans appui, sans recours, flétri à jamais et démasqué sans illusion possible. Il n'avait qu'une voie pour se réhabiliter, celle du re-

(1) Rohrbacher, t. VII, p. 203.

pentir; il ne sut pas la prendre. Devant l'évidence et l'énormité de ses fautes, il entra en révolte ouverte contre l'autorité pontificale, et en révolte armée. Pendant une année entière, Reims dut subir cet archevêque qui l'avait comme transformée en citadelle fortifiée d'une nombreuse garnison. Pour stimuler le zèle de sa soldatesque, on le vit lui distribuer même les trésors et les ornements de l'Église. Il se mit un jour à partager à sa troupe un calice d'or de grand prix, plus précieux encore par les souvenirs que la tradition y attachait : il renfermait une parcelle d'or offert à Bethléem par les Mages. On rapporte que les mercenaires eux-mêmes auraient hésité avant d'accepter un tel salaire, et que l'un d'eux ayant tendu la main pour recevoir un fragment du calice, tomba en démente sur-le-champ.

Les choses allaient au pire de jour en jour; les excès de toutes sortes se commettaient sous les inspirations passionnées de Manassès; enfin, l'indignation de tous ne connut plus de bornes : Prêtres, nobles et bourgeois unirent leurs efforts et chassèrent de leur ville l'évêque simoniaque qui en était devenu le tyran. On croit qu'il alla chercher asile auprès du despote allemand, Henri IV, et qu'il s'efforça de gagner les fa-

veurs de l'antipape Guibert qui venait d'être acclamé par les schismatiques, sous le nom de Clément III. D'après des témoignages qui ne méritent cependant pas une foi absolue, il se serait trouvé sous les murs de Rome que les partisans de l'antipape assiégeaient, au moment du simulacre de couronnement impérial qui eut lieu dans le champ de Néron (1). On n'a pas de certitude absolue sur la fin de ce malheureux archevêque : les uns croient qu'il mourut dans l'excommunication, et Guibert de Nogent le pense; d'autres laissent espérer qu'il eut de vrais sentiments de repentir et fit même un pèlerinage en terre sainte.

La voie chère à Bruno venait enfin de lui être ouverte; il allait la prendre sans retard.

(1) Darras, t. XXII, p. 485.

CHAPITRE IV

LE CHEMIN DU DÉSERT DE CHARTREUSE

I. Retour de Bruno à Reims. — II. Arrivée à Paris et apparition effrayante. — III. Contestations peu fondées. — IV. Détermination irrévocable de Bruno. — V. A la garde de Dieu. — VI. Saint Robert de Molesmes, saint Etienne de Muret et les fondations providentielles du onzième siècle. — VII. Bruno à Molesmes et Sèche-Fontaine. — VIII. Les Alpes. — IX. Départ de Sèche-Fontaine et rêve réconfortant de Bruno.

Nous avons suivi pas à pas les différentes phases du débat solennel de Reims; nous ne pouvions nous en dispenser; c'était notre sujet même, puisque par l'enchaînement des circonstances, la personne même de Bruno s'était trouvée engagée dans cette grande cause. Il y avait pour nous une raison plus décisive encore et un attrait plus grand : c'était au milieu même de cette tempête, que Dieu avait fait entendre son appel à Bruno. Il ne le voulait, ni dans une grande chaire d'enseignement, ni sur un bril-

lant siège épiscopal ; il le voulait dans une cellule et dans un désert : il le voulait chartreux ! Il saura l'y conduire providentiellement comme par la main. Si des obstacles se présentent encore, il les renversera ; « si l'amour divin s'attiédit, si le courage se refroidit » comme en faisait trop humblement l'aveu notre cher Bruno, Dieu parlera encore plus fort et Bruno comprendra.

I

Après la condamnation de Manassès, Bruno revint à Reims. Il l'avait quitté en exilé et en proscrit ; il y rentrait en triomphateur, avec une auréole de plus autour du front, celle de la souffrance endurée pour la justice. Son cœur dut battre des joies les plus intimes et les plus pures : tant de mains amies se tendaient vers lui ! tant de visages s'épanouissaient à sa vue !

Mais les joies personnelles comptaient pour assez peu de chose dans la vie de Bruno ; sa vie était surtout faite de devoir. Le devoir l'attira encore à Reims plus que le plaisir. Le simoniaque chassé, il avait à reprendre possession des biens dont il avait été dépouillé ; sa stalle était

restée vide pendant les quatre années de son exil, il avait à l'occuper encore. Enfin, dans l'état de désorganisation et de révolution où Manassès venait de laisser toutes choses, on comprendra le rôle que pouvait jouer Bruno dans l'Église de Reims, avec le prestige qui s'attachait à sa personne.

Sa vocation eut une épreuve dangereuse à porter, l'épreuve des honneurs.

Le peuple et le clergé de Reims avaient à se choisir un évêque, comme le voulaient les usages et le droit alors suivis dans l'Église. Nous avons entendu Grégoire VII rappeler au roi de France de respecter et faire respecter la liberté de cette élection. Sur qui allaient se porter les suffrages? Il y avait un candidat que ses mérites désignaient entre tous aux électeurs. Le légat Hugues de Die, nous ne l'avons pas oublié, l'avait recommandé au Souverain Pontife « comme un conseiller et un coopérateur pouvant particulièrement servir la cause de Dieu », en le conjurant de « le destiner à l'Église de Reims ». Ce candidat était Bruno. Quant aux sentiments qu'il inspirait au clergé de Reims, nous en avons le témoignage authentique, dans le Titre funèbre que les chanoines de la cathédrale rédigèrent à sa louange. C'est un véritable

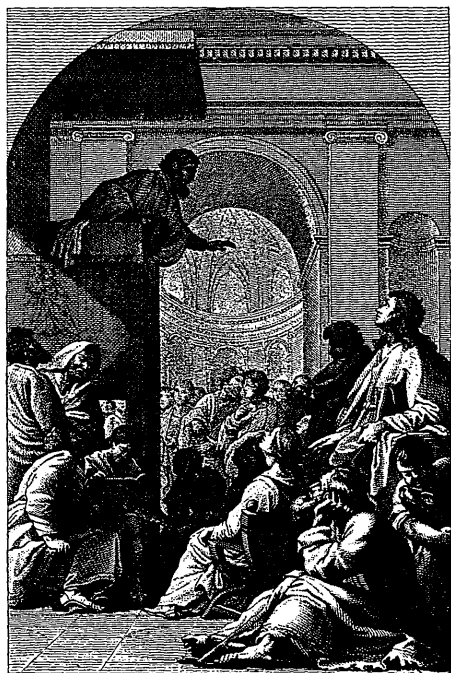


LE DOCTEUR RAYMOND DIOCRÈS ENSEIGNANT A PARIS
(p. 100).

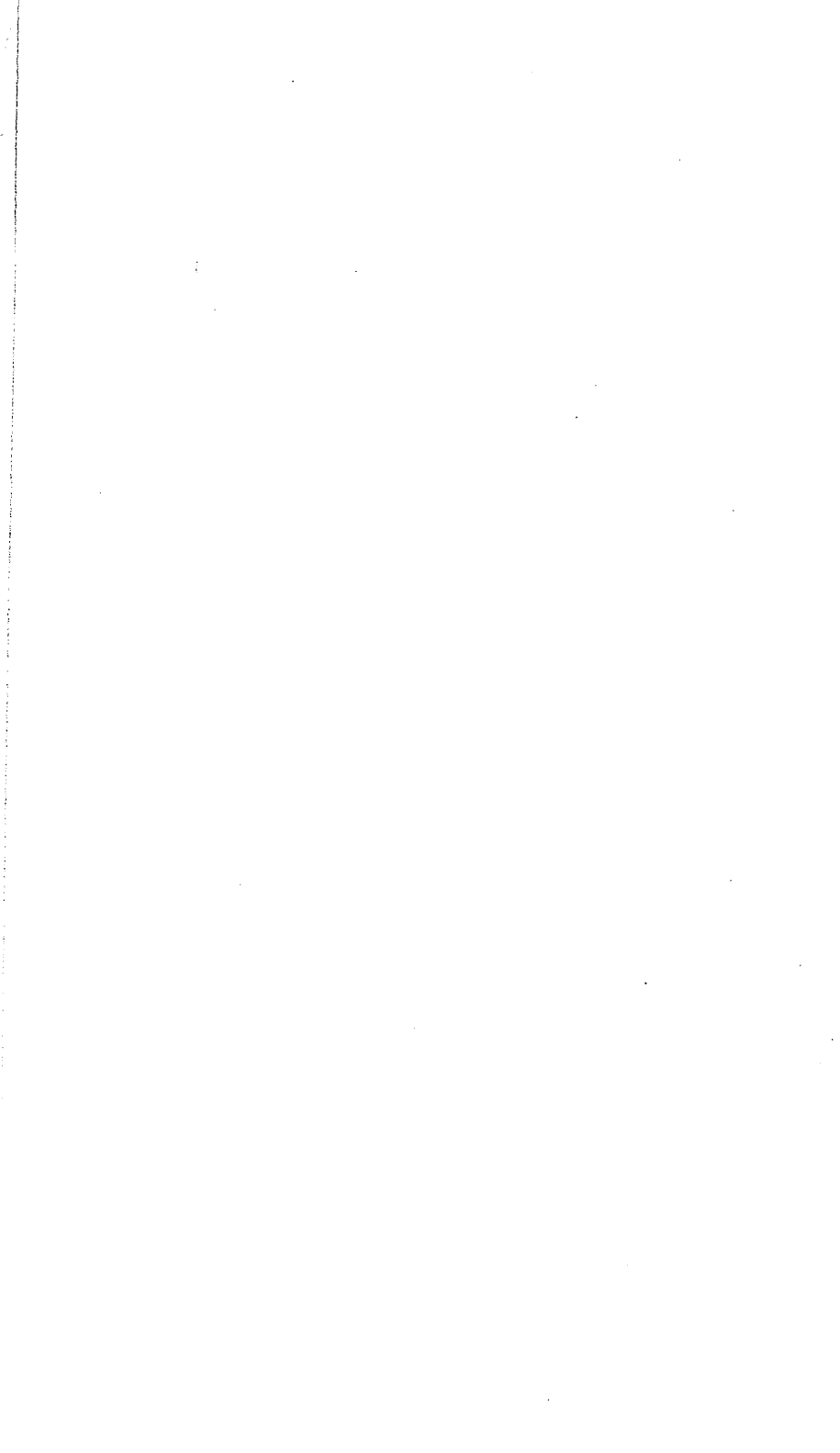
restée vide pendant les quatre années de son exil, il avait à l'occuper encore. Enfin, dans l'état de désorganisation et de révolution où Manassès venait de laisser toutes choses, on comprendra le rôle que pouvait jouer Bruno dans l'Église de Reims, avec le prestige qui s'attachait à sa personne.

Sa vocation eut une épreuve dangereuse à porter, l'épreuve des honneurs.

Le peuple et le clergé de Reims avaient à se choisir un évêque, comme le voulaient les usages et le droit alors suivis dans l'Église. Nous avons entendu Grégoire VII rappeler au roi de France de respecter et faire respecter la liberté de cette élection. Sur qui allaient se porter les suffrages? Il y avait un candidat que ses mérites désignaient entre tous aux électeurs. Le légat Hugues de Die, nous ne l'avons pas oublié, l'avait recommandé au Souverain Pontife « comme un conseiller et un coopérateur pouvant particulièrement servir la cause de Dieu », en le conjurant de « le destiner à l'Église de Reims ». Ce candidat était Bruno. Quant aux sentiments qu'il inspirait au clergé de Reims, nous en avons le témoignage authentique, dans le Titre funèbre que les chanoines de la cathédrale rédigèrent à sa louange. C'est un véritable



LE DOCTEUR RAYMOND DIOCRÈS ENSEIGNANT A PARIS
(p. 100).



enthousiasme qui l'inspire; nous le transcrivons dans sa partie importante :

« Bruno avait le plus grand prestige en notre ville où il faisait l'honneur et la consolation des siens. Nous le préférions à tous, et c'était justice. Il était plein de bonté, habile en toute science, éloquent et fort riche. » (Titre 52.)

Mais Bruno nourrissait d'autres desseins, et ce n'était rien moins que l'épiscopat qu'il portait dans ses ambitions; à toutes les sollicitations, il ne pouvait répondre que par un refus. Ne serait-ce peut-être même pas à cause de ces refus, que l'élection épiscopale n'eut pas lieu, et que Grégoire VII se contenta de donner à l'Église de Reims un *administrateur* temporaire, Elinan, évêque de Laon?

Nous ne savons. Mais, ce qui est bien certain, c'est que Bruno quitta Reims, vers cette époque, et pour toujours, comme siège de sa vie. Ce fut vers le commencement de 1081.

II

Il vint à Paris et enseigna à son académie sur invitation de Geoffroy qui en était l'archevêque.

Nous trouvons cette affirmation dans le Bréviaire romain, et c'est la foi cartusienne.

Les six Titres funèbres de l'Église de Paris confirment gravement notre assertion, qui est bien celle aussi d'Egasse du Boullay, auteur d'une *Histoire de l'Université de Paris* (1).

Du reste, il y a eu dans la vie de Bruno un fait capital, qui a été regardé par tous les historiens, comme un merveilleux et souverain appel de Dieu, et dont Paris fut le théâtre. C'est là que nous allons en être les témoins.

Lesueur a consacré les traditions cartusiennes, en jetant sur la toile le côté si tragique de cette scène mémorable.

Nous laisserons un Chartreux lui-même faire le récit du fait merveilleux qui mit en émoi la capitale, et fit une révolution dans le cœur de Bruno. Ce Chartreux écrivait sa chronique au treizième siècle.

Remarquons bien le ton et l'allure de sa parole : c'est l'accent même de la vérité.

« Puisque nous devons raconter, pour en perpétuer la mémoire, quelques traits des anciens sages et des saints fondateurs de l'ordre des Chartreux, commençons après avoir invoqué

(1) Tome I, p. 467.



LE DOCTEUR RAYMOND DIOCRÈS EXPIRANT (p. 101).

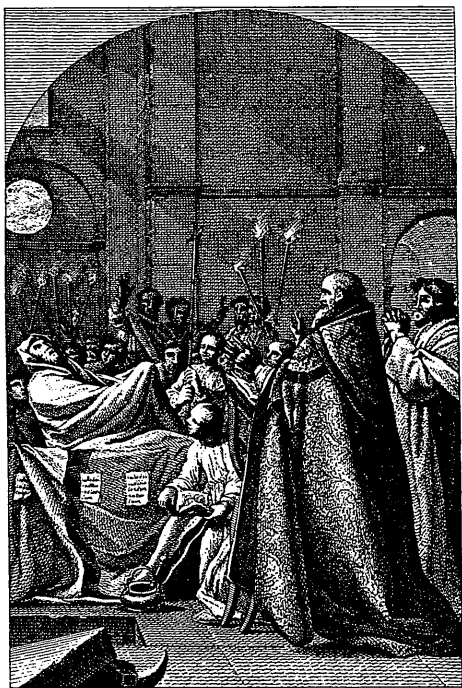
l'Esprit-Saint, par l'événement qui fut pour eux, comme on le rapporte, la première occasion de leur religieux dessein.

L'an 1082 environ de l'Incarnation du Seigneur, alors que fleurissaient déjà à Paris les hautes études, surtout la philosophie, la théologie et le droit canon, on rapporte qu'un prodige eut lieu dans les circonstances suivantes :

Un docteur renommé de cette ville, après avoir été célèbre entre tous pour sa vie et sa science, fut saisi par une grave maladie et mourut au bout de peu de jours. Selon l'usage parisien, on exposa son cadavre couché dans un cercueil, au milieu d'une grande salle, où, durant la journée qui suivit le décès, on ne cessa de chanter l'office des défunts. Le lendemain matin, les membres de l'Université de Paris, docteurs et étudiants, se réunirent pour les funérailles solennelles du défunt qu'ils honoraient. Mais au moment où l'on souleva le cercueil pour le transporter à l'église, tout à coup, à la stupéfaction de tous, le défunt leva la tête, et cria d'une voix forte et terrible : « Je suis accusé au juste jugement de Dieu ! » Puis il laissa retomber la tête et reprit l'impassibilité du cadavre.

Remplis de terreur et d'épouvante, les assistants délibérèrent entre eux et résolurent de renvoyer la sépulture au lendemain. Le matin du jour suivant, une grande foule se réunit au même lieu, et l'on se disposa, comme la veille, à transporter le corps à l'église. Alors le défunt leva de nouveau la tête, criant avec douleur et d'une voix de tonnerre : « Je suis jugé au juste jugement de Dieu ! » L'effroi de tous fut à son comble. On se demandait ce que signifiaient de telles paroles, on commentait ce qu'elles avaient d'horrible et d'inouï. La conclusion fut encore d'ajourner les funérailles au lendemain.

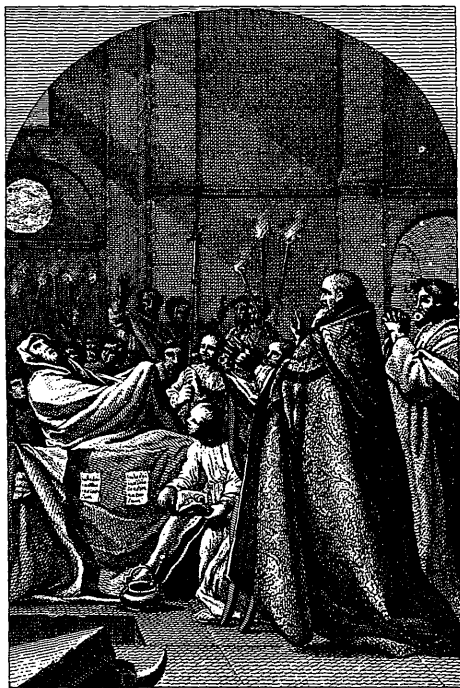
Le troisième jour, la cité presque entière accourut au bruit du prodige, et l'on essaya encore de porter le défunt au tombeau. Pour la troisième fois le mort parla. Il fit entendre ce cri lugubre et déchirant : « Je suis condamné au juste jugement de Dieu ! » Une impression de suprême terreur saisit la foule qui se dispersa avec la certitude de la damnation du docteur. Parmi les témoins de ce fait se trouvait Maître Bruno, illustre docteur, enfant de l'Allemagne, né à Cologne d'une noble famille, chanoine et Écolâtre de l'église de Reims. Touché de compassion en entendant les cris du défunt, il communiqua ses résolutions salutaires à quelques-



APPARITION EFFRAYANTE DU DOCTEUR APRÈS SA MORT
(p. 102).

Remplis de terreur et d'épouvante, les assistants délibérèrent entre eux et résolurent de renvoyer la sépulture au lendemain. Le matin du jour suivant, une grande foule se réunit au même lieu, et l'on se disposa, comme la veille, à transporter le corps à l'église. Alors le défunt leva de nouveau la tête, criant avec douleur et d'une voix de tonnerre : « Je suis jugé au juste jugement de Dieu ! » L'effroi de tous fut à son comble. On se demandait ce que signifiaient de telles paroles, on commentait ce qu'elles avaient d'horrible et d'inouï. La conclusion fut encore d'ajourner les funérailles au lendemain.

Le troisième jour, la cité presque entière accourut au bruit du prodige, et l'on essaya encore de porter le défunt au tombeau. Pour la troisième fois le mort parla. Il fit entendre ce cri lugubre et déchirant : « Je suis condamné au juste jugement de Dieu ! » Une impression de suprême terreur saisit la foule qui se dispersa avec la certitude de la damnation du docteur. Parmi les témoins de ce fait se trouvait Maître Bruno, illustre docteur, enfant de l'Allemagne, né à Cologne d'une noble famille, chanoine et Écolâtre de l'église de Reims. Touché de compassion en entendant les cris du défunt, il communiqua ses résolutions salutaires à quelques-



APPARITION EFFRAYANTE DU DOCTEUR APRÈS SA MORT
(p. 102).

uns de ses compagnons, présents avec lui à ce spectacle (1). »

Les Bollandistes, sous le titre de *Vita antiquior*, ont donné de ce récit un texte qui ne diffère que par quelques mots de celui que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur. Dans un manuscrit du quatorzième siècle (2), on trouve une version un peu différente ; nous ne nous attarderons pas à faire pénétrer le lecteur dans le détail de ces divergences. Mais puisque la réalité de ce fait a été sérieusement attaquée, nous montrerons en peu de mots sur quelles bases solides il repose.

III

Il est d'abord assez étrange que la tradition des Chartreux ait été admise sans conteste pendant quatre siècles, pour venir se heurter au dix-septième à des dénégations à peu près gratuites. L'homme du reste qui s'en est fait le porte-voix a paru suspect à beaucoup pour la sûreté de son jugement et la sagesse de ses critiques. La liste de ses publications condamnées

(1) Le Coulteux. *Annales*, t. I, p. LIV.

(2) *Ibidem*, p. LXXI.

par le Saint-Siège est assez longue, et la thèse du docteur Jean de Launoy (car c'est de lui qu'il s'agit) sur le sujet en question, a été mise à l'*Index* par décret du 29 mai 1690. Cette thèse a pour titre : *De verâ causâ secessus sancti Brunonis in eremum dissertatio*. La note dont l'a gratifiée la Congrégation de l'*Index* devrait lui concilier peu d'autorité ; mais le parti pris est souvent aveugle.

Dans leur gravité patriarcale et dans leurs délibérations séculaires, les Chartreux ont adhéré pleinement et officiellement au récit fixé dans l'ordre par le religieux du treizième siècle.

Ce récit a été placé en tête des Statuts édités par les soins du R. P. Dom François Dupuy, au commencement du seizième siècle, et il prend une autorité particulière et vraiment frappante, si on songe au petit nombre d'intermédiaires qu'il y a eu entre les contemporains de saint Bruno et le Chartreux du treizième siècle.

« D'après les calculs de Dom Le Couteulx, ce Chartreux a écrit son récit vers l'an 1240. Il a donc très probablement vécu dans l'ordre en même temps que le R. P. Dom Jancelyn, mort en 1233, après avoir été Général pendant plus de cinquante ans. Entre ce vénérable

religieux et saint Hugues de Grenoble, mort en 1132, il n'est pas nécessaire de placer plus d'un intermédiaire (1). »

Or, le récit d'un événement si extraordinaire, fait authentiquement par un Chartreux, sous les yeux pour ainsi dire des contemporains de Bruno, ne pouvait être maintenu ou même écouté, qu'en restant l'expression exacte de la vérité. Une invention si colossale et si osée eut attiré l'attention sur-le-champ, et provoqué les protestations indignées de saints religieux, pour lesquels nous ne revendiquerions dans la circonstance, que la plus vulgaire probité. On ne vit pas dans les Chartreuses de légendes de bonnes vieilles, ou de contes des *Mille et une nuits*, mais on y vit de simplicité, de vérité, et les esprits y unissent la distinction à la maturité : il y a autant d'élévation intellectuelle que de grandeur morale.

L'arme d'attaque dont se sert surtout le docteur de Launoy est le silence des contemporains et de Bruno lui-même. Mais y a-t-il peut-être ici un peu méprise et équivoque : le docteur de Launoy connaît-il tous les contemporains ? a-t-il eu entre mains tous leurs manuscrits ? est-il

(1) *Vie de saint Bruno*, p. 193.

bien sûr que du fond de quelque bibliothèque quelque chercheur ne tirera pas le manuscrit du contemporain demandé avec tant d'acrimonie? Ces questions qu'on a le devoir de poser doivent faire perdre un peu le ton de l'assurance.

Et puis, ce silence est-il si absolu qu'on a bien voulu le dire? Dans son *Histoire de l'ordre des Chartreux*, Jean Gallot, prêtre de Toulouse et docteur en théologie, mort en 1613, ne cite-t-il pas le témoignage du contemporain Théodoric qui raconte le fait dans son bel ouvrage, *De sanctâ temporum ratione*? Dom J.-B. Hoogwegg, vicaire de la Chartreuse de Paris au dix-huitième siècle, ne déclare-t-il pas, sur le rapport de *deux* Chartreux, que ce manuscrit a été lu avec le récit miraculeux par le R. P. Houst, docteur en théologie et lecteur en l'abbaye de Saint-Trond?

Si, dès les premiers siècles de sa fondation, la Grande-Chartreuse n'eût été dévorée par des incendies qui ne laissèrent subsister que les cendres des manuscrits nombreux qui formaient la bibliothèque du célèbre couvent, sûrement on aurait eu de quoi satisfaire surabondamment Launoy, en lui donnant le témoignage des contemporains.

Le témoignage des contemporains? Mais il ne nous a pas paru douteux, en parcourant les Titres funèbres, celui du Chapitre de Notre-Dame de Paris en particulier. Enlevons à ce titre sa forme *impersonnelle*, plaçons-y le nom du défunt, et nous nous retrouvons en présence même du récit miraculeux du Chartreux du treizième siècle. L'auteur du Titre avait le fait de l'apparition présent à la pensée; en rédigeant son petit poème, il en était dominé, ému et épouvanté; pendant les vingt vers que compte cette petite pièce, il lui est impossible de s'arracher à ces lugubres impressions.

Le Titre prend une précision historique, en nous apprenant que Bruno saisi par les terreurs de l'enfer prit « tout à coup, *repenté* » la détermination de fuir le monde : la voix d'outre-tombe qu'il venait d'entendre l'avait terrifié.

Ce sont les mêmes impressions que nous recueillons au début du Titre de Saint-Germain de Paris.

Ces voix ne sont-elles vraiment pas les voix des contemporains, voix bien authentiques et bien précises, qui proclament le prodige?

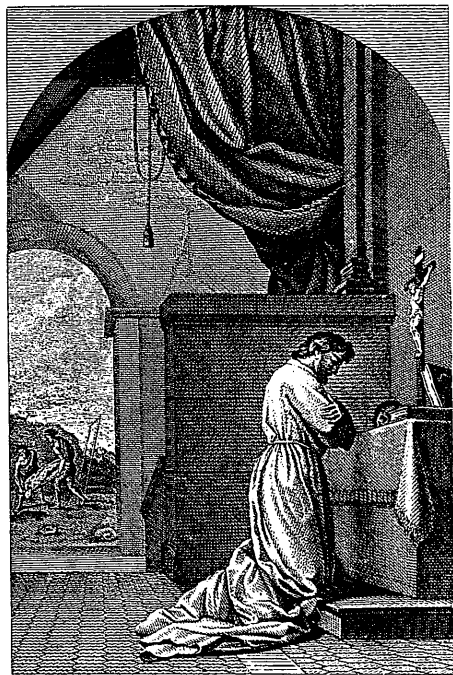
Un fait important s'était produit au sujet du récit qui nous occupe : on l'avait vu inséré pendant quelque temps dans le Bréviaire romain,

et, par décision de la Sacrée-Congrégation des rites, il en avait été retranché. Les adversaires de la tradition cartusienne n'avaient eu garde de laisser passer inaperçue cette suppression, et de s'en servir pour étayer leur thèse. Or, le décret de la Sacrée-Congrégation, recueilli à la bibliothèque Vaticane et qu'on peut lire dans les *Annales* de D. Le Couteulx (1), a mis en pleine lumière les intentions de la Cour romaine. Nous citons : « Il a été décidé qu'on retrancherait des Leçons de saint Bruno ce qui y est raconté comme la cause de sa conversion ; soit afin d'abréger l'office, soit parce que ce fait n'ajoute rien à la sainteté de saint Bruno. »

Cette réponse est singulièrement corroborée par une autre suppression importante qui fut faite, en même temps, de la *profession de foi* prononcée par saint Bruno sur son lit de mort. Or, cette profession de foi est irréfragablement authentique, puisqu'elle est attestée par la lettre des Chartreux de Calabre annonçant la mort de leur vénéré Père.

De nombreux écrivains, et du plus grand mérite, ont suivi sur le point qui nous occupe la foi cartusienne. Nous trouvons parmi eux

(1) Tome I, p. LXXXI.



SAINT BRUNO MÉDITANT DANS SA CHAMBRE LES
PAROLES TERRIBLES DU MORT (p. 109).

des noms comme ceux de Gerson, de saint Antoine et de Bellarmin. La grande autorité catholique en matière biographique, les Bollandistes, n'osent pas conclure. Pour nous, en toute sécurité, nous répéterons, avec l'ordre tout entier des Chartreux, la conclusion du R. P. D. Le Masson : « Nous persévérons dans notre simplicité, en croyant que notre récit, au moins dans sa substance, est véridique. »

IV

Cette lugubre apparition devenait un événement important, décisif, dans la vie de Bruno, et nous pourrions dire dans la vie de l'Église : l'ordre des Chartreux allait sortir de là.

Cette voix du damné que Bruno a entendue, l'a rempli d'épouvante. Il l'entend toujours résonner à ses oreilles ; elle lui fend l'âme, elle lui brise le cœur, elle transforme sa volonté : il se sent capable de tout pour éviter le malheur effroyable et sans remède dont il vient d'entendre les sanglots. Ce ne sera pas plus tard que Bruno gagnera le désert, comme il le rêve depuis longtemps ; ce sera tout de suite.

Il ne veut pas seul éviter le souverain mal-

heur, il veut l'éviter aux autres ; c'est le zèle de l'apostolat : il sera fondateur d'ordre. Et, comme Dieu dispose admirablement toutes choses, il vient d'élever en un instant Bruno à la hauteur de cette grande mission.

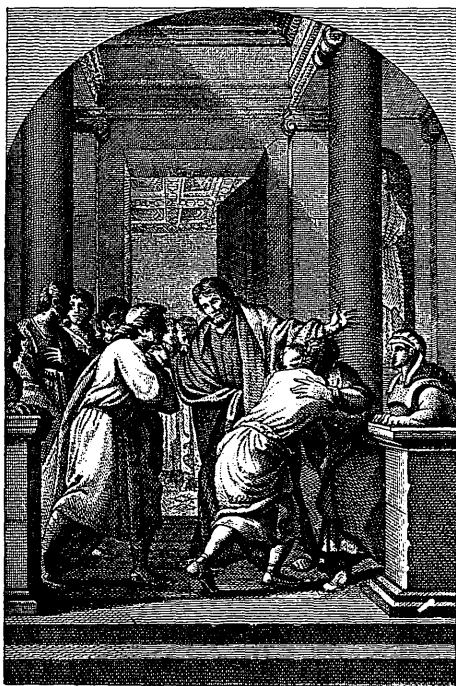
Sa vie deviendra pour ses enfants un modèle qu'ils contempleront à travers les âges, s'efforçant d'en reproduire les idéales beautés. Ils pourront les égaler quelquefois peut-être, ils ne les dépasseront jamais.

Le biographe du treizième siècle que nous avons cité, lui prête, en cette circonstance solennelle, des discours qui doivent rendre fidèlement l'état d'esprit dans lequel il se trouvait en ce moment (1).

« O mes chers amis, qu'allons-nous faire ? nous périrons tous à moins de trouver notre salut dans la fuite. Si le bois vert a un pareil sort, qu'en sera-t-il du bois sec?...

Il n'y a pas à en douter, ces grandes voix qui viennent de l'éternité, ont rempli à travers les siècles les solitudes et les couvents. Ceux à qui Dieu fait la grâce d'entendre un peu plus distinctement que le vulgaire ces terribles trompettes du jugement, laissent tout, biens, plaisirs,

(1) *Patrol.*, t. CLII, col. 484.



SAINT BRUNO EXHORTANT SES AMIS A TOUT QUITTER
(p. 110).

richesses, pour se rendre le juge souverain favorable.

Six hommes, six vaillants, répondirent à l'appel de Bruno; son âme avait pénétré leurs âmes : l'ordre des Chartreux était cette fois irrévocablement fondé.

Ces premiers élus furent Landuin, le savant italien qui devait être le premier successeur de Bruno à la Grande-Chartreuse; deux chanoines de Saint-Ruf, appelés l'un et l'autre Étienne, Hugues, surnommé le Chapelain; et deux laïques, André et Guérin.

V

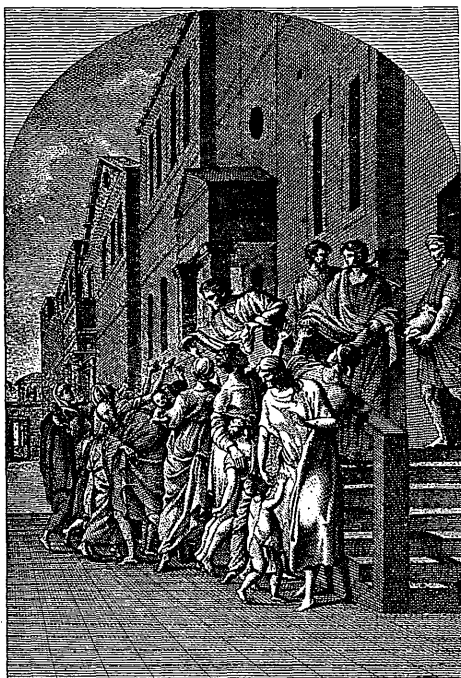
En quittant Paris, l'ancien Écolâtre devait être amené à passer par Reims, pour bien des raisons qu'il est facile d'imaginer : les dernières dispositions à prendre pour tous les intérêts qu'il y avait laissés, les dernières illusions à dissiper dans le clergé et le peuple qui le voulaient et l'attendaient pour évêque, un dernier adieu à tant d'amis fidèles ! Les saints entendent bien les devoirs de l'amitié. Mais Reims ne pouvait être qu'une halte; Bruno était irrévocablement désormais en route pour les solitudes et le désert.

Une tradition dont s'est fait l'écho un auteur moderne (1), nous représente cet héroïque pèlerin adressant une dernière fois la parole au clergé et au peuple de Reims. Que pouvait être son discours qu'un dernier adieu au monde et un sublime cri de l'âme? Il fut, dit l'auteur que nous citons, le commentaire enflammé de cette parole du psalmiste : « Je me suis enfui au loin pour demeurer dans la solitude. (Ps. 58.) Cet amant du désert parla avec tant d'autorité et d'onction, l'impression produite fut si vive, que plusieurs de ses auditeurs se montrèrent disposés à le suivre. De ce nombre furent Pierre et Lambert.

Par une coïncidence que nous pouvons maintenant bien nous expliquer, presque en même temps que l'ancien Écolâtre élevait une barrière infranchissable entre lui et le monde, l'Église de Reims recevait enfin le pasteur dont elle avait été veuve pendant si longtemps : Rainald du Bellay, trésorier de Saint-Martin de Tours, venait d'être élu pour évêque en 1083.

De quel côté Bruno dirigera-t-il ses pas, en quittant le monde? Quel genre de vie sera le sien? à quelle institution monastique se sou-

(1) L'abbé Berseaux. *L'Ordre des Chartreux*, p. 37.



SAINT BRUNO ET SES AMIS DONNANT TOUS LEURS BIENS
AUX PAUVRES (p. 111).

mettra-t-il avec ses disciples? Autant de questions, autant de problèmes dont il n'a pas même cherché la solution : Dieu dont il aime uniquement la volonté l'éclairera, et les circonstances l'aideront à se déterminer. Bruno va à la garde de Dieu, comme la plupart des moines et des ermites de son époque.

Cette vie religieuse du onzième siècle a un côté primitif et providentiel qui ne laisse pas que d'avoir une grande poésie. Les âmes éprises de perfection et soucieuses de l'éternité, se cherchent, se rencontrent et s'associent, au hasard des circonstances les plus imprévues et les plus mystérieuses. L'emplacement des monastères est choisi, on ne sait pourquoi, ni comment, un peu comme le nid des oiseaux, plutôt par un instinct surnaturel que par une vraie raison déterminante. Si la grande règle de saint Benoît est adoptée le plus généralement au sein des familles religieuses, elle ne l'est ni complètement, ni exclusivement. Les esprits cherchent, hésitent, tâtonnent, et révèlent comme un vrai fond d'inquiétude. Les fondations monastiques sont comme des ruches toujours un peu en mouvement, aujourd'hui pleines de vie, demain un peu somnolentes; les abeilles aujourd'hui nombreuses, demain diminuées, essaient quelque-

fois en deux ou trois familles nouvelles. Cette vie monacale nous rappelle beaucoup par certains côtés la vie patriarcale ; elle se passait comme sous la tente, et était un peu à l'aventure, disons pour être plus chrétien et plus vrai, à la Providence !

Bruno fournit un des épisodes touchants de cette action divine sur ses saints ; tandis qu'il allait avec ses compagnons, comme tout désespéré et incertain, il se trouvait en plein dans sa voie : Dieu l'envoyait au-devant de deux âmes d'élite, fondateurs d'Ordres comme il allait l'être, et dont les exemples et les conseils devaient le préparer plus immédiatement à sa grande mission.

VI

Dans un coin de cette même Champagne, où le nom de Bruno avait jeté tant d'éclat, vivait un saint religieux ; c'était Robert. Élu prieur de Saint-Pierre-de-Celle près de Troyes, il devint bientôt abbé de Saint-Michel de Tonnerre. De pieux ermites du voisinage qui avaient remarqué ses éminentes vertus, sollicitèrent et obtinrent du pape Alexandre II la faveur de l'avoir pour chef de leur famille spirituelle.

Noble seigneur de Crépy, comte de Bar-sur-Aube, venait de renoncer au monde, au milieu de l'étonnement de tous. Sur les bords de la petite rivière de Laigne, il possédait une vaste terre dont Robert aimait les sites et le silence; il en fit don au saint religieux qui vint en prendre possession le 30 décembre 1075, accompagné de treize disciples.

Ce fut Molesmes, précurseur de Cîteaux. La pauvreté, le sacrifice, la sainteté y portèrent leurs fruits les plus savoureux et les plus abondants; le nom de Molesmes embaumait la région (1).

C'est dans cette solitude privilégiée qu'un jour on vit arriver Bruno et ses compagnons. Plusieurs Titres en donnent l'assurance et la preuve, presque dans les mêmes termes (2) : *Fit monachus, hinc eremita*, Bruno fut d'abord moine, ermite ensuite. Mais où donc, si ce n'est à Molesmes, Bruno mena-t-il la vie monacale? On ne lui connaît de séjour dans aucun autre monastère, avant son entrée au désert de Chartreuse.

Dans sa sollicitude toute paternelle et qui nous paraît si particulière, Dieu voulait le mu-

(1) *Boll.*, act. 29 avril.

(2) Titres 47, 68, 139, 143.

nir de nouveaux secours et l'éclairer de nouvelles lumières. Un autre saint encore devait se trouver sur ses pas. C'était saint Étienne de Muret. Dom Surius et plusieurs autres Chartreux affirment ces relations de leur bien-aimé père avec le saint Limousin. Elles ne paraissent en effet pas douteuses, mais les avis se partagent lorsqu'il s'agit d'en préciser le moment.

Étienne était né à Thiers, en Auvergne, d'une noble famille. Élevé en Italie par Milon, évêque de Bénévent, appelé à la Cour pontificale, dès la première année du pontificat de Grégoire VII, il était revenu en France, pour se retirer sur la colline de Muret, où il passa cinquante ans dans toutes les austérités de la pénitence. Il ne mangeait que du pain et ne buvait que de l'eau pure. Il porta sur la chair nue, pendant plusieurs années, une cuirasse de fer. Quelques planches sans paille, jointes en forme de tombeau, lui servaient de lit. Outre l'office du jour, il récitait quotidiennement celui de la sainte Vierge et des morts. Tel était le guide et l'exemple de la vie monastique à Muret. L'usage de la viande y était interdit, même pour les malades. Chacun de ces traits nous semble comme un point de la règle anticipée des Chartreux. A défaut d'autre preuve,

cette communauté de vues et de pratiques entre Bruno et Étienne, serait le témoignage irrécusable de leur rencontre et de leurs entretiens.

Troublés dans la possession du désert de Muret, les religieux se retirèrent dans celui de Grandmont, d'où leur est venu leur nom de Grandmontins.

Saint Robert, saint Étienne et saint Bruno, voilà les trois grandes personnalités monastiques du onzième siècle ! Et voilà que dans des vues toutes providentielles, Dieu se plaît à les unir par des liens d'amitié, de déférence et de conseil, pour marquer leur œuvre au coin d'une sagesse divine.

C'est la sollicitude touchante dont l'action a été toujours sensible et opportune dans la vie de l'Église : le remède toujours à côté du mal.

Au onzième siècle, la foi était vive à transporter les montagnes ; ce n'étaient pas des apôtres qu'il fallait, c'étaient des anges. Les dogmes catholiques étaient connus dans tous les détails, la doctrine évangélique était le seul enseignement social, mais l'idéal chrétien était souvent méconnu dans la conduite ; l'intelligence avait moins besoin d'être éclairée par la parole que la volonté d'être relevée et emportée par l'exemple. Dieu suscita alors quelques

hommes capables de mener la vie des anges dans des corps de chair, et leur donna une progéniture spirituelle nombreuse comme les enfants d'Abraham.

En Italie, saint Romuald de la famille des Honesti de Ravenne, fonda vers 1018, l'ordre des Camaldules. Peu de temps après, Jean Gualbert, seigneur de Pistoie, établit l'ordre de Vallombreuse en 1038, dans la vallée de ce nom. En Allemagne, le monastère souabe de Hirschan fut définitivement organisé en 1071 par l'abbé Guillaume. En France, ce mouvement religieux fut encore plus universel et plus entraînant.

Nous avons nommé les trois saints qui étaient à la tête. Ces patriarches de la vie monastique peuvent être regardés comme les trois généralissimes de la croisade qui s'imposait pour le salut du monde, de la société et de l'Église. L'Esprit-Saint les éclairait, ils virent juste. Ils laisseront à d'autres temps et à d'autres âmes l'apostolat au milieu des villes et des campagnes; à leurs yeux l'ennemi est ailleurs : il est au sein même de l'Église, dans les prélats débauchés et simoniaques qui s'étaient partout, dans le clergé que tous les débordements emportent.

Qu'à côté de son luxe le clerc dévoyé trouve le dénuement du moine; qu'il y ait en face de ses relâchements les austérités d'une vie angélique; que dans ses voyages au train princier le prélat simoniaque rencontre l'ermite qui ne s'est réservé qu'une cellule; que du sein de ses fêtes mondaines et de ses plaisirs, il entende au milieu de la nuit les tintements de la cloche du monastère qui réveille les religieux pour la prière, et le mal sera conjuré! Tel fut l'apostolat des Cisterciens, des Grandmontins et des Chartreux; telle fut la gloire d'Étienne de Muret, de Robert de Molesmes et de Bruno de Chartreuse.

VII

Revenons maintenant auprès de Bruno, pour le suivre dans ses préparations providentielles, et assister, autant que faire se pourra, aux transformations successives que la grâce de Dieu opère en lui.

Que n'avons-nous ici les impressions secrètes des moines, frères de Bruno! Que d'exemples touchants, que de paroles ardentes, que de traits émouvants nous aurions à narrer, à savourer et à méditer! Parmi les moines de Molesmes, on

n'en trouverait pas de plus doux, de plus humble et de plus caché; il n'y en eut pas de plus entouré et de plus aimé. S'il était venu à Molesmes pour s'édifier et se sanctifier, en édification il pouvait déjà donner autant que recevoir. Son souvenir resta cher et vivant à Molesmes : quand le *Rolliger* s'y présenta à la mort de Bruno, pour recueillir l'hommage du couvent, il trouva que l'amitié avait devancé sa prière, et que l'ancien religieux y était toujours présent et traité en ami.

Lisons le Titre du monastère; c'est le quarantième : « Nous, qui habitons Molesmes, nous faisons connaître à vous, qui êtes à La Tour que nous avons célébré la sainte Messe pendant trente jours pour le seigneur Bruno, votre Père, qui était notre ami intime, *patrono vestro, nostro autem familiarissimo.* »

Mais Molesmes ne répondait pas à toutes les aspirations de Bruno. Ne s'y trouvait-il pas peut-être assez seul? peut-être avait-il remarqué déjà les germes de relâchement qui devaient bientôt éloigner Robert lui-même? Quoi qu'il en soit, une solitude peu distante de l'abbaye ne tarda pas à exciter les pieuses convoitises de Bruno. C'était Sèche-Fontaine. De généreux fondateurs en 1081, en avaient fait don à saint

Robert; saint Robert l'offrit à Bruno pour sa tentative de fondation érémitique. Ce fut vers la fin de 1082, ou dans le courant de 1083, qu'il alla en prendre possession avec ses six compagnons (1).

Sèche-Fontaine est située entre Molesmes et Bar-sur-Seine, dans l'arrondissement de Bar-sur-Seine, sur la limite des communes d'Arelles et d'Avirey, au milieu de la forêt de Fiel. Il ne reste aujourd'hui de ce prieuré que les fondations de l'église. Près de là une ferme garde seule le nom de Sèche-Fontaine, comme pour empêcher de tomber complètement dans l'oubli un passé si digne de vivre. Une charte de l'abbaye de Molesmes, citée par Mabillon, consacre deux lignes au passage de Bruno en ces lieux : « Ces disciples (Pierre et Lambert) de maître Bruno avaient vécu avec lui de la vie érémitique, dans un territoire, appelé Sèche-Fontaine (2). »

Quand Bruno y arriva, c'était encore presque un désert inculte. Ce n'était donc point le cas de songer à bâtir un couvent; tout le rendait impossible. Mais, il fallait à la hâte se cons-

(1) *Vie de saint Bruno*, par un religieux de la Grande-Chartreuse, p. 276.

(2) *Annales Ben.*, lib. LXVI, n° 66.

truire un abri quelconque, unir quelques planches, tresser quelques feuillages, en former des cellules. L'ermite ne demandait pas davantage pour lui et ses compagnons. Si nous avons pénétré un peu déjà dans l'âme de Bruno, nous dirions qu'il n'en demandait pas tant. Ces jours de misère profonde, d'abandon complet, de souffrance cruelle furent peut-être les heures les plus délicieuses que Bruno eut encore connues sur la terre. C'est la loi dans l'amour divin : ceux qui en sont possédés ne sont jamais plus heureux que lorsqu'ils souffrent davantage, et ils ne s'estiment jamais plus riches que lorsqu'ils ne possèdent rien.

Bruno commençait à vivre ; il sentait son cœur battre librement et il se voyait comme emporté dans des régions nouvelles, sur les deux ailes de la solitude et du silence.

C'est encore là la marche des ascensions divines : plus on donne à Dieu, et plus on veut lui donner ; la soif des sacrifices est peut-être plus insatiable encore que la soif des plaisirs. Bruno trouvait toujours que ce n'était pas assez.

Et puis, il était encore sur les frontières de la Champagne, il était près de Reims ; trop de souvenirs, gais ou tristes, renaissaient pour lui

sur cette terre. Comme dit Guibert de Nogent(1), « maître Bruno avait horreur d'être encore connu des siens; » quand il était plus près des hommes, il lui semblait être plus loin de Dieu. La délicatesse et l'ardeur de son amour divin s'en alarmaient. Sèche-Fontaine, en éclairant la route sous les pas de Bruno, allait le faire fuir.

VIII

De nouveaux horizons, de nouveaux cieux, une nouvelle terre venaient d'apparaître à ses yeux ravis. Dans ses voyages de France et d'Allemagne il avait entrevu les Alpes. Il avait appris à connaître leurs neiges éternelles, leurs glaciers, leurs roches, leurs crevasses béantes où s'engouffrent, mugissent et écument torrents et ruisseaux. Là, les bruits du monde ne sauraient parvenir, les hommes n'oseraient s'y risquer. Les Alpes! quel cadre enchanteur pour l'âme de Bruno! quelle pensée lumineuse! De quel sourire sa figure dût s'illuminer le jour où elle se présenta pour la première fois à son esprit! Ce fut une vraie révélation.

(1) *De vita sua*, lib. I, cap. XI.

Toute personnalité morale se traduit et se révèle par un rayonnement inconscient et nécessaire; l'esprit déborde la matière, l'âme se reflète à travers le corps, l'édifice est l'épanouissement de la pensée de l'architecte. Toute autorité humaine fut caractérisée surtout par les lieux où elle plaça l'exercice de son pouvoir. Les républiques anciennes eurent l'agora et le forum; la grande monarchie de Louis XIV eut le grandiose et austère palais de Versailles; les seigneurs féodaux eurent leurs châteaux, colosses un peu lourds, mais respirant la force et la fierté. Leurs ruines imposent encore le respect; l'âme des preux est comme restée attachée à ces murs éternels.

Le désert attira Bruno; il le rêvait, il le caressait dans son âme. Le désert était pour Bruno comme l'onde pure pour le poisson, le désert aride, austère, solennel, silencieux. Il le chercha longtemps, inquiet et incertain; Dieu lui-même prit soin de le lui montrer enfin.

Au pied des Alpes, sur le siège de Grenoble, était assis Hugues de Châteauneuf, son ancien élève qui était resté son ami.

Les deux chanoines de Saint-Ruf, ses compagnons fidèles, avaient connu le saint évêque, tandis qu'il n'était encore que chanoine de

cathédrale de Valence : en fallait-il autant pour faire cesser toute hésitation ? Avant de choisir son aire, dit-on, l'aigle s'élève bien haut dans les cieux, explore tous les horizons de son regard de feu, et, sa cime découverte, s'y abat avec la rapidité de la flèche. S'élevant bien haut dans les régions sereines de son âme, Bruno en regardant les Alpes, venait de découvrir son aire, le lieu de son repos ; son départ ne pouvait tarder. Sèche-Fontaine n'avait été qu'une halte sur sa route ; dans une halte le séjour ne se prolonge jamais.

IX

Une vieille légende est venue jeter ses couleurs poétiques et célestes sur ce départ de Sèche-Fontaine. La légende, dit-on, est la poésie de l'histoire, et la mission que Dieu confiait à Bruno était assez importante dans l'Église, pour qu'il prît soin de parler à son âme dans le mystère d'un songe. Cette pieuse tradition a été recueillie par l'abbé Lefebvre (1) ; nous la donnons à sa suite.

(1) *Vie de saint Bruno*, p. 30.

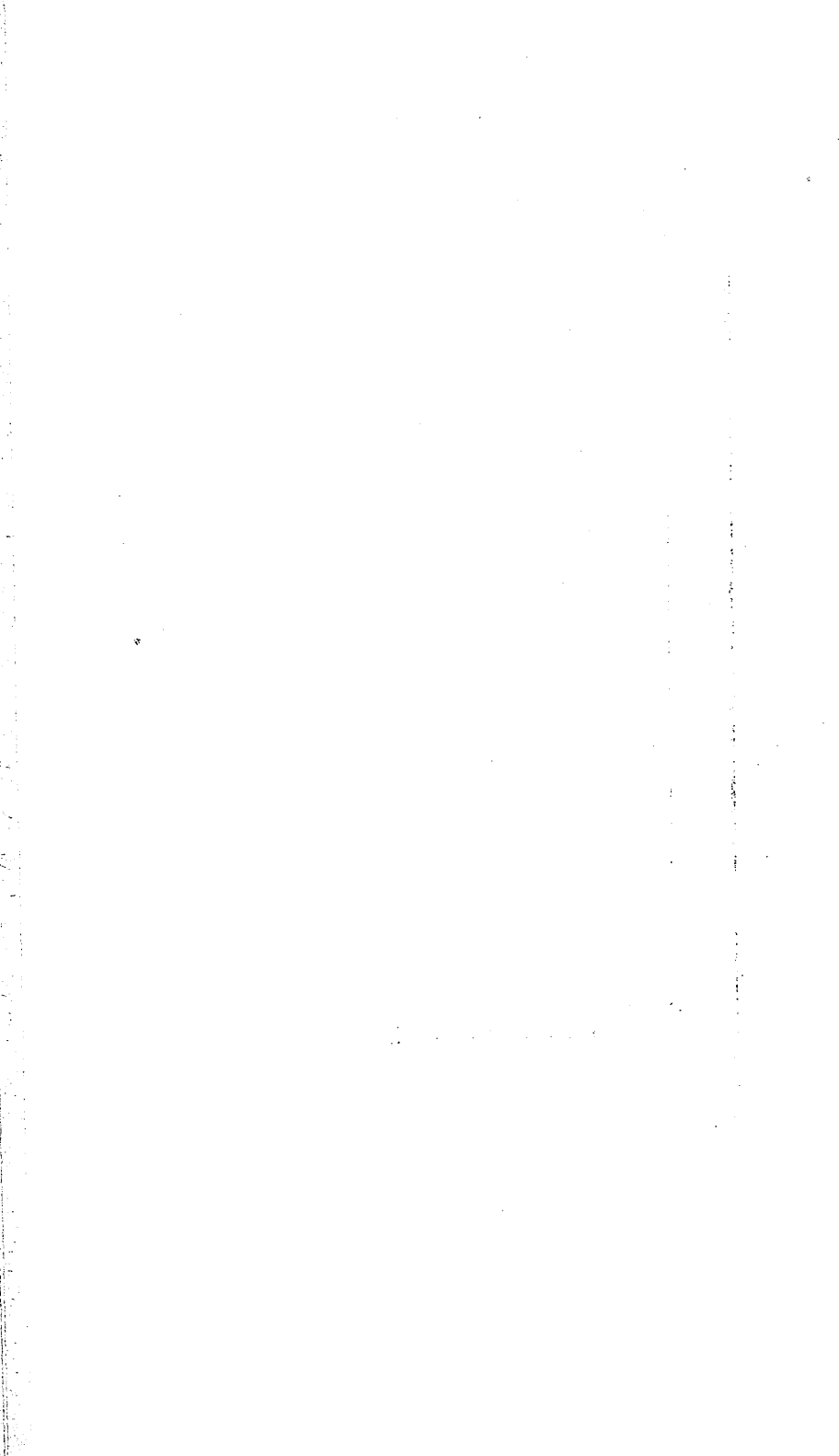
La veille de son départ de Sèche-Fontaine, le patriarche des Chartreux eut un entretien intime avec le saint abbé de Molesmes, sur les douceurs de la solitude, les charmes du renoncement à soi-même et les splendeurs de la patrie céleste. L'entretien se prolongea longtemps.

« Bruno se retira dans l'église de Molesmes et y passa la nuit en oraison. Vers le matin, vaincu par la fatigue, il s'endormit agenouillé sur les dalles et la tête appuyée contre un pilier de l'église. Pendant ce court sommeil trois anges lui apparurent et lui annoncèrent que Dieu bénirait son œuvre, marcherait à ses côtés et comblerait de ses faveurs la nouvelle famille monastique qu'il allait donner à l'Église. »

Lesueur a donné à ce songe les couleurs de son pinceau magistral. Il s'est même écarté un peu du cadre de la légende; le génie peut prendre de ces licences : Bruno vêtu de la tunique monacale est étendu sur un lit orné de riches draperies, au lieu d'être accroupi sur les dalles de l'église de Molesmes. Quel travail de réflexion dans sa physionomie ! On voit, on sent que sa pensée vibre sous les inspirations que lui apportent du ciel les trois divins messagers. La voix des anges confirmant la voix intérieure



SONGE DE SAINT BRUNO (p. 126).



qui entraînait Bruno si impérieusement, il partit pour le Dauphiné, s'arrachant aux étreintes de l'abbé de Molesmes.

Il n'est point ici-bas de demeure permanente : Bruno sera dans les déserts, et, quelques années plus tard, le relâchement de ses religieux obligera saint Robert à quitter Molesmes pour Cîteaux.

Pierre et Lambert qui s'étaient associés à Bruno, au départ de Reims, renoncèrent à le suivre plus longtemps. Ils restèrent à Sèche-Fontaine. La chartre que nous avons déjà citée nous apprend qu'ils y élevèrent une église et un monastère. Robert, élu évêque de Langres en 1085, tint à venir lui-même les consacrer.

Les deux infidèles n'en gardèrent pas moins pour Bruno d'inaltérables sentiments de vénération et d'amitié. Quelques-uns pensent même qu'ils entrèrent plus tard dans l'ordre des Chartreux. Nous croirions plus volontiers avec Tromby (1), qu'ils furent, Pierre, abbé des chanoines réguliers de Saint-Jean-des-Vignes, près Soissons, et Lambert, abbé de Poulthières au diocèse de Langres. Deux Titres servent d'appui bien authentique à cette affirmation. Lam-

(1) Tome II, p. 20.

bert rend hommage « au maître remarquable qui le forma. Il fut en Père très pieux son directeur, *informatioris*. » (Titre 45.) Pierre se dit « très affligé à la nouvelle de la mort bienheureuse du Père Bruno son maître, de la bouche duquel il a reçu longtemps les flots de la pure doctrine, quoiqu'il ne l'ait pas toujours pratiquée. » (Titre 79.) Ces paroles sont plus qu'un hommage ; on pourrait y entrevoir comme un aveu et des regrets. Mais tout n'est-il pas providentiel ! Si Pierre et Lambert eussent suivi Bruno, Sèche-Fontainen'eût peut-être pas vu fleurir son désert, et il serait resté sans monastère et sans église.

A Bruno Dieu assurera toujours des disciples dignes de lui, et son désert, son Sinaï, vient de lui être montré : il a hâte d'en gravir les sommets.

CHAPITRE V

PRISE DE POSSESSION DU DÉSERT DE CHARTREUSE

- I. Hugues de Châteauneuf, évêque de Grenoble. — II. Le désert de Chartreuse lui est montré dans un songe; arrivée de Bruno. — III. Première cérémonie de vêtue des Chartreux et départ pour le désert. — IV. Désert de Chartreuse. — V. Première installation des Chartreux. — VI. Sollicitude de saint Hugues. — VII. Premier monastère et charte de donation.

L'Église de Grenoble subissait le double fléau qui ravageait l'Église de France : la simonie et l'incontinence des clercs. Le mal y avait même pris des proportions exceptionnelles, puisqu'on l'avait vu s'étaler jusque sur le siège épiscopal. Grégoire VII avait dû recourir à une mesure extrême qui s'imposait cependant, en frappant d'excommunication Ponce II, son évêque, à cause de ses dérèglements et de son trafic des choses saintes. A la faveur du discrédit dans lequel était tombé ce malheureux prélat, tous

les seigneurs des alentours s'étaient jetés avec avidité et sans pudeur, sur les biens de l'évêché et des églises du diocèse.

Que pouvait être le clergé, que pouvait être le troupeau, quand le pasteur tombait dans de si criants scandales ? On le devine.

Peu à peu cependant la fermeté de Grégoire VII réprimait les abus au sein des Églises de France. Mais, dans cette œuvre de régénération ecclésiastique, il ne faut jamais séparer Grégoire VII de son légat Hugues de Die ; si l'un est l'âme et la tête, l'autre est le bras qui exécute, et c'est un bras infatigable. On trouve ce légat sur tous les points de la France, tenant des conciles, faisant des décrets, prononçant des sentences, prêchant une vraie croisade pour la réforme du clergé. Pour mener à bonne fin sa campagne, il fait des recrues, et son regard est exercé comme le regard d'un commandant d'armée ; il choisit bien.

I

Un jour de ces pérégrinations apostoliques, étant à Vienne, il remarque un jeune chanoine dans l'assemblée des clercs. Il est de

haute taille ; sa physionomie a grand air et attire autant par la douceur et la grâce que par la réserve et la modestie. Hugues de Die a vite compris et pénétré cette âme.

Avant son départ de Vienne, les choses ont été si avant en confiance et en amitié, que le légat s'est attaché ce chanoine comme un compagnon d'armes pour lutter contre les maux qui ravagent l'Eglise.

Nous les trouvons ensemble au concile qui se tenait à Avignon en 1079.

Parmi les clercs qui assistent à ces réunions conciliaires se trouvent d'assez nombreux prêtres du diocèse de Grenoble, chanoines la plupart de l'église cathédrale. Ils ont une mission particulière à remplir : ils veulent, sous le regard du légat, faire choix d'un évêque pour leur église, dont le siège est devenu vacant par la mort de Ponce II. Soit que le compagnon du légat fût déjà connu des chanoines de Grenoble, soit que son mérite et ses vertus eussent le privilège de s'imposer sans retard, le jeune chanoine fut l'élus.

Il avait vingt-sept ans ! et devant la mitre qu'on lui offrait, il parlait comme aurait pu le faire un vieillard consommé en expérience et en sainteté ! « Je n'ai, s'écriait-il, ni l'âge, ni la

science, ni la vertu que requièrent de si hautes fonctions; et je ne veux pas les déshonorer au détriment de mon salut! » L'évêque de Die lui-même dut intervenir pour le faire acquiescer à son élection.

Il accepta enfin, mais pour qu'il fût bien établi qu'il n'y avait rien de commun entre lui et les simoniaques qui entraient dans l'épiscopat par des marchés, il voulut recevoir les saints Ordres jusqu'à la prêtrise du légat du Saint-Siège. Quant à la consécration épiscopale, il alla la demander au pape lui-même, et partit pour Rome accompagné de l'évêque de Die.

Ce fut la grande comtesse Mathilde qui fit les frais du sacre. Elle donna au nouvel évêque une crosse, les *Commentaires* de saint Augustin sur les Psaumes, et le *Traité* de saint Ambroise qui a pour titre *De officiis*. Jusqu'à sa mort elle lui témoigna son attachement et son respect, et sollicita souvent pendant sa vie ses conseils et ses prières.

Heureuse l'Église à qui Dieu avait réservé un tel pasteur! Heureuse l'Église de Grenoble!

Ce jeune évêque était Hugues de Châteauneuf. C'était lui que Bruno allait rencontrer en arrivant à Grenoble.

Il y a eu entre ces deux saints de trop grandes

relations d'amitié, et l'évêque de Grenoble a eu une trop grande part dans la fondation de l'Ordre des Chartreux pour que nous n'ajoutions pas quelques détails encore.

Saint Hugues était né à Châteauneuf-d'Isère, près de Valence, en 1053. Sa famille se distinguait autant par sa piété que par sa noblesse. Pour ne rien négliger dans l'éducation d'un enfant qui permettait de tant espérer, malgré sa timidité naturelle et la peine que devait lui causer l'éloignement à un âge si tendre, on l'envoya à Reims suivre les cours de la célèbre école. C'est là qu'il eut Bruno pour maître.

Ses études terminées, il revint dans sa ville natale, et on le vit, malgré sa jeunesse, et sans être encore engagé dans les ordres sacrés, prendre rang parmi les chanoines de la cathédrale de Valence. C'est là qu'il fut distingué par le légat du pape.

Un beau jour, on apprit que le jeune évêque se retirait à la Chaise-Dieu, en Auvergne. C'était le couvent bénédictin célèbre, où fleurissaient les plus rares vertus. Il y avait deux ans à peine que Hugues portait la crosse.

Grégoire VII informé de sa retraite, ne put se résigner à priver l'Église de ses services; un message pontifical vint le trouver au fond de sa

cellule et lui enjoignit de reprendre son siège.

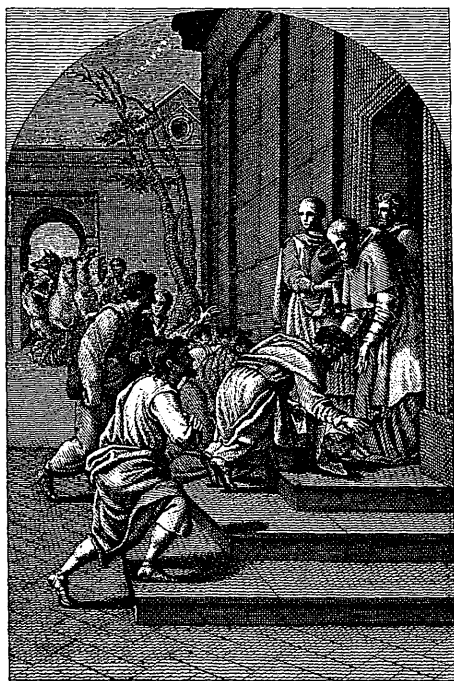
Hugues était un vrai saint. Le pape Innocent II demanda à Dom Guigues I^{er}, cinquième prieur de la Grande-Chartreuse, d'écrire sa vie, pour l'édification des peuples. Écoutons l'appréciation du Prieur de Chartreuse qui avait été son confident et son ami :

« Le saint évêque, dit-il (1), revint du monastère à son Église avec une ferveur nouvelle. Une seule année lui avait suffi pour faire autant de progrès que d'autres en travaillant toute une longue vie. Son cloître fut une circonspection vigilante... Son abbé, ce fut le devoir... »

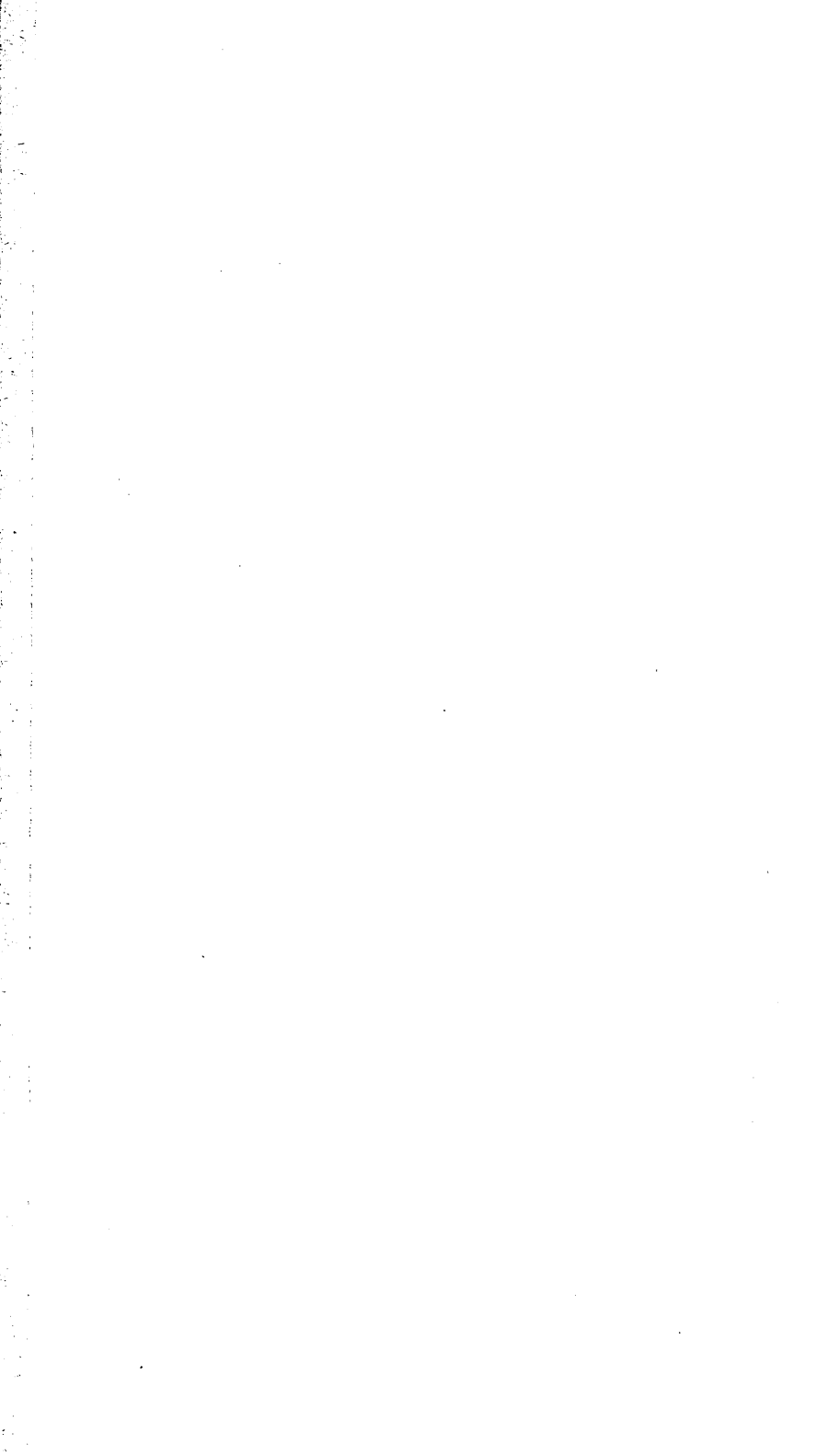
Un autre de ses biographes ne pense pas trop dire, en lui rendant cet hommage : « Il ne manqua à saint Hugues, pour avoir une grande renommée historique, que de montrer son talent et ses vertus dans une sphère moins étroite. S'il avait été placé sur la chaire de saint Pierre, il y aurait brillé (2). »

(1) *Patrol.*, t. CLIII, col. 769.

(2) *Vie de saint Hugues*, par Albert du Boys, p. 261.



ARRIVÉE A GRENOBLE DE SAINT BRUNO ET DE SES
COMPAGNONS (p. 135).



II

Dieu voulait en faire le cofondateur d'une grande famille monastique.

Nous n'avons pas oublié la dernière nuit de Bruno à Molesmes, accroupi sur la dalle du sanctuaire, la tête appuyée contre un pilier, tandis que dans un songe mystérieux trois anges lui apparaissent et l'encouragent. Dans les grandes circonstances de la vie de l'Église Dieu usa toujours du ministère des anges, comme il parla souvent à ses saints dans des songes. L'ancien et le nouveau Testament l'attestent presque à chaque page.

Or, ces épisodes, dans la vie de saint Bruno, se trouvent comme dans leur cadre naturel et habituel. Un songe l'avait réconforté et encouragé, un songe aussi prévint et prépara l'âme de saint Hugues à l'arrivée de la pieuse phalange qui allait illuminer et faire fleurir les déserts.

C'était peu de temps après le retour du saint évêque de la Chaise-Dieu, et c'était pendant le mois de juin de l'année 1084. Hugues eut un songe mystérieux : sept étoiles tombaient à ses pieds, se relevaient ensuite, et, lui servant de guides à travers les montagnes, le condui-

saient dans un lieu sauvage appelé Chartreuse. Au sein de cette solitude où elles s'arrêtaient, le Seigneur se construisait un temple digne de lui (1).

Ce songe dont le souvenir lui était resté, lui paraissait étrange et il cherchait à en pénétrer le mystère. Les événements lui en fournirent sans retard l'explication. Dès le jour suivant en effet, on vint lui annoncer que d'humbles voyageurs demandent à l'entretenir. Ils sont sept, comme les étoiles de son rêve ; ils sont à ses pieds comme les étoiles, et ils vont à la recherche d'un désert, comme les étoiles voyageuses du songe de la nuit précédente. De telles coïncidences ne pouvaient être l'effet du hasard ; nos deux saints étaient trop habitués à distinguer les voix du ciel pour s'y méprendre : c'était Dieu lui-même qui leur tendait la main et leur souriait.

Quelques auteurs et D. Surius en particulier se sont plu à reconstituer les discours échangés en cette circonstance solennelle entre saint Bruno et saint Hugues : Bruno, l'ancien maître de Reims et Hugues, l'ancien disciple ! Hugues, le pasteur de l'Église de Grenoble, et Bruno qui veut être brebis sous sa houlette !

(1) Dom Guigues, *Patrol.*, t. CLIII, col. 769.

Au saint évêque, Dieu semblait rendre la douce solitude et les chères amitiés auxquelles on l'avait arraché en le rappelant de Molesmes ! A saint Bruno, le Père du ciel ouvrait enfin le port tranquille après les tempêtes de la haute mer. Saint Hugues pouvait avoir surtout l'accent de l'admiration et de l'étonnement ; saint Bruno dut laisser éclater surtout le cri de la reconnaissance et de l'action de grâce. Arrière pour toujours les tristesses de l'exil, place aux joies de la terre promise !

Les étapes que Bruno venait de parcourir avaient dû lui paraître bien longues : en 1076, il quittait Reims et prenait les tristes chemins de l'exil ; en 1082, l'apparition miraculeuse du damné l'avait épouventé en ressuscitant sa première ferveur en pleine capitale ; 1083 et 1084, avec Molesmes, Sèche-Fontaine et Grenoble, marquaient les dernières stations de son pèlerinage. Depuis huit ans, sa barque errait de rivage en rivage, ballottée par les vents, tantôt plus doux, tantôt plus forts, mais toujours ballottée. Dieu prolonge souvent ainsi l'épreuve pour ceux qu'il destine aux plus grandes choses. L'or qui sort du creuset est toujours plus pur.

Bruno était un de ces divins privilégiés.

La vision de saint Hugues est arrivée jusqu'à

nous, attestée par des documents dont l'authenticité et la gravité méritent un religieux respect et provoquent une foi exceptionnelle. Guigues I^{er} qui nous a fait ce récit, fut l'ami et le confident du saint, nous l'avons dit, et on ne doit pas l'oublier. Une méprise du prieur de Chartreusen'était pas plus possible dans les communications de son saint ami, que la mauvaise foi chez un évêque du caractère de saint Hugues. Aussi Baillet lui-même qu'on a justement surnommé *l'hypercritique* et le *dénicheur de saints* s'inclinait-il avec un religieux empressement, devant l'authenticité de la vision de saint Hugues.

L'Ordre des Chartreux a suivi une inspiration pleine de sagesse en en gardant officiellement le souvenir dans ses armoiries : c'est ce fait miraculeux en effet que rappellent les sept étoiles qui servent comme de couronne à la croix et au globe des armes cartusiennes.

III

Hugues avait eu trop de joie en retrouvant son maître de Reims, pour s'en séparer aussitôt. Bruno prit à Grenoble avec ses compagnons quelques jours de repos.

S'il n'avait plus aucun doute sur l'appel de Dieu, il avait à rassurer saint Hugues qui pouvait redouter que son ancien maître ne prit un fardeau que ses épaules ne pourraient bientôt plus porter. Il fallait prévoir aussi et préparer les détails d'une installation en plein désert, si sommaire fût-elle.

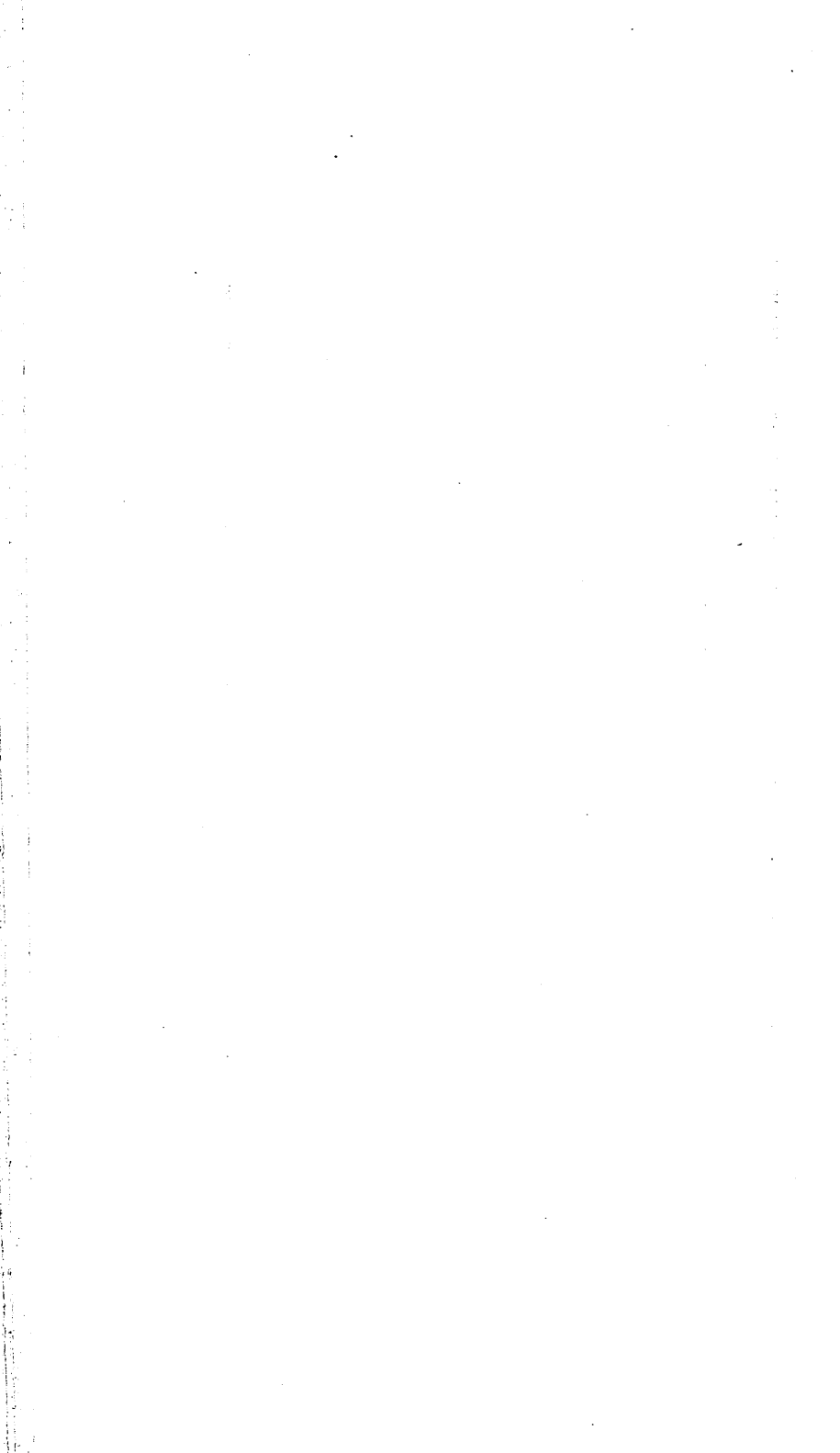
Si du reste cette retraite s'exécutait un peu précipitamment, le plan en était mûri depuis longtemps. On le vit bien, lorsque la noble phalange quitta l'évêché de Grenoble pour le désert : elle avait revêtu son vêtement de combat, et c'était un vêtement blanc comme neige. Ce vêtement est tout en laine blanche. Il ne ressemble aujourd'hui à rien de ce qu'on voit ; au onzième siècle, à peu de chose près, c'était le costume des paysans du Dauphiné. Aujourd'hui encore, les montagnards en Savoie surtout, ont des vêtements blancs, mélange de laine, de fil et même de poil de chèvre. Bruno choisit pour sa famille religieuse le vêtement usité au pays qu'il allait habiter désormais. Il en modifia cependant un peu les formes, en leur donnant un sens symbolique qu'elles n'avaient pas. La longue tunique blanche du Chartreux est un peu sur le modèle de la *tunica talaris* des Romains. Par-dessus la tunique, on porte la

cuculle ou grand scapulaire, dont les deux parties sont reliées entre elles, un peu au-dessous des bras, par une bande dite « Point de saint Benoît » et qui donne à la *cuculle* une ressemblance avec la croix du Sauveur. La *cuculle* est surmontée d'un capuchon, coiffure connue des Gaulois.

Si la question de costume n'est qu'une question secondaire, elle a son importance cependant. Tout costume est comme un drapeau et un symbole ; c'est à la fois une cuirasse, arme de défense, et une lance, armée d'attaque. Sous son uniforme brillant d'or, le soldat sentira mieux le devoir d'être vaillant ; sous son froc grossier et austère, le moine ira plus courageusement au sacrifice et à la pénitence. L'Église qui, à une sagesse divine, a uni toujours un sens artistique si remarquable, a su varier merveilleusement la forme et la couleur des vêtements de ses ministres à l'autel. Elle a voulu marquer chaque degré de sa hiérarchie par une couleur distinctive : le pape est vêtu de blanc, les cardinaux de rouge, les évêques de violet et les simples prêtres de noir. Les fondateurs d'Ordres, suivant ces sages inspirations de l'Église, ont pris presque toujours, une forme et une couleur particulières pour le vêtement de leur famille religieuse.



VÊTURE DE SAINT BRUNO ET DE SES COMPAGNONS
PAR SAINT HUGUES (p. 141).



Le vêtement religieux de chaque Ordre a sa petite histoire. Celle de l'habit cartusien a été faite récemment par un religieux de cet Ordre (1).

M. Olier, le vénérable fondateur de Saint-Sulpice, avec le sentiment profond du symbolisme catholique qui le distingue, nous semble avoir pénétré entièrement la pensée du patriarche des Chartreux. « Si saint Benoît, dit-il, par dévotion particulière à la mort et à la sépulture de Jésus, s'est vêtu tout de *noir*, il devait naître de lui un autre saint, l'humble saint Bruno, qui, achevant les desseins de Dieu sur son Ordre, choisit l'habit *blanc*. Ces deux saints expriment les deux principaux mystères de notre religion : saint Bruno, par la blancheur de son habit, représente la résurrection de Notre-Seigneur, comme saint Benoît avait figuré auparavant, par la couleur noire du sien, le saint mystère de sa mort (2). »

Bruno ne voulut prendre possession du désert qu'avec sa nouvelle livrée, et il pria saint Hugues de la lui imposer. D'après les traditions de l'Ordre des Chartreux, cette première vêtue eut

(1) *Vie de saint Bruno*, par un religieux chartreux, p. 238, note.

(2) *Traité des saints Ordres*. Paris, 1863, p. 142.

lieu dans la cathédrale même de Grenoble, et dans une chapelle à laquelle est attachée cette tradition. Un document bien authentique et officiel nous en place la preuve sous les yeux ; c'est le procès-verbal de la visite faite en 1683 dans sa cathédrale par Mgr Le Camus : « La chapelle de Saint-Michel, anciennement fondée par Michel des Cayards... est située au fond de l'aile gauche de ladite église cathédrale, et répond par une porte au grand Autel, du costé de l'Évangile. On tient que c'est là que saint Hugues donna l'habit à saint Bruno et à ses compagnons, devant que les conduire dans les déserts de la Chartreuse (1). »

Lesueur, dans un de ses admirables tableaux, consacre et fixe cette tradition.

L'attitude que le pinceau de l'artiste a su donner à ces premiers Chartreux, révèle le fond de leurs âmes : c'est le sacrifice jusqu'à l'héroïsme, l'abnégation jusqu'à l'anéantissement, et l'amour de Dieu de séraphins. En contemplant ce tableau, il semble qu'on entende un discours de Bossuet sur l'immolation religieuse et les vanités du monde. Lesueur est sublime comme Bossuet.

(1) Archives de l'Evêché de Grenoble.



SAINT HUGUES CONDUIT SAINT BRUNO ET SES COM-
PAGNONS AU DÉSERT DE CHARTREUSE (p. 143).

Différer son départ, n'était plus possible maintenant pour Bruno ; sans retard on prit la route du désert. Saint Hugues se mit à la tête de l'ardente caravane, pour la conduire là même où les étoiles de sa vision l'avaient fait pénétrer. Ce voyage à travers les précipices et les rochers, en des lieux inhabités et presque inhabitables, sous la conduite d'un évêque, avait quelque chose de trop grandiose et de trop beau, pour ne pas solliciter encore le pinceau de Lesueur.

Les moines sont à cheval. Dans le lointain, bien avant tous les autres, on distingue à peine un cavalier qui gravit la montagne. Oh ! celui-là ne peut être que Bruno, impatient, impatient deux fois, d'arriver au lieu de son repos. C'est l'intime de cette âme que nous révèle Lesueur par ce trait où il se révèle lui-même, poète autant que grand artiste.

On peut croire qu'il y a une prédestination des lieux. Le Sinaï, le Golgotha, les rives du Jourdain et les bords du lac de Génésareth eurent des privilèges qui purent rendre jaloux les plus grands palais. Être le berceau d'un grand ordre religieux, est, pour les lieux, une gloire plus pure et plus durable que toute autre gloire terrestre. Elle prend l'éclat fas-

cinateur des gloires d'un champ de bataille : sous les cloîtres et dans le silence des cellules, se livrent des combats qui demandent plus de courage et de constance encore que ceux qui font couler des flots de sang. Gloire de Chartreuse et prédestination de Chartreuse, deux fois !

IV

Dieu lui-même s'était comme complu à y façonner un cloître grandiose, un couvent tout entier, un couvent unique, qui aurait pour pans de murs des chaînes de rochers et de montagnes. Pour ne négliger aucun détail dans cette architecture colossale, à ce monastère le Créateur a donné un portique en harmonie avec l'œuvre entière. Deux rochers géants s'élèvent tout d'un coup parallèlement l'un à l'autre. Ce sont les deux colonnes du portique incomparable qui ouvre l'accès du désert. Tandis que leur cime semble se recourber pour former corps, la rivière qui descend furieuse des montagnes, se jette en écumant contre leur base qu'elle semble avoir écartée de vive force, pour se frayer un passage.

La nature qui a tant de beautés, beautés qui

captivent ou beautés qui effrayent, offre rarement au voyageur des sites qui provoquent des émotions si vives. C'est à bon droit que les agences de voyages font figurer dans les grandes gares, au nombre des merveilles panoramiques, le pont Saint-Bruno. Un pont a été jeté en effet en cet endroit, et on lui a donné le nom du saint anachorète qui a sanctifié et illustré la Chartreuse.

Ce site devait tenter la plume d'un poète, et d'un poète chrétien. Le poète est un peintre ; nous sommes heureux de placer ici l'œuvre de son pinceau. C'est le P. Mandar qui a fait ce tableau :

J'avance : deux grands monts sur moi courbés en voûte
De leurs fronts sourcilleux intimident ma route.
Tous deux fiers, imposants, semblent du haut des airs
Interdire aux humains l'abord de ces déserts.
L'aiglon bat leurs flancs ; et leurs bases profondes,
Voisines des enfers, se cachent sous les ondes.
Je franchis tout pensif ce passage effrayant,
Et dans l'ombre des bois je m'enfonce à pas lents.
Quelle beauté sauvage et quelle horreur pompeuse !
Que la nature est là, grande et majestueuse !
L'épaisseur des forêts, la profondeur des eaux,
Les immenses vallons, la terreur, le silence,
Tout dans ces vastes lieux, parle à l'homme qui pense.

C'est en cet endroit que Bruno et ses compagnons passèrent la rivière, le Guiers, au mois

de juin de l'année 1084. S'ils éprouvèrent de vives émotions, ce ne furent point celles qui envahissent les profanes visiteurs; s'il sembla leur manquer quelque chose, ce fut encore un peu plus d'isolement et un peu plus de silence. Ces hommes de Dieu avaient peur de ne pas être encore assez seuls, et, sur le désir qu'ils en exprimèrent, le saint évêque de Grenoble fit bâtir sur le pont dont nous venons de parler la maison d'un gardien chargé de permettre ou de défendre l'entrée du désert (1).

Plus tard, on éleva un petit fort sur chacune des deux rives du Guiers. On voit encore les ruines de ces constructions qui furent séparées en partie en 1864 pour élargir la route. C'est par là que passe le voyageur qui quitte la Chartreuse, pour se rendre à Grenoble en prenant la route du Sappey.

Si ces lieux ont gardé un aspect si sauvage après huit siècles de travaux, de culture et d'embellissements de la part des Chartreux, qu'étaient-ils, au moment où le patriarche des Chartreux en prit possession? On peut se le représenter assez facilement, mais assez surtout, pour comprendre tout ce qu'il fallut de

(1) *La Grande-Chartreuse*, par un Chartreux, p. 423.

courage surhumain et d'aspirations sublimes à ces nouveaux Antoine, pour trouver la vie supportable, au sein de cette désolation.

L'arrivée des moines, ou mieux, des *ermîtes* comme on les appelait, fut pour toute la contrée un grand événement, on le devine. On les accueillit, chez les pauvres surtout, comme une bénédiction du ciel ; le pauvre a comme l'intuition des âmes charitables.

« Les étrangers du désert de Chartreuse, dit Chorier (1), furent appelés *hermites*, et leur chef, *l'hermite* par excellence. Son arrivée dans ce pays a même été une nouvelle époque : des actes de cette année-là n'ont d'autre date que celle-ci, *l'an que l'hermite est venu !* »

Ce fut au mois de juin de l'année 1084, comme l'établissent péremptoirement les Bollandistes, dans leurs savantes dissertations. Date chère à tout enfant de saint Bruno ! date célèbre dans les fastes de l'Église catholique ! Un très ancien manuscrit de Chartreuse la consacre en ces deux vers latins :

*Anno milleno cum quarto, si bene penses
Atque octogeno, sunt orti cartusienses*

(1) *Histoire générale du Dauphiné*, t. II, p. 16.

L'ordre des Chartreux était fondé : le chant des sacrés cantiques ne devait plus cesser en ces montagnes qui n'avaient encore retenti que des hurlements des bêtes sauvages.

V

Quelques faits parvenus jusqu'à nous permettent de reconstituer, sur des bases assez solides, la physionomie de ces premières heures de la vie au désert. Où passèrent donc les premières nuits « les hermites »? Il fallait bien, au moins pendant le temps du sommeil, avoir un abri quelconque contre les intempéries et les bêtes sauvages? Une tradition bien fidèlement gardée, et bien conforme du reste à l'ordre des choses, nous apprend que les religieux furent logés, pendant ces premières heures, chez les habitants de Saint-Pierre; c'est le village qui avoisine le désert de Chartreuse. Le villageois est hospitalier; il devient bien vite l'ami de celui que les circonstances lui donnent pour voisin dans son foyer, et pour compagnon dans ses travaux et ses souffrances. L'amitié paraît avoir été cimentée très vite.

On se mit à l'œuvre à l'envi au village, pour

une installation provisoire encore, mais plus érémitique. Il nous semble voir cette animation et ce travail fiévreux du village : abattre des arbres, équarrir des billes, scier des planches, charrier toutes ces pièces, niveler un peu le sol et dresser enfin tous ces montants et toutes ces charpentes improvisées.

Il y avait là d'énormes quartiers de rocs; les espaces restées libres entre eux étaient comme des emplacements naturels : ce fut là qu'on éleva les cellules, les cabanes en planches. On voit encore les rochers qui leur servirent comme d'encadrement. La famille Brun qui avait donné l'hospitalité à Bruno, se réserva aussi l'honneur de fournir le bois pour sa cellule. Dieu a voulu récompenser ces premiers bienfaiteurs des Chartreux, en assurant le privilège de la perpétuité à leurs familles : c'est le privilège des familles princières. Le R. P. Dom Hilarion Robinet écrivait le 14 septembre 1782 à l'historien Tracy : « Il y a à Saint-Pierre de Chartreuse des familles qui remontent jusqu'au temps de saint Bruno. Outre les Brun, nous citerons encore les Bigillon qui reçurent aussi les premiers Chartreux (1). Ce n'est pas une

(1) *La Grande-Chartreuse*, par un Chartreux, p. 30.

petite gloire, que de voir ces noms de simples paysans, devenus historiques par la reconnaissance même et la célébrité de leurs protégés. Après huit cents ans, les Chartreux nous citeraient encore les noms de pauvres habitants qui leur furent secourables à leur entrée en Chartreuse. A la Ruchère, petit village situé au nord de la Chartreuse, les sieurs Mollard et Savignon cuisaient le pain des religieux et le leur apportaient. Si un Chartreux vous accompagnait dans votre visite, il vous montrerait religieusement l'emplacement de la maison de Savignon, et il vous apprendrait qu'en reconnaissance des services rendus, la lampe de l'humble église de la Ruchère est entretenue par les Chartreux (1).

Leur gratitude en effet, est restée d'autant plus vive et a été d'autant plus durable, que leur dénûment avait été plus complet. Leurs cellules qui furent bientôt achevées, dit Dom Boutrais, l'auteur que nous suivons sur ce point, « ressemblaient aux chalets que l'on voit aujourd'hui dans les Alpes, en Suisse ou en Savoie, constructions simples, solides, composées de fortes pièces de bois assemblées, et revêtues de planches épaisses. » Bruno et ses héroïques

(1) *La Grande-Chartreuse*, par un Chartreux, p. 35.

compagnons n'en demandaient pas davantage.

Mais la chapelle était-elle oubliée? Peut-il y avoir des moines sans oratoire? Un rocher était là, tout près des cabanes; sa base était ferme et pourrait servir de fondement; sa crête était comme un petit promontoire et pourrait tenir lieu de piédestal à la maison du Seigneur : c'est sur ce rocher que fut érigé le petit oratoire. Mais, si des planches avaient suffi pour les cellules, il fallait mieux pour le Maître : la petite chapelle fut construite en pierres, et si solidement, que des pans de murs de cet édifice subsistent encore. Voici la description qu'en fait François de Saint-Andéol, dans son volume paru, il y a quelques années (1) :

« Cet oratoire mesurait environ trois mètres de long sur autant de large; il était pavé d'un béton composé de chaux, de sable et de gravier. Son pavé dépassait de quarante centimètres environ son ouverture. Un autel de marbre gris, long d'un mètre quatre-vingt-cinq centimètres, sur soixante-trois centimètres de large et vingt-cinq centimètres d'épaisseur, simplement taillé à la pointe du marteau, marqué de cinq croix entaillées sur sa table, et présentant sur le

(1) *L'Archéologie au monastère de la Grande-Chartreuse*, p. 5.

milieu de son épaisseur un trou carré pour les reliques, était disposé dans cette chapelle sur deux montants de la même nature de pierre. »

Cette chapelle ne commença cependant à porter le nom du saint qu'après sa béatification, en 1514. Malheureusement, elle ne nous a pas été conservée dans son intégrité première. Vers 1640, l'évêque de Toulon, Jacques Danès de Marly, voulut la faire comme enchâsser dans une plus grande qui lui servirait de reliquaire, mais en abattant des parties qui menaçaient ruine. La voûte fut refaite, hélas ! en 1816 ; dans l'impossibilité de la remettre dans son premier état, on lui substitua une voûte à plein-cintre, en bois, avec un lambris de fort bon goût. Mais au moins, on a pu conserver l'autel sur lequel saint Bruno célébrait le saint Sacrifice. Les Chartreux l'ont fait recouvrir pour le protéger, d'un nouvel autel en bois, et depuis 1863, l'autel en bois a été remplacé par un autel en marbre blanc, qui protège mais permet aussi de vénérer l'autel primitif. Quand vous visiterez cette chapelle, vous pourrez lire au-dessus de la porte, à l'extérieur, une inscription latine qui rappelle le songe de saint Hugues :

*Sacellum
Sancti
Brunonis
Hic est locus in quo Sanctus Hugo
Gratianopolitanus Episcopus
Vidit Deum
Sibi dignum construentem
Habitaculum.*

Aux pieds du rocher qui porte la chapelle, coule une fontaine qu'on a dénommée la *fontaine de saint Bruno*. Son eau est pure comme le cristal, et elle est intarissable. Elle jaillit miraculeusement, suivant la tradition, à la prière de saint Bruno. Le nom que les siècles lui ont donné et qu'elle garde, est un sérieux témoignage à l'appui de la tradition. Une sorte de vénération entoure cette fontaine; on boit de ses eaux dans un sentiment de religion, et on en recueille avec respect pour les emporter. On leur attribue une vertu miraculeuse de guérison.

Un peu au-dessus de la chapelle de saint Bruno, se trouve un rocher écarté, sur lequel a été gravée une croix. C'est là, selon les souvenirs qui se gardent religieusement en Chartreuse, que le saint venait pratiquer plus à l'aise

ses austérités extraordinaires. Sa cellule ne lui semblait ni assez solitaire, ni assez sûre; il aimait à s'enfoncer, pour être plus seul encore, au plus « horrible » de la forêt. C'est une tradition que le docte Mabillon n'a pas cru pouvoir dédaigner (1).

Voilà donc le vrai sanctuaire du désert; voilà les vraies reliques, voilà l'âme et la vie de Chartreuse : cette chapelle, cette grotte et cette fontaine. Dans cette chapelle Bruno pria; dans cette grotte il macéra son corps; l'onde intarissable de la fontaine chante son nom et proclame sa puissance. Devant les grands horizons le touriste s'étonne et admire; en présence de ces pieux monuments qui évoquent un passé de huit siècles, le chrétien se recueille et prie.

VI

Une préoccupation, une seule, semble avoir hanté les solitaires, insatiables de silence, d'isolement et de désert : éloigner le siècle, éloigner le monde, bien loin de leur retraite. Dans l'acte épiscopal qui annonça au diocèse

(1) *Annales*, t. V, p. 203.

de Grenoble la fondation de Chartreuse, Hugues, le saint évêque, se faisant l'écho des désirs de ses nouveaux diocésains, parlait ainsi :

« Nos frères les moines de Chartreuse désirèrent ardemment se rendre agréables à Dieu, comme ils le prouvent assez par leur éloignement du monde, par l'aspérité et la solitude du lieu qu'ils habitent. La paix et le calme leur sont surtout nécessaires pour réaliser leur dessein. En conséquence, nous leur avons conseillé et ordonné de bâtir une maison sur le pont qui est la limite de leurs possessions, afin de pouvoir en écarter ce qui est contraire à leur *Institut*. Nous supplions donc votre charité, et nous vous ordonnons, en vertu de l'autorité divine, d'observer ce qui suit : Que les femmes ne passent jamais sur le territoire de ces religieux et que les hommes ne s'y introduisent point avec des armes. Nous interdisons en outre, dans les limites de leur propriété, de pêcher, de chasser, de *prendre les oiseaux*, de faire paître ou passer les brebis, les chèvres et les autres animaux domestiques. Que la bonté divine multiplie ses faveurs sur ceux qui obéiront à notre ordonnance, et qu'elle leur accorde, selon leurs désirs, une large part dans toutes les bonnes œuvres que les serviteurs de Dieu opèrent

ou opéreront jusqu'à la fin des siècles (1). »

Quelle ardeur pour cet ensevelissement anticipée du cloître ! Les moines font appel à l'autorité de leur évêque pour le leur assurer, et il y a un mois à peine qu'ils ont abordé au désert ! Mabillon en effet, assigne pour date à cette lettre épiscopale le mois de juillet 1084. Ce premier point des constitutions de Chartreuse resta en vigueur jusqu'à la Révolution ; aucune femme, pendant huit siècles, ne franchit le pont Saint-Bruno. Les pâtres, les bergers, les pêcheurs, les chasseurs auraient troublé aussi ce grand recueillement dont les solitaires avaient soif ; saint Hugues les éloignait de leur retraite. Mais si le Chartreux écarte les bruits du monde, il en est qui le secondent dans ses méditations : le bruit des torrents et le chant des oiseaux possèdent ces douces influences ; les religieux n'avaient garde de se priver de l'une plus que de l'autre. C'est un trait de mœurs de la vie monacale.

On ne devait pas tuer les oiseaux au désert de Chartreuse. En sauvegardant leur vie, Hugues faisait à la fois œuvre de poète et de saint. Il faisait aussi œuvre de prophète : n'é-

(1) Tromby, t. II, app., p. LVII.

tait-ce pas par une intuition divine qu'il pouvait écrire le mot « d'Institut » en présence des quelques cabanes élevées à la hâte, et entrevoir le bien « qu'opéreraient jusqu'à la fin des siècles » sept pauvres « hermites » qui étaient venus s'ensevelir et se dérober le plus possible à tout regard humain.

Il devait en être ainsi en effet : l'arbre planté au désert allait s'étendre dans le monde entier, et son tronc, d'un grain de métal, devait résister à la morsure inexorable des siècles. Contemplons attentifs sa première floraison.

Tandis que les religieux prenaient possession de leurs cabanes, le saint évêque de Grenoble, soutenant affectueusement son rôle de protecteur et d'intendant, faisait bâtir un vrai monastère. Monastère bien modeste cependant ; la pauvreté érémitique n'avait pas à s'alarmer : il était tout en bois. Trop somptueux encore le trouvait Bruno, et presque inutile. En très peu de temps tout fut terminé. Dom Le Couteulx fixe à l'année 1085, vers le mois de mars, la consécration de la chapelle conventuelle. Elle était située à l'endroit même où se trouve aujourd'hui Notre-Dame *de Casalibus*.

VII

Laissons un enfant de saint Bruno nous décrire cette première Chartreuse construite sous le regard et, sans nul doute, sur les plans du saint fondateur. Ce plan était tout nouveau ; il s'harmonisait avec le genre de vie qu'allaient inaugurer les fervents solitaires, et devait servir de type aux Chartreuses de tous les pays. En voici les grandes lignes :

« Il y avait un petit cloître avec la salle capitulaire et le réfectoire, une hôtellerie pour les étrangers ; des cellules de bois séparées les unes des autres par un espace de cinq coudées, étaient reliées par une galerie couverte qui formait le grand cloître. Chaque cellule se composait de trois parties : une chambre de travail qui servait de cuisine, une chambre à coucher où se trouvait un oratoire, et un atelier. L'eau de la fontaine de saint Bruno y était amenée par un canal en pierre. Tous ces édifices se groupaient entre la petite chapelle dont nous avons parlé et une église plus vaste destinée aux offices conventuels (1). »

(1) *Vie de saint Bruno*, par un religieux chartreux, p. 235.

En lisant cette description d'une vraie simplicité monacale, il nous semble parcourir les cloîtres et visiter les cellules de nos chartreuses modernes : les dimensions et la structure ont changé ; la pierre ciselée a remplacé le bois, d'humbles galeries sont devenues des cloîtres grandioses, un ermitage désolé a grandi dans les proportions d'un vrai monument, mais sans sortir du cadre tracé et dessiné de main de maître par le saint Fondateur. Les cabanes de Chartreuse du reste n'étaient pas sans douceurs ; il n'y a pas un Chartreux, nous en sommes convaincu, qui n'ait souvent soupiré après ce dénuement de la première heure, soupiré après l'eau pure de la fontaine jaillissant à la voix de Bruno, courant doucement et murmurant comme un souffle de prière de cellule en cellule, portée dans « son canal de pierre ». Quelle eau douce aux lèvres du Chartreux que cette eau-là ! quelle eau rafraîchissante pour son cœur ! quelle pensée touchante dans cette installation ! n'est-ce pas, à la lettre, le père désaltérant ses enfants ?

Tout le monastère se développait donc dans l'espace compris entre la chapelle de saint Bruno et l'église conventuelle. Que retrouve aujourd'hui de cette première Chartreuse le

visiteur du désert? des entassements de terre, des amas de pierres, des blocs de rochers, des décombres, des ruines! Une catastrophe épouvantable emporta en effet, en un instant, le cloître et les cellules; la chapelle de saint Bruno, l'église et une cellule (celle qu'avait habitée le saint) furent seules comme miraculeusement préservées dans l'effondrement de la montagne. Dom Le Couteux, dans ses *Annales* de l'ordre ad annum 1132) a laissé le récit du désastre de Chartreuse.

Revenons à la prise de possession définitive du désert par Bruno. La charte de fondation elle-même complétera ce point de notre étude. Nous la citons dans ses passages les plus importants :

« Maître Bruno et ses frères étant venus chercher une solitude pour l'habiter et pour s'y livrer au service de Dieu, un vaste désert leur a été cédé par moi, Humbert de Miribel, par Odon mon frère, et par les autres personnes qui ont ou qui prétendent avoir des droits sur ledit désert, savoir : Hugues de Talvon, Anselme Garcin; Lucie et ses fils, Rostang, Guigues, Anselme, Ponce et Boson, qui se sont rendus au désir de leur mère; Bernard Lombard avec ses fils; enfin Dom Seguin, abbé de la Chaise-

Dieu, du consentement de ses moines. Tous ont cédé aux frères susnommés tous les droits qu'ils prétendaient avoir... Ladite terre, avec ses limites ainsi désignées, a commencé d'être habitée par Maître Bruno et ses compagnons, l'an de l'Incarnation du Seigneur 1084, le quatrième de l'épiscopat de Hugues, évêque de Grenoble, qui approuve et confirme (1). »

Quels élans devait prendre la reconnaissance dans le cœur de Bruno ! Il le voyait bien maintenant, la Providence l'avait conduit comme par la main, lorsqu'il s'en croyait le plus abandonné ; aux emportements de la lutte succédait la fructueuse quiétude de la prière et de la paix. Nous allons être témoins de ces premiers ravissements d'ermite.

(1) Tromby, t. II, p. LVII.

CHAPITRE VI

VICISSITUDES DES PREMIÈRES ANNÉES

I. Vie pauvre et austère de Chartreuse. — II. Vocations et retraites. — III. Urbain II. — IV. Bruno mandé par le pape et Chartreuse abandonnée. — V. Le conseiller {du pape. — VI. Les compagnons de Bruno à Rome. — VII. Retour à Chartreuse. — VIII. Bref du pape en faveur des Chartreux. — IX. Bruno refuse l'archevêché de Reggio — X. Le pape le laisse enfin à sa vocation.

I

Un livre de raison ou un journal quelconque, de simples notes jetées en courant sur une feuille volante, auraient aujourd'hui pour nous un intérêt saisissant, en nous faisant pénétrer dans les secrets de cette vie intime de la première Chartreuse. Malheureusement, ces notes, ce journal et ce livre de raison n'existent pas; le Chartreux parle peu et il n'écrit guère. Les touristes étaient rares au onzième siècle, et les

relations de voyages plus rares encore. Quelques faits bien précis et quelques témoignages bien authentiques nous permettent cependant de tracer dans ses lignes générales le tableau vivant de ce premier ermitage.

Et d'abord, n'oublions pas la physionomie des premiers religieux qui ont abordé ce désert. Bruno est à leur tête, j'entends par la soif de l'immolation, l'ardeur de la sanctification et l'élan de l'amour; car nul moins que lui, ne songeait alors surtout, à exercer un principat quelconque. Ses compagnons, subjugués par sa foi, se sont mis à sa suite et l'ont pris pour maître; s'il leur donne des conseils, c'est surtout en leur donnant son amitié.

On pourrait dire que chaque religieux de cette première Chartreuse fut comme un idéal différent pour ces générations pieuses qu'on verra dans la suite des âges s'enrôler sous la bannière de Bruno. Le saint patriarche sera le modèle de tous les prieurs; Landuin encouragera l'humilité de tous ceux que la supériorité du talent pourrait exalter; Hugues ravivera la ferveur des vieillards; les deux Étienne stimuleront les plus jeunes; André et Guérin réchaufferont sans cesse le zèle des frères Convers.

Voilà bien « le petit troupeau » de l'Évangile!

Rien de plus pauvre, de plus piteux, de plus souffrant, de plus abandonné, que cette première famille religieuse de Chartreux. C'est le dénuement et le délabrement de la crèche.

C'est pire que la crèche : le ciel d'Orient est idéalement beau et clément; les nuits même sont douces, et le pauvre a toujours, pour adoucir sa misère, la tiédeur de l'atmosphère et la gaité d'un rayon de soleil. Dans les Alpes le soleil prodigue peu ses rayons, la nature y prend des façons de marâtre; les orages y sont effrayants, les neiges et les glaces y sont éternelles. Voyez-vous les premiers Chartreux, perdus dans ces montagnes, au plus fort des gelées, seuls, chacun dans sa cellule de bois, pendant les longues nuits et pendant les mois d'hivers sans fin?

Les bêtes féroces, les loups et les ours y étaient alors nombreux, comme en font foi les documents de l'époque; la rigueur des hivers les rendait agressifs et dangereux.

Approchons du couvent, pénétrons dans son enceinte, parcourons ces galeries ouvertes à tous les vents et qualifiées si pompeusement de « cloîtres » par Dom Guigues; entrons dans la chapelle en planches plus ou moins mal jointées; visitons ces cellules en bois encore : nous

devrons nous avouer que vraiment la pauvreté de Nazareth fut cependant moins dure que celle du nouveau monastère. Les religieux avaient été mis en possession d'immenses forêts, mais elles n'étaient la source d'aucun revenu, puisque toute exploitation était impossible; les prairies qui auraient pu nourrir des troupeaux étaient encore à créer. C'était toujours la souffrance au couvent, et souvent c'était la misère. Les bien-faiteurs étaient loin; ils ne pouvaient songer à subvenir à des besoins que Bruno tenait sans nul doute à laisser ignorer. L'eau arrivait, fraîche et abondante, par « le canal en pierre », dans la cellule de chaque religieux; on avait parfois du poisson pris dans le Guiers; « Savignon et Mollard » portaient fidèlement le pain noir cuit dans leur four : c'était assez pour ne pas mourir. C'était peut-être trop au gré des religieux; quand on se rend la vie si rude, la mort serait la délivrance. Chaque cellule avait « sa cuisine » et chaque religieux accommodait ses aliments; c'est dire du même coup ce qu'était le repas du Chartreux. Le jeûne et l'abstinence qui sont devenus un point essentiel de ce grand Institut, furent souvent à ses débuts une nécessité.

« J'ai vu les Chartreux, disait Guibert qui avait visité la Grande-Chartreuse en 1104; ils

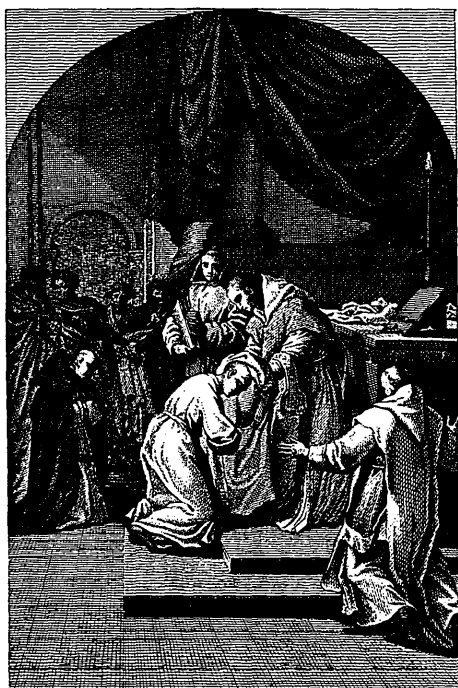
ont une riche bibliothèque, quoiqu'ils soient fort pauvres (1). » Cet hommage d'un contemporain et d'un touriste, était la preuve aussi que l'aliment dont on vivait et voulait vivre en Chartreuse, était surtout l'aliment spirituel, les livres, la doctrine. L'historien parle comme le touriste : « Ceux qui connaissent les lourdes charges qui pèsent sur nous, écrivait Dom Guignes, s'étonnent que nous ne soyons pas réduits à la mendicité (2). »

II

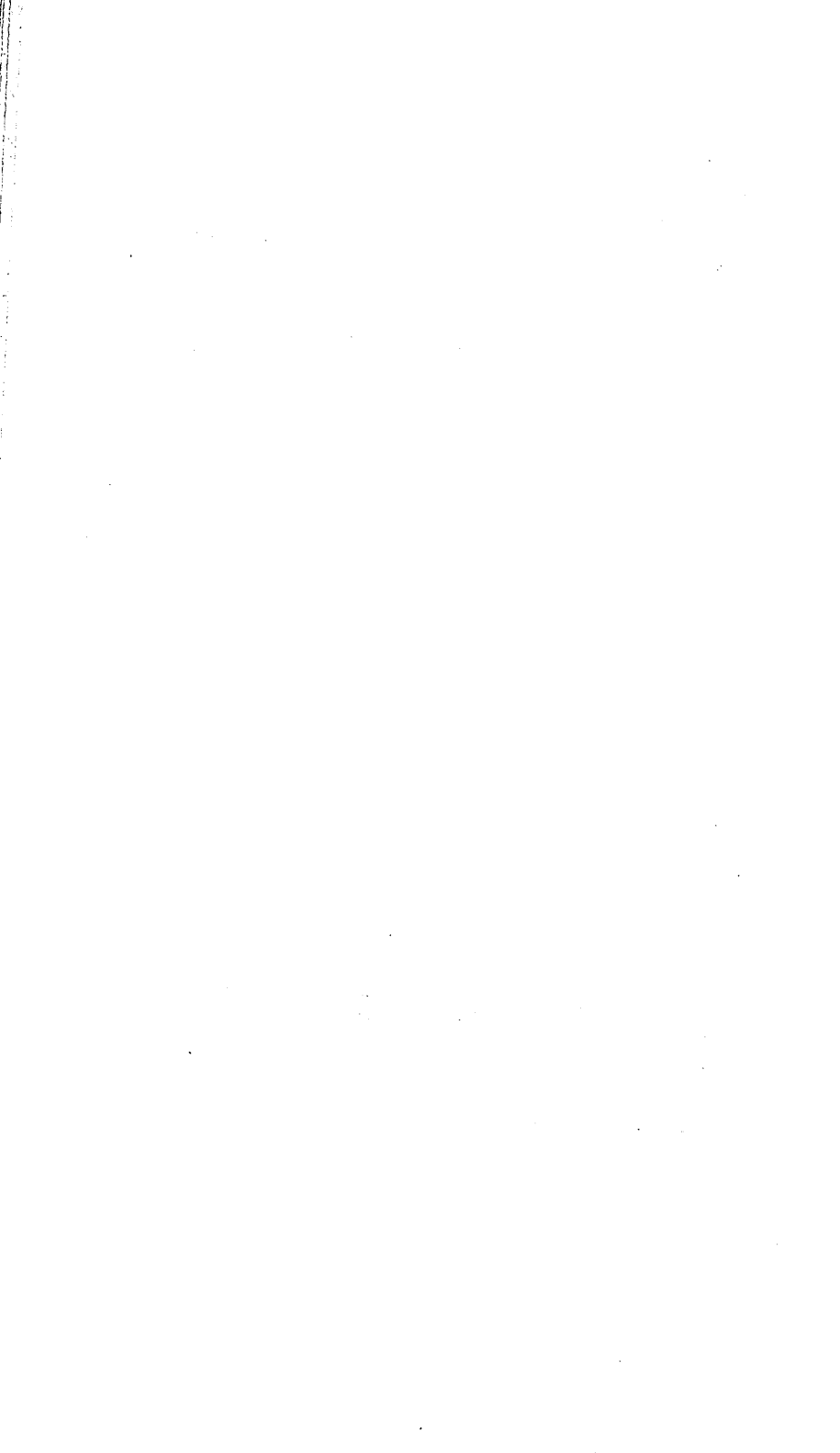
Par la grâce du Christ, la pauvreté et la souffrance ont perdu la pointe de leur aiguillon ; elles attirent et passionnent ; les âmes d'élite mettent comme un orgueil mystique à souffrir davantage et à être plus dénuées, pour ressembler un peu plus au Maître. Chartreuse dont on entendait de plus en plus prononcer le nom et vanter les vertus, prenait dans toute la région la force mystérieuse d'un aimant divin ; on allait vers ces montagnes comme vers un Sinaï, pour y entendre la voix de Dieu. Pour les uns, c'était la montagne de la transfiguration ; ils voulaient

(1) *De vita sua*, libr. I, cap. xi.

(2) *Consuetudines*, cap. xx.



SAINT BRUNO DONNANT L'HABIT DE CHARTREUX A DE
NOUVEAUX DISCIPLES (p. 166).



y planter leur tente et ne plus en descendre. Les vocations se manifestaient. Pour ne pas repousser tous ces saints désirs, Bruno dut autoriser passagèrement la cohabitation de deux religieux dans la même cellule, chose contraire à la pensée créatrice qui l'avait poussé au désert.

D'autres allaient à Chartreuse ranimer leur foi et refaire leurs forces pour le combat de la vie. Dès la première heure le cloître cartusien eut des retraitants; la sainte tradition prit racine sous le regard et par les soins de Bruno. Si le Chartreux devait être un grand bien dans l'Église et un puissant exemple, c'était surtout dans le clergé dont le relâchement ne connaissait pas de bornes, comme nous avons pu le laisser entrevoir. Le Chartreux devait être l'idéal du prêtre, un exemple vivant, une prédication incessante. On alla donc sans retard à Chartreuse entendre cette voix, contempler ce modèle et méditer cet idéal.

Nous avons sur ce point une fortune exceptionnelle, des anecdotes charmantes, comme un extrait de journal sur cette vie au désert. C'est un tableau plein de fraîcheur et de poésie; le R. P. Dom Guigues le trace dans sa vie de saint Hugues.

Nous croyons devoir rappeler ici que le saint

évêque de Grenoble fut à la fois l'ami intime de Bruno et plus tard, l'ami de Dom Guigues.

Or, saint Hugues était souvent retraitant de Chartreuse. « Il était avec les religieux non comme un supérieur ou comme un évêque, mais comme un compagnon ou un frère très humble. Si on l'avait laissé faire, il se serait volontiers employé à rendre à tous les ermites les derniers services. En voici la preuve. Le vénérable prieur de Saint-Laurent, Guillaume, plus tard abbé de Saint-Théofred, s'était, lui aussi, lié d'une religieuse affection à Bruno. Comme à cette époque les cellules soumises à la direction de celui-ci étaient habitées chacune par deux religieux, le prieur partageait souvent le logement du bienheureux Hugues. Or, il se plaignait amèrement à Maître Bruno de ce que l'évêque lui ravissait presque toutes les occupations humiliantes du ménage de la cellule, et se conduisait à son égard, non pas même comme un compagnon, mais comme un valet. « Il ne me permet pas, disait-il tristement, de toucher aux œuvres serviles qui, selon l'usage, doivent être accomplies à tour de rôle : il prend tout pour lui (1). »

(1) *Vita Sancti Hugonis Gratian.*, cap. III, n° 12.

Bruno pris pour arbitre dans ce différend entre le prieur de Saint-Laurent et l'évêque de Grenoble; l'évêque disputant à son compagnon, et avec avantage, l'honneur de balayer une cellule, d'attiser le feu, de faire bouillir la marmite, ou de laver la vaisselle : voilà des scènes dignes des premiers Pères du désert et qu'on ne trouve que parmi les saints.

Hugues, dévoré de la soif du renoncement, voulait vendre ses équipages, en donner le prix aux pauvres, et faire à pied ses courses épiscopales. Bruno ne le souffrit pas; et, soit qu'il redoutât quelque tentation de vaine gloire, soit par peur du reproche de singularité auprès des autres évêques, il persuada au saint de renoncer à son projet. Tout conseil tombé de cette bouche devenait un ordre pour ce rare prélat; il garda ses attelages. Dans la même soumission à son ermite devenu son directeur, il resta à la tête de son diocèse dont il voulait se démettre entre d'autres mains.

N'ayant pu se faire Chartreux au gré de ses désirs, saint Hugues prolongeait le plus qu'il pouvait son séjour en cellule. Je dis le plus qu'il pouvait, car Bruno devenait comme un peu cruel pour son saint ami; il le congédiait, en le gourmandant tout affectueusement : « Allez à

vos brebis, lui disait-il souriant, *ite ad oves*; n'oubliez pas ce que vous leur devez. » Et saint Hugues reprenait tristement son bâton de voyage; et Bruno, pour lui accorder encore une consolation, l'accompagnait jusqu'aux limites du désert. Là, ils se donnaient une dernière étreinte, se disaient adieu, et toujours au revoir!

Pèlerins de Chartreuse, vénérez un petit monument qui garde le souvenir de ces douloureuses séparations de deux saints; c'est la chapelle de saint Hugues. Elle a été élevée à l'endroit même que foulèrent leurs pieds et où leurs mains se séparaient. Cet endroit était autrefois appelé Javonet. Cette chapelle fut bâtie et dédiée à saint Hugues en 1535 par le R. P. D. Jean Guilhaud. Au-dessus du gradin de l'autel, on voit encore une très vieille inscription en caractères gothiques : « *Initium terminorum et immunitatis domus cartusiæ*, ici commencent les limites privilégiées de la maison de Chartreuse. Comme les femmes ne pouvaient entrer dans le désert pour visiter Notre-Dame de Casalibus, le pape Paul III, par un bref du x des calendes de novembre 1540, étendit à l'oratoire de Saint-Hugues les indulgences attachées à celui de Casalibus (1). »

(1) Chorier, *Estat politique*, III, p. 266.

Tout est relique et souvenir dans ce désert, maintenant.

La vie s'y écoulait pauvre et heureuse ; c'était le port tranquille à l'abri des tempêtes de la haute mer.

III

La barque de Pierre était toujours en effet violemment agitée par les flots. L'empereur d'Allemagne restait fidèle à toutes ses prétentions, et tenace dans toutes ses persécutions ; l'antipape Guibert entretenait toutes ces prétentions royales et s'en faisait une arme pour se maintenir par la force dans les domaines de Saint-Pierre : C'était toujours la lutte violente.

Le grand Grégoire VII venait de mourir comme en exil, loin de Rome, la ville de son siège, et les armes à la main. Expirant à Salerne, le 25 mai 1085, il s'écriait tristement : « J'ai aimé la justice et haï l'iniquité, c'est pourquoi je meurs en exil. — Vous ne pouvez, Seigneur, reprit un des évêques qui l'assistaient, mourir en exil ! Vicaire du Christ et du prince des Apôtres, toutes les nations vous ont été données en héritage. »

Grégoire VII mourant avait désigné trois

grands noms aux suffrages, pour l'élection au Souverain Pontificat : Hugues, l'impétueux légat que nous avons vu fulminer les sentences de déposition et d'excommunication contre les prélats indignes : Didier, abbé du Mont-Cassin et Odon, évêque d'Ostie. C'était par le cloître que Dieu voulait régénérer son Église ; c'était dans le cloître qu'il préparait et façonnait les grands papes et tenait en réserve les sages conseillers.

L'abbé du Mont-Cassin était élu pape aux fêtes de la Pentecôte de l'année 1086. En septembre 1087, il rendait le dernier soupir et le 12 mars 1088, Odon, évêque d'Ostie, était donné pour successeur à Victor III. C'était encore une fleur du cloître. Ce nom est inséparablement lié à celui de Bruno et il s'impose à nous dans notre étude. Un mot à son sujet.

Bruno avait vite remarqué au nombre de ses auditeurs de Reims un jeune seigneur de Châtillon-sur-Marne, Odon de Lagéry. Il avait les qualités de l'esprit et les qualités du cœur ; sa vertu égalait sa science ; tout jeune encore on le vit paraître comme chanoine et archidiacre de Reims. Or, on apprit tout à coup qu'Odon venait de tout laisser pour s'enfermer dans l'abbaye de Cluny. Saint Hugues en était l'abbé.

En fuyant les honneurs, Odon prenait la route qui devait l'y ramener éminemment. Désirant avant tout le bien de l'Église, l'abbé de Cluny signala bien vite à Grégoire VII son nouveau religieux et il dut prendre le chemin de Rome. Le grand pape qui se connaissait en hommes lui donna sans retard la confiance dont il était digne : il en fit son principal conseiller, le nomma évêque d'Ostie, et voulut l'avoir pour légat auprès du tyran d'Allemagne. Odon était dès lors sur les marches du trône pontifical. Quand l'élection l'y fit monter, il était prêt.

Grégoire VII mort, un nouveau Grégoire a surgi ; que l'empereur d'Allemagne n'en ignore. Dès les premiers jours de son pontificat, s'adressant aux évêques allemands, Urbain leur annonce en ces termes ces résolutions : « Ayez toute confiance en moi, comme en notre bienheureux Père le pape Grégoire. Ce qu'il a rejeté, je le rejette ; ce qu'il a condamné, je le condamne ; ce qu'il a aimé est aussi l'objet de toute mon affection ; enfin, tous ses sentiments, je les partage et je veux les suivre (1). »

Le roi de France, Philippe I^{er}, n'aura pas plus de repos dans son adultère avec Bertrade

(1) *Patrol.*, t. CLI, col. 284.

qu'il n'en eut dans ses débauches de jeunesse ; Urbain II parlera comme Grégoire VII. Le pape des Croisades fut un grand pape. Les grandes fêtes de Clermont, en célébrant les immortels anniversaires, ont replacé dans tout son jour cette grande et noble figure du croisé.

Nous emprunterons volontiers la parole d'un grand cardinal français, Mgr Langénieux, pour donner à notre pensée plus de précision et d'autorité.

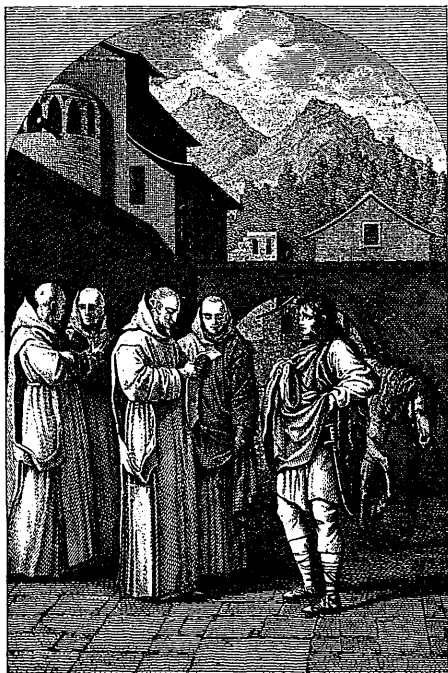
« Honorer Urbain II, s'écriait l'éminent successeur de saint Remi, c'est payer un tribut d'hommage à celui qui fut, au onzième siècle, l'un des principaux agents de la civilisation chrétienne et européenne...

« C'est faire revivre aux yeux de tous les patriotes le premier et principal auteur du prestige incomparable dont jouit le nom français en Orient (1). »

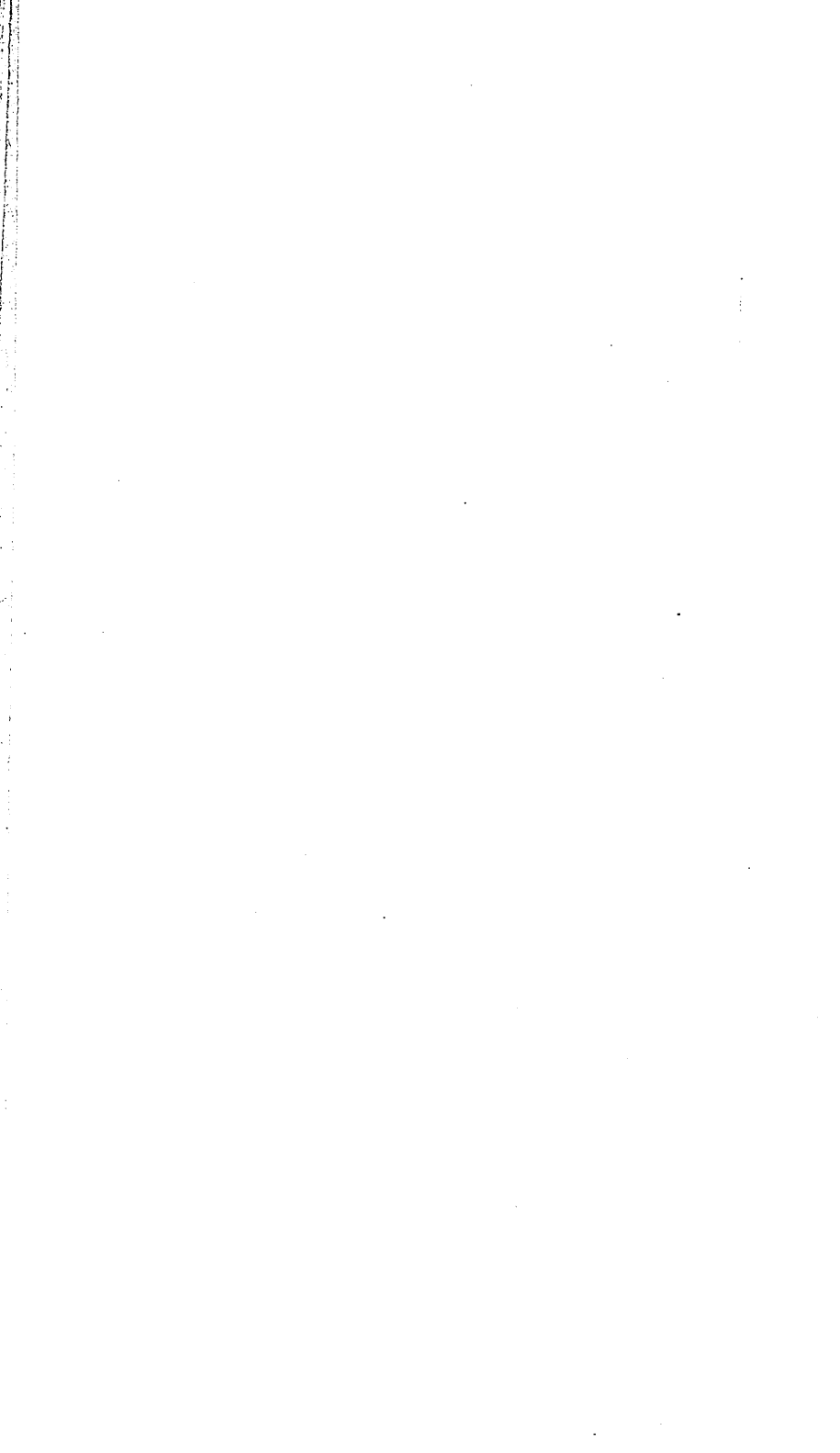
IV

Sans retard, le regard scrutateur du nouveau pape se promena sur le monde pour choisir les ouvriers vaillants qu'il pourrait associer à son

(1) Lettre pastorale de S. Ém. Mgr Langénieux.



LE MESSENGER D'URBAIN II ARRIVE AU DÉSERT DE
CHARTREUSE (p. 174).



grand labeur. Il se tourna vers la France sa patrie, et il alla dans les cloîtres.

Il mandait auprès de lui Raynald, l'archevêque de Reims ; il invitait saint Anselme, alors abbé du Bec ; il sollicitait le saint abbé de Cluny, Hugues, les priant d'accourir auprès de lui, « si c'était possible ». Il songea aussi, il songea surtout, disons-nous, à son ancien maître, à son premier maître, Bruno ; car si pour les autres personnages il n'avait fait qu'une prière, au Père des Chartreux, il intimait un ordre. Le messager qui apporta à Chartreuse la désolante nouvelle, y arriva vers le mois de mars 1090, d'après le calcul des Bollandistes. Ce fut comme un éclat de la foudre dans ce grand silence du désert. La scène fut déchirante parmi les Chartreux. Je puis dire que j'en ai été le témoin, en considérant la toile de Lesueur. Elle porte le numéro 578.

Par je ne sais quel mystérieux effet du génie du peintre, plus on regarde cette figure de Bruno, plus cette âme semble meurtrie. Du reste, cette douleur est calme comme la douleur d'un Chartreux doit l'être ; la bouche n'articule pas un mot, le regard se cache sous la paupière, et la longue tunique blanche du religieux tombe droite et bien fixe, sans laisser soupçonner le

moindre soubresaut de la nature révolutionnée.

Les compagnons de Bruno sont à ses côtés; leur résolution paraît bien arrêtée déjà : si leur Père quitte la Chartreuse, ils la quitteront aussi.

La scène que Lesueur a rendue vivante, nous avait été racontée par Surius. Nous en citons le passage qui résume assez bien un récit assez long.

« Vous êtes notre père bien-aimé, disaient les Chartreux en larmes. En votre absence, à qui aurons-nous recours? Nous serons, hélas! comme des brebis sans pasteur. Sans doute l'obéissance vous appelle auprès du Souverain Pontife; mais ne nous est-il pas permis de vous suivre? La charité nous unit dans le Christ; la mort, la vie, aucune créature ne saurait briser ce lien (1). »

La missive du Souverain Pontife ne laissait place à aucune équivoque, c'était bien un ordre formel qu'elle contenait; il ne restait à Bruno que le parti de l'obéissance, et il n'était pas homme à hésiter pour le prendre. Il partit, quittant son désert, son cher désert; il partit,

(1) Surius, *Vie de saint Bruno*, chap. vi.

passant comme sur le corps de ses enfants qui voulaient lui barrer la route; il partit, nouvel Abraham, immolant de ses propres mains son Institut naissant.

Après les scènes de désespoir qui venaient de lui déchirer le cœur, il ne pouvait se faire aucune illusion, et garder l'espérance. Il nomma néanmoins Dom Landuin pour le remplacer auprès de ses religieux, plutôt pour dissimuler ses craintes que pour les apaiser. Les événements confirmèrent sans retard ses cruelles appréhensions : Chartreuse était abandonnée! les religieux l'avaient quitté presque en même temps que Bruno! La nouvelle en arriva au désolé Fondateur sur le chemin de Romè, à Grenoble sans doute. Accompagné du saint évêque son ami, Hugues, il partit sans retard pour la Chaise-Dieu; il allait faire rétrocession à l'abbaye de son cher ermitage. Seguin, l'abbé de ce monastère, avait été un des principaux donateurs de Chartreuse, nous l'avons vu. Ne fallait-il pas, au moins, assurer la légitime possession de la pieuse solitude, et en écarter pour toujours tous les envahissements profanes? Dans sa douleur Bruno n'oubliait pas la prudence. Ces détails matériels réglés, il reprit les chemins de l'Italie dont il avait dû s'écarter

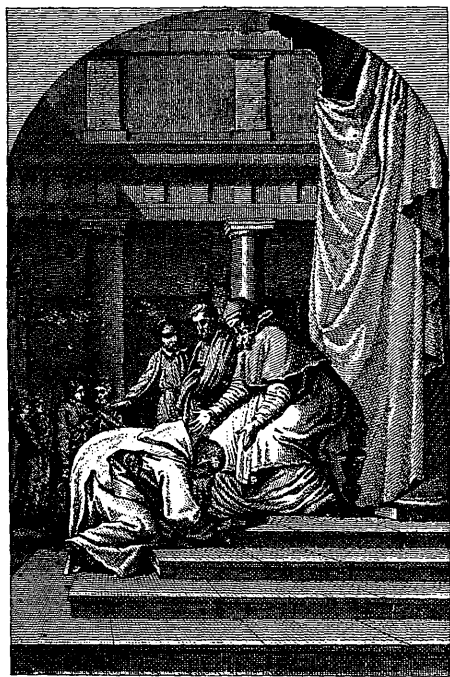
quelques jours. Un ou deux de ses religieux l'accompagnaient.

Les fils de tant de larmes ne pouvaient périr, dirons-nous en comparant les douleurs de Bruno aux douleurs de Monique. La présence de ces enfants restait pour le père une consolation et une espérance ; la blancheur de leur tunique monacale prenait l'éclat d'un drapeau. Oui, tout en passant les Alpes, Bruno gardait l'espoir de les repasser un jour, et de voir encore son désert refleurir. Au service de Dieu, l'obéissance est l'héroïque vertu des victoires, *Vir obediens loquetur victorias!*

On était au mois de mars de l'année 1090 : six ans s'étaient écoulés depuis le jour où « les Ermites » avaient pris possession du désert.

V

A la voix du pontife romain, Bruno était parti. Il était bien l'homme que conseillera bientôt saint Bernard au pape Eugène III, l'homme de l'apostolique indépendance et de la résolution virile. « Ne faites pas venir près de vous, disait au pape le grand abbé de Clairvaux, ceux qui désirent et recherchent les honneurs, mais



SAINT BRUNO SE JETTE AUX PIEDS D'URBAIN II
(p. 179).

ceux qui les craignent et les fuient ! Faites violence à ceux-ci et forcez-les d'entrer dans votre palais. C'est sur eux que votre esprit pourra se reposer (1). » Dans cette foi et dans cette confiance, Urbain II avait appelé son ancien maître de Reims. Le creuset de la souffrance, depuis, lui avait donné les solides ressorts qui meuvent les grandes âmes ; il avait poursuivi l'hérésie en Bérenger, jusque dans ses dernières subtilités ; il n'avait pas craint de se poser, seul, en face d'un simoniaque tout-puissant. Les plaies de l'Église lui étaient connues, il était prêt pour servir de conseiller à un grand pape.

Il arriva à Rome vers le commencement du mois d'avril de cette même année 1090. Le pinceau de Lesueur a reproduit cette scène.

L'Ermite est aux genoux du pape, mais ce n'est pas à ses pieds qu'Urbain II veut voir Bruno, c'est sur son cœur. Et le pontife se penche pour le relever, et il lui tend les bras, avec une ampleur, avec une vivacité, qui révèlent les tressaillements de son âme.

Les circonstances dans lesquelles Bruno arrivait à Rome expliquent tout naturellement l'émotion de cette scène. Jamais, plus qu'en ce

(1) Saint Bernard. *De Consideratione*, lib. IV, cap. iv.

moment, Urbain n'avait eu besoin de réconfort, d'ami et de conseiller. Cette même année Henri d'Allemagne avait passé les frontières, envahi la Lombardie, brûlé et ravagé les terres du duc Guelfe; les partisans de l'antipape à Rome s'agitaient de nouveau, et le sacrilège Guibert sentait renaître toutes ses espérances. Sans retard Henri IV portait le siège devant Mantoue qui dut capituler le 11 avril 1091. Cette éventualité avait été prévue, ainsi que la défection de Rome que le pape avait quittée dès cette année. Il s'était retiré en Campanie.

A Rome, Bruno ne pouvait oublier ni la Chartreuse, ni Grenoble, ni ses religieux, ni son ami le saint évêque. Dès les premiers jours, dès les premières heures de son arrivée à la cour pontificale, il voulut en donner un touchant témoignage. Sous son inspiration évidente, en date du 1^{er} avril 1090, nous voyons Urbain II adresser à saint Hugues une lettre qui devenait un hommage des plus flatteurs pour un évêque : toutes ses possessions et tous ses privilèges étaient confirmés et placés « sous la garde spéciale » du Saint-Siège. C'était une de ces délicatesses que le cœur seul inspire; c'était Bruno saluant de Rome par un bienfait son incomparable ami. Ce rescrit pontifical en effet,

a marqué d'une façon certaine, pour les auteurs chartreux, la date de l'arrivée à Rome du saint Fondateur.

Au milieu du tumulte et des encombrements de la cour romaine, il restait moine et solitaire. Il jetait ses regards sur le monde, il sondait les maux de l'Église, il en recherchait les remèdes, pour tout soumettre ensuite aux délibérations des conciles. C'était « pour leur préparation » surtout, que le pape avait voulu se réserver le profond savoir de l'ancien Écolâtre de Reims. Mais le cœur de Bruno était ailleurs; il était à ses disciples comme celui des disciples était au maître.

On le vit bientôt.

VI

Les abeilles, paraît-il, suivent partout la mère-abeille; elle ne vivrait pas sans son essaim et l'essaim n'existerait pas sans elle. Bruno avait un essaim, petit essaim, bien cher essaim, pour lequel il éprouvait toutes les tendresses d'une mère.

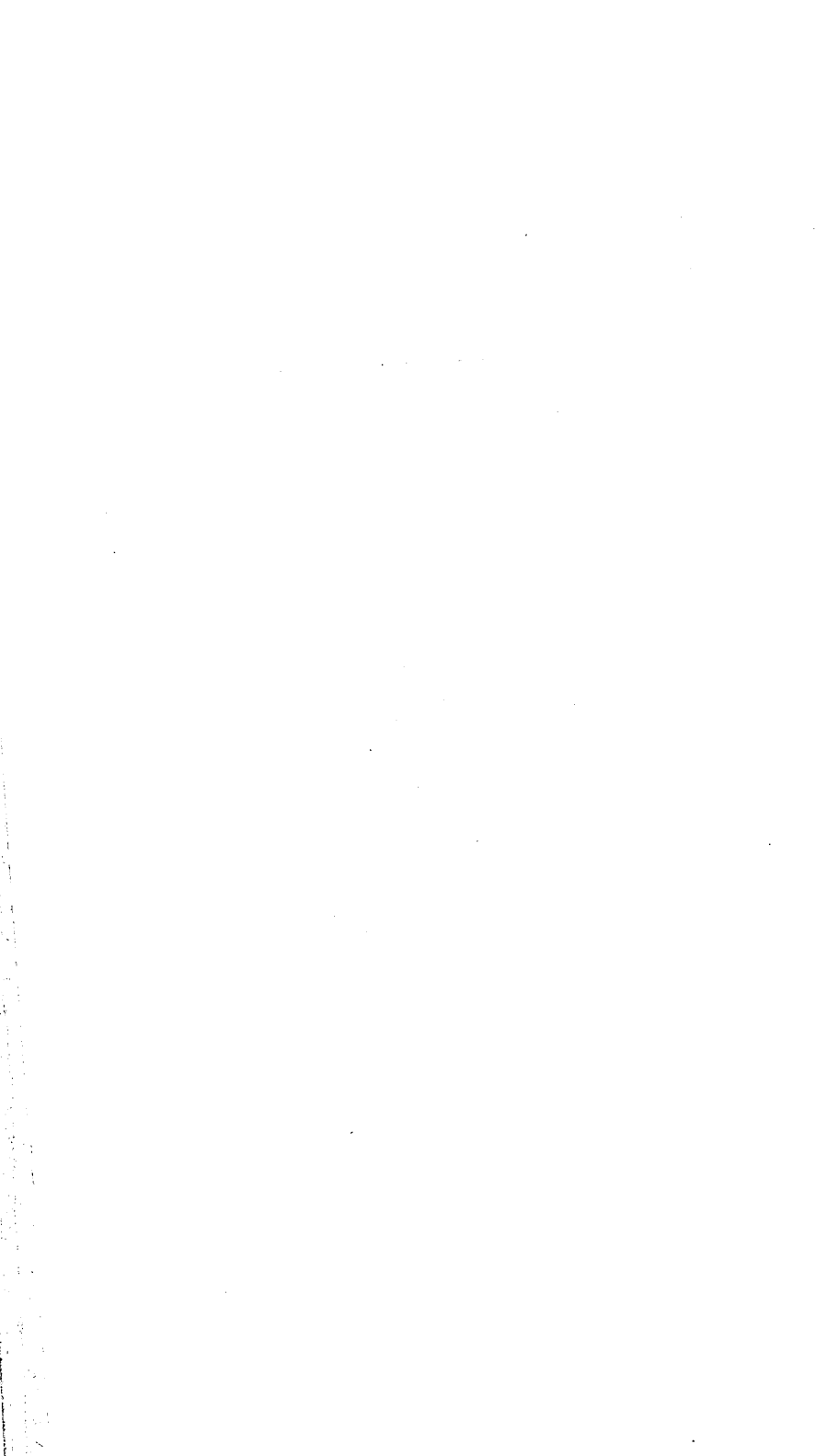
Peu de temps après son arrivée à Rome, tous ses religieux, mystiques abeilles, étaient venus

l'y rejoindre. Ils en avaient fait comme le serment au moment de la séparation; « la mort, la vie, rien ne pouvait les séparer » ! Ils tenaient parole, ils arrivaient. Bruno n'en fut ni surpris, ni peiné; sûrement même il ne tarda pas à entrevoir les voies miséricordieuses de Dieu sur son humble serviteur. En tout cas, tant de fidélité à un ami, tant d'ardeur pour la sanctification, tant de soif de pénitence, devaient inévitablement attirer fortement l'attention d'un pape tel qu'Urbain II; l'arbre qui avait produit en si peu de temps des fruits d'une telle maturité et d'une si rare saveur, était planté en bonne terre et avait des racines profondes. Il fallait bien se garder de l'abattre ou de le laisser dépérir. Urbain II fit le meilleur accueil aux compagnons de Bruno.

Il leur donna pour séjour, selon toutes les apparences, les anciens Thermes de Dioclétien. C'était une solitude qui pouvait convenir à des ermites; il était conforme aussi à la sagesse et à la tradition des papes de faire un théâtre de pénitence et de pureté du théâtre des grandes orgies et des immondes voluptés romaines. Les papes n'ont jamais détruit les monuments païens, ils les ont purifiés et christianisés : le Panthéon a été dédié à tous les saints; le Christ



SAINT BRUNO EXAMINE LE PLAN DE LA CHARTREUSE
DE ROME (p. 183).



a été adoré où Satan recevait l'encens et les victimes. C'était encore, cela, la politique de Rome la païenne; elle ne détruisait pas les peuples que son bras faisait passer sous son joug; elle se les assimilait en les colonisant.

Par cet esprit de colonisation chrétienne, une Chartreuse, quelque provisoire qu'elle pût être, s'éleva sur les Thermes de Dioclétien, l'une des principales merveilles de Rome païenne. L'année suivante, Urbain II datait de Bénévent où il tenait concile, la concession faite à Bruno de l'église de Saint-Cyriaque, aux Thermes de Dioclétien :

« Urbain, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre cher fils Bruno de Cologne, salut et bénédiction apostolique... Cher fils Bruno, qui demeurez auprès de nous et travaillez à la *préparation des prochains conciles*, vous nous avez exposé que, d'après les règles de la *religion* que vous avez instituée, vous ne devez habiter que dans les *lieux solitaires* et les déserts, non dans les camps et dans les centres populeux. Voulant donc dans notre paternelle sollicitude exaucer vos désirs, et vous permettre de persévérer dans la solitude où vous vous entretenez avec Dieu, nous concédons, à votre Paternité, par l'autorité des présentes,

l'église et le titre de saint Cyriaque martyr, aux Thermes de Dioclétien (1). »

Bruno, pour les raisons que nous allons dire, fut détourné de fonder une Chartreuse en ce lieu. Plus tard cependant, ses fils prirent possession de l'ermitage offert au saint patriarche. Le génie de Michel-Ange transforma une des salles des Thermes, et en fit l'église des Chartreux, monument grandiose et splendide dédié à sainte Marie des Anges. La statue célèbre de saint Bruno, due au ciseau du sculpteur parisien, Houdon, en faisait l'ornement. Ce marbre est un chef-d'œuvre et il est vivant : « Il parlerait, disait un pape en le contemplant, si sa règle ne le lui défendait. » Les Chartreux ont été chassés de leur asile, la révolution s'en est emparée ; mais l'église des Thermes reste comme un monument élevé à la gloire de Bruno, et rappelle les services rendus par lui à la papauté et à l'Église.

La pensée de Bruno avait pris corps enfin ; aux yeux du pape « il avait institué une religion », et d'après les règles qu'il s'était tracées, il ne pouvait habiter que dans « les déserts et les lieux solitaires ». L'acte pontifical que nous

(1) Tromby, t. II. App., p. LX.

venons de citer nous donne donc comme un article fondamental des constitutions cartusiennes.

VII

Les Thermes de Dioclétien, il faut l'avouer cependant, étaient bien rapprochés de Rome, pour répondre aux aspirations érémitiques. Le bruit des dissensions et des agitations qui troublaient sans cesse la capitale du monde catholique y avait toujours quelque retentissement; les attaques qu'on pouvait redouter en ces temps de schisme, de la part de l'antipape ou de l'empereur, tenaient les religieux dans une préoccupation continuelle, le silence cartusien ne pouvait régner en tel lieu. D'autre part, Bruno se devait à sa charge; il ne pouvait vivre de la vie de ses enfants et au milieu d'eux.

Les désillusions arrivèrent vite et complètes, au milieu du petit essaim parti brusquement de la ruche de Chartreuse : ils avaient retrouvé Bruno, leur père, mais ils ne le possédaient qu'à moitié; leur solitude était troublée, ils ne pouvaient qu'imparfaitement se livrer aux douceurs de la contemplation. Chartreuse abandonnée revint vite à leur esprit avec toutes ses

horreurs enchanteresses : le Grand-Som, les précipices, les rochers abrupts, le bruit des torrents, tout cela manquait à leur âme. La résolution fut prise sans retard de repasser les Alpes et de regagner Chartreuse. Urbain II intervint avec son autorité souveraine pour redonner à ces saints religieux le foyer de leur vie.

Bruno avait fait cession de Chartreuse à Seguin, abbé de la Chaise-Dieu, et à toute sa congrégation. Sans retard Urbain II notifia à Seguin de rendre aux Chartreux leur monastère. « Nous prions votre charité, disait le pape, et en même temps nous lui ordonnons de remettre ce monastère dans sa première liberté. Quant à l'acte de cession que notre fils Bruno avait fait à l'occasion de la dispersion de ses frères, rendez-le par amour pour nous, afin que ce lieu recouvre ses anciennes franchises. A cette condition, en effet, les Frères, qui s'étaient éloignés et qui sont revenus sous l'inspiration de Dieu, consentent à demeurer dans leur ermitage (1). »

Pour prévenir toute résistance et résoudre sans retard toute difficulté qui aurait pu surgir du côté de la Chaise-Dieu, le pape adressa un

(1) Tromby, t. II, App., p. LX.

nouveau bref à l'archevêque Hugues de Lyon, et à l'évêque saint Hugues de Grenoble, leur enjoignant de faire toute diligence pour que les Chartreux rentrassent en possession de leur solitude.

« Urbain... à ses vénérables frères Hugues, archevêque de Lyon et Hugues, évêque de Grenoble, salut et bénédiction apostolique... Récemment il nous a été déclaré par Maître Bruno que la montagne de Chartreuse sur laquelle, pendant plusieurs années, ses frères ont habité, était occupée en ce moment par l'abbé Seguin. A ce sujet, nous ordonnons à votre sagesse par nos lettres apostoliques, de faire en sorte, toutes choses sagement pesées, que cette solitude soit immédiatement rendue aux frères susnommés (1). »

Un désir manifesté par Bruno et le Père des fidèles, devenait un ordre pour un religieux du caractère de l'abbé : il fit avec empressement rétrocession de Chartreuse « au frère Landuin désigné par Maître Bruno, ainsi qu'aux religieux placés sous son autorité et à leurs successeurs ». Et comme ce don avait été fait par Maître Bruno, en présence de la communauté,

(1) *Saint Bruno*, par un Chartreux, p. 329.

dans le Chapitre même, et en présence de Hugues, évêque de Grenoble, « Moi donc, ajoutait frère Seguin, abbé de la Chaise-Dieu, avec le consentement de mes frères, je leur ai abandonné à eux et à leurs successeurs, le territoire de Chartreuse entièrement affranchi, soumis à leur volonté et livré à leur pouvoir. Mais l'acte que Bruno nous avait remis n'a pas été rendu, parce qu'il n'a pu être retrouvé dans notre Chapitre, malgré la sentence d'interdit qui a été portée à l'appui de cette recherche. Si on le retrouve jamais, il leur appartient de droit.

Fait en l'an de l'Incarnation du Seigneur 1090, le quinze des calendes d'octobre (17 septembre). Moi, Seguin abbé, j'ai signé, et j'ai confirmé entièrement cette charte en présence de l'archevêque Hugues (1). »

Les Chartreux reconnaissants ont placé cette charte de rétrocession en tête de leur cartulaire, en réservant pour les abbés de la Chaise-Dieu le glorieux titre de *Pères* et de seconds *Fondateurs*.

Quand tout semble perdu, tout se trouve mystérieusement réparé tout d'un coup : six mois à peine les cellules de Chartreuse étaient

(1) Tromby, t. II. App., p. LIX.

restées vides ! les religieux les avaient abandonnées au mois de mars 1090 ; ils y rentraient en septembre de la même année.

VIII

Les enfants partirent seuls ; le père resta auprès du Pontife avec un religieux du nom de Guérin mais différent du frère laïque, l'un des sept premiers Chartreux. Urbain II ne fit pas attendre longtemps un nouveau témoignage de la particulière dilection qu'il avait pour le nouvel Institut. C'était un bref adressé « à ses fils chéris Bruno, Landuin, et les autres frères... appelés par le Seigneur, fils très chers, à habiter sous la tente que lui-même vous a préparée sur la montagne de Chartreuse, jouissez de la joie et de la tranquillité que donne la contemplation des choses saintes... Nous agréons volontiers l'objet de vos prières, et c'est avec une affection toute paternelle que nous félicitons votre fondation, car le désert même que vous avez voulu habiter pour votre repos, reste placé sous la protection particulière du Siège apostolique... Aussi nous confirmons avec faveur et bonté l'élection de votre premier prieur Landuin, que

vous avez créé récemment, et nous approuvons ce que vous aurez résolu pour l'honneur de Dieu et l'extension de votre Institut. Donné à Bénévent en l'année 1091 (1). »

Ce bref a une importance exceptionnelle pour la famille cartusienne : c'est la première approbation de l'Ordre par l'autorité papale. Il nous fait connaître aussi un nouveau point des constitutions pratiqué chez les Chartreux dès le temps de saint Bruno, tout comme il l'est aujourd'hui après huit siècles : l'élection, pour la création des prieurs.

En rentrant à Chartreuse, les religieux trouvèrent encore saint Hugues sur le siège de Grenoble, Hugues leur ami et leur fondateur après Bruno. Ce retour fut pour l'évêque une grande consolation, et pour les moines un encouragement nécessaire.

Sans doute la mère-abeille manquait à la ruche, mais ses exemples, ses leçons, son esprit et son cœur, tout s'y trouvait; tout parlait de Bruno à Chartreuse. Il y avait sa cellule qu'on se disputerait l'honneur d'habiter, il y avait la grotte qu'il chérissait, il y avait la fontaine jaillie à sa voix. Le saint évêque reporterait

(1) *Vie de saint Bruno*, par un Chartreux, p. 332.

sur les enfants la vive tendresse qu'il avait pour le père; il viendrait encore à Chartreuse et il y retrouverait encore la voix de Bruno; l'empreinte de son âme s'y retrouverait partout comme l'empreinte de ses pas.

IX

Bruno était moine, moine pour le désert, et il ne voulait être que cela. S'il gardait une ambition et s'il caressait une espérance, c'était bien celle-là : se replonger un jour dans ses solitudes.

On eut un témoignage éclatant de ses sentiments. Dans le courant de l'année 1090, le siège métropolitain de Reggio, en Calabre, devint vacant par la mort d'Arnoul son titulaire. Ce siège avait pris une importance exceptionnelle, depuis que les princes normands régnaient en Sicile et dans le sud de l'Italie. Dès les premiers mois de son pontificat, Urbain avait cherché à les gagner encore plus à la cause catholique. Il y avait pleinement réussi; ces princes étaient devenus son appui le plus ferme dans les luttes armées que devait soutenir le pontife romain contre les schismatiques toujours menés au combat par le

tyran d'Allemagne. Ces circonstances donnaient un rôle prépondérant à l'archevêque de Reggio, dans la défense de l'Église. Ce rôle, nul ne pouvait le soutenir à l'égal de Bruno. Ce fut sur lui que se portèrent les suffrages dirigés par le comte Roger, selon les désirs d'Urbain II. Bruno ne voulait être que moine ; il refusa l'archevêché.

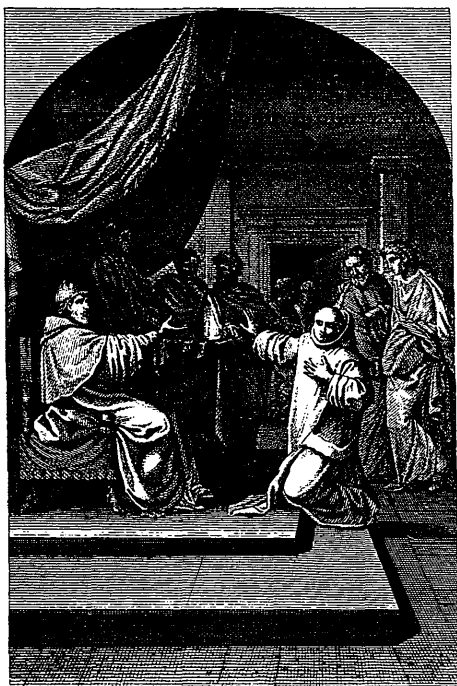
Lesueur a su peindre au vif cette scène touchante de l'humilité du grand Ermite.

On croirait que ces tableaux de Lesueur sont des instantanés, tellement il y a de vie, de spontanéité et de sentiment.

On dut faire une nouvelle élection.

L'élu fut Rongier, bénédictin de la Cava, ancien élève de Bruno à Reims, au sentiment de quelques auteurs.

Une telle persévérance dans l'éloignement de toute dignité devait impressionner vivement l'âme d'un grand pape, et finir par toucher son cœur. Urbain ne pouvait consentir à se passer des lumières et des conseils dont il sentait le prix chaque jour davantage ; il lui paraissait cependant cruel de résister indéfiniment aux aspirations les plus hautes et aux sollicitations de tous les jours. Bruno devait renoncer à revoir son cher ermitage de Dauphiné, mais il pourrait fonder une Chartreuse en Italie : telle



SAINT BRUNO REFUSE L'ARCHEVÊCHÉ DE REGGIO EN
CALABRE (p. 192).

fut la détermination à laquelle s'arrêta le Souverain Pontife. Dans cette pensée, il accorda au saint Ermite la pleine possession de l'église de Saint-Cyriaque, comme nous l'avons déjà dit. Mais les raisons qui avaient éloigné les compagnons de Bruno des Thermes de Dioclétien, devaient empêcher aussi leur Père de s'y fixer.

X

La Providence avait ses vues; Bruno devait être en Calabre. Il avait refusé d'en être l'archevêque; il sera au comble de ses vœux, en s'y ensevelissant comme moine. C'est sa vocation. Dieu l'a donné à la terre et à son siècle pour en être le guide et le sauveur. Bruno est pour son siècle ce que furent pour le leur, Paul et Antoine, ce que furent Jérôme, Augustin, Benoît, François d'Assise, Ignace et Vincent de Paul. Bruno est un apôtre, mais il a son apostolat tout particulier; ce n'est ni celui de la parole, ni celui de la charité : c'est celui de l'exemple. En courant au désert avec ses six compagnons, en immolant sa vie à sa foi, Bruno démontre plus péremptoirement la vérité et la sublimité des dogmes catholiques qu'en

dissertant à travers des volumes. S'il faut croire des témoins qui se font égorger, il faut croire deux fois ceux qui s'immolent de leurs propres mains.

Bruno avait la fortune, et il l'abandonne ; son nom était dans la gloire et il la fuit : il ne veut rien, rien, de ce que des prélats dégénérés convoitent et recherchent. Il ne veut que le désert, le silence, une robe de bure, une cellule en bois, des veilles, des jeûnes et des macérations sans fin !

Oh ! le grand et héroïque apôtre !

Suivons-le en Calabre : cet apostolat du silence et des macérations nous paraîtra plus surhumain et plus prodigieux encore. L'apostolat de la prière n'est pas moins efficace que celui de l'action.

En plein parlement, O'Connel retiré à l'écart, récitait un jour son chapelet. Les ennemis de la grande cause qu'il servait triomphaient d'un discours véhément qui était en ce moment prononcé à la tribune. Le grand tribun continuait silencieusement sa prière. Ses amis vont à lui étonnés et lui demandent s'il ne va pas enfin prendre la parole : « Mon chapelet, dit-il, servira mieux la cause de l'Irlande que ne pourrait le faire mon discours ! »

Les grandes âmes, sur tous les théâtres, pensent et agissent de même : Bruno au fond de sa cellule et le grand orateur au parlement avaient la même inspiration sublime sur la toute-puissance de la prière.

CHAPITRE VII

BRUNO EN CALABRE

I. Bruno part pour la Calabre. — II. Désert de La Tour et austérités de Bruno. — III. Souvenirs. — IV. Chartes du comte Roger et construction d'un monastère. — V. Intimité du comte Roger et des Chartreux. — VI. L'action du « préparateur des conciles ». — VII. Bruno au concile de Plaisance. — VIII. Concile de Clermont. — IX. Bruno et la dévotion à la Vierge.

Dès que le pape eut donné à Bruno la parole libératrice si impatiemment attendue, il se mit en toute hâte à la recherche d'un nouveau désert.

I

Le bien de l'Église, la défense du pape inspirèrent ses recherches sans aucun doute : comme moine il pouvait être encore auprès des

princes normands ce qu'il n'avait pas voulu être comme archevêque, et il partit pour la Calabre.

Robert Guiscard régnait sur la Calabre, le comte Roger son frère sur la Sicile. La soif de la domination et des vues erronées les égarèrent quelquefois, au point de leur faire porter les armes contre la papauté ; la foi resta toujours dans leurs âmes et les écarts ne furent jamais de longue durée. Le froc de Bruno et de ses religieux exerça sur de telles âmes un empire que n'eût peut-être pas donné au même degré l'éclat d'une mitre. La sainteté a sa puissance fascinatrice, Bruno l'exerça toujours autour de lui d'une façon irrésistible.

En si peu de temps, un nouvel essaim s'était déjà formé à Rome, à ses côtés ; après le départ de ses premiers compagnons pour Chartreuse, six autres étaient déjà autour de lui, disposés à le suivre partout où il les conduirait. C'était Landuin, Lambert, Guérin, Léon, Rodolphe et Sichierio.

Le bienheureux Landuin mérite une mention à part ; dans les chartes de donation et de fondation, son nom est toujours uni à celui de Bruno, et le rôle que ses vertus et son talent lui donnèrent dans la petite communauté semble avoir

été prépondérant. Son crédit auprès des princes fut très grand.

Peut-être ses origines normandes ne furent-elles pas étrangères à l'amitié qui se noua bien vite entre Frère Landuin et le comte Roger.

Landuin, issu de noble famille, était venu fort jeune à Rome. Il y avait fait avec grand succès ses études littéraires et théologiques; c'est là qu'il rencontra Bruno. Cette rencontre fut pour lui une révélation et une vocation : désormais il était avec Bruno et il était Chartreux.

Robert Guiscard était mort, laissant ses états à ses deux fils, Roger et Bohémond. Ils habitaient la Pouille. C'est là que Bruno arriva sans retard avec ses nouveaux compagnons, cherchant une ruche pour ses abeilles diligentes, cherchant une aire pour ses aiglons impatients de prendre leur vol vers les cieux.

L'ange du Seigneur accompagnait Bruno pour lui aplanir les voies. Le duc Roger l'accueillit comme un envoyé céleste et se constitua son guide, pour chercher dans ses états la solitude convoitée. Lisons la charte qui en fait foi :

« Nous voulons faire savoir à votre Fraternité que deux hommes, Bruno et Landuin, brûlant du zèle de leur saint *Institut*, sont venus, Dieu le permettant ainsi, du pays de France sur notre

terre de Calabre, avec leurs compagnons, cherchant sous ma conduite en ce pays un lieu qui pût convenir pour leur projet. Mais ils n'en ont point trouvé de propice en mes états. »

L'oiseau est très circonspect, très lent, très craintif, pour placer son nid ; Bruno avait toutes ces circonspections, toutes ces lenteurs, toutes ces craintes pour ses petits. En quittant la Pouille et le duc Roger, il se dirigea vers son oncle, le comte Roger, en Calabre. Il fut son hôte dans sa propre cour, son hôte bien cher, son hôte vénéré. Roger se glorifiera plus tard de lui avoir donné toujours « dans toute sa maison, le premier rang et la place d'honneur (1) ».

Il prit le rôle de suppliant à l'égard des hommes de Dieu et s'estima lié par le devoir de la reconnaissance. Écoutons-le parler dans sa charte :

« Nous voulons faire savoir à tous nos frères que par la miséricorde de Dieu, des hommes d'un saint *Institut*, savoir Bruno et Landuin et leurs compagnons, sont arrivés du pays de France en notre région de Calabre... Voulant être secouru par leurs mérites et leurs prières auprès de Dieu, j'ai obtenu de leur charité, par

(1) Le Couteulx, t. I, p. 108.

mes sollicitations multipliées, qu'ils choisissent un lieu sur mes terres à leur convenance, où ils se bâtiraient, comme ils voudraient, des cellules pour s'adonner au service de Dieu (1). »

Le ciel souriait à Bruno dans les Apennins comme il lui avait souri dans les Alpes; là, il avait trouvé la main d'un ami, ici il rencontrait le bras d'un prince; des étoiles mystérieuses avaient désigné le désert de Chartreuse, son bon ange le dirigeait en Calabre.

II

En quittant la cour du comte Roger, il suivit la crête des Apennins, en descendant vers le pied de la botte italienne, jusqu'au diocèse de Squillace : il trouva là les souvenirs de Cassiodore et de saint Nil.

Les sites de Calabre avaient bien de quoi répondre aussi aux aspirations solitaires de son âme. Il s'y fixa en un lieu élevé et désert, rempli de forêts de hêtres et de sapins, à égale distance de la mer Tyrrhénienne et de la mer Ionienne.

(1) Le Couteulx, t. I, p. 64.



BRUNO EN PRIÈRES DANS SA CAVERNE PENDANT QUE
SES RELIGIEUX PRÉPARENT L'EMPLACEMENT DE
LEURS PREMIÈRES CELLULES EN CALABRE
(p. 200).

Ce lieu s'appelait La Tour (Torre). Une rivière, l'Ancinale, prend sa source près de cette solitude qu'elle traverse pour aller se jeter, grossie dans les proportions d'un fleuve, dans la mer Ionienne. Le murmure des ruisseaux et le bruit des torrents ne troublent pas le silence des saintes méditations. La Tour n'avait pas les rochers géants de Chartreuse, ses glaciers et ses neiges; les vastes forêts, l'âpreté des montagnes, la profondeur des solitudes, pouvaient cependant donner facilement à Bruno la consolante illusion de la patrie perdue.

On s'installa à La Tour comme on s'était installé à Chartreuse : des cellules de branchage, une église rustique, et la vie du désert commença dans toute son austérité.

Une tradition locale recueillie en Calabre par un biographe italien, rapporte que les Chartreux passèrent trois jours dans une grotte abandonnée, ne vivant que d'herbes sauvages. Bruno se réserva la grotte, laissant les cellules aux religieux. Là, il avait mieux sa liberté pour se livrer à ses étonnantes macérations. Les pierres de la grotte ont parlé, car de très anciens manuscrits ont gardé le récit de ces austérités. Nous citons une de ces pages ensanglantées par la pénitence :

« Sa nourriture, dit notre historien italien, était du pain et de l'eau, et rarement des herbes crues. Il portait sur sa chair un cilice armé de pointes aiguës, qui le couvrait jusqu'aux genoux. Il ne l'ôta jamais pendant l'espace de onze ans qu'il vécut dans ce désert, excepté pendant le temps de trois grandes maladies dont il souffrit, car il voulut alors dérober aux regards cette austérité. Il prenait tous les jours la discipline jusqu'au sang, et parfois jusqu'à l'évanouissement. Lorsque, contraint par la nécessité ou la faiblesse, il voulait s'accorder un peu de repos, la terre nue était le lit sur lequel il dormait quelques moments... On sait par une révélation posthume qu'il fit à un vénérable religieux capucin, le frère Louis de Monteleone, que durant un carême entier il ne prit aucune nourriture terrestre, ce qu'on doit regarder comme un prodige de la grâce divine. En hiver, surtout pendant la nuit, le froid est quelquefois très rigoureux dans ces forêts. Il se dépouillait alors de ses vêtements et se plongeait dans un petit lac qui n'était pas éloigné de sa grotte. Ce bain glacé durait trois ou quatre heures, et même sept heures les veilles des grandes solennités. Il y serait mort plus d'une fois, s'il n'avait été restauré par la très sainte Vierge

Marie qui le couvrait d'une protection particulière et l'aimait comme son fils (1). »

On reste anéanti, épouvanté, en présence d'un tel récit; on se sent ému et pris d'une touchante pitié pour l'innocente victime qui s'immole si impitoyablement. Doux Bruno! pauvre Bruno! quelle ardeur vous anime, que vous ne soyez cruel qu'envers vous-même?

Beaucoup blâmeront de tels excès de pénitence; quelques-uns les excuseront en égard à la grande droiture et candeur qui les inspirait; d'autres les taxeront de folie. C'était bien cela en effet, de la folie; mais une folie divine, la folie du Christ en croix! Depuis que la croix s'est dressée sur le Golgotha et que l'Homme-Dieu y a rendu le dernier soupir, ce mal de l'immolation, si c'en est un, est devenu contagieux dans l'Église. Tous les grands saints en ont été fortement atteints: en voyant le chef du Christ, leur maître et leur Dieu, couronné d'épines; ses pieds et ses mains percés, tout son corps meurtri et ensanglanté, ils lui ont comme envié son rôle de sauveur, et ils ont voulu l'aider dans sa grande œuvre de rédemption. Saint Paul s'y était associé avec passion, et

(1) Zanoti, *Storia di Sante Brunone*, cap. xix.

il nous a déclaré avec une noble fierté « qu'il parachevait ce qui manquait aux souffrances du Christ, » *adimpleo ea quæ desunt passionum Christi*. Ce fut le comble de l'œuvre rédemptrice en effet, de voir l'humanité rendue capable par les mérites du Christ, de travailler efficacement à sa régénération. Et ainsi, comme le Christ, les grands saints se firent victimes : ils voulurent voir leur chair déchirée et leur sang couler; ils furent à eux-mêmes leurs propres bourreaux; leur joie fut d'autant plus profonde que leur immolation fut plus complète et douloureuse; ce fut la folie de la croix.

III

Le lieu de l'expiation devient sacré comme un temple; c'est un nouveau Golgotha. C'est un peu ce qui est arrivé pour le désert, la grotte et le lac, témoins des crucifiements du doux Bruno. Les populations du sud de l'Italie y accoururent pour prier et vénérer; le désert de La Tour est devenu le centre d'un pèlerinage huit fois séculaire. Ce sont là les monuments et les témoins inconscients mais impérissables du récit effrayant que nous

venons de mettre sous les yeux du lecteur.

Cette grotte dans laquelle Bruno s'enfonçait, pour se livrer à ses austérités extraordinaires, fut sans doute primitivement un abri de bergers. On construisit bientôt sur le devant une petite chapelle, destinée à la protéger sans empêcher de la vénérer. A l'entrée de cette chapelle, il y avait un endroit du sol où l'herbe ne poussait jamais, quoiqu'elle apparût abondante tout autour. C'était là, suivant la tradition, que Bruno épuisé de fatigue prenait quelques instants de sommeil. On voulut, au moins deux fois, en 1565 et plus tard, construire une sorte de portique destiné à protéger cet emplacement : la construction s'écroula lorsqu'on voulut retirer l'échafaudage (1).

Les plus anciennes traditions parlent d'une fontaine miraculeuse dont l'eau avait des vertus merveilleuses ; mais il est constant que, dès le commencement du seizième siècle, on n'en connaissait plus la place. Il y a un petit bassin de 10 mètres de diamètre environ, entretenu par une source qui jaillit à cet endroit. On suppose que c'est la source même due à la puissance de Bruno ; et les populations courent avec une

(1) *Vie de saint Bruno*, par un Chartreux, p. 540.

foi indéfectible puiser à l'eau du bassin, comme elles allaient à la source.

Tout près de là coule l'Ancinale; sous un sapin que sa forme particulière a fait nommer « le sapin agenouillé » les eaux s'amassent plus profondes, comme dans une sorte de cuve. Or, d'après le P. Dom Ambroise-Marie Bulliat et plusieurs autres auteurs chartreux, c'est là, sous « le sapin agenouillé », que Bruno prenait ses bains glacés.

Le temps qui ronge tout a exercé sa dent impie sur ce calvaire de Bruno que tout cœur chrétien aurait désiré garder intact comme une relique. Un tremblement de terre survenu en 1783 détruisit la grotte sainte; celle qu'on vénère en ce moment n'est qu'un *fac-similé* élevé au même endroit, pour perpétuer les touchants souvenirs. La chapelle n'est plus celle du onzième siècle; elle ne fut bâtie qu'en 1500, et le tremblement de terre l'endommagea fortement. Au bas d'une statue de saint Bruno placée en cet endroit, le pèlerin peut lire une inscription latine qui rappelle tous ces épisodes sanglants : « Foulant aux pieds la gloire du monde et renonçant à de grands biens, le divin Bruno, fondateur des Chartreux, choisit cette étroite et horrible caverne pour demeure et



LE COMTE ROGER RENCONTRE PAR HASARD LES
CHARTREUX DANS LEUR ERMITAGE DE CALABRE
(p. 268).

pour toute couchette. C'est là qu'il livra au repos ou à la torture ses membres épuisés. An. 1776. »

IV

Le genre de vie que menaient les ermites nouveaux venus en Calabre, fut très vite connu dans toute la région; on peut supposer l'impression que produisirent les récits édifiants qui furent même sur toutes les lèvres. Le peuple n'est pas avare de sa louange, quand on a une fois gagné son estime; dans la sincérité de son cœur il poétise même toutes choses jusqu'aux proportions de la légende.

Dès que le comte Roger eut appris l'installation des ermites, il voulut lui donner un caractère définitif. En présence de son épouse Adélaïde et de son fils Geoffroy, le comte de Calabre « cédait à perpétuité, à Bruno, à Landuin, à leurs compagnons et à leurs successeurs, un désert situé entre le lieu nommé Arena et la ville appelée Stilo ».

Cette charte est datée de l'an 1090 « de l'Incarnation du Seigneur (1) ». .

(1) *Boll. Com. præv.*, xxxiii et seqq.

Elle est reproduite *in extenso* par les Bollandistes, ainsi que celles où nous puisons tous les détails qui suivent.

Les événements marchaient avec une rapidité étonnante : au mois de mars 1090, Bruno quittait Chartreuse; en septembre de la même année, ses compagnons abandonnaient les Thermes de Dioclétien pour regagner Grenoble; les derniers mois de la même année, il fuyait lui-même la cour d'Urbain II et redevenait ermite à La Tour.

En 1092, le pape confirma tous les privilèges qui avaient été accordés aux hommes de Dieu, soit par le comte, soit par l'évêque de Squillace, en y ajoutant lui-même celui de « l'exemption », pour que « vous vous appliquiez en toute liberté d'esprit, dit la charte, à la contemplation du Dieu tout-puissant ». C'était accorder aux Chartreux la faculté de recourir pour les ordinations à l'évêque de leur choix, et de s'administrer eux-mêmes, en toute liberté et tranquillité. C'est un privilège dont ils jouissent encore.

L'évêque de Squillace, Théodore Mésimère, prélat grec, céda tous ses droits sur le désert de La Tour « aux seigneurs, moines et ermites dignes de tout honneur »; le duc Roger, comme suzerain de son oncle, en ratifia tous les actes



LE COMTE ROGER FAIT CONSTRUIRE LA PREMIÈRE
CHARTREUSE EN CALABRE (p. 209).

avec empressement : La Tour devenait propriété sacrée et inviolable entre les mains de Bruno et pour le bien des pauvres.

Mais si les moines avaient un désert, ils étaient sans couvent ; la foi et la générosité du comte Roger furent leur providence : ils eurent un couvent comme ils avaient eu un désert.

Les traditions populaires que les auteurs les plus graves ont prises en considération, racontent ainsi le fait : le comte Roger chevauchait un jour sur ses terres, en partie de chasse. Tout à coup, l'équipage s'arrête, et des aboiements insolites l'agitent. On est surpris, on croit à la présence d'une proie imprévue ; on examine : c'est Bruno en prière dans sa grotte avec ses religieux. Le comte est ému ; il attend la fin de la prière monacale que n'ont pu troubler les bruits de la chasse, et un simple regard jeté autour de lui dans la forêt lui dévoile un dénûment, une pauvreté, qu'il avait pu entrevoir, mais dont rien jusqu'alors n'avait pu lui donner une juste idée. Quand il prit congé de Bruno, la construction d'un couvent était résolue.

Landuin fut l'architecte ; il en avait toutes les aptitudes. En peu de temps, les cellules et tous les autres édifices indispensables dans une Chartreuse furent bâtis, et au milieu brillait l'église

dédiée à la très sainte Vierge; ce fut *Santa Maria del Bosco*. L'enceinte de rochers qui servait de clôtures en Dauphiné fut remplacée à la Tour par un fossé large et profond qu'on ne pouvait franchir que sur un pont-levis (1).

V

Les relations du comte Roger avec les saints moines tournaient à la confiance la plus filiale et à l'amitié la plus tendre. Le désert et l'ermitage avaient pour lui désormais une attraction irrésistible. Obligé de prendre les armes en 1093, pour défendre son neveu, il laisse ses troupes dans les plaines de Squillace et va solliciter à La Tour le réconfort de la prière. Il voulut même être *affilié* à la communauté de Bruno; il tint à honneur de consigner ce privilège dans une charte qui donne avec précision les limites du désert de La Tour. Il appelle « le seigneur Bruno son père » et les moines sont dits « ses seigneurs, ses pères et ses *confrères* ».

Cette expédition finie, le couvent était déjà bâti. Il fallait en faire la dédicace. Elle eut lieu

(1) Tromby, t. II, p. 144.

le 15 août 1094 avec la plus grande solennité. L'archevêque de Palerme, entouré des évêques de la région, fut le prélat consécrateur du nouveau sanctuaire dédié, comme celui de Chartreuse, à la très sainte Vierge et à saint Jean-Baptiste. La comtesse Adélaïde assista à la cérémonie, au milieu d'un nombreux cortège de seigneurs, et, pour couronner royalement son œuvre, le comte alloua comme dotation à son cher ermitage le monastère d'Arsafia, avec toutes ses dépendances.

La surveillance et l'administration de ces terres eut pu devenir absorbante; Bruno sut tempérer tous ces soins matériels : ce fut surtout le lot du Bienheureux Landuin. C'était déjà la charge de *Procureur* que remplît religieusement encore un moine, dans toute Chartreuse. Bruno inspirait, Landuin agissait.

Ainsi un désert jusqu'alors stérile devenait un centre de vie et de fécondité; de tous les points de la Calabre les regards se tournaient vers La Tour; on se sentait impuissant à imiter, mais on ne se lassait jamais d'admirer. Ces exemples devenaient du reste particulièrement puissants, lorsqu'on voyait la vénération des princes s'incliner chaque jour plus profondément devant les humbles moines. Il n'y a qu'une réelle

« fraternité » qui puisse inspirer les familières libertés dans lesquelles vivaient le comte et les religieux. Une des chartes que nous parcourons nous en donne un tableau plein de charme.

Le comte Roger avait son palais à Mileto. Un soir, il sortait à cheval pour la promenade, accompagné de nobles seigneurs. On se dirigeait vers l'église Saint-Ange. Un moine paraît bientôt sur une humble monture : c'est « Frère Landuin du désert ». Il s'approche du prince, le salue, chemine quelques instants côte à côte, et demande bientôt une courte halte : « J'ai à vous parler, dit-il, d'une affaire avantageuse pour vous. » On est en face d'une chapelle dédiée au saint Larron. Landuin expose sa demande : il voudrait que le comte cédât un de ses moulins, pour de nombreux ouvriers employés à Montauro. Il parla au nom de Bruno. « Frère Landuin, dit le comte amicalement, vous êtes un bon travailleur, et vous savez très bien construire les monastères. Allez donc, mettez-vous à l'œuvre, et bâtissez-vous promptement un moulin sur la terre d'Arsafia qui vous appartient. Au lieu appelé Soverato, il y a une chute d'eau tout à fait propre à cette destination. » Frère Landuin avait sans doute invoqué le bon Larron; il était exaucé sur l'heure. « Acte fut dressé de

cet ordre et de cette concession, » et dans un festin donné au palais de Mileto, la princesse Adélaïde, les convives et tous les assistants, acclamèrent cette nouvelle générosité du comte. Tout cela était peu en comparaison des bénédictions célestes que les ermites attiraient sur les terres de Calabre : la foi parlait ainsi.

On vit encore mieux jusqu'où allait le culte de Roger pour Bruno et Landuin, dans une circonstance à la fois plus intime et plus solennelle. Un enfant venait de naître au palais de Mileto ; c'était Roger, celui qui devait être un jour le premier roi des Deux-Siciles. Le comte eut une ambition : faire baptiser son fils par Bruno, et lui donner Landuin pour parrain. Quoique les Chartreux quittent peu leur cellule et leur couvent, même pour des solennités religieuses, les deux ermites acceptèrent l'office qu'un prince sollicitait comme la plus grande des faveurs : sur les bras de ces deux saints, le nouveau-né fut consacré à Jésus-Christ.

Dom Maraldus, moine de la Chartreuse de La Tour, sans manquer à l'austérité monacale, crut pouvoir composer un petit poème en vers latins, selon le goût de l'époque. Cette poésie est rimée, ce qui semble avoir singulièrement gêné l'auteur, à en juger par le peu de clarté

de la pièce; mais le fait important qui se dégage de cette inspiration poétique, c'est le rôle prépondérant de Bruno dans le palais du prince, et le filial dévouement de Roger aux ermites de La Tour. Ce Chartreux poète, chose rare, était l'auteur d'une chronique qui s'est égarée par la suite. Le fait est particulièrement regrettable; nous aurions, sans nul doute, eu plus à glaner dans sa chronique que dans sa poésie. Le baptême du jeune prince Roger peut judicieusement être fixé à l'année 1095.

VI

De son ermitage, Bruno suivait d'un regard attentif et recueilli la marche des événements dans le monde et dans l'Église; le rôle qu'il devait remplir auprès d'Urbain II lui en faisait un devoir.

Il avait été particulièrement désiré pour « la préparation des futurs conciles » et l'heure en paraissait venue. Si la paix ne régnait pas encore en souveraine dans l'Église, on pouvait facilement en entrevoir l'aurore. Le grand perturbateur, l'empereur d'Allemagne, venait d'essuyer auprès de Canossa (nom sinistre pour

lui!) une sanglante défaite, que lui infligèrent les bataillons de la comtesse Mathilde. L'étendard même d'Henri IV tomba aux mains de l'héroïque princesse.

Quelques mois plus tard, renié par son propre fils que tant de crimes et d'immoralités révoltaient, il se réfugia dans une forteresse près de Vérone, où l'antipape ne tarda pas à le rejoindre. Ces événements se passaient en l'année 1093.

Urbain II allait pouvoir bientôt rentrer dans Rome, tenir les grandes assises conciliaires et mettre enfin à exécution les grands projets qu'il mûrissait depuis longtemps, pour le bien de l'Eglise et de la société.

Auprès du pape l'action du moine est discrète, humble et silencieuse, comme on pouvait l'attendre de la part d'un Chartreux; elle n'est pas moins réelle. Un écrivain moderne, en étudiant le siècle d'Urbain II, a cru pouvoir mettre au jour cette affirmation : « que tous les actes mémorables du pontife Urbain II furent les manifestations des hautes pensées du Fondateur cartusien, et que son influence fut « comme la force cachée de la gravitation qui régit le monde matériel (1) ».

(1) Le comte de Villeneuve-Flayosc, *Sainte Rosaline*, p. 128.

Pour nous, en parcourant les actes des grands conciles en ces années, il nous semblait comme lire les délibérations d'un Chapitre général de Chartreuse. Dans les canons et les décrets portés, nous reconnaissons sans hésitation la main de Bruno, puisqu'il y avait son âme.

Vers le commencement du printemps de l'année 1093, un de ces conciles qui ouvrait comme la série, se tint à Troja, ville de la Pouille. Urbain II le présidait en personne. Il y eut soixante-quinze évêques et douze abbés. Plusieurs auteurs déclarent formellement que Bruno s'y trouvait. Le voisinage de l'ermitage de La Tour et la présence du pape devaient l'y attirer tout particulièrement.

Après le prestige dont Grégoire VII avait environné la chaire de saint Pierre, son autorité grandissait encore sous les puissantes impulsions d'Urbain II. Le schisme recevait des coups qui lui venaient de tous les côtés ; les désertions les plus retentissantes se faisaient dans ses rangs. Conrad, fils du despote Henri IV, se ralliait à la cause du droit et de la justice, vers la fin de 1093, et était couronné roi d'Italie par l'archevêque de Milan. Urbain II pouvait enfin rentrer dans Rome. D'abord pauvre et dénué, le palais de Latran lui fut bientôt ouvert par la vénalité

de Ferruchi à qui l'antipape Guibert en avait confié la garde.

Ce jour des réparations providentielles était le quinzième avant Pâques de l'année 1094.

Maître de Rome et de son palais, Urbain II allait donner une nouvelle et plus forte impulsion à la vie du monde catholique, et ce devait être par les conciles. C'était le champ d'action officiel de Bruno.

VII

Le 1^{er} mars de l'année suivante (1095), au sud de la Lombardie, sur les bords du Pô, à Plaisance, se réunissait le concile le plus important qu'on eût vu jusqu'alors : deux cents évêques, autant d'abbés, environ quatre mille clercs et trois mille laïques se pressaient autour d'Urbain II, et le reconnaissaient solennellement pour seul légitime pasteur. La foule était immense; les premières séances du concile ne purent se tenir que dans la plaine. L'humble Chartreux était là, perdu au milieu de ce flot humain; presque tous les auteurs attestent sa présence. Elle se révélait assez d'elle-même : les actes de ce grand concile semblent comme

le couronnement de sa vie, de ses luttes et de ses enseignements. La simonie est condamnée de nouveau solennellement; et nous savons les assauts que Bruno avait dû lui livrer à Reims. L'hérésie de Bérenger fut frappée de coups plus décisifs encore; et nous avons entrevu les leçons de l'Écolâtre de Reims sur le dogme eucharistique. En présence des grands projets dont le pape venait de s'ouvrir, les regards tournés vers l'Orient, un besoin pressant des secours d'en haut se faisait sentir. Pour les attirer sur la chrétienté, le concile rappelle l'obligation du *jeûne* et de l'*abstinence* des Quatre-Temps; mais ce sont là moyens de sanctification devenus point essentiel dans l'Institut de Bruno. L'auguste assemblée fit un décret pour l'adoption de la préface en l'honneur de la très sainte Vierge; mais beaucoup d'auteurs, et non des moindres, affirment que Bruno ne fut pas seulement l'inspirateur du décret, mais l'auteur même de la belle préface. Le culte de la Vierge remplissait son âme.

Dans un des *Titres* où nous avons puisé si souvent, Bruno est appelé « l'enfant de Marie ». Aucune appellation ne lui pouvait être plus douce et ne fut plus vraie. La bannière de Marie devint en quelque sorte son étendard :

les deux premières églises bâties à Chartreuse et à La Tour furent dédiées à la Vierge. Tout fils de saint Bruno lui est voué tout particulièrement, car le jour où il prononce ses vœux, « lors même qu'il y aurait un autre titulaire, dit le *Statut*, il doit faire mention de la sainte Vierge (1). »

Selon plusieurs auteurs, Bruno proposa au concile de Plaisance l'adoption du petit office de la sainte Vierge. Ce vœu qui lui était bien cher, ne devait être exaucé qu'au concile de Clermont.

Nous tenons à faire sans retard connaître les circonstances qui étaient venues l'aviver.

Les enfants de Bruno venaient de subir une épreuve d'autant plus forte qu'elle était plus intime : de faux ermites établis à Currière, tout près de Chartreuse, en étaient allés jusqu'à répandre des bruits diffamatoires contre les saints religieux dont la vertu les gênait. « Les austérités des Chartreux, prétendaient-ils, dépassaient les forces humaines et constituaient un attentat à l'existence. » On voit que les humanitaires modernes ont de très vieux ancêtres. Bruno avait connu cette épreuve et il la rappela

(1) Nova Coll., C, XVIII, 6.

dans sa lettre aux religieux de Chartreuse, leur recommandant bien de « fuir comme la peste ces cisifs et ces gyrovagues... troupeau infecté de quelques laïques vaniteux. » La constance des pauvres ermites avait été ébranlée; ils ne songeaient à rien moins qu'à abandonner de nouveau leur désert.

Tandis que les Chartreux délibèrent, un jour, un vieillard vénérable leur apparaît tout à coup et leur dit : « Vous êtes dans une grande perplexité, mes frères. Vous ne savez si vous devez quitter ce lieu ou y rester. Voici ce que je vous dis au nom du Dieu tout-puissant; la bienheureuse Mère de Dieu vous conservera à perpétuité dans ce désert, si vous récitez chaque jour l'office composé en son honneur (1). »

Cette parole rendit le calme aux fervents religieux; elle fut regardée comme la voix de Dieu. Dès ce moment, l'office de la sainte Vierge fut récité quotidiennement par les Chartreux; ils gardent encore cette sainte pratique comme un hommage de reconnaissance.

Le concile de Plaisance venait de clore ses sessions au milieu d'un éclat extraordinaire de l'autorité papale : le roi de France avait envoyé

(1) Surius, cap. xxi.

une ambassade pour se faire relever de l'excommunication dont l'avait frappé le légat, Hugues de Lyon, au concile d'Autun; l'empereur grec, Alexis Commène, faisait demander aide et assistance contre les Musulmans qui le menaçaient dans sa capitale.

C'étaient les signes avant-coureurs des grands ébranlements qui allaient secouer l'Europe chrétienne quelques mois plus tard.

Bien souvent, de Plaisance, les regards de Bruno s'étaient tournés vers les Alpes qui gardaient son cher ermitage de Chartreuse; qu'il eut voulu d'un vol rapide franchir les plaines de la Lombardie, passer les monts, et aller s'abattre aux pieds du Grand-Som! Hélas! l'homme n'a que les ailes de sa pensée : Bruno ne franchit pas les Alpes; trop de préoccupations, trop de travaux, trop d'affaires le retenaient en Italie et l'appelaient en Calabre.

En quittant Plaisance, il s'arrêta à Sienne, en Toscane, qui tenait encore pour le parti de l'antipape Guibert. Il n'eut pas seulement la joie de retirer cette ville du schisme, il y fit même des recrues pour la future croisade. La croisade était devenue la pensée de Bruno comme elle était celle d'Urbain. De Sienne il se dirigeait vers Tarente, auprès de Bohémond, ce

second fils de Robert Guiscard, que nous avons surpris, armé contre son propre frère. Bruno le gagna à la cause du Christ (1). Bohémond devenu prince d'Antioche, prit rang avec son neveu Tancrède, parmi les plus illustres héros de la guerre sainte.

Urbain II et la comtesse Mathilde nourrissaient un autre projet qui intéressait au plus haut point l'Église et le monde : faire épouser au jeune Conrad, récemment couronné roi d'Italie, une fille du comte Roger de Sicile. Du même coup, c'était isoler un peu plus le tyran d'Allemagne dont Conrad était fils, et placer de nouvelles forces entre les mains du Pontife romain.

Bruno fut chargé de mener à bien cette délicate négociation, selon le récit de Tromby (2). Le mariage fut conclu sans retard et célébré solennellement à Pise.

Les voies s'aplanissaient sous les pas d'Urbain ; son moine fidèle lui gagnait le concours des princes, il détachait les cités de la cause de l'antipape et paralysait le tyran d'Allemagne.

(1) *Storia*, p. 182.

(2) *Idem*, t. II, p. 178.

VIII

Un autre moine, à la foi ardente, à la parole de feu, soulevait l'Italie et soulevait la France ; l'heure paraissait providentielle : Urbain allait faire entendre sa grande voix et lancer à la face du monde un projet qui eût été une folie s'il n'eût été inspiré de Dieu.

Ce pape français pensa alors à la France, se souvenant, selon l'admirable parole de Joseph de Maistre, « que toute idée généreuse a besoin de passer par elle pour faire le tour du monde, » et que lorsque le sang a coulé pour quelque grande et noble cause la France a toujours eu le droit de revendiquer la première place. Un concile était assemblé à Clermont. Il s'ouvrait le 18 novembre 1095, huit mois après celui de Plaisance. Treize archevêques, deux cent vingt-cinq évêque, une multitude d'abbés, de prieurs, de chevaliers : en tout, cent mille hommes accourus à la voix du Pontife ! Cent mille hommes disant à pleine voix et faisant redire par toute l'Europe le cri : *Dieu le veut !* C'était l'événement social le plus important peut-être, de l'histoire de France et de l'histoire du monde ; un monde nou-

veau allait sortir des délibérations de ce concile.

Bruno n'y était pas. En l'absence du pape, sa présence devenait particulièrement nécessaire en Italie. L'antipape et Henri IV avaient toujours les regards sur Rome; tous leurs partisans ne les avaient pas abandonnés; la paix était plus apparente que réelle : c'était une paix armée. Or, aucun regard n'était clairvoyant comme celui de Bruno, aucune voix surtout n'était autorisée et écoutée comme la sienne. Les princes d'Italie étaient devenus ses amis et l'appelaient en leurs conseils; un mot de sa bouche eut suffi pour les mettre en campagne. En l'absence du pape, l'ermite de La Tour restait la sentinelle vigilante de la papauté. C'est le rôle que lui attribuent la plupart de ses biographes et que lui imposaient les circonstances.

IX

Nous ne ferons remarquer ici que les décisions prises au Concile, pour développer encore le culte et l'amour de la Vierge.

Urbain II décréta la récitation du *petit office* de la très sainte Vierge, pour le succès de la Croisade; la messe *Salve sancta Parens* fut

célébrée pour la première fois, d'après une tradition, par le saint pape lui-même, dans l'église de Notre-Dame-du-Port; la prière de l'*Angelus*, à partir du départ des croisés, fut annoncée trois fois par jour par les cloches des paroisses; et c'est à la même époque qu'on rapporte aussi, généralement, la consécration du *samedi* au culte de Marie.

Or, c'est ici que nous retrouvons bien la main et l'âme de Bruno, « l'enfant de Marie », l'action efficace du « préparateur des conciles ». Le concile de Clermont réalisait les vœux qui avaient été exprimés par le patriarche des Chartreux au concile de Plaisance, et nous voyons son Ordre adopter avec un empressement tout filial, et garder avec une fidélité étonnante, les pratiques sanctionnées par l'autorité du concile.

Tous les jours, en effet, ou mieux chaque nuit avant de se rendre au chœur, le Chartreux récite une partie de l'*office* de la Vierge, et chaque soir avant d'aller s'étendre sur son grabat, il le termine comme couronnement de sa journée. Tous les jours, on dit chez les Chartreux la messe *Salve sancta Parens*, et souvent, le samedi, on la chante solennellement.

A dater de ces conciles, l'Église rendit à Marie, dans sa prière liturgique, des hommages qui n'avaient plus eu le même éclat et la même persistance. On doit, pour une bonne part, en rendre hommage à Bruno devenu ainsi un des plus ardents et des plus heureux apôtres de Marie. Il avait devancé saint Bernard et saint Dominique. Les Chartreux se complaisent, avec une piété toute filiale, à attribuer les faveurs dont l'Ordre a été comblé, à la tendre et forte dévotion de leur saint Patriarche envers la Reine du ciel.

Quand les religieux de Chartreuse apprirent la décision d'Urbain II au concile de Clermont, et l'obligation de réciter l'*office* de la Vierge, ils n'eurent plus de doute sur la personne de ce vieillard vénérable qui leur avait apparu, pour calmer leurs alarmes : c'était saint Pierre devançant la voix d'Urbain, c'était le pape (1). Saint Pierre est du reste patron de la paroisse de Chartreuse, il était deux fois dans sa mission en prenant la défense des Chartreux troublés dans leur solitude.

Après ces grandes démonstrations de la vie de l'Église, Bruno s'enfonçait avec de nouvelles

(1) Le Couteulx, t. I, p. 90.

ardeurs dans les aspirations sublimes de sa vie érémitique. L'intimité de cette âme et de ce cœur, en se révélant à nous, nous jettera, à chaque manifestation nouvelle, dans un nouvel étonnement.

CHAPITRE VIII

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT DE SAINT BRUNO

- I. L'âme et le cœur de Bruno dans sa lettre à Raoul-le-Verd. — II. Saint Hugues auprès de Bruno en Calabre. — III. Bruno apparaît miraculeusement au comte Roger et lui sauve la vie. — IV. Bruno intercède pour les traitres. — V. Les serfs de Chartreuse. — VI. Landuin de Grande-Chartreuse vient visiter Bruno à La Tour. — VII. Lettre de Bruno à ses fils de la Grande-Chartreuse. — VIII. Les dernières étapes du calvaire de Bruno. — IX. Derniers moments et mort de Bruno.

Tandis que les croisés poussaient le cri de Dieu le veut! et mettaient à la voile pour la conquête de la Terre sainte, « le préparateur des conciles » priait, se sanctifiait et s'immolait dans son désert. C'était sa façon favorite de servir la cause de Dieu et de l'Église; qui sait même si les coups de discipline et les pointes du cilice de Bruno ne valaient pas mieux pour ce triomphe que les coups d'épée et la pointe des lances? Les austérités de l'ermite avaient

en tout cas une sainte contagion; les disciples accouraient nombreux à La Tour, comme ils étaient accourus à Chartreuse. Il fallut bientôt donner comme une succursale au couvent, et bâtir un nouveau monastère. Ce fut le monastère de Saint-Étienne. Il était tout près du couvent principal de Sainte-Marie, et avait une exposition meilleure. Il devint le séjour spécial des frères Convers qui y habitaient sous la direction d'un moine. Le Bienheureux Lanuin fut le père Procureur de Saint-Étienne. Dans plusieurs chartes du comte Roger, on lui donne même le nom de Prieur qu'il porta du vivant de saint Bruno, sans doute parce qu'à côté des frères Convers habitaient aussi à Saint-Étienne plusieurs moines âgés ou infirmes, qui ne pouvaient suivre la règle cartusienne dans toute sa rigueur.

I

Mais si le silence et la majesté des cloîtres cartusiens ont leur grandeur et leur beauté, ce que nous aimerions surtout à y contempler, c'est l'édifice intérieur; tout ce monde moral, toutes ces aspirations de l'âme, toutes ces directions sublimes parties de l'âme et de l'es-

prit de Bruno. C'est là pour nous qu'est le Chartreux, et c'est ce monument mystique qui constitue à nos yeux une Chartreuse. On y pénètre encore plus difficilement que sous les cloîtres de pierre. Or, la Providence a pris soin de conserver pour les générations futures un document qui nous fait entrer dans l'intimité de l'ermitage de Calabre et de toute Chartreuse, dans le cœur même de Bruno. C'est une lettre du saint Patriarche s'épanchant dans le cœur d'un ami. Le document a trop d'importance; nous le publions dans ses parties les plus importantes.

Cette lettre précieuse était adressée à Raoul-le-Vert, un de ces deux compagnons qui eurent un jour sur la terre d'exil avec Bruno l'entretien tout céleste dont nous avons parlé.

Elle fut la joie de l'ami, elle sera l'éternelle fierté de la famille cartusienne et l'édification des saintes âmes. Lisons :

« A son vénérable seigneur Raoul, prévôt de Reims, digne d'être chéri avec l'affection la plus sincère, Bruno envoie le salut de la charité.

Votre fidélité à une vieille et bonne amitié vous distingue et vous honore d'autant plus qu'elle est un fait rare parmi les hommes...

La lettre délicieuse dans laquelle vous m'a-

dressez de si délicates félicitations, les bienfaits que vous avez prodigués, non seulement à ma personne, mais au frère Bernard à cause de moi, sans parler d'autres témoignages encore, ont assez démontré la constance de vos sentiments. Nous vous en rendons grâces, et si notre reconnaissance n'égale pas votre bonté et vos mérites, elle prend toutefois sa source dans ce qu'il y a de plus intime et de plus profond en nous.

Nous vous avons adressé, il y a déjà longtemps, une lettre que nous avions confiée à un voyageur dont la fidélité avait été assez éprouvée en d'autres occasions semblables; mais cette fois, jusqu'à l'heure présente, il n'a pas reparu. Nous avons donc pris le parti de vous envoyer l'un des nôtres qui est chargé de mettre votre charité au courant de tout ce qui nous concerne, et de vous dire de vive voix ce que la plume et l'encre ne suffisent pas à transmettre.

Nous vous informons maintenant des nouvelles que nous croyons agréables à votre bienveillance. Nous jouissons de la santé du corps et nous voudrions pouvoir en affirmer autant de la santé de l'âme. Notre état extérieur est satisfaisant et répond à nos désirs; mais ce que je souhaite et ce que je demande,

c'est que la divine miséricorde étende sa main pour guérir toutes les infirmités de mon intérieur, et pour me rassasier de ses biens.

J'habite un désert situé en Calabre et assez éloigné de tout voisinage des hommes. J'y suis en compagnie de mes frères les religieux, dont quelques-uns ont une grande science. Leurs efforts tendent à prolonger sans relâche les saintes veilles et à rester dans l'attente de leur Seigneur, pour lui ouvrir aussitôt qu'il sera de retour et qu'il frappera.

Comment pourrai-je dignement parler de notre solitude, avec sa riante situation, avec son air doux et tempéré? Elle forme un vaste et gracieux domaine qui s'étend au loin entre les montagnes, et renferme des prés verdoyants, des pâturages émaillés de fleurs...

Nous ne manquons ni de jardins fertiles, ni d'arbres aux fruits nombreux et variés. Mais pourquoi m'arrêter si longtemps là-dessus? L'homme sage a d'autres plaisirs bien plus délicieux et plus utiles : ce sont ceux qu'il trouve en Dieu. Il n'en est pas moins vrai que de tels spectacles soulagent souvent et font respirer l'esprit qui, dans son infirmité, sent le poids d'une règle austère et la fatigue des exercices spirituels. Si l'arc est trop continuellement

tendu, il se relâche et devient impropre à son office.

Quant aux avantages et aux jouissances que prodiguent la solitude et le silence aux amis du désert, ceux-là seuls les connaissent qui en ont fait l'expérience. C'est là que des hommes généreux peuvent rester en eux-mêmes autant qu'il leur plaît, habiter avec eux-mêmes, cultiver sans relâche les germes des vertus, et savourer avec bonheur les fruits du paradis. Là s'acquiert ce regard plein de sérénité qui transperce d'amour le céleste Époux, cet œil pur et lumineux qui voit Dieu. Là, dans une fête perpétuelle, le repos s'unit au travail, l'activité est sans agitation et sans trouble. Là, Dieu, en retour des combats que soutiennent pour lui ses athlètes, leur décerne la récompense qu'ils désirent : c'est-à-dire la paix que le monde ignore, et la joie du Saint-Esprit. Là, brille cette belle Rachel que Jacob préférait à Lia, bien que celle-ci eût plus d'enfants, là, règne en effet, la contemplation dont les fils, moins nombreux que ceux de l'action, doivent être comparés à Joseph et à Benjamin que leur père aimait au-dessus de tous leurs frères. Là, est cette meilleure part que Marie a choisie et qui ne lui sera point ôtée. Là, est cette incomparable

Sulamite choisie entre toutes les filles d'Israël pour être la consolation de la vieillesse de David. Ah ! plaise à Dieu, frère bien-aimé, que vous soyez épris de tant d'attraits, et que, captivé par la solitude, vous sentiez l'amour de Dieu réchauffer et brûler votre cœur ! Si une fois cette passion s'empare de vous, vous mépriserez aussitôt les charmes décevants de la gloire mondaine, vous rejetterez aisément le fardeau des richesses qui accablent l'esprit de tant de soucis, et vous n'aurez que du dégoût pour les voluptés également nuisibles à l'âme et au corps ! »

Votre prudence n'ignore pas de qui est cette parole : « Celui qui aime le monde et les attrait du monde, celui-là ne possède pas l'amour du Père céleste ; » quelle iniquité, quelle folie, quelle aberration !...

Qu'y a-t-il de plus coupable, de plus opposé à la raison, à la justice, à la nature même, que de préférer la créature au créateur...

Ah ! quel écrasant fardeau que celui d'une vie qui, au mépris de toute justice, force l'âme à descendre des hauteurs de sa dignité sublime pour ramper à terre !... Je vous en supplie donc et vous en conjure, daignez au moins faire un pèlerinage à Saint-Nicolas (à Bari) et passez

ensuite jusqu'à nous, afin de voir celui qui vous chérit uniquement... J'en ai la confiance dans le Seigneur, vous ne regretterez pas les fatigues de ce grand voyage.

J'ai dépassé les bornes d'une lettre ordinaire : c'est que, ne pouvant vous posséder auprès de moi, j'ai voulu me dédommager par une longue conversation écrite. Je souhaite ardemment à votre fraternité de vivre en bonne santé jusqu'à un âge avancé, sans oublier nos avis, ni le vœu que vous avez fait. Je vous prie de nous faire parvenir la Vie de saint Remi, qui ne se trouve nulle part dans notre région. Adieu ! »

Quelle fraîcheur et quelle délicatesse de touche dans le tableau que Bruno nous trace de son désert ? qui songerait, en le lisant, à ce sol ravagé par les volcans ? à ces antres et à ces forêts de Calabre que les légendes et les récits nous représentent peuplés de bandits ? Le regard du Chartreux ravi trouvait des charmes à un désert où son âme se servait de tout pour monter vers le Seigneur. Dans un siècle du reste qui était loin du siècle d'Auguste, la langue latine semble retrouver, sous la plume de l'ancien Écolâtre ses élégances natives ; dans nos Instituts et nos Académies, on la couronnerait encore. Cette lettre est l'œuvre d'un lettré.

Quelle vivacité de sentiment, quelle tendresse communicative, quelle ouverture confiante, chez ce vieillard de soixante-cinq ans ! Mais quel respect dans cette affection, et quelle affection dans ce respect ! on ne sait quel est le sentiment qui domine et dirige l'autre ; ils sont inséparables. Bruno ne songe qu'à ouvrir son cœur à Raoul, et il emploie comme inconsciemment des formules qui sentent la vénération. Les amitiés des saints sont exquisés ; elles gardent tout ce que les amitiés humaines ont de doux, de noble et de puissant, mais elles ont en plus un certain condiment divin qui élève, agrandit et transforme tout : c'est l'amitié transfigurée !

Quel commerce, doux, amical et incessant, Bruno entretient avec Dieu ! Est-ce Dieu qui se donne plus à l'homme, ou l'homme qui se donne plus à Dieu dans de telles relations ! on ne sait. Mais c'est bien l'homme devenu Dieu par « participation ». C'est cette lettre qu'avait dû lire Lesueur avant de prendre ses pinceaux ; c'est en ces lignes que devront s'inspirer tous les artistes qui voudront jeter sur la toile quelque reflet des détachements et des ardeurs divines de Bruno. Pour renouveler sa première ferveur, le Chartreux n'aura jusqu'à la fin des temps qu'à se mettre sous les yeux la lettre à Raoul.

Si du reste Bruno a gagné le désert, emporté surtout par les aspirations sublimes de son âme, il est certain aussi que son expérience de la vie lui en avait fait toucher le néant.

Sans être sceptique en amitié, Bruno ne craint pas de dire à Raoul « que sa fidélité le distingue et l'honore d'autant plus qu'elle est un fait *rare* parmi les hommes. » Les honneurs ne le touchent pas davantage : « Quant à l'amitié du seigneur évêque qui s'aide beaucoup de vos conseils, soyez persuadé qu'il n'est pas facile d'y répondre par des avis toujours *équitable*s et *fructueux*. » Cette parole est étonnante, si on considère qu'elle tombe de la bouche d'un ancien prévôt de Reims devenu le conseiller d'un grand pape. Les richesses et les dignités ne le tenteraient pas mieux. De son regard pénétrant Bruno a sondé tous les horizons, et avec un accent qui lui est personnel, son âme s'écrie comme le grand Sage de nos saints livres : « *Omnia vanitas!* tout est vanité! »

On ne résiste pas à de telles exhortations; Raoul quitta le monde et entra au couvent de Saint-Remi. Les Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur ont rendu indiscutable ce fait longtemps ignoré : Dans une ancienne matricule du monastère, où tous les noms des reli-

gieux sont écrits en caractères du temps, on trouva le nom de Raoul. Dieu voulut sans doute récompenser son détachement et son obéissance, car il fut bientôt retiré du couvent de Saint-Remi et placé sur le siège même de Reims.

Il succéda à Raynald en 1096 ; cette date nous fournit ainsi l'époque approximative de la correspondance des deux amis (1096 ou 1097).

II

Bruno sentait déjà venir « ses derniers jours » ; il les rappelle à Raoul pour le conjurer de ne pas les « attrister ». Il ne s'en plaignait pas ; la mort, pour les saints, est la vraie délivrance et le commencement du bonheur. Mais si un lien l'attachait encore à la vie, c'était celui de l'amitié, ses fils spirituels, ses frères. De doux messages lui arrivaient à La Tour des terres les plus lointaines ; les amis de la première heure caressaient comme un rêve la pensée de l'y retrouver. Un de ces hôtes inespérés vint l'y surprendre un jour.

Guigues III, comte d'Ablon, exerçait toutes sortes de violences, au sein de l'Église de Grenoble.

Hugues avait prononcé contre lui la peine d'excommunication. Guigues encore plus irrité, alla attaquer l'évêque jusque dans son palais, et finalement, le contraignit à quitter Grenoble (1). Saint Hugues persécuté, loin de son troupeau, errant, ne pouvait avoir qu'une pensée, celle de Bruno; et un jour, à l'improviste, il heurta à la cellule de l'Ermite. Que de pensées, que de souvenirs, que d'émotions, dut provoquer la présence de l'évêque qui avait vu en songe les *sept étoiles* symboliques, et avait conduit les religieux en leur désert !

Pour les saints, les intérêts personnels ne sont jamais qu'à un rang secondaire; la cause de Dieu prime toujours tout.

En se retrouvant, les deux amis ne songèrent qu'à la cause de l'Église et au succès des croisades dont le drapeau flottait partout. Les princes normands étaient toujours dans une religieuse déférence pour les conseils de Bruno; saint Hugues était resté pour lui comme un fils : un tel évêque prêtant sa voix à de tels princes, pouvait devenir un puissant levier dans les circonstances présentes du monde chrétien. Bruno ménagea des entrevues et cimenta une union

(1) Albert du Boys, *Vie de saint Hugues*, p. 140.

entre l'évêque de Grenoble et les princes. Un fait très important fournit bientôt la preuve de ces relations.

Après un séjour de deux ans à Salerne, pour refaire une santé ébranlée, saint Hugues avait regagné Grenoble. Une double joie l'y attendait : celle de voir le comte d'Albon renoncer enfin à d'injustes prétentions, et celle d'apprendre, un des premiers dans l'épiscopat, les succès des croisés.

Saint Hugues recevait en même temps la mission de communiquer à l'épiscopat et au monde la grande nouvelle. « Moi, évêque de Grenoble, disait en effet saint Hugues, en envoyant son message à l'archevêque de Tours, je vous envoie cette lettre qui m'a été apportée, pour que vous instruisiez de ce qu'elle contient tous ceux qui doivent venir à votre fête, et que ceux-ci la répandent dans toutes les parties du monde chrétien où ils retourneront, afin qu'on accorde aux croisés ce qu'ils demandent, soit par la prière et par l'aumône, soit en prenant les armes pour aller à leur secours (1). » La chose ne saurait paraître douteuse; cette lettre, en tête de laquelle figurait le nom de

(1) *Patrol.*, CLV, col. 390.



SAINT BRUNO APPARAÎT MIRACULEUSEMENT AU COMTE
ROGER (p. 240).

Bohémond, fils de Robert, trahissait la main de Bruno : elle était le fruit de l'union cimentée entre le saint évêque et les princes.

III

Théodore Mésimère, Grec d'origine et évêque de Squillace, était mort; on dut songer à lui donner un successeur. On jugea sage de placer sur le siège vacant un évêque latin. Ce fut l'avis de Bruno suivi par les évêques de Calabre et de Sicile; Jean de Nicéphore, chanoine et doyen de l'église de Mileto, fut désigné par le comte Roger.

Le nouvel évêque déploya un zèle tout particulier à conduire son troupeau, à le garder et à le paître; nous retrouverions sans peine la direction de Bruno dans son administration épiscopale, n'y aurait-il que le soin empressé qu'il mit à introduire le rit latin dans son diocèse. Cette population comptait beaucoup de Grecs dans son sein. Toucher à son culte, était une bien grosse affaire, pour qui connaît l'importance des questions liturgiques chez les Orientaux. La perfidie grecque voulut user de représailles et fut l'occasion d'une intervention miraculeuse de

saint Bruno. Lesueur a fait revivre encore cette scène tragique, en consacrant un fait historique.

C'était en 1098, au siège de Capoue.

Le comte Roger avait pris les armes pour aider son parent, le jeune Richard, fils du prince Jordano, à reconquérir ses états sur le prince Lombard qui détenait Capoue. Le comte Roger avait un traître parmi ses soldats, Sergius le Grec, qui commandait deux cents hommes aux avant-postes. Le traître fit ses avances au prince Lombard, et, moyennant une grosse somme d'argent, il devait le faire pénétrer la nuit dans le camp du comte Roger, en le lui livrant, lui et son armée. Plusieurs historiens ont pensé, non sans raison, que Sergius n'avait été que le complice d'Henri d'Allemagne et d'Alexis de Constantinople (1).

Les deux schismatiques voulaient la tête du comte Roger; le prix en avait été offert à Sergius.

Bruno fut son salut. Nous laissons le comte de Sicile lui-même raconter ce qu'il a vu :

« La nuit fixée pour la trahison était arrivée. Le prince de Capoue était sous les armes avec ses soldats, comme il avait été convenu. Je

(1) Darras, t. XXIV, p. 134.

m'étais endormi depuis quelques instants, lorsqu'apparut près de mon lit un vieillard aux traits vénérables. Ses vêtements étaient déchirés, et il ne pouvait contenir ses larmes. — Pourquoi tant de larmes? lui demandai-je. — Ses pleurs redoublèrent de plus en plus. Je renouvelai ma question, et alors il me répondit : — Je pleure les âmes des chrétiens qui vont périr ici, et vous avec eux. Levez-vous sur-le-champ, prenez vos armes. Dieu peut encore vous délivrer, vous avec vos soldats. — Celui qui me parlait ainsi ressemblait en tout point au Vénérable Père Bruno. Je me réveille rempli de terreur par suite de cette apparition. Aussitôt je saisis mes armes, je crie à mes guerriers de s'armer aussi et de monter à cheval. Je cherche à m'assurer de ce que m'annonçait la vision. Au bruit qui remplit le camp, l'impie Sergius et ses affidés prennent la fuite dans la direction de Capoue, où ils espèrent trouver un refuge. Mais leur course fut arrêtée par mes soldats qui en blessèrent quelques-uns et firent les autres prisonniers, au nombre de cent soixante-deux. Les aveux de ceux-ci nous confirmèrent la vérité de l'apparition et du complot qu'elle nous avait révélé (1). »

(1) Charte du comte Roger. Tromby, t. II. App., p. LXXXVI.

Le ciel était pour les armes du comte Roger et pour la cause du jeune prince Richard. Ils en eurent bientôt un autre témoignage : Urbain II arriva sous les murs de Capoue pour remplir sa mission de pacificateur et de Père. Saint Anselme, l'illustre archevêque de Cantorbéry l'y avait précédé, fuyant les violences de Guillaume le Roux.

Le Primat d'Angleterre et le Pontife suprême, suivant d'un regard attentif les événements du monde, se trouvèrent quelque temps mêlés à la vie des camps. Où était Bruno pendant que le pape et Anselme négociaient ? il était dans sa cellule ; il priait, il se cachait. Dans les circonstances que nous venons de dire, la modestie de l'ermite aurait eu à souffrir de trop dures épreuves. Quand la charité le demandera, Bruno saura paraître. L'occasion s'en présenta comme d'elle-même.

IV

Le comte Roger arrivait à Squillace vers la fin de juillet ; il était à bout de forces, il dut s'aliter. Pour Bruno, c'était le moment de reparaitre à la cour du comte ; il s'y rendit

accompagné de quatre de ses religieux. C'était plus qu'un ami, cette fois, que revoyait le prince ; c'était un sauveur. Ce fut pour lui une dette de reconnaissance bien douce à payer que de raconter sa vision de Capoue et le secours merveilleux qu'il avait reçu. Le saint moine accueillit cette communication dans un sentiment qui ne parut pas de la surprise, mais qui n'était pas non plus un aveu. L'humilité voulait tenir caché le secret de Dieu : « Ce n'est pas moi qui vous ai sauvé, dit-il, c'est l'ange de Dieu qui protège les princes en temps de guerre. » C'était l'ange de Dieu en effet, mais qui avait voulu se manifester, en prenant les formes extérieures de celui dont les prières avaient provoqué ce secours. Un esprit fort sourirait peut-être de ces apparitions et de ces transformations ; en parcourant la vie des saints cependant, il devrait se résigner à les rencontrer à chaque page. Pour les hommes sans foi, un saint est un monde et un mystère inexplicable ; le surnaturel y déborde de toutes parts.

La reconnaissance était pour le comte Roger une dette qu'il croyait n'avoir jamais acquittée ; « il supplia humblement Bruno de lui accorder une nouvelle faveur, en acceptant pour l'amour de Dieu de larges revenus, à prendre sur sa terre

de Squillace. » Le saint refusa. « Si j'ai quitté la maison de mon père et la vôtre, dit-il, c'est pour rester étranger aux biens de ce monde, c'est pour servir Dieu seul (1). » Ainsi parlent les saints, et, ce qui est plus méritoire et plus admirable, ainsi ils agissent !

Les cent soixante-deux conjurés qui avaient suivi Sergius dans sa trahison, étaient dans les prisons du comte Roger. Ils étaient destinés à divers supplices, et l'exécution ne pouvait plus guère tarder. En ces temps de chevalerie, la trahison et la félonie étaient les derniers des crimes, et ces crimes ne s'expiaient que dans le sang. Bruno avait songé à ce sang : au comte qui plaçait à ses pieds ses domaines, il demanda le salut des coupables. Cette demande était imprévue et devenait embarrassante ; mais, que pouvait refuser Roger à la voix de son ermite ? les conjurés eurent la vie sauve.

En voie de requêtes, les Chartreux en présentèrent une nouvelle : une association de *vétérans* avait intenté un procès aux saints religieux qu'ils accusaient d'empiétements sur leurs terres ; le comte fut appelé à trancher le différend. Un conseil fut nommé ; un notaire spécial

(1) Charte du comte Roger. Tromby, t. II, p. xc.

vérifia sur place les limites des terres; le Bienheureux Lanuin donna lecture au conseil des *actes* de donation : une charte datée de la fin du mois d'août 1098 terminait le litige en faveur des Chartreux. L'évêque de Squillace, Jean de Nicéphore, confirma ce jugement par l'excommunication portée contre ses violateurs (1).

Les abeilles du désert faisaient leur ruche. Leur évêque leur avait accordé *l'exemption* de toute juridiction épiscopale dans l'étendue de leurs domaines; le Bienheureux Lanuin eut l'occasion de faire ratifier tous ces privilèges par le pape Urbain II. La bulle, qui est datée de Salerne (septembre 1098) et adressée au Bienheureux Lanuin « salue dans le Seigneur le révérend Maître Bruno et ses confrères » et veut laisser aux Chartreux « pleine liberté de s'appliquer à la contemplation du Dieu tout-puissant (2) ». On voit que les privilèges dont jouissent encore les Chartreux, datent de loin. C'est chose étonnante que la stabilité de cet Institut; c'est chose puissamment édifiante que de voir toute innovation y tourner toujours à plus d'isolement, plus de solitude, plus d'austérité.

Les derniers faits que nous venons de racon-

(1) Tromby, t. II, p. LXXXIII.

(2) *Idem*, p. LXXXI.

ter ont pris pour nous une physionomie très caractéristique, et sont devenus comme une révélation. C'est bien toujours l'âme et le cœur de Bruno que nous avons retrouvé, agissant, cherchant à assurer à sa famille religieuse la tranquille possession des terres nécessaires à sa subsistance, écartant par avance et radicalement, toute ingérence ou toute conturbation dans ses pratiques cartusiennes.

Mais il nous semble remarquer aussi que la main de Bruno devient comme défaillante, et que son pied s'alourdit : C'est Lanuin que nous voyons paraître pour revendiquer les droits de l'ermitage contre les *vétérans* injustes, et c'est lui que nous voyons à Salerne auprès d'Urbain II, obtenant confirmation du privilège *d'exemption*. Cette retraite qui commence à se faire remarquer ne doit pas nous surprendre.

Il ne faut pas l'oublier en effet : quoique l'âme des saints ne vieillisse pas, Bruno était déjà un vieillard. Les épreuves de sa vie et ses dures macérations avaient exténué le corps avant le temps ; ses forces trahiront bientôt ses ardeurs. Les actes de sa vie jusqu'à son dernier souffle seront inspirés par la même bonté.

V

On n'a pas oublié l'œuvre de pardon qu'il avait pu réaliser à l'égard des conjurés de Capoue. Cette œuvre n'était pas complète; les coupables étaient destinés à languir encore longtemps dans les cachots du comte Roger : Bruno n'était pas content. Il sut faire cesser sa peine. Lorsque le prince normand revint à Squillace, dans le courant de l'année 1099, l'homme de Dieu lui présenta une nouvelle requête : Il voulait la mise en liberté de tous les conjurés ! Roger ne pouvait pas résister encore ; c'était peut-être la dernière faveur que le saint lui demandait, et c'était sûrement le moyen le plus efficace de lui faire accepter les biens qu'il voulait laisser en dotation à l'ermitage. Mais le noble comte fit ses conditions dans sa grande charte de donation au monastère de La Tour.

« Les conjurés avaient été réservés pour expier leur crime par divers genres de supplices, mais les prières de saint Bruno avaient obtenu leur délivrance. Seulement, ils devenaient, avec leurs descendants, les *serviteurs perpétuels*

des monastères de Sainte-Marie et de Saint-Étienne (1). »

Un jugement qui porte la date de 1221 donne des détails fort intéressants sur les charges imposées aux serfs de la Chartreuse de Calabre (2).

Mais, charte et jugement ne sont-ils pas dans le cas, une arme dangereuse entre les mains des ennemis à tout prix de l'Église? n'est-ce pas la preuve toute faite que l'Église voulut, favorisa et entretint le *servage*! Nous sommes loin de voir ces choses ainsi.

Les serfs de Calabre furent les premiers à baiser la main de Bruno qui les avait arrachés à la mort, et sa charité rendit leur situation plus douce que celle de la plupart des serfs. Plus que personne ils éprouvèrent combien « il était bon de vivre sous la crosse ». Le comte Roger, en condamnant au *servage* des conjurés, mériterait tout au plus le reproche d'avoir partagé les préjugés de son époque; le prince qui se contente de réduire à telle servitude les criminels qui ont voulu sa tête, devra être réputé bien débonnaire. De tels crimes ont de nos jours d'autres châtiments. Au surplus, on ne

(1) Le Couteulx, t. I, p. 107.

(2) Tromby, t. V, p. LXXXIX.

doit pas oublier que le *servage* ne fut pas l'*esclavage*; le serf put acquérir et posséder, se délivrer même de toute servitude quelquefois. On sait le rôle qu'a joué l'Église dans ces questions de servage et d'esclavage; les documents remplissent les pages de l'histoire; seule, la mauvaise foi peut trouver matière à déclamations irréligieuses et impies. En fait de douceur, de mansuétude, de dévouement, de bienfaisance et de charité, l'Église a toujours pu donner des leçons; elle n'a eu jamais à en recevoir.

VI

La charité est la vertu chrétienne par excellence, comme elle est la vertu divine par essence; le chrétien se donne par vertu, mais Dieu se donne par nature. « Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, dit Bossuet, il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. » Nul ne proclama plus haut « cette bienfaisance » du Créateur que le patriarche et saint fondateur des Chartreux. *O bonitas!* ô bonté, s'écriait-il à cha-

que instant : qu'il parcourût silencieusement son cloître, ou considérât les cieux; qu'il contemplât la nature, méditât dans sa cellule, ou conversât avec ses religieux, ce mot venait éclore sur ses lèvres, comme le souffle de son âme : *O bonitas!*

La bonté de cette âme s'épandait autour de lui comme d'une source intarissable. Toutes les autres vertus de ce grand saint semblent s'être éclipsées devant celle-là.

Écoutons le témoignage que lui rendent les moines de Sainte-Marie du Désert, ses frères et ses enfants.

« Bruno fut digne de louange sous tous rapports, mais surtout parce qu'il fut un homme d'une vie constamment égale. Son visage était toujours joyeux, sa parole toujours douce. A la majesté d'un père il joignait les entrailles d'une mère. Ce qu'on sentait en lui, n'était pas tant sa supériorité que sa douceur d'agneau. Il fut vraiment ici-bas le véritable Israélite (1). » La bonté va dans ce tableau jusqu'à la bonhomie. *O bonitas!*

Cette bonté enchaînait à sa personne ceux qui l'avaient une fois connu; ils ne pouvaient

(1) Titulus S. Mariæ de Eremo.

plus s'en séparer. Saint Hugues de Grenoble avait été le retrouver jusqu'au fond de la Calabre; Landuin de Chartreuse, déjà affaibli par l'âge, quittera son désert et se risquera sur les chemins de l'Italie, pour revoir encore une fois la douce physionomie de son père Bruno.

La rencontre de ces deux vieillards a quelque chose de touchant et de solennel; on dirait les suprêmes adieux que se font deux amis entrevoyant la tombe; leurs entretiens prennent la gravité d'un testament. C'était bien en effet un testament que faisait le Fondateur des Chartreux.

Il est de tradition cartusienne que pendant le séjour de Landuin à la Chartreuse de Sainte-Marie, sous les inspirations et les directions de saint Bruno, les *coutumes* des Chartreux furent alors *sanctionnées*, sans être encore cependant rédigées sous forme de règle. Bruno devait être Fondateur, surtout par la grandeur de sa vie et l'éclat de ses vertus. C'était là la règle vivante que Landuin était venu considérer, étudier et méditer, pour en connaître dans tous les détails les étonnantes perfections. On a publié des *ordonnances* qui seraient comme le fruit des entretiens de saint Bruno et de Landuin, mais les Chartreux eux-mêmes n'en regardent pas l'authenticité comme démontrée.

Landuin aurait voulu emmener Bruno dans sa première retraite, à Chartreuse. Des amitiés puissantes le retenaient en Calabre, et l'âge avec son cortège d'infirmités rendait un si long voyage à peu près impossible.

VII

Pour dédommager ses frères de Chartreuse qui gardaient peut-être encore l'espoir de recouvrer leur père, Bruno leur adressa par l'intermédiaire de Landuin la lettre suivante où nous avons puisé quelques détails qui précèdent.

« A ses frères particulièrement chers en Jésus-Christ, frère Bruno, salut dans le Seigneur.

Notre très cher frère Landuin m'a parlé longuement et délicieusement de votre discipline digne de tout éloge, de l'inflexible rigueur qui la caractérise, du saint amour avec lequel vous poursuivez sans cesse le travail de votre perfection. A cette nouvelle mon esprit tressaille de joie dans le Seigneur. Oui, je me réjouis en offrant à Dieu mes louanges et mes actions de grâces, et pourtant je soupire aussi avec amertume. Je me réjouis, comme il est juste, de l'accroissement de vos vertus, mais je m'attriste et

je rougis de rester inerte et embourbé dans la fange de mes péchés.

Réjouissez-vous donc, mes frères bien-aimés, réjouissez-vous de votre bienheureux sort, et des largesses que la main de Dieu vous prodigue... C'est en pensant particulièrement à vous, mes bien-aimés frères laïques, que je dis : mon âme glorifie le Seigneur, parce que je contemple la magnificence de sa miséricorde sur vous, d'après le rapport que m'a fait votre Prieur et très cher Père, qui se félicite et se réjouit grandement de votre conduite. Nous aussi, nous nous réjouissons de ce que, sans que vous ayez la science des lettres, Dieu écrit de son doigt dans vos cœurs l'amour et la connaissance de sa loi sainte. Vos actions en effet, montrent ce que vous aimez et ce que vous comprenez... Persévérez donc, mes frères, dans cette perfection à laquelle vous êtes arrivés, et fuyez comme une peste la fréquentation de certains laïques plongés dans la vanité et infectés de la contagion du mal...

Je voulais garder avec nous notre frère Landuin à cause de ses graves et fréquentes infirmités. Mais loin de vous il ne peut trouver ni santé, ni joie, ni repos. Il n'a donc pas consenti à mon désir, et l'abondance de ses larmes et de ses soupirs, à la pensée d'être séparé de vous,

m'a montré combien il vous est attaché et de quel parfait amour il vous chérit. Aussi n'ai-je voulu lui faire aucune violence, de peur de le blesser, lui ou vous qui m'êtes très chers à cause de vos vertus. J'avertis et conjure humblement votre fraternité de lui témoigner effluamment l'affection que vous lui portez comme à votre Prieur et à votre Père bien-aimé. Veillez soigneusement à l'entourer de tous les soins qu'exige sa santé. S'il n'accepte pas ces traitements commandés par l'humanité, aimant mieux mettre sa vie en danger que de diminuer un peu la rigueur de la discipline corporelle, il ne doit aucunement être approuvé de ce point.

Afin de vous donner la facilité d'accomplir la bonne œuvre dont nous parlons, nous accordons à votre charité de faire intervenir pour cela notre propre autorité, et d'obliger respectueusement votre Prieur à recevoir ce qui est nécessaire à sa santé. Quant à moi, mes frères, sachez que mon unique désir, après celui de jouir de Dieu, c'est d'aller à vous et de vous voir. Avec l'aide du Seigneur, je l'accomplirai dès que je pourrai. Adieu! »

Comme c'est bien la même âme, l'âme séraphique que nous avons vue s'exalter auprès de Raoul-le-Verd! le même cœur qui s'épanche,

la même plume qui court ! Ici et là, on pourrait mettre comme en-tête : *O bonitas !* ô bonté ! La même conclusion pourrait servir aux deux épîtres ; et ce serait le même mot : ô bonté ! n'est-ce pas le père qui ne vit que par ses enfants ?

VIII

Pour purifier encore plus son serviteur, Dieu allait l'atteindre coup sur coup, dans les fibres si sensibles de son âme, dans ces amitiés qui semblaient être la raison de sa vie : la mort moissonna autour de lui, sans pitié, ses amis les plus chers.

Le pape Urbain II fut la première victime ; il rendait le dernier soupir à Rome, le 29 juillet 1099, quelques jours seulement après la prise de Jérusalem par les croisés. Il n'eut même pas le temps d'apprendre la grande victoire qu'il avait tant travaillé à préparer. Malgré les menées des schismatiques, ses funérailles eurent lieu dans la basilique vaticane. Son successeur fut le cardinal Rainier, ancien moine de Cluny. Il prit le nom de Pascal II.

Depuis neuf ans bientôt, s'immolant dans ses goûts, Bruno vivait pour Urbain, pensait

pour lui et agissait pour lui. Or, cette vie cessait en partie le jour où Urbain descendait dans la tombe; Bruno mourait à moitié avec le grand pape.

Un nouveau coup allait lui être porté dans la vie même de son Institut.

Landuin, nous l'avons vu, était parti de Calabre impatient de retrouver son désert. Il ne devait jamais plus le revoir. Arrêté en route par les partisans de l'antipape Guibert, il est conduit en présence du schismatique qui veut l'obliger à le reconnaître pour pape légitime. Rien ne peut ébranler sa foi, et il est jeté en prison. Il n'en sortit que le jour où le tyran sentant sa fin approcher, fit mettre en liberté ses nombreuses victimes, leur donnant la mission de le réconcilier avec Rome. La mort survint trop tôt. Guibert « mourut dans son erreur, dit un auteur chartreux du douzième siècle. Landuin, à cette nouvelle, se mit à fondre en larmes, à tel point que ceux qui l'entouraient lui reprochaient de pleurer le scélérat dont Jésus-Christ venait de délivrer son église (1). » Les fils de saint Bruno savent prier pour leurs bourreaux et peuvent pleurer leur

(1) Le Couteulx, t. I, p. 121.

mort. Épuisé par les souffrances de sa captivité, Landuin ne survécut que sept jours à l'antipape; il expira le 14 septembre 1100. « Son corps fut déposé dans le monastère de Saint-André, au pied du mont Soracte, voisin de la forteresse où il avait été enfermé (1). »

Avec Landuin, Bruno perdait le compagnon de la première heure, l'ami du cœur.

C'était encore une partie de son âme qui l'abandonnait. La nouvelle de cette mort eut cependant sa consolation : Landuin était mort en martyr, martyr de sa fidélité à l'Église romaine. Cette double gloire était bien faite pour réjouir le cœur du père. C'était aussi un bien noble exemple placé au berceau même de la fondation cartusienne.

Bruno n'était pas encore parvenu au sommet de son calvaire; il allait en faire bientôt une autre station douloureuse.

Le comte Roger venait d'être gravement atteint. Son premier souci fut de mander le saint auprès de lui. Un saint est chose si douce et si reconfortante au chevet d'un mourant ! Roger voulait à cette heure dernière sentir dans sa main la main de Bruno, et paraître pour

(1) Le Couteulx, t. 1, p. 121.

ainsi dire en sa compagnie au tribunal de Dieu. Une charte datée du 4 juin 1101 nous montre déjà le comte faisant de nouveaux dons à l'ermitage de Calabre, « craignant le jugement de Dieu et les peines de l'enfer, et voulant pourvoir avantageusement au rachat de ses péchés et au salut de son âme (1). »

Le 21 juin 1101, il rendait le dernier soupir entre les bras de saint Bruno et du bienheureux Lanuin. Dans une bulle que le pape Pascal II remit à Bruno peu de temps après la mort du comte, il confirmait tous les privilèges et possessions concédés ou reconnus aux Chartreux par le « comte Roger d'excellente mémoire, et Urbain II qui a laissé la réputation d'un saint (2). »

Le comte Roger fut enterré princièrement à Mileto, où il avait expiré.

Bruno en repartit l'âme attristée et sa vie encore diminuée. En voyant tous ces deuils fondre sur lui sans relâche et sans merci, la pensée du saint homme Job vient à l'esprit, Job qui perdait coup sur coup ses biens, ses amis, ses enfants.

Il semble qu'aux yeux des anges, aux yeux

(1) Tromby, t. II, p. xciv.

(2) *Idem, ibid.*



MORT DE SAINT BRUNO (p. 260).

des hommes et aux yeux des démons, Dieu ait voulu tirer gloire de Bruno comme de Job, en l'éprouvant, en l'épurant par la souffrance, pour en faire un or très pur : Un grand pape l'avait pour conseiller, et son pape lui est ravi; des princes en faisaient le guide de leur vie et ces princes descendent tout d'un coup dans la tombe; le fils aîné de son cloître ne s'est pour ainsi dire arraché de ses bras que pour tomber dans les bras de la mort ! Depuis trois ans les messagers qui prennent le chemin de Sainte-Marie de Calabre, n'y apportent que des nouvelles de malheur : Bruno était appelé à faire tous les sacrifices de l'âme humaine; n'était-il pas un nouveau Job ?

Tel fut en effet l'éclat de ses mérites, telle l'éminence de ses vertus, qu'on ne put l'approcher sans être subjugué, fût-on pape, fût-on prince ou simple religieux : Pape on oubliait sa tiare, prince on inclinait sa couronne, pour devenir disciple et enfant bien aimant.

En parcourant tous les Titres funèbres, nous n'avons trouvé que ces deux mots : « Notre Maître Bruno » ou « notre Père ». En pleurant Urbain II, en pleurant le comte Roger, en pleurant le bienheureux Landuin, Bruno pleurait ses enfants.

IX

L'âme ainsi dégagée de tout, purifié de toute souillure, arrivé au sommet de son calvaire et le sacrifice de sa vie consommé, Bruno rendit le dernier soupir, trois mois seulement après la mort du comte Roger.

Nous avons peu de détails sur ses derniers jours et ses derniers moments. Tout ce que nous en savons, nous a été gardé par le récit succinct des Chartreux de Calabre. Mais la mort semble être venue comme une messagère depuis longtemps attendue, et à laquelle on voudrait faire bon accueil. Il n'est question ni de souffrances ni de maladie : Bruno s'éteignit comme la lampe dont l'huile est consumée. Les dernières préparations à la mort se firent comme les apprêts d'un voyage, sans trouble, sans hâte et sans crainte. Bruno sur son grabat, ses religieux autour de lui, rappelle les patriarches bénissant leurs enfants avant de descendre dans la tombe.

Dans sa simplicité, le récit des Chartreux nous fait entrevoir tout le grandiose de cette scène; nous ne pouvons que citer :

« Nous vous dirons en quelques mots quelle

a été la mort de ce saint homme. La perfection de sa vie vous sera suffisamment révélée par celle de son trépas.

« Sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Seigneur et Père, il convoqua ses frères, et leur raconta successivement toutes ses actions depuis son enfance. Le cours entier de sa vie leur fut alors révélé comme digne de sa science et de sa sagesse (1). »

Après sa confession publique, le saint voulut faire sa profession de foi.

« Je crois fermement, dit le vieillard agonisant, au Père et au Fils et au Saint-Esprit : au Père qui n'a pas été engendré, à son Fils unique, à l'Esprit-Saint qui procède de l'un et de l'autre... Je crois que la Vierge a été pure avant d'enfanter, qu'elle est restée vierge dans l'enfantement, et qu'elle a conservé sa virginité sans tache après l'enfantement...

« Je crois spécialement que ce qui est consacré sur l'autel est le vrai corps, la vraie chair et le vrai sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ...

« Je professe et je crois que la sainte et ineffable Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, est un seul Dieu, d'une seule nature, d'une seule sub-

(1) Le Conteulx, t. I, p. 138.

stance, d'une seule majesté et puissance (1). »

Sa sainte âme fut débarrassée de la chair, *carne soluta est*, la veille des nones d'octobre, l'an du Seigneur 1101. Priez pour lui et pour nous pécheurs. »

La mort était un « débarras » pour l'âme de Bruno, le corps était un lien et une entrave ; le lien de chair rompu, l'âme s'envola. Ce corps est brisé en effet ; la lumière se dérobe à ces yeux, le sang se glace dans ces veines, ces jambes et ces pieds se raidissent : l'âme a gardé toutes ses ardeurs. Le dogme catholique est défini dans cette profession de foi de moribond, avec une netteté, avec une précision, avec une intégrité que pouvait seul atteindre un théologien consommé. Il semble qu'on entende saint Athanase définissant les mystères de la sainte Trinité et de l'Incarnation.

En ces temps de troubles et d'hérésie, c'était une grande leçon ; pour la famille cartusienne, c'était le suprême écho de la voix d'un Père ; c'était sa foi, c'était son âme, c'était l'héritage sacré !

On croirait que Lesueur fut témoin de la douleur poignante des Chartreux de Calabre, lors-

(1) Le Couteux, t. I, p. 125.



APOTHÉOSE DE SAINT BRUNO (p. 264).

que saint Bruno rendit le dernier soupir. Sa toile, qui est son chef-d'œuvre, fait revivre cette scène d'une façon saisissante.

Quelle douleur déchirante chez les moines, mais quelle douleur résignée !

Landuin, sans doute, dominant la scène, tient élevé le crucifix sur la tête du saint, semblant dire à ses religieux que leur père est mort comme le Christ, crucifié, mais qu'il ressuscitera comme lui.

Pour donner satisfaction aux populations accourues à la nouvelle de la mort de Bruno, on laissa son corps exposé pendant trois jours, dans la chapelle de Sainte-Marie du Désert. Les prélats, les prêtres, les seigneurs tinrent à honneur d'assister à ses funérailles. Son corps fut déposé à l'extrémité occidentale du cimetière du couvent, dans un tombeau de pierre. Bientôt on vit jaillir auprès une source miraculeuse qui opéra un grand nombre de guérisons ; ainsi commença le pèlerinage qui est resté depuis si célèbre en Calabre (1). La tombe des saints est toujours glorieuse.

Nous allons suivre dans ses différentes phases cette étonnante glorification.

(1) Tromby, Surius, etc.

CHAPITRE IX

GLORIFICATION DE SAINT BRUNO APRÈS SA MORT

I. Bruno glorifié par son siècle. — II. Sépulture de Lanuin. — III. Chartreuse de La Tour abandonnée. — IV. Découverte providentielle des restes de saint Bruno et Chartreuse recouvrée. — V. Béatification et translation des reliques. — VI. Religieuse distribution. — VII. Canonisation. — VIII. Fête à Cologne. — IX. Profanations protestantes à la Grande-Chartreuse. — X. Culte de Bruno à Reims. — XI. Décret de Clément X. — XII. Chartreuse de La Tour détruite et la Grande-Chartreuse abandonnée. — XIII. Les deux Chartreuses après la Révolution. — XIV. Grandes fêtes annuelles en l'honneur de saint Bruno en Calabre.

I

Sur le tombeau de leur Père les Chartreux gravèrent l'inscription suivante, en vers latins :
« Moi que recouvre cette pierre, j'ai eu le bonheur d'être le premier fondateur de cet ermitage, qui est le bercaïl du Christ. Bruno est mon nom, l'Allemagne est ma patrie, et je suis venu en Calabre attiré par le calme du désert.

J'étais docteur et prédicateur célèbre dans le monde : la grâce d'en haut et non mon mérite me fit jouer ce rôle. Le sixième jour d'octobre a brisé les liens qui m'attachaient à la chair. Vous qui lisez ceci, demandez le repos pour mon âme (1). »

Cette épitaphe garde la réserve modeste du Chartreux. Le siècle de Bruno allait tracer sur ses parchemins un éloge enthousiaste comme on en rencontra rarement.

Il le grava sur le *Rouleau* funèbre.

Les Chartreux de Calabre donnèrent une forme particulièrement solennelle à la lettre qui devait annoncer la mort de leur Père et qu'ils placèrent en tête du *Rouleau*.

« Lettre encyclique par laquelle les disciples de Bruno au désert de Calabre annoncèrent sa mort de toutes parts et demandèrent pour son âme les suffrages accoutumés.

« Nous, ermites du monastère de Sainte-Marie, mère de Dieu, en Calabre, dont notre Père Bruno fut le fondateur et le supérieur pendant sa vie, nous vénérâmes d'abord et nous saluons avec toute la soumission voulue le Pontife du Siège apostolique, dont nous croyons et con-

(1) Le Couteulx, t. I, p. 126.

fessons la primauté et la dignité de chef de l'Église. Nous adressons aussi nos hommages à tous les membres de la Curie romaine, et nous leur annonçons la mort de notre saint Fondateur et Père arrivée la veille des nones d'octobre, afin qu'il soit assisté auprès de Dieu par leurs mérites et leurs prières. Nous saluons encore la sainte Église tout entière dans tous ses ordres et ses institutions, dans ses chanoines, ses moines, ses ermites, ses vierges consacrées à Dieu... nous les supplions de se souvenir de notre Père défunt (1). »

Chose étonnante ! cette Encyclique s'adresse avant tout au Pape et à la Curie romaine, et il n'y a aucun Titre funèbre de Rome ! Une conclusion s'impose avec la dernière évidence, c'est qu'on ne possède pas tous les Titres funèbres ; le *Rouleau* qui fut porté à Rome et dans le centre de l'Italie a dû s'égarer. Avant d'aller au loin solliciter les suffrages pour leur Père, les religieux de Calabre devaient recueillir ceux de leur entourage, ceux de Rome et de la Cour romaine, où Bruno venait de jouer un si grand rôle. C'est une chose fort étrange en effet, de voir tout d'abord l'apparition du *Rolliger* dans

(1) Le Couteux, t. I, p. 134.

le nord de l'Italie, à Lucques et à Plaisance. C'était le chemin de Grenoble, le chemin de la France. La France avait été le théâtre de la vie de Bruno et était devenue sa patrie d'adoption ; c'était là que le *Rouleau* funèbre allait s'enrichir des éloges du grand serviteur de Dieu.

L'itinéraire du *Rolliger* a été tracé par le V. P. Dom Cyprien-Marie Boutrais que nous avons déjà cité. On voit toute la perspicacité de l'éminent Chartreux, en pointant sur une carte tous les lieux visités ; la route suivie ne paraît pas douteuse. Traversant la Lombardie et les Alpes, le *Rolliger* avait hâte d'arriver à Grenoble. Le saint évêque Hugues, le grand ami de Bruno, y était encore. « Cette église, que le seigneur Bruno, moine et ermite, avait choisie pour sa première retraite... pleure d'autant plus maintenant la mort de cet homme incomparable. » (Titre 11.) Pour les religieux de Chartreuse, leur douleur surpasse toutes les douleurs : « Frères de Chartreuse, nous sommes bien malheureux, plus malheureux que tous les autres, d'être privés des consolations de notre très bon père Bruno, dont la gloire est si belle. » (Titre 16.)

En quittant Chartreuse, le Frère voyageur court vers Lyon où siège encore Hugues, l'in-

trépide légat de Grégoire VII, l'ami et le défenseur de Bruno contre l'indigne simoniaque de Reims. Sous un tel archevêque, les chanoines de la primatiale ne pouvaient écrire qu'un mot, « que Bruno avait servi la cause de la justice autant qu'il l'avait pu. » (Titre 16.)

Mais, ne nous attardons pas ; marchons avec le *Rolliger*. Il traverse la Bourgogne ; Cluny, Molesmes, Dijon, Auxerre ont sa visite et déposent leur tribut d'hommages sur le précieux parchemin. Il passe en Champagne, à Troyes, à Sens, à Châlons, pour faire une plus longue halte à Reims. Reims avait été la ville de Bruno ; ses amis, ses disciples y étaient encore nombreux ; les moines et les couvents l'avaient eu pour défenseur : on ne compte pas moins de cinq Titres datés de Reims. Puis, c'est la frontière de la France ; le *Rolliger* passe en Belgique.

Il recueille les éloges funèbres à Tournay, à Ypres, à Bruges, à Gand, et, dans un des petits ports du littoral, il s'embarque pour l'Angleterre.

C'est par le nord qu'il y aborde. Un des Titres est recueilli à Hull ; d'autres le sont à Beverlay, à York, à Lincoln, à Coventry, à Londres, à Cantorbéry. A Douvres sans nul doute, il s'embarqua de nouveau pour retrouver la France.

Il en avait sillonné l'est; il va maintenant en parcourir le nord encore, l'ouest et le centre. Saint-Omer est sa première station dans le Pas-de-Calais; par Arras il aborde dans la Somme, à Péronne, va à Beauvais, à Laon, à Meaux et à Paris, où les hommages abondent en l'honneur du grand serviteur de Dieu.

De Paris, le *Rolliger* part pour la Normandie, Rouen, Caen, Saint-Lô, Avranches, le Mont-Saint-Michel; on le voit au Mans, à Chartres, à Orléans, à Tours, à Angers, à Niort, à Poitiers, à Bourges, à Vierzon et à Châteauroux. Il y avait près de deux ans qu'il avait quitté la Calabre; il songea au retour.

On perd sa trace vers le centre de la France, en Berry, et il semble avoir négligé le midi qu'il traversa cependant pour s'embarquer. C'est par mer qu'il regagna la Calabre, en abordant à Troja qui a un port d'une certaine importance. Les chanoines de la cathédrale rédigèrent le dernier Titre qui figure sur le *Rouleau*. Ils constatent, en y applaudissant, « que le *Rouleau* est rempli sur ses deux faces des éloges inspirés par la mémoire de Bruno. Il pesait si lourdement que le messager portait à son cou les traces de la fatigue imposée par ce fardeau devenu excessif. » (Titre 178.)

Les chanoines de Troja usent un peu hors de propos, à notre avis, de l'hyperbole poétique; un parchemin chargé d'inscriptions n'est guère plus lourd que s'il en était vide. Mais sous cette forme un peu naïve, nous entendons la voix de la vérité : le nom de Bruno avait soulevé de toutes parts d'unanimes éloges; il était connu, au nord comme au midi, en Italie, en France, en Belgique, en Angleterre et en Allemagne.

La science du moine avait excité partout l'admiration, et sa sainteté le faisait comparer à un ange, *angelicam in terris vitam imitatus*. (Titre 160.) Il avait été l'homme de son siècle. A côté de deux grands papes, Grégoire VII et Urbain II; à côté de deux grands docteurs, Anselme et Lanfranc, le patriarche des Chartreux fait grande figure et garde une importance toute personnelle. Par l'éclat de la sainteté et la puissance de l'exemple, il a dominé tout son temps. Si Bruno a été grand, c'est surtout par sa vertu; c'est la note qui résonne le plus souvent dans les Titres funèbres :

« Il fut la fleur des ermites... comparable à Élie et à Jean-Baptiste... colonne dans l'Église... une perle dans la maison du Seigneur... un saint fondateur... accomplissant lui-même tout ce qu'il conseillait aux autres...

Et par-dessus tout, l'homme d'une bonté immense... le pasteur bon... le bâton des infirmes et la consolation des malheureux... Il désirait être aimé et non point regardé comme un supérieur. » Nous glanons un peu au hasard.

Chaque Titre a sa note particulière et caractéristique; par les citations que nous avons pu faire, on peut voir que le fond reste toujours le même. Le nom de Bruno a fait naître partout la même estime, la même vénération, le même culte.

Au lendemain de sa mort, ses contemporains lui donnent le nom de « saint » et l'invoquent avec confiance. Saint, Bruno le fut en effet; mais il fut le saint, bon. Après avoir parcouru, médité et étudié tous ces éloges funèbres du *Rouleau*, on répète avec une nouvelle émotion encore le mot que ses enfants redisaient à ses côtés et qui était devenu comme le souffle de son âme : *O bonitas!*

On s'écrie volontiers avec les chanoines d'Orléans : « O Bruno, l'honneur et la gloire la plus haute de notre siècle... Homme saint, qui vivez dans le Christ, souvenez-vous de nous, suppliez le Sauveur de nous accorder la grâce de suivre votre doctrine qui retentit dans tout l'univers. » (Titre 78.)

Mais à ce concert il eût manqué une voix, si on n'y eût distingué la parole du pape. Cette parole fut entendue, et Pascal II parla du grand serviteur de la papauté descendu dans la tombe comme eût pu le faire Urbain II son ami. Le Bienheureux Lanuin reçut de Rome cette lettre : « Nous avons appris que vous avez succédé à Maître Bruno de *sainte mémoire*. Que son esprit soit donc en vous. Ayez le même zèle austère pour la discipline érémitique, la même constance, la même gravité de mœurs. Tout ce que sa sagesse et sa piété ont mérité d'*autorité* et de *faveur* auprès du Siège apostolique, nous vous l'accordons pourvu que son esprit vous accompagne toujours (1). »

II

Le Bienheureux Lanuin répondit à ces vœux du pontife; Pascal donna au moine des marques de plus en plus éclatantes de sa confiance. Il le manda à Rome pour le concile de 1102, lui confia en maintes circonstances plusieurs missions délicates, et le nomma même *Visiteur gé-*

(1) Le Couteulx, t. I, p. 154.

néral des monastères de sa province, le priant d'examiner « ce qui s'y passait de contraire à la discipline monastique et de réformer les abus avec une grande modération et discrétion, lui enjoignant d'aller trouver l'évêque de Mileto et de traiter fraternellement avec lui des griefs qu'il avait contre les moines de Saint-Ange (1). » C'était Lanuin devenu arbitre entre un évêque et des moines !

C'était presque la personne de Bruno continuée à la cour des papes par un de ses enfants.

Le père et le fils devaient se retrouver bientôt ; la mort qui les avait séparés allait les réunir. Lanuin mourut en 1120. Les religieux de Calabre eurent une de ces touchantes pensées que donne le cœur : assigner à Lanuin pour dernière demeure le même tombeau qu'à Bruno. Les ossements de ces deux grands religieux durent en tressaillir.

Le cœur avait inspiré une grande pensée ; le cœur en inspira une autre : retirer du cimetière les restes vénérables des deux saints, et les transférer dans l'église même de Sainte-Marie. Les deux saints revivront mieux ainsi au milieu de leurs frères ; aux heures de la nuit, quand

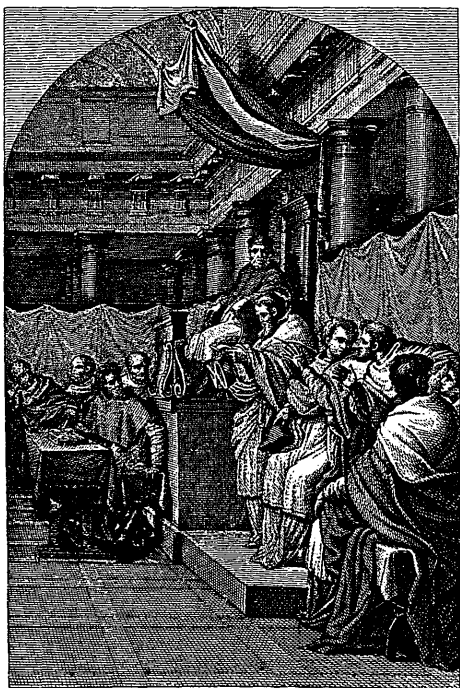
(1) Le Couteux, t. I, p. 164.

les moines se rendront à l'église pour le chant de l'office, leur ombre semblera se mêler aux longues tuniques blanches des religieux; la voix des morts s'unira à la voix des vivants.

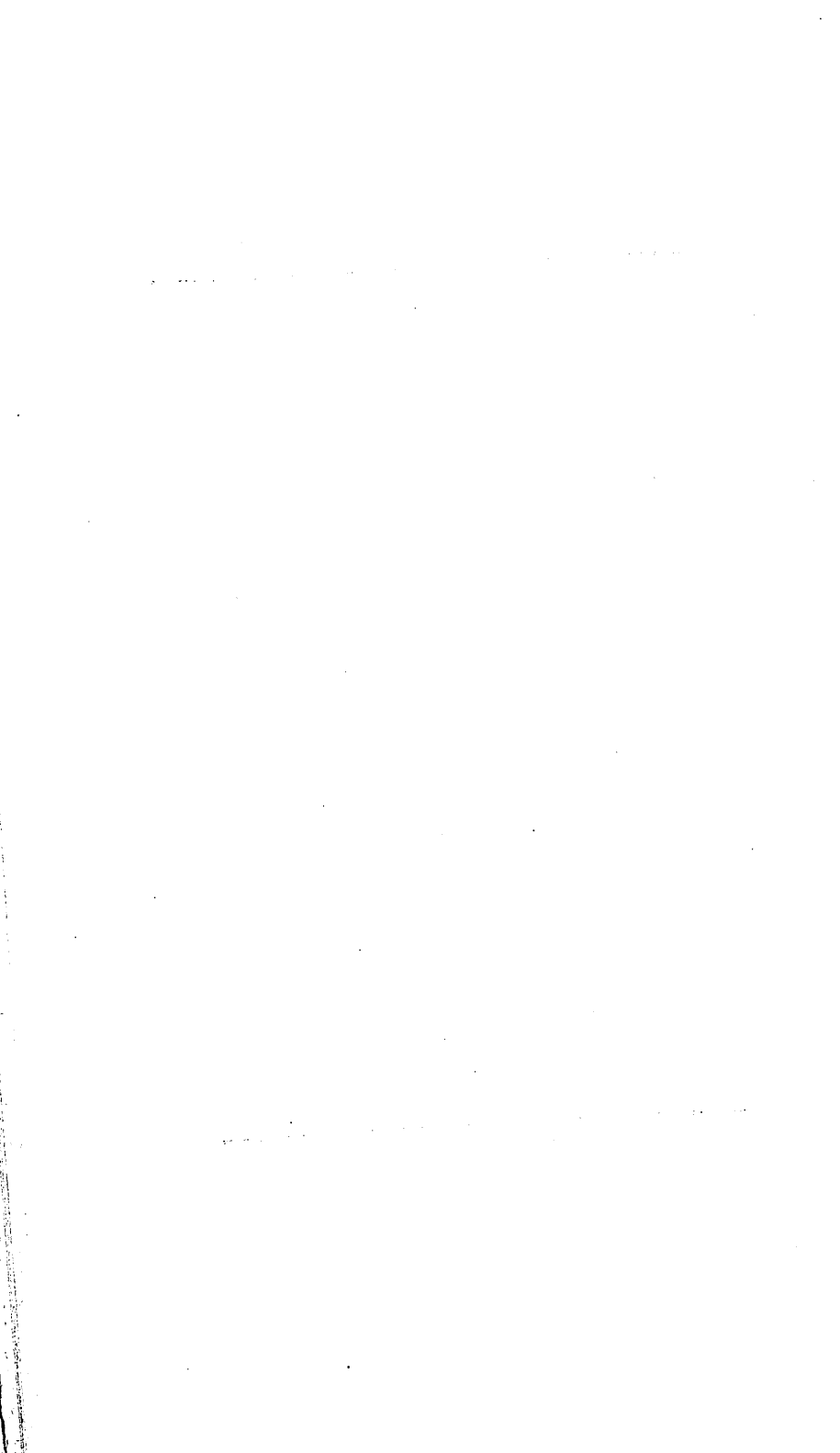
Ce fut Maître Lambert, second successeur de saint Bruno en Calabre, qui opéra cette translation, vers 1122.

III

Mystérieuse destinée des lieux, plus mystérieux enchainement des choses! Sainte-Marie de Calabre qu'on eût pu croire irrévocablement liée à la vie des Chartreux, en fut privée un jour tout inopinément. Le tombeau des deux saints Fondateurs, les mille souvenirs qui peuplaient ce désert de la pensée et des traditions cartusiennes, ne purent conjurer cette fin douloureuse; la robe blanche du Chartreux disparut du couvent pour faire place à la bure du Cistercien. En 1122 en effet, les Cisterciens prirent possession du monastère de Sainte-Marie et de Saint-Étienne. Il y avait environ un siècle qu'il avait été fondé. Le pape Célestin III approuva le nouvel ordre de choses, loua même les intentions de ceux qui l'avaient provoqué,



LES CONSTITUTIONS CARTUSIENNES APPROUVÉES PAR
LE PAPE.



mais l'histoire n'a pas fait la lumière, sur les circonstances qui avaient amené cette surprenante transformation monastique.

On éprouve un sentiment de peine, en voyant les Chartreux quitter la Calabre où leur influence avait été si bienfaisante. Nous comprenons le déchirement de leurs cœurs, lorsqu'ils s'agenouillèrent pour la dernière fois sur la tombe de leur Père, auprès de laquelle des étrangers auraient à l'avenir le soin de prier. Bruno, loin de ses enfants ! si le bonheur du ciel pouvait être troublé, ce jour-là Bruno l'eut connu.

Pendant plusieurs siècles, Bruno et Lanuin dormirent ainsi leur dernier sommeil, côte à côte, dans le même sépulcre, loin de leurs frères.

Il y avait trop de prières sur les lèvres, et des désirs trop ardents au fond des cœurs, pour que la séparation fût éternelle. Au Chapitre général tenu en 1497, les Chartreux apprirent cette grande nouvelle que leur annonçait officiellement la Carte solennelle : « Nous avons l'espoir de recouvrer bientôt l'ancienne maison de Saint-Étienne près de Squillace, où repose le vénérable et saint corps du bienheureux Bruno notre Père. C'est lui qui le premier, conduit

par l'esprit de Dieu, jeta les bases de la vie cartusienne (1). »

Quelle joie il y eut ce jour-là à la Chartreuse ! c'était le rayon de l'espérance ; c'était pour des enfants, le bonheur de retrouver une patrie perdue et le tombeau des ancêtres. Toute idée et toute impression de corruption disparaissent en présence de la tombe des saints ; on la vénère, on la convoite, on se la dispute comme un écrin.

IV

Mais les souvenirs de famille ne sont bien gardés que par les enfants ; on ne savait plus où étaient les restes de saint Bruno. Un événement providentiel vint tout à coup les faire découvrir.

Un gentilhomme, Antoine de Sabinis, qui administrait les biens du monastère de Saint-Étienne, eut un songe. Il lui fut révélé qu'un grand trésor était caché derrière l'autel de l'église de Sainte-Marie. On fit le tour de l'autel, on examina ; on finit par remarquer sur un côté une fenêtre de forme particulière. On l'ouvrit et on se trouva en présence d'un caveau qui

(1) *Grande-Chartreuse*, par un Chartreux, p. 100.

contenait un sarcophage en marbre. On lut deux inscriptions; l'une était ainsi conçue : « Ces ossements sont ceux de Maître Bruno; » l'autre portait : « Ces ossements sont ceux de Maître Lanuin (1). » On fit solennellement la translation de ces restes, de l'église Sainte-Marie à celle de Saint-Étienne. Ces choses se passaient vers l'an 1505.

Le ciel et la terre s'unissaient pour gagner la cause des Chartreux en Calabre.

Une touchante tradition rapporte qu'au départ des Chartreux la fontaine qui avait jailli près du tombeau de saint Bruno, s'était complètement desséchée. Comme si le désert de Calabre était entré en deuil et avait été stérilisé, le jour où les Chartreux l'avaient quitté! Les événements, sous la main de Dieu, s'enchaînaient comme d'eux-mêmes, pour ramener les anciens possesseurs auprès des restes de leur Père. Pour différentes raisons, les Cisterciens avaient une vie pénible et agitée, là où les Chartreux avaient eu toutes les joies de la contemplation. Les embarras survenaient nombreux, inextricables, incessants; les choses en arrivèrent à tel point, que bientôt les Cisterciens eux-

(1) *Boll. Com. præv.*, n° 780.

mêmes ne virent de solution possible que dans le retour des Chartreux.

Pandolphe, de l'Ordre de Cîteaux, prit l'initiative des pourparlers, en s'adressant à Dom Pierre Roux. Les négociations ne devaient aboutir que plus tard. La Providence qui en tenait le fil en prépara l'heureuse issue.

Le cardinal diacre Louis d'Aragon avait reçu le titre de l'abbaye de Saint-Étienne vers 1508. Il avait pour parent Dom Jacques d'Aragon, de l'ordre des Chartreux, qui devint prieur de la maison de Naples. Ces liens étaient providentiels : le cardinal sollicité fit volontiers abandon de son abbaye au Chartreux son parent. C'était le chemin du retour tout grand ouvert aux enfants de saint Bruno. Dans une bulle, datée du 15 décembre 1513, Léon X rendait à ses anciens possesseurs le monastère « dans l'église duquel on affirmait la présence du corps de saint Bruno, fondateur de l'Ordre des Chartreux (1) ». La dignité abbatiale y était supprimée, et pour le désigner, on ne se servirait plus du mot de *monastère*, mais de celui de *maison*, selon les usages de l'Ordre. La minutie, si minutie il y a, et l'humilité cartusienne vont jusque là.

(1) Tromby, t. IX. App., p. CLXXXVIII et seq.

La prise de possession par les Chartreux eut lieu deux mois après la signification de la bulle pontificale. C'était le 27 février 1514. Elle fut très solennelle.

Il y eut rivalité de courtoisie entre Cisterciens et Chartreux. Les cloches du monastère sonnaient joyeusement; les Cisterciens, précédés de la croix, allèrent au-devant des Chartreux qui arrivaient sous la conduite de Dom Jacques d'Aragon, accompagné de quatre autres prieurs. Le R. P. Vite, prieur des Cisterciens entonne le *Te Deum*; à ses accents on se dirige vers l'église. Dom Jacques d'Aragon donne communication des bulles pontificales et des lettres patentes du vice-roi de Naples. Les Cisterciens écoutent religieux et soumis. Élevant la voix au nom de tous, le Père prieur s'incline : « Soyez les bienvenus, nous voici prêts, nous ne pouvons ni ne devons résister à nos supérieurs. Faites donc tout ce qui vous plaira. » Bruno retrouvait ses enfants; après quatre siècles, l'exil cessait et la terre de leur dilection leur était rendue.

Quelle fut la première préoccupation des Chartreux en foulant le seuil de Sainte-Marie? on le devine. Leurs pères en le quittant, avaient voulu s'agenouiller une dernière fois devant les restes du saint Fondateur; en y arrivant, eux

leurs dignes fils, coururent au sarcophage, à l'arche sainte qui gardait leur trésor.

Ils firent la vérification des reliques du saint. Ils les trouvèrent intactes et authentiques, et avec elles, le précieux *Rouleau* funèbre dont nous avons déjà parlé. Le cher dépôt fut placé dans la sacristie, en attendant l'approbation que le Souverain Pontife allait bientôt donner au culte du bienheureux Fondateur (1).

Puisque les saints font la vie de l'Église et sont les artisans de son édification mystique, Dieu semble vouloir les associer plus manifestement et plus intimement à sa grande vie séculaire. Dans l'existence de l'Église les siècles ne comptent que comme des jours; les saints sont grandis avec elle dans ces colossales proportions.

L'œuvre des saints apparaît plus majestueuse et plus parfaite, à mesure que les âges s'écoulent; les hommages que leur rend l'humanité deviennent d'autant plus ardents, semble-t-il, qu'ils ont été parfois plus longtemps différés. La louange alors est une réparation.

(1) Tromby, t. IX, p. 333.

V

Réapparaissant en Calabre après quatre siècles, les enfants de saint Bruno n'eurent rien tant à cœur que de faire éclater sa gloire et de promouvoir son culte. Arrivés en Calabre le 27 janvier 1514, ils obtenaient de Léon X, dès le 19 juillet de la même année, en faveur de leur Patriarche « un oracle de vive voix ». Les RR. PP. prieurs de Bologne, de Mantoue, de Naples et de Rome, délégués du Chapitre général, présentaient la requête au nom des Chartreux; le cardinal de Pavie, protecteur de l'Ordre, l'accréditait.

C'était la Béatification *équipollente* du serviteur de Dieu. Son culte n'était pas rendu obligatoire pour l'Église universelle, mais les Chartreux pouvaient célébrer l'Office en son honneur, exposer ses reliques et célébrer sa fête. Pour donner à cet acte pontifical toute l'authenticité désirable, le cardinal de Pavie en consigna le récit dans une lettre qu'il rendit publique. Nous y trouvons admirablement défini le rôle de saint Bruno dans l'Église. « Pendant que la milice chrétienne se relâchait et que la cha-

rité se refroidissait à cause des iniquités multipliées, le Bienheureux, comme un général intrépide, réunit et forma une armée nouvelle pour résister aux ennemis de l'Église (1). » C'était là comme une nouvelle épitaphe, plus élogieuse et plus autorisée que la première, à placer sur le tombeau du Saint. Si ses restes avaient connu des délaissements que nous appellerions mystérieux, l'heure de toutes les glorifications venait de sonner. Pour leur rendre les honneurs que le Souverain Pontife venait officiellement d'autoriser, on en fit la translation dans l'église de la Chartreuse. Ce fut le 1^{er} novembre 1514.

L'abbé Jean Ruffo, vicaire général de Squillace, présida la cérémonie. Elle fut très solennelle. Les Prieurs chartreux de Bologne, de Naples et de Chiaramonte, délégués du Chapitre général, y assistaient; la foule était accourue de toute la région. Le vicaire général compta les ossements du Saint, au nombre de cinquante-deux. De ses propres mains, il les déposa dans un reliquaire de marbre qui fut renfermé dans un coffre de bois, entouré d'une grille de fer.

(1) Benoît XIV, *De Servor. Dei beatif.*, t. I, p. 273

Le chef de Bruno fut mis à part, pour être honoré d'une manière toute particulière. Mais, en ce moment, une vive émotion agita la foule. Voyant que la tête de leur Saint n'était pas enfermée dans le reliquaire, les fervents Calabrais, croyant que le Prieur de Bologne qui la tenait entre les mains voulait s'en emparer, allaient faire tumulte. Il fallut sur-le-champ les rassurer pour ramener le calme. Et pour que Bruno et Lanuin restassent unis dans la tombe comme ils l'avaient été dans la vie, le chef des deux saints fut placé dans un même reliquaire, comme le reste de leurs ossements se confondait dans un même tombeau.

Acte authentique fut dressé de cette translation, et on peut y lire les signatures du vicaire général, du Prieur et de quelques autres Chartreux, avec l'attestation d'un notaire royal qui appuie le témoignage du notaire apostolique (1).

Avec la joie d'honorer publiquement les reliques de leur Père, les Chartreux se donnèrent celle de prononcer son nom dans la prière liturgique. Sans doute, dans le silence de leurs cellules, ils l'invoquaient nuit et jour. Mais dans le temple, en présence des saints

(1) Tromby, t. IX. App., p. cciv.

autels, ce nom si cher de Bruno n'était jamais proclamé. C'était une contrainte pénible pour le cœur des enfants. Leurs lèvres enfin venaient d'être déliées; ils pouvaient à l'avenir ajouter dans les litanies conventuelles : saint Bruno, priez pour nous ! Chaque jour, à l'office de laudes et de vêpres, ils répétaient ce nom béni, et sa fête était classée parmi les fêtes solennelles de l'Ordre. A la date du 6 octobre ; le martyrologe porterait à l'avenir cette mention : « En Calabre, mort du Bienheureux Bruno, confesseur, premier instituteur de l'ordre des Chartreux. » Ce furent les résolutions prises par deux Chapitres généraux, en 1515 et en 1516, selon l'esprit et les vœux de Léon X. La papauté n'a jamais compté d'enfants plus dévoués et plus soumis que la famille cartusienne.

VI

Le culte de saint Bruno une fois reconnu, nous voyons toutes les maisons des Chartreux convoiter ardemment au moins une parcelle de ce corps vénérable; on use de petits stratagèmes, on commet de pieux larcins, on se fait comme une guerre sainte. Ces querelles de

reliques prirent en ces temps de foi de grandes proportions et furent très ardentes ; autour du saint corps de Bruno une gravité religieuse régna toujours. Les divers incidents que nous voyons se produire nous donnent cependant la vraie physionomie de cette société si croyante.

Chaque parcelle des os de saint Bruno est convoitée comme une perle ; ce corps qu'il mena si rudement est traité avec des délicatesses infinies : il le vêtit d'une bure grossière et l'enferma dans une pauvre cellule ; on l'entoure d'or et de pierreries, et on le place dans des châsses qui sont comme des trônes. C'est déjà pour la sainteté, et dès ici-bas, une belle glorification ; aucune gloire humaine ne lui est comparable.

Dans la distribution des reliques du saint Fondateur, la Grande-Chartreuse avait eu sa part, même avant 1514. Dom Jacques d'Aragon remit au R. P. Dom François Dupuy pendant la durée du Chapitre général, une portion de l'os maxillaire avec deux dents. En 1515, le prieur de Bologne, muni de l'autorisation du Souverain Pontife, porta une parcelle du saint corps au Chapitre général, et la remit au prieur de Fribourg qui la partagea entre les Chartreuses de la province du Rhin. L'année suivante, Dom Blomenvenna, prieur de Cologne, reçut sa part

du précieux trésor. Il y avait des droits tout particuliers, puisqu'il s'agissait d'un enfant de Cologne. La relique fut déposée religieusement dans l'église des Chartreux de Cologne; on la conserve aujourd'hui dans l'église de Saint-Cunibert, dans le cœur d'une statue de saint Bruno à genoux. Cette statue est supportée par une colonne en pierre autour de laquelle on lit cette inscription : « Là sont enfermées des reliques de la tête de saint Bruno, fondateur de l'Ordre des Chartreux (1). »

Malgré la vigilance jalouse des Calabrais presque toutes les Chartreuses arrivèrent à posséder peu à peu quelque relique de leur Patriarche.

Mais la part importante de ce corps saint est restée en Calabre. C'est un privilège que les supérieurs généraux n'ont jamais voulu ravir à cette Chartreuse qui a reçu dans l'Ordre le premier rang après la Grande-Chartreuse. Un de ses Prieurs, pour des raisons qu'on doit penser suffisantes, mais dont on ne voit pas d'abord la sagesse, voulut transférer le *chef* de saint Bruno à la Chartreuse de Naples dont il était profès. Les seigneurs voisins connurent cette disparition et en témoignèrent leur mécon-

(1) *Boll.*, n° 781.

tentement. On craignit que si le peuple était informé, il ne se soulevât. Le Prieur de Calabre accourut donc à Naples pour redemander la relique. C'était le 21 novembre 1516. Les Chartreux de Naples, un cierge à la main, vénérant la relique une dernière fois, assemblés dans l'église, en résolurent l'abandon. Acte fut dressé de cette rétrocession, et les religieux de Naples attestaient que « c'était bien le chef de saint Bruno qu'ils avaient reçu et qu'ils renvoyaient en Calabre (1). » La sainte relique avait été déposée par les Chartreux de Naples dans un riche buste d'argent, du prix de 700 ducats; c'est ce même reliquaire qui le contient encore et c'est là qu'on la vénère.

VII

L'arrivée des Chartreux en Calabre avait été marquée par un développement sensible du culte de saint Bruno; sa glorification n'était pas encore complète. Les choses allaient même très lentement. Il semble que Dieu ait voulu laisser le plus longtemps possible à son serviteur déjà

(1) Tromby, t. IX, p. 352.

honoré et glorifié dans le ciel, le mérite éminent des vertus cachées, qu'il avait pratiquées dans le silence de ses cloîtres et l'isolement de ses déserts. Il faudra un siècle encore, avant que le Fondateur des Chartreux soit placé sur les autels.

Les Chartreux tiennent à pratiquer leur règle d'abnégation et d'humilité, même après leur mort. Au fond de leur tombe la gloire et les honneurs semblent les épouvanter encore. Comme l'a dit un savant Jésuite, l'Ordre des Chartreux s'est beaucoup appliqué à former des saints, mais très peu à les faire connaître. Ces gloires tardives de la canonisation sont différées quelquefois pour les saints qui eurent les rôles les plus importants dans l'Église : Grégoire VII, le grand pape, n'a eu son office inséré dans le Bréviaire romain que par Benoît XIII (1728); Urbain II n'a eu son culte approuvé que de nos jours par Léon XIII. Ils furent cependant tous les deux, les contemporains et les amis de saint Bruno.

Le 19 novembre 1662 marque une nouvelle étape dans la glorification de notre saint; c'est la dernière et c'est la plus retentissante. Le R. P. Dom Bruno d'Affringues, l'ami de saint François de Sales, était alors supérieur général des Chartreux. En son nom le Père Procureur

adressa une supplique à la Sacrée Congrégation des Rites, et le décret rendu plaçait la fête de saint Bruno dans le Missel et le Bréviaire romains, reconnaissant que « parmi tous les saints, ceux qui paraissent mériter plus spécialement la vénération de l'Église universelle, sont les Instituteurs des familles religieuses qui ont assuré des suffrages sans cesse renouvelés à cette Église militante (1). » Grégoire XV confirma ce décret, et l'année suivante, à la date du 17 février 1623, il publia une lettre sur le même sujet, « Vicaire du Christ qui couronne au ciel ses serviteurs d'une gloire éternelle... tenu par sa charge pastorale de travailler à étendre de plus en plus la vénération due à ces héros. » C'était un devoir qu'entendait remplir le pape, en fixant « à perpétuité la fête de saint Bruno, à la date du 6 octobre, jour où il s'était envolé au ciel, » et en voulant « que son office *pût librement* et licitement être récité sous le rit semi-double, en tous lieux et par tous les fidèles (2). »

Les théologiens et les canonistes qui abusent parfois du raisonnement et semblent jouer à la subtilité, ont examiné si le pape Grégoire XV

(1) Benoît XV, t. I, p. 277. *De Serv. Dei Canonisatione*.

(2) Surianus, p. 264.

avait voulu réellement canoniser saint Bruno et rendre son culte obligatoire, puisque les termes de sa lettre n'avaient rien *d'impératif*. Nous n'essaierons pas de trancher ce débat, mais il est hors de conteste que cet acte pontifical change tout de face dans le culte de saint Bruno. Sa sainteté est proclamée hautement et sans détour; ce ne sont plus seulement les Chartreux qui sont appelés à l'honorer, mais l'Église universelle, et au fond, aux yeux de tous, l'autorisation de prier le Patriarche devenait un ordre de le faire, *lex orandi, lex credendi*.

Le pape ne voulant laisser aucun doute sur ses intentions dans l'acte pontifical qu'il venait d'accomplir, publia le 3 juillet suivant un bref par lequel il accordait une indulgence plénière « à tous les fidèles qui s'étant confessés et ayant reçu la sainte Communion, visiteraient l'une des églises des Chartreux le jour de la fête de saint Bruno (1) ».

VIII

Le peuple moins subtil que les logiciens est souvent plus clairvoyant et a l'esprit plus juste;

(1) Surianus, p. 266.

il ne se méprit pas sur le vrai sens et la portée des actes pontificaux. Il y eut dans un grand nombre de villes importantes, des fêtes splendides en l'honneur de saint Bruno. Cologne, comme de raison, se distingua entre toutes; elle célébrait sa propre gloire en célébrant celle d'un de ses enfants.

Le prince électeur Ferdinand de Bavière, son archevêque, publia en 1624 un mandement pour annoncer de grandes fêtes en l'honneur de saint Bruno « qui brille parmi les saints comme l'étoile du matin, lui, la gloire et l'ornement de l'Église, né à Cologne (1). » Il publiait en même temps les lettres de Grégoire XV et exhortait les fidèles à s'unir à la fête qui allait être célébrée. Quand le dimanche 6 octobre arriva, la ville entière fut sur pied. On se porta en foule vers la Chartreuse de Cologne que des flots humains submergeaient. Dans l'église intérieure les cérémonies se déployèrent avec une pompe extraordinaire. Des chœurs de musiciens y firent entendre, durant toute la journée, leurs riches mélodies, chose inouïe dans la vie d'une Chartreuse. Rien de tel n'avait jamais été vu à Cologne, s'écrie l'au-

(1) *Boll. Com. App.* 26.

teur qui nous a tracé ce récit, Surianus, un Belge (1).

De semblables cérémonies furent célébrées dans sa patrie, et il met un certain plaisir à nous les décrire. A la Chartreuse de Liège, c'est le doyen du Chapitre de Saint-Lambert qui chante la messe de la fête. Orchestre complet, décharges de mousqueterie, processions du Saint-Sacrement à travers la ville, sonneries triomphales des cloches durant toute la journée, présence des consuls : rien ne manque pour faire du 6 octobre une de ces fêtes qui laissent trace dans les traditions et dans l'histoire d'une ville.

Nous n'avons pas de détails sur les fêtes célébrées dans les autres Chartreuses ; on peut être sûr qu'elles ne furent ni moins éclatantes ni moins édifiantes : l'amour de Bruno remplissait partout le cœur de ses enfants.

IX

Une tourmente cruelle au culte des saints venait cependant de passer sur l'Église ; c'était la tourmente Protestante. Les ossements des saints

(1) Surianus, p. 269.

avaient été jetés au vent, les châsses précieuses mutilées et dérobées, les saintes images brûlées.

La Grande-Chartreuse même fut victime de ces fureurs hérétiques. Lorsqu'en 1562 les soldats du baron des Adrets se ruèrent sur le monastère pour le piller et l'incendier, la relique qui en faisait le trésor tomba entre leurs mains et fut livrée aux flammes. C'est l'attestation des Chartreux de Calabre, datée du 10 janvier 1694 (1). Comme de hautes convenances demandaient que la maison maîtresse des Chartreux eût toujours dans ses murs une relique insigne du saint Fondateur, Dom Urbain Florenza, prieur de la Chartreuse de Calabre, y porta une notable partie d'un bras de saint Bruno, au Chapitre de l'année 1634. La sainte relique fut reçue à la porte du monastère par tous les prieurs assemblés ; on fit fumer l'encens on chanta le *Te Deum* ; tous les assistants vénérèrent et baisèrent la relique, le R. P. Général Dom Juste Perrot ouvrit la châsse, reconnut la relique, et on rédigea et signa sans retard les pièces qui en attestent la parfaite authenticité. Toutes ces pièces sont gardées à la Grande-Chartreuse avec un soin religieux.

(1) *Saint Bruno*, par un Chartreux, p. 574.

X

Quelle part prenait Reims à tout ce qu'on faisait pour la glorification de saint Bruno? on a pu se le demander, et on aurait droit d'être surpris de voir rester indifférente la ville dont Bruno dirigea si brillamment la grande école.

Un office propre du Saint fut composé et imprimé par ordre de l'archevêque, Léonor d'Estampes de Valençay, avec l'approbation du Chapitre, et en 1645 le diocèse de Reims commença à célébrer la fête du 6 octobre sous le rite *double*. Ce fut une vraie démonstration de foi et d'amour en l'honneur de l'ancien Écolâtre. « En suite de cecy, écrit Dom Ganneron, la feste de la Saint-Bruno estant arrivée au 6 octobre, afin de l'entourer solennellement et d'y donner bon fondement pour le temps advenir, on fit une belle célébrité en la cathédrale ce jour-là, et où messieurs du clergé et la ville firent paraistre leur dévotion particulière, comme si c'eust esté une des grandes festes de l'année (1). »

(1) *Annales* de dom Ganneron.

XI

Ce que l'archevêque de Reims avait fait pour son église, Clément X allait le faire pour toute la catholicité : l'office de saint Bruno allait être élevé au rite double. L'initiative prise si filialement par Reims ne pouvait que servir beaucoup cette cause, mais les sollicitations arrivèrent d'autre part auprès de la cour romaine. Le cardinal Nidard, « au nom de la sérénissime reine d'Espagne », supplia Clément X d'accorder « que l'office de saint Bruno, confesseur, fondateur de l'ordre des Chartreux... fut récité à l'avenir sous le rite *double*. » La Sacrée Congrégation des Rites rendit un décret favorable le 3 mars 1674, et, le 14 du même mois, le pape l'approuvait. C'était le culte de saint Bruno imposé à l'Église universelle.

L'approbation de Clément X devenait un acte de canonisation. La canonisation n'était point selon les *formes* minutieuses et canoniques que l'Église observe depuis longtemps ; elle n'en était pas moins réelle : c'était une canonisation *équipollente*. Beaucoup de saints

furent placés de telle sorte dans les martyrologes de l'Église. Nous donnons la pensée de Benoît XIV : « Cette canonisation était justifiée, dit le savant Pontife, par les mérites excellents d'un si grand homme, par la fondation de son Ordre très illustre, et par la renommée constante des miracles insignes qu'il avait accomplis (1). »

XII

Il semble parfois que les catastrophes du monde physique ne soient que les sinistres avant-coureurs des catastrophes morales. Nous serions portés à en voir un exemple terrible dans le tremblement de terre qui bouleversa la Calabre en 1783. La Chartreuse y fut détruite de fond en comble. En quelques instants « les voûtes de l'église, du chœur, des chapelles, mêlent leurs débris à ceux de la coupole... Bientôt les blocs de granit se rompent, les murs se fendent, s'écroulent de toutes parts ; les toits tombent loin des bâtiments qu'ils couvraient... toutes les cellules sont détruites de fond en comble. » Miraculeusement, aucun des

(1) Benoît XIV, t. I, p. 275.

religieux ne fut victime dans ce cataclysme, et les reliques de saint Bruno furent retrouvées en bon état de préservation. Frère Arsène Compain a laissé ces détails dans un manuscrit conservé à la Chartreuse de Calabre. Il mourut traitreusement assassiné en 1844, dans ce même cloître dont il aimait à faire revivre le passé et dont il était devenu l'unique gardien.

Relever le couvent de ses ruines, dans les temps agités qu'on traversait, était chose impossible; la vie devenait de jour en jour plus dure et incertaine au désert de Calabre; bientôt on dut l'abandonner complètement. Les brigands qui infestaient toute la Calabre se rabattaient avec une joie particulière sur les misérables restes de ce qui avait été une Chartreuse; les religieux s'éloignèrent, emportant les reliques de leur saint Fondateur qu'ils confièrent à l'église de Serra, dans le voisinage de Sainte-Marie. Cette poignante migration avait lieu en 1807.

La Grande-Chartreuse avait eu le même sort. Il n'y avait pas eu de tremblement de terre cependant, mais les ébranlements terribles de la Révolution française s'y étaient fait sentir comme ailleurs. Ce furent les scènes des catacombes sous Néron et Dioclétien.

XIII

Mais dans les œuvres voulues de Dieu, un âge relève toujours ce qu'un autre âge a renversé : les déserts de Calabre et de Chartreuse refleurirent, quand l'heure marquée par la Providence eut sonné.

Le 8 juillet 1816, le R. P. Dom Romuald Maissonnier, vicaire général de l'Ordre, reprit possession de la Grande-Chartreuse. Les populations environnantes en étaient dans la jubilation ; elles accoururent en foule à l'annonce de l'arrivée des Chartreux, et le fils de saint Bruno fut porté comme en triomphe à l'antique monastère. Les largesses de la famille royale facilitèrent toutes les restaurations nécessaires ; la chapelle de saint Bruno, celle de Notre-Dame de Casalibus furent réparées et rendues au culte presque en même temps. Chartreuse revivait encore. On était en l'année 1820.

Sainte-Marie de Calabre aura son heure aussi. En attendant, on voyait s'accomplir un acte du plus haut intérêt pour tous les amis de saint Bruno : Mgr Pellicano, évêque de Gérace, faisait à Serra la vérification authentique des reliques du saint.

On ouvrit d'abord le buste d'argent qui contenait le crâne de saint Bruno et deux fragments de la tête du Bienheureux Lanuin. Le linge qui contenait les restes vénérables fut remplacé par un autre et distribué par lambeaux à l'assistance. Avant de refermer le buste d'argent, l'évêque détacha une parcelle du crâne pour la Chartreuse de Naples. On ouvrit aussi la grande châsse qui contenait son corps et celui du Bienheureux Lanuin. Un habile chirurgien en fit la séparation, opération qui lui fut facilitée par la tradition cartusienne attribuant une haute taille au Fondateur de l'Ordre. C'était le 31 mai 1825. Un procès-verbal authentique fut dressé, pour garder le souvenir de cette importante cérémonie.

Mais les restes du Patriarche n'étaient plus dans le désert, entourés de Chartreux; c'était encore l'exil. La Chartreuse des saints Étienne et Bruno n'était plus au pouvoir des Chartreux, et les moyens manquaient pour la recouvrer. Les tentatives faites échouaient tristement.

Ce ne fut que le 4 octobre 1856 que l'Ordre rentra d'une manière durable en possession du tombeau de son Fondateur. Il ne fallut rien moins que tout le zèle et la haute sagesse du R. P. Dom Jean-Baptiste Mortaize, et le puissant

patronage de Ferdinand II, roi de Naples. L'entrée du R. P. Dom Victor Nabantino dans le monastère dont il était nommé Prieur, fut un triomphe. En toute simplicité il en a fait le récit dans des documents gardés à la Chartreuse de Calabre (1).

La reprise de possession du couvent par les Chartreux demandait un complément : la translation des reliques de saint Bruno, de Serra à Sainte-Marie. Ce rapatriement ne pouvait être différé longtemps; la date en fut fixée au 30 mai de l'année 1857.

Le jour venu, Mgr Concezio Pasquini, évêque de Squillace, célèbre la messe pontificale entouré de son chapitre, et le cortège qui s'organise pour transporter les saintes reliques à la Chartreuse est une marche triomphale, avec groupes d'officiers en uniformes, soldats qui font la haie, pelotons de gendarmes et corps de musiciens.

On ne vit jamais, ni tant d'enthousiasme, ni tant de splendeur. Le chant d'un dernier *Te Deum*, au soir de la fête, pouvait être regardé comme l'action de grâces des Chartreux envers les hommes comme envers Dieu.

(1) Archives de la Chartreuse de Calabre.

La Chartreuse était encore dans les ruines ; il fallait l'en relever. Le Chapitre général de 1894 prit une résolution définitive à ce sujet ; de grands travaux de restauration furent entrepris sans retard. Les choses ont été menées avec grande activité ; tout est maintenant terminé. La Chartreuse est redevenue ce qu'aimait à la dire Frère Arsène Compain dans ses descriptions avant le tremblement de terre, « l'orgueil des Calabres ».

XIV

Le culte de saint Bruno est de plus en plus vivant en ces déserts, sa fête y est la plus belle fête de l'année. Les populations mettent à la célébrer toutes les ardeurs de leur nature méridionale et toute la vivacité de leur foi native et un peu enfantine.

Ces fêtes ont une particularité pleine de grâce et de poésie que nous croyons devoir signaler. C'est le lundi de la Pentecôte qu'on les célèbre.

Chaque année, on voit conduire à la Chartreuse dix ou douze enfants qui viennent en action de grâces auprès des reliques du saint patriarche des Chartreux. Ils étaient malades, épuisés, victimes des imprudences et des mille

folies qui ont tant d'attraits pour cet âge; on a invoqué saint Bruno, et saint Bruno a exaucé la prière. Les privilégiés veulent rivaliser de générosité; ils veulent être Chartreux. On porte une tunique blanche, une cuculle, une ceinture, un vrai vêtement de Chartreux; le Père sacristain les bénit, il bénit les petits religieux qui se présentent : c'est une vraie vêtue. Ce sont les *Certosinetti* (les petits Chartreux). Ils garderont leur costume tant qu'il durera, et souvent ils le feront renouveler jusque dans un âge assez avancé. Bruno est toujours secourable à ses Calabrais; chaque année, la cérémonie de vêtue se renouvelle, les Certosinetti se succèdent sans fin. Ils ont une place marquée dans la procession qui se déroule autour de la Chartreuse.

Les *Mortaletti* éclatent de toutes parts, les fanfares retentissent, les *Evviva san Bruno!* partent de toutes les poitrines; on se presse, on se dispute pour porter les saintes reliques; les *confetti* ou petites dragées, tombent comme une pluie, on se rue sur les médailles; c'est un affolement qu'on ne peut guère comprendre, si on n'a pas été témoin quelquefois de ces emballements italiens.

Et la procession s'avance triomphalement vers tous ces sites et dans ces sentiers où on

retrouve la trace des pas du Saint. On va vers le lac où il prenait ses bains glacés ; ce lac est maintenant un bassin au milieu duquel se dressent une croix et une de ses statues. L'eau qui le remplit est toujours réputée miraculeuse, et les infirmes, en ces jours-là surtout, sont nombreux pour se baigner dans ces flots.

On arrive ainsi à la grotte où Bruno venait cacher ses cruelles macérations, et à l'ancien ermitage de Sainte-Marie. C'est là qu'on s'arrête, là qu'on dépose le reliquaire de saint Bruno, là qu'on célèbre la sainte messe, à l'endroit même où le vénérable ermite célébrait lui-même.

Partout où on trouve la trace des pas de Bruno en Calabre, on la baise. *Serra* qui avait reçu en dépôt les reliques, comme nous l'avons vu, a tenu à s'appeler *Serra San-Bruno*. *Sorianello* dans le voisinage, a un autre privilège : il possède, dans un petit enclos, deux oliviers dont le plus vieux, selon la tradition populaire, aurait servi quelquefois d'abri à saint Bruno. Or, le 6 octobre, *Serra* et *Sorianello* sont en fête, en grande fête ; l'Ordre des Chartreux a fait en 1844 l'acquisition de l'enclos auquel se rattachent de si pieux souvenirs. Plus loin encore, à cinquante mille de la Chartreuse de Calabre, dans les montagnes d'Aspromonte, se

trouve une chapelle de *San-Brunetto*. Là fut un ermitage appelé autrefois, dit-on, d'un nom bien flatteur pour les enfants de Bruno, *le capanne dei santi*, les cabanes des saints. C'est là que vinrent se retirer quelques Chartreux, le jour où les Cisterciens prirent possession de leur monastère. C'est là aussi qu'il y a grande fête le jour du 6 octobre. On y a même construit un lac artificiel qui rappelle celui de Sainte-Marie, tellement est vivante et profonde la tradition sur les austérités effrayantes du grand saint.

Bruno est le saint populaire en Calabre. Tous les détails que nous venons de donner en les abrégant, ont été puisés dans des auteurs chartreux (1), qui furent, quelques-uns, religieux au couvent de Calabre.

Mais l'éternelle et vraie glorification de Bruno se poursuit chaque jour dans le grand Ordre qu'il fonda : la sublimité de l'œuvre proclame la puissance de l'ouvrier. C'est l'ordre des Chartreux que nous allons considérer en passant.

(1) *Saint Bruno*, par un Chartreux, p. 600.

CHAPITRE X

L'ORDRE DES CHARTREUX

I. Diffusion surprenante de l'Ordre des Chartreux. — II. Chartreux illustres. — III. Faveurs insignes des princes et des papes. — Attractions puissantes des Chartreuses. — V. Intégrité doctrinale de l'Ordre. — VI. Héroïsme cartusien. — VII. Les *Coutumes* et leur observance inviolable. — VIII. Le Chapitre général. — IX. Différences entre Chartreux, Bénédictins et Trappistes. — X. La liqueur de Chartreuse.

I

Au désert de Chartreuse se trouve une vallée profonde et retirée; dans le désert c'est un autre désert : c'est la vallée de Tenaion. Dès le commencement du douzième siècle les Chartreux l'avaient reçue en donation d'Alchérius et de ses fils (1). On y avait fait construire un petit ermitage, comprenant maisonnette et chapelle,

(1) Le Couteux, *Annales*.

et pendant des siècles les Généraux de l'Ordre vinrent là annuellement, faire une retraite, encore plus seuls et encore plus solitaires. C'est dans une de ces retraites que le P. Dom Martin composa les armoiries des Chartreux : un globe surmonté de la croix avec sept étoiles pour couronne et ces mots pour devise : *Stat crux dum volvitur orbis*; tandis que le monde tourne, la croix est immuable. Jusqu'à Dom Martin (1223 à 1236) une simple croix avait servi d'armes aux Chartreux. La croix trônant sur le monde et l'illuminant, c'était fort heureusement compléter la grande pensée qui domine la vie cartusienne : à la suite du Sauveur, le Chartreux ne voit dans le monde qu'une croix à porter. Cette pensée fit la fécondité de l'Ordre.

C'est surtout par leurs œuvres que les saints font entrevoir à la terre les grandeurs de leurs âmes et l'éminence de leurs vertus. La grande œuvre de saint Bruno, c'est la fondation de l'Ordre des Chartreux; nous ne connaissons qu'imparfaitement notre saint, si nous ne savions rien de cette grande Institution.

Cet arbre, planté par Bruno dans un désert affreux, a enfoncé profondément dans le sol des racines sans fin; son tronc est devenu puissant, ses branches se sont multipliées merveilleuse-

ment et se sont étendues sur la terre entière. Les arbres séculaires perdent leur vigueur; leurs branches se dessèchent et leur feuillage jaunit avant le temps : l'Ordre des Chartreux donne les fleurs et les fruits de ses premières années. C'est la jeunesse de l'aigle. Pour recueillir les hommages à l'honneur de saint Bruno, le *Rolliger* avait parcouru la France, la Belgique, l'Angleterre et l'Italie; pour visiter les maisons de son Ordre à la fin du quinzième siècle, un Supérieur Général aurait dû traverser la Suisse, aller jusqu'en Écosse, en Hollande, en Suède, en Allemagne, en Autriche et en Pologne sans oublier l'Espagne. L'Europe entière était gagnée aux enfants de saint Bruno.

Conquête pacifique, et conquête bien mystérieuse, si on tient compte des crucifiements incessants auxquels se trouve condamnée la nature humaine, dans cet Institut. C'est le triomphe de la grâce et de la croix du Christ dans les plus sublimes vertus. A la mort du général Dom François Dupuy (17 septembre 1521) on compta jusqu'à deux cent six Chartreuses. C'était la pleine floraison de l'arbre cartusien. Toutes les zones, tous les climats, toutes les races l'avaient vu également prospérer et grandir. On vit même accourir à son ombre la

portion de l'humanité qui semblait la moins faite pour l'isolement de la cellule et le silence éternel des cloîtres : il y eut des Chartreusines !

Le Bienheureux Jean d'Espagne était Prieur de la Chartreuse de Montrieux, près de Toulon. La renommée de ses vertus se répandait au loin. Des religieuses de Prébayon, au diocèse de Vaison, désireuses de monter de plus en plus dans les voies de la perfection, s'adressèrent au vénérable Chartreux pour recevoir de lui une direction et des Constitutions conçues dans l'esprit de saint Bruno. Jeand'Espagne en référa à son supérieur saint Anthelme. Le pieux projet fut approuvé, avec les réserves qu'imposait une rare sagesse.

Les saintes filles qui voulaient vivre sous la règle cartusienne eurent à peu près les mêmes offices de jour et de nuit que les religieux, mais la règle s'adoucit en leur faveur sur plusieurs points importants. Les Chartreusines prennent tous leurs repas en commun ; elles se réunissent chaque jour pour la récréation ; au lieu d'avoir de vastes cellules séparées comme les Chartreux, elles habitent de petites chambres qui les isolent moins les unes des autres.

Pour prévenir un danger qui eût pu compromettre la vie solitaire des religieux, si les Char-

treuses de Moniales s'étaient trop multipliées, le Chapitre Général interdit la fondation de nouveaux monastères de femmes. Les filles de saint Bruno ne seront jamais que le petit troupeau. On ne compte que trois couvents de Chartreusiennes : celui de Beauregard au diocèse de Grenoble, celui de Bastide-Saint-Pierre au diocèse de Montauban, et celui de Notre-Dame-du-Gard au diocèse d'Amiens. Les Chartreux ont pensé que c'était assez pour recueillir les âmes d'élite qu'un attrait plus particulier porterait à suivre les élans de la contemplation, sous les règles de saint Bruno.

II

Ce fut toujours une élite en effet qui courut s'enfermer derrière les portes de ces cellules de Chartreux. Redouter et fuir les honneurs, c'est déjà s'en montrer digne; les honneurs allèrent chercher les Chartreux qui les fuyaient. Ce fut la plus dure de leurs épreuves.

Un historien (1) nomme soixante-six archevêques et évêques sortis de l'Ordre des Chartreux; plusieurs furent cardinaux, et plusieurs furent

(1) Morozzo. *Ep. Chr. S. Cartus. Ord.* III^a Pars.

proposés pour la tiare. Ayrald enlevé à la Chartreuse des Portes vers l'an 1146, est sacré évêque de Saint-Jean-de-Maurienne et meurt en odeur de sainteté. Lorsque le 29 septembre 1891, ses reliques furent transportées dans la cathédrale, les démonstrations de foi devinrent un triomphe. Saint Anthelme, dont nous avons déjà prononcé le nom, apprenant qu'on voulait l'élever sur le siège de Belley, prit la fuite. Mandé par le pape Alexandre III qui était alors en France, il y court pour prouver son indignité. Ses discours furent peu convaincants, car le pape voulut le sacrer lui-même. Hugues d'Avalon, Prieur de la Chartreuse de Witham fondée par le roi Henri II, devient évêque de Lincoln. Aimé et respecté du persécuteur même de Thomas Becket, employé par le Saint-Siège aux plus graves affaires, il n'avait qu'un désir : regagner de temps en temps sa chère Chartreuse de Witham, entrer en cellule et mener pendant quelques jours sa bonne vie de Chartreux. Saint Arthaut, prieur d'Arvières, nommé évêque de Belley en 1184, prenait la fuite comme saint Anthelme, son prédécesseur sur le même siège.

Étienne de Châtillon, prieur de Portes, devient évêque de Die. Boniface de Savoie, novice de la Grande-Chartreuse, devient évêque de Can-

torbéry et se gagne la confiance de son roi, au point qu'Henri III lui abandonne en son absence la régence du royaume d'Angleterre. Nicolas Albergati, prieur de la Chartreuse de Bologne, est sacré évêque de cette ville. Les Souverains Pontifes le choisissent pour légat, et nous le voyons devenir médiateur entre le roi de France Charles VII et le roi d'Angleterre. Il fut assez heureux pour détacher de l'alliance anglaise le puissant duc de Bourgogne, servant ainsi la cause de la France et complétant l'œuvre de Jeanne d'Arc brûlée sur son bûcher, quatre ans plus tôt. Parcourir la liste des Supérieurs Généraux de l'Ordre, c'est se voir arrêté à chaque instant et émerveillé par des vertus surhumaines et des mérites si exceptionnels, qu'ils suffiraient à la gloire de grands hommes si on ne devait les rapporter à la vie de grands saints. Dom Birelle l'illustre Limousin, proposé aux suffrages des cardinaux comme successeur du pape Clément VI, refusa la pourpre romaine pour garder sa blanche tunique; Dom Eléazar en fit autant, plus heureux dans ses cruelles macérations que dans les hautes charges qu'on lui offrait. Les noms de Ludolphe, le prieur de Strasbourg, et de Denys le Chartreux, sont des noms connus dans le monde de la science et de la mystique chrétienne.

III

Il n'est pas étonnant que tant de mérites réunis aient attiré si constamment les privilèges des Souverains Pontifes et la générosité des grands et des princes. Ces deux côtés de l'existence de l'Ordre cartusien fourniraient matière à une chronique des plus intéressantes et des plus étendues; tout au plus, pouvons-nous jeter en courant un furtif regard de ce côté.

Lorsque les Chartreux voulurent fonder quelque maison nouvelle (et nous venons de voir qu'ils s'étaient étendus sur l'Europe entière), ils furent souvent sollicités par les rois et les empereurs. La France se montra particulièrement accueillante et généreuse pour eux; presque tous ses rois voulurent être leurs bienfaiteurs. L'histoire de l'Ordre est l'histoire même de cette bienfaisance royale. Louis VII visita la Grande-Chartreuse et céda à ce monastère un de ses conseillers les plus chers, Guillaume de Nevers, qui y vécut et y mourut sous la bure de frère Convers. Saint Louis fonda la Chartreuse de Paris et donna à la Grande-Chartreuse une relique insigne de la vraie croix. Philippe VI écri-

vit à Guillaume de Montbel, seigneur d'Entremont, qui était entré à main armée dans la Grande-Chartreuse, un mot typique, mot français tout plein, et mot bien flatteur pour les Chartreux : « Si vous ne rendez bonne et prompte justice, je détruirai de fond en comble la Grande-Chartreuse; vous êtes indigne de la posséder sur vos terres, et je la ferai reconstruire dans mon royaume. » C'était une menace et un sermon; les deux furent bien entendus, et le monastère eut réparation. C'était en l'année 1329, sous le Généralat du R. P. Dom Aymon d'Aoste.

Fiers de la protection des rois, les Chartreux le sont à bien plus juste titre des faveurs pontificales. Aussi le recueil des privilèges que les papes ont accordés à l'Ordre, forme un vrai volume qui a été imprimé à Bâle en 1510.

Nous nous contenterons de faire entendre certains hommages qui diront bien haut, en quelle estime la papauté tint toujours l'Ordre des Chartreux.

Innocent III dont le nom domine tout le treizième siècle et tout le moyen âge, voulut fonder une Chartreuse dans les États de l'Église, à Trisulti. Dans une lettre adressée à ces religieux en 1212, il s'ouvrait des intentions qui

l'avaient inspiré dans cette Fondation. « Nous avons voulu posséder près de nous cette race choisie, afin que non seulement nous trouvions une intercession plus efficace auprès du Seigneur, mais pour que l'ordre aussi, en s'établissant dans le voisinage du Siège apostolique, jouisse davantage de sa familiarité (1). »

Alexandre IV tout aussi flatteur dans l'éloge, le devient davantage encore par les faveurs qu'il accorde : « Constatant par des signes non équivoques que ledit Ordre est pour les autres un *miroir* de vie régulière et un *modèle* de salutaire conduite, nous statuons, par l'autorité des présentes, qu'à l'avenir comme par le passé, il ne pourra être visité et corrigé que par les prieurs et les religieux choisis dans son sein (2). »

Clément IV et Martin V ajoutent encore à ce rang d'honneur assigné aux Chartreux : ils ne pourront entrer dans aucun autre Ordre religieux, sans une permission expresse du Saint-Siège ; mais tous les autres, même les Ordres mendiants, pourront frapper à la porte des Chartreuses. C'était déclarer que là était la perfection monastique dont il n'était permis d'éloigner personne.

(1) Le Couteulx, t. III, p. 362.

(2) *Privilegia ord. Cartus.*, fol. 9.

IV

Le fait est remarquable en effet, là où se fonde une Chartreuse, là on voit les âmes accourir comme à un centre de vie et de régénération spirituelle. Les laïques les plus éminents y vont dans les circonstances les plus importantes de leur vie; les clercs s'y pressent pour élever leurs âmes et renouveler les énergies de leur jeunesse cléricale; les saints, les plus grands saints s'y sanctifient encore et y découvrent de nouvelles voies. L'histoire des Chartreux nous en offrirait d'éclatants exemples. Parcourons-en tout au moins quelques feuillets.

Le grand abbé de Clairvaux, saint Bernard, la lumière et la gloire de son siècle, auprès duquel se pressaient les messagers des rois et des papes, recevait avec un plaisir de prédilection les lettres qui lui arrivaient du désert de Chartreuse. Dom Guigues était son ami. De ses lettres jaillissaient « comme des étincelles » d'amour divin dans le cœur de Bernard. Pour l'illustre abbé, Dom Guigues et ses religieux étaient autant de « saints ». Il voulut aller à ce

foyer divin et partit pour la Chartreuse avec une suite assez nombreuse.

Le grand docteur laissa parler son cœur, et sa parole de feu enthousiasma les humbles Chartreux. Tout n'y fut pas si bien, car il y eut scandale : Bernard était arrivé au désert de Chartreuse sur une monture si richement caparaçonnée qu'il y eut surprise et stupéfaction dans tout le couvent. Dom Guigues crut devoir en prévenir un des compagnons de Bernard. Le plus étonné fut le saint lui-même : son cheval était une monture d'emprunt et il n'avait pas pris garde au harnachement qui venait de faire émoi à Chartreuse. Quand on connut l'explication, l'admiration fut encore plus grande que n'avait été le scandale. Les relations entre les Chartreux et le grand abbé n'en devinrent que plus suivies et plus intimes, même après la mort de Dom Guigues (1).

Le saint abbé de Cluny, Pierre le Vénérable, avait été émerveillé de ce qu'il avait vu à Chartreuse, dans les visites qu'il avait faites. Dans son ouvrage sur les *Miracles*, il a esquissé le tableau des miracles de sainteté qu'il avait pu y considérer à son aise.

(1) Le Couteulx, ad an. 1123, t. I, p. 262.

Il y eut même un conflit : Dom Guigues ne voulait pas du nom de *père* que lui donnait le saint abbé de Cluny avec une déférence toute filiale; il réclamait avec instance celui de « frère et d'ami ». C'est toujours ainsi : les grandes vertus des saints deviennent pour eux un embarras auprès des hommes.

Saint Étienne d'Obazine, en voie de fixer sa vie, était venu du fond du Limousin demander lumière et assistance. Il trouva tout à souhait à Chartreuse. Sur les conseils de Dom Guigues, il s'affilia aux Cisterciens qui « suivaient la voie royale » et fonda dans les gorges limousines la splendide abbaye dont les ruines grandioses attestent encore l'ancien éclat, tout en proclamant la sainteté du Fondateur.

L'homme qui a le mieux entendu la vraie et solide piété, l'a rendue douce et charmante, l'accommodant avec tous les devoirs d'état et de société, saint François de Sales, prit souvent ses inspirations à la Grande-Chartreuse. Il entretenait des relations d'intimité avec le saint prieur Bruno d'Affringues, celui-là même à qui l'illustre Bellarmin rendait un jour un si éclatant hommage. « Il est maintenant reçu, disait le grand cardinal, que l'on prend le Souverain Pontife parmi les cardinaux italiens : si le Général

des Chartreux était Italien et cardinal, c'est lui, sans hésiter, qu'il faudrait nommer pape (1). »

C'est cet éminent Chartreux que François de Sales gardait religieusement dans son amitié. Une lettre datée du 13 décembre 1611, nous laisse entrevoir tout ce qu'il y avait d'abandon et de sincérité dans ces relations : « Comment, disait le grand évêque, cacherait-on le feu? Je ne puis non plus celer l'extrême affection que j'ai au milieu de mon cœur, à vous honorer de toute ma force. Et chacun croit que réciproquement j'ai le bonheur d'être grandement aimé de votre bonté (2). »

Ces pensées vers Chartreuse devaient inévitablement y attirer un jour ou l'autre le saint évêque. Ce voyage, ce pèlerinage vaudrait-il mieux dire, se réalisa vers le printemps de 1618. Mgr Camus nous a gardé le récit charmant d'un incident qui se produisit pendant le séjour de Monsieur de Genève à Chartreuse, « cette cachette horriblement belle et terriblement agréable ! »

Dom d'Affringues, « personnage de profonde humilité et simplicité », reçut le saint évêque

(1) Le Vasseur, *Ephémérides*, 6 mart.

(2) *Œuvres complètes* : Édit. Vivès, t. X, p. 409.

avec grand empressement et joie sincère. Il le conduisit à une des chambres des hôtes, « convenable à sa qualité », et, après quelques instants d'entretien, prit congé de lui, à regret et en s'excusant, pour se retirer dans sa cellule et être prêt pour l'office de nuit. Le Bienheureux François fut fort édifié de cette religieuse fidélité à la règle. Mais Dom d'Affringues regagnant sa cellule, est rencontré par le Père Procureur qui lui demande où il va et où il a laissé Mgr de Genève : « Dans sa chambre, dit le saint Prieur. — Vraiment, lui dit cet officier, vous vous entendez fort, Révérend Père, aux civilités du monde ! Eh quoi, avons-nous tous les jours en ce désert des prélats de cette taille ? Matines ne vous manqueront pas d'autres fois ?... Quelle vergogne pour la maison, que vous l'abandonniez ainsi seul ? — Mon enfant, dit le Révérend Père, je crois certes que vous avez raison et que j'ai mal fait. » Et de ce pas il retourne vers Monsieur de Genève et lui dit tout froidement : « Monseigneur, j'ai, en m'en allant, rencontré un de mes officiers qui m'a dit que j'avais fait une impertinence de vous avoir laissé seul, et que je ne manquerai pas de recouvrer Matines une autre fois, mais que nous n'aurons pas tous les jours un Monseigneur de Genève. Je l'ai cru

et m'en suis revenu, tout droit, vous demander pardon et vous prier d'excuser ma sottise, car je vous assure que *ignorans feci*, et que je ne mens point. »

Le Bienheureux François « fut ébloui de cette notable rondeur, candeur, ingénuité, simplicité » et déclara qu'il était plus ravi que s'il eût vu Dom d'Affringues faire un miracle (1). Saint François de Sales passa plusieurs jours à la Grande-Chartreuse; il assista même une fois à Matines, où on lui offrit de chanter une leçon; « mais il refusa, ne se croyant pas préparé et craignant de troubler. »

Le saint et grand évêque venait se refaire et se sanctifier encore au milieu des Chartreux.

Le Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle venait y chercher force et lumière, au milieu des projets de fondation qu'il nourrissait et qui le tourmentaient. Ce fut en janvier 1714. Dans cette Grande-Chartreuse, où il trouvait vivant, encore plus qu'à Reims, le souvenir de Bruno, le Bienheureux de La Salle « allait partout, répandant d'abondantes larmes, édifiant par sa piété les religieux eux-mêmes (2). » Dans cette

(1) *L'Esprit de saint François de Sales*, Paris, Gaume, 1840, t. I, p. 201.

(2) *Le B. J.-B. de La Salle*, par Armand Ravelet, p. 112.

atmosphère de désert, Dieu parlait particulièrement à l'âme de son serviteur; s'il n'eût été prédestiné à être le fondateur des Frères de la Doctrine chrétienne, il fût devenu Chartreux.

Vivant dans ces hauteurs sublimes de la pensée et de la foi, embaumant des parfums de sa sainteté les régions où il passe, sanctifiant toutes les âmes qui l'approchent, l'Ordre des Chartreux a triomphé de tous les obstacles, a échappé sain et sauf à toutes les tempêtes. Nous laisserions une lacune regrettable dans notre travail, en ne signalant pas, au moins, ce côté providentiel de la grande œuvre de saint Bruno.

Dans la vie de l'Ordre, on ne doit compter pour rien les catastrophes matérielles et tout ce que le monde répute des malheurs; pour des Chartreux, tout cela est bien et leur devient occasion de mérite. Quand les avalanches ont passé, quand les incendies ont tout dévoré dans leurs couvents, les Chartreux éprouvent une joie mystérieuse, mais une joie réelle à dire la parole de l'acquiescement : Seigneur, que votre volonté soit faite ! Le grand mal, le seul mal qu'ils reconnaissent et qu'ils redoutent, serait le péché, les divergences dans la

doctrine, les hérésies et les schismes. Dans les tourmentes qui passèrent sur le monde, Dieu les sauva toujours.

IV

La première après leur fondation, fut le schisme d'Occident. Il y avait deux papes : l'un habitait Rome, l'autre Avignon; les peuples allaient à l'un et à l'autre avec leurs pasteurs, se réclamant tous d'une bonne foi et d'une orthodoxie égale. De part et d'autre on pouvait en effet se couvrir de l'autorité de graves personnages et même de grands saints. Ce ne fut pas de sitôt qu'on dissipa les nuages qu'on avait jetés sur la légitimité d'Urbain VI, élu en 1378.

Les Chartreux durent subir les cruelles circonstances que traversait l'Église : les Chartreux allemands et italiens furent avec le pape de Rome, et ceux de France et d'Espagne suivirent le pape d'Avignon. Mais cette question ne fut jamais, au sein du grand Ordre, qu'une question de fait et question secondaire par conséquent. L'observance des règles resta la même dans les deux camps et l'orthodoxie fut parfaite. Les Chartreux italiens se choisirent un autre Général qui fixa sa résidence dans la

Chartreuse de Seitz; mais il ne voulut jamais prendre d'autre titre que celui de *Prieur*, témoignant ainsi de son invincible attachement à l'ancien état de choses. Plusieurs Chapitres généraux tenus à Seitz confirmèrent ces vues; il ne manquait que l'occasion pour voir la première union se refaire. Deux saints la firent naître : Dom Étienne Maconi, Général de Seitz, et le R. P. Dom Boniface Ferrier, Général de la Grande-Chartreuse. Les deux Généraux donnèrent leur démission; envoyée au concile de Pise, elle fut confirmée par le Chapitre général tenu le 27 avril 1410 à la Grande-Chartreuse. Dom Jean de Griffenberg, prieur de Paris et Allemand de naissance, fut élu Supérieur général : c'était encore chez les Chartreux un seul pasteur et un seul bercail.

Des vents plus violents allaient souffler un siècle plus tard, les vents de l'impiété protestante. Ils renversèrent beaucoup de Chartreuses, ils amoncelèrent les ruines. ils occasionnèrent de longues et cruelles souffrances, mais le champ des âmes échappa à ces fureurs. La prétendue *Réforme*, comme on sait, mit un zèle tout particulier à persécuter les religieux, en Allemagne comme en France, et comme en Angleterre. Pour moraliser les couvents, elle en ouvrait les

portes. Les Chartreux subirent l'épreuve commune et la subirent héroïquement.

« Pendant ce seizième siècle, trente-neuf Chartreuses furent supprimées, vendues, données en récompense à des hommes indignes, saccagées ou livrées aux flammes; plus de cinquante Chartreux versèrent leur sang pour la foi (1). »

La Grande-Chartreuse fut particulièrement éprouvée par les excès de toutes sortes de la soldatesque du farouche baron des Adrets. Les deux Chartreux, vicillards vénérables, qui étaient restés au couvent pour essayer de le sauver, virent échouer tout ce que leurs cheveux blancs, la sainteté, la raison et l'héroïsme pouvaient donner de puissance à leur parole; la Grande-Chartreuse fut impitoyablement brûlée. Les Vandales déployèrent dans cet incendie, une rage et une barbarie qu'on ne vit plus jamais : les objets d'art, les cartulaires et les manuscrits, les livres les plus curieux et les titres les plus rares, devinrent impitoyablement la proie des flammes. Des archives si importantes et si diligemment composées par la main des générations de Chartreux, il ne resta plus traces. A ce point,

(1) *La Grande-Chartreuse*, p. 103.

que les rois de France, Henri III, Henri IV et Louis XIV, crurent faire acte de justice, en dispensant les Chartreux de fournir leurs titres de propriété, au delà de cent ans, « attendu que leurs anciens titres avaient été détruits par les Huguenots (1). » A la suite de ces dévastations, il fut impossible pendant quatre ans de tenir le Chapitre général à la Grande-Chartreuse.

Mais les persécutions, surtout les persécutions sanglantes, furent toujours un bénéfice pour l'Église; l'hérésie protestante ensanglanta la blanche robe du Chartreux, elle fut impuissante à souiller ces âmes filles de Bruno. A peine compta-t-on quelques défections dans une Chartreuse d'Allemagne.

Le Jansénisme drapé dans son manteau d'austérité, distillé dans des formules mystiques et toutes de sainteté, devait avoir d'autrement graves dangers; c'était, on pourrait dire, une hérésie à tendances tout à fait cartusiennes. Qui sait si les chefs du parti n'avaient pas eu quelque illusion et nourri quelque espérance, au sujet des Chartreux? Il est certain en tout cas que Nicole se présenta *sous un faux nom* à la Grande-Chartreuse, pour sonder le terrain; Dom Le Masson

(1) *Archives de l'Isère*, série B. N° 2360, f° 330.

qui était alors Général nous a gardé ce détail(1).

L'éminent Chartreux avait compris sans retard l'étendue et la gravité du danger ; un des premiers règlements fut de se faire adresser à la Grande-Chartreuse tous les livres Jansénistes qu'on trouverait dans les couvents de France. Il se réservait de les jeter au feu lui-même. Les Jansénistes, outrés de tant de vigueur, ne craignirent pas de dire que Dom Le Masson avait mis le feu à son couvent, en voulant brûler précisément les écrits de la secte, et que cet incendie était un châtiment du ciel.

Dom Le Masson n'en continua pas moins son œuvre de préservation, en publiant même à cet effet un petit manuel à l'usage de tous les Chartreux. L'hérésie, de son côté, continuait tous ses efforts, et de plus belle. Elle enlaçait dans ses filets les grands et les rois, et des hommes de génie s'en constituaient les apôtres. Paris était le centre de l'hérésie. Il faut bien le dire, sous ces multiples influences, quelques Chartreuses avaient été touchées par le venin. Dom Antoine de Mongeffond qui avait succédé à Dom Le Masson dans le Généralat, veillait et agissait comme lui. Pour se rendre un compte exact de l'état

(1) *Eclaircissements sur la vie de J. d'Arenthon*, p. 55.

des esprits, il ordonna à tous les Chartreux de signer le formulaire d'Alexandre VII. Pas un seul religieux ne refusa. Comme les passions s'agitaient en France de plus en plus, le Définitoire de 1723 rédigea une ordonnance spéciale pour les sept provinces françaises. *Six* adhèrent pleinement à tous les documents pontificaux; *une* seule mit des réserves, celle de France-sur-Seine. Le Général n'était pas homme à supporter des doutes en matière de doctrine; il voulut que chaque Prieur demandât en public à chaque religieux de son couvent, s'il souscrivait à l'ordonnance cartusienne *Quo zelo* contre le jansénisme. Les réponses devaient être adressées à la Grande-Chartreuse.

On pouvait classer les rebelles en trois catégories: *vingt-six* refusaient de signer les Bulles pontificales; *quatorze* interjetaient appel schismatique; *dix* rétractaient la signature qu'ils avaient déjà donnée. Trois mois furent donnés pour la réflexion à ces infortunés; passé ce temps, ils encouraient la peine d'excommunication *ipso facto*. Trente passèrent en Hollande et formèrent près d'Utrecht, une espèce de Chartreuse mitigée soutenue par les Jansénistes de France. Le R. P. Dom Boutrais qui nous fournit tous ces détails, dans son volume si documenté sur la Grande-

Chartreuse (1), doit reconnaître, après avoir lu les nouveaux règlements de ces infortunés Chartreux, que les austérités cartusiennes y étaient notablement diminuées.

De telles défaillances sont mystérieuses et restent effrayantes. Mais si l'épreuve avait été douloureuse et inouïe pour l'Ordre, son orthodoxie et son zèle pour la vraie foi, venaient de briller du plus vif éclat. En dehors de France, pas un religieux ne s'était laissé entraîner par l'hérésie si caressante de Port-Royal; sur *douze cents* Chartreux qu'il y avait en France à cette époque, une *trentaine* à peine refusèrent de se soumettre. Dieu et saint Bruno venaient de sauver le grand Ordre du plus grand péril qu'il eût couru depuis sa fondation.

VI

La Révolution française allait l'éprouver, mais non l'amoindrir. C'est une époque glorieuse entre toutes, dans la vie des Chartreux; leur histoire s'y enrichit d'une des pages les plus enviabiles, et ils peuvent écrire sur leurs

(1) *La Grande-Chartreuse*, p. 163.

tableaux d'honneur un nombre exceptionnel de victimes, d'apôtres, de martyrs et de saints, moissonnés par la faux révolutionnaire.

L'épreuve fut longue et terrible. La tempête s'annonçait menaçante de toutes parts. Déjà, sous le Généralat de Dom Hilarion Robinet, en Autriche, dans les Flandres et en Espagne, *quarante-quatre* maisons avaient disparu, durant l'espace de quatre ou cinq ans. Il en restait encore cent-vingt deux, et soixante-huit étaient en France. Le nuage allait crever comme une trombe et tout emporter. Ce qui se passa à la Grande-Chartreuse se renouvela presque partout, avec des variantes de cruauté, d'impiété et de cynisme. Le récit cependant qui a été fait pour la Grande-Chartreuse, est particulièrement authentique, puisqu'il est l'œuvre d'un témoin oculaire, le V. P. Dom Ephrem Coutarel, et il donne des détails très caractéristiques.

En 1790, on fait deux fois l'*inventaire* de la Grande-Chartreuse, et le 31 décembre un membre du district vient, accompagné de quatre gendarmes, réclamer la *moitié* de l'argent du monastère. Ces réformateurs sont toujours à court d'argent.

Au mois d'avril 1792, trois commissaires

arrivent avec quatre cents hommes, et un peu plus tard, c'est un régiment tout entier. Chartreuse est devenue une caserne, et quelle caserne ! La soldatesque insolente va et vient dans tout le couvent ; les hôteliers sont sur les dents pour servir du matin au soir ces convives insatiables ; on pille et dévaste dans tous les coins ; les tableaux, les saintes images, les sculptures, tout est souillé et mutilé à coups de sabres ; on pénètre dans les cellules d'où les religieux sont chassés après avoir été outragés. Beaucoup de chambres et de cellules servent d'habitation définitive aux soldats, qui s'y installent avec leurs femmes qu'on rencontre souvent dans les cloîtres et dans la chapelle même, pendant les offices.

Or, c'est dans cette Chartreuse que nous retrouvons bien cette physionomie douce et impassible du Chartreux, cette foi du chérubin et ce courage héroïque du martyr : dans cette caserne était restée en plein exercice la Règle cartusienne ! Quand l'heure de l'office de nuit arrivait, l'excitateur courait comme à l'ordinaire, porter la lumière de cellule en cellule, mais accompagné, cette fois, de deux fusiliers ! A tous les coins du cloître, en se rendant à l'église, le Chartreux trouvait alors les senti-

nelles de nuit. Quand le jour du *spaciement* arrivait, les Chartreux partaient pour la promenade flanqués de soldats qui faisaient la haie. Quand le jour du départ, ou mieux, le jour de l'expulsion brutale fut venu (c'était le 14 octobre 1792), les Chartreux allèrent à matines comme à l'ordinaire, et comme à l'ordinaire la messe conventuelle fut chantée. Les cierges de l'autel et les lampes du sanctuaire furent éteints alors ; les autels furent dépouillés, car le tabernacle était vide ; les pupitres des stalles furent abaissés, les livres se fermèrent et les voix se turent dans le temple ! C'était la première fois depuis 1084 : il y avait sept siècles !

Quelques religieux, les officiers, restèrent dans le couvent quelque temps encore. L'heure du départ sonna pour eux, le 22 juillet 1793 ; ce jour-là ils étaient mandés à Grenoble, pour prêter le serment à la Constitution. Comme un Chartreux ne peut pas apostasier, le refus héroïquement opposé fut pour eux le chemin de la Guyane française « conformément à la loi ».

Un Chartreux, un infirme, Dom Paulin, refusa de quitter jamais, et son couvent et sa blanche tunique. Il vit passer toute la tourmente ; il était encore en vie le 7 avril 1805.

Ce jour-là, dimanche des Rameaux, on le trouva mort dans sa cellule, à genoux dans son oratoire : il avait rendu l'âme, priant et gardant sa règle. C'est le soldat tombant les armes à la main.

C'est là particulièrement le Chartreux : chassé de son église et arraché de sa cellule, il part pour les prisons, pour les pontons, pour l'échafaud, avec la même tranquillité et la même ponctualité, qu'il partait autrefois pour matines, au tintement de la cloche du monastère. Quand la mort est devenue un point de sa règle, ce point-là est observé avec la même fidélité que les autres. La règle ! voilà la vie du Chartreux ! Son Ordre n'a été si grand, n'a enfanté tant de vertus, n'a gardé pendant tant de siècles son intégrité virginale, que parce que sa vie est restée inviolablement rivée à sa règle. Or, cette règle est la pensée, l'esprit, le cœur, la vie même de Bruno.

Il s'est trouvé législateur à la façon du divin Maître qui commença par pratiquer ce qu'il voulait enseigner. *Cœpit facere et docere*. Pendant seize ans, à la Grande-Chartreuse ou en Calabre, Bruno agit et pria ; chacun de ses actes est devenu un point de la règle cartusienne. Il n'écrivit cependant pas lui-même un

seul article de ce grand code monastique. Ce fut la tâche de Dom Guigues, son cinquième successeur à la tête de l'Ordre. Selon le mot si fin de Dom Boutrais, et il en avait tant! « Saint Bruno est le Fondateur, et Dom Guigues est l'Évangéliste. »

C'est un point bien établi dans les annales de l'Ordre.

VII

Dom Guigues fut homme providentiel.

Entré en cellule en 1107, il fut élu Supérieur Général peu de temps après, n'ayant encore que vingt-sept ans, et voyant sous sa direction de vieux religieux dont plusieurs avaient été compagnons même de saint Bruno. A sa mort, il y avait déjà quinze Chartreuses fondées. Une grande uniformité de direction s'imposait; ce fut alors, en 1127, que Dom Guigues eut la pensée de rédiger ses *Consuetudines*.

Son intention n'est pas de légiférer et de décréter; il ne le fait jamais. Il ne veut être que témoin et constater par écrit ce qui a été pratiqué dans l'Institut depuis sa fondation. La formule qui se trouve le plus souvent sous sa plume est celle-ci : « On a coutume de faire ainsi. » On com-

prendra tout le sens et toute la portée de cette formule, en se souvenant de ce que nous venons de dire, que Dom Guigues avait parmi ses religieux des compagnons même de saint Bruno. Aussi les Chartreux se sont attachés à leur règle avec une sainte passion ; ils ont respecté les *Consuetudines* de Dom Guigues jusque dans les moindres détails ; les réglementations et ordonnances qui sont intervenues dans la suite des âges n'ont souvent fait que les reproduire, les complétant quelquefois, mais en restant toujours dans le même cadre.

A l'occasion, les Chartreux ont défendu l'intégrité et l'austérité de leur règle contre la bienveillance même, et la bienveillance des Papes.

Urbain V, ancien abbé de Saint-Victor de Marseille, épris de la règle de saint Benoît, voulait en faire adopter quelques points par les Chartreux. C'était une faveur qu'il entendait leur accorder : « Le Supérieur général de la Grande-Chartreuse devait porter crosse et mitre ; — tout l'office devait chaque jour être récité en chœur ; — tous les repas devaient être pris au réfectoire — et enfin l'usage de la viande devait être permis en cas de maladie. » Telle était la réforme.

Quand le R. P. Dom Guillaume Raynaldy et le Chapitre général reçurent communication de la *faveur* pontificale, ils furent dans la consternation. L'obéissance filiale offrait une ressource; ils en usèrent. Le prieur d'Avignon, Jean de la Neuville, fut délégué auprès du Souverain Pontife, pour plaider la cause de la discipline. Son zèle lui donna du cœur et de l'éloquence; Urbain V. renonça à son projet. « Laissons, dit-il, en s'adressant aux cardinaux qui l'entouraient, laissons les Chartreux dans leur antique simplicité... suivre leurs pieux désirs et persévérer courageusement dans leur primitive observance. » Et ainsi furent sauvées les observances cartusiennes.

VIII

L'Ordre des Chartreux s'organisait de jour en jour plus fortement.

A côté d'une *constitution écrite*, il faut une *autorité vivante*, directive et interprétative. Saint Anthelme, successeur de Dom Guigues dans le Généralat, compléta l'œuvre commencée : l'un avait rédigé les *Coutumes*; l'autre fonda le *Chapitre général*.

Vraiment grande et puissante organisation ! Des hommes de première valeur ont été émerveillés en la considérant dans ses détails, y trouvant comme tout un système de gouvernement qui donnerait des résultats étonnants si on pouvait en faire application à la société civile. Notre modeste cadre ne nous permet pas d'entrer dans les détails, nous ne pouvons que donner un aperçu.

Le quatrième dimanche après Pâques, tous les Prieurs se réunissent à la Grande-Chartreuse. Le premier jour, les Chartreux se recueillent. Le second jour, ils choisissent, dans des élections à deux degrés, les huit *Définiteurs*, c'est-à-dire le petit sénat qui va délibérer souverainement sur toutes les affaires de l'Ordre, mutations, nominations, admonitions, ordonnances, etc. Les choses sont du reste extraordinairement facilitées : dès la troisième séance, en salle du Chapitre, le R. P. Général, se lève, se prosterne et « demande miséricorde », c'est-à-dire sollicite la faveur d'être remplacé dans sa charge. Tous les Prieurs suivent cet exemple, de telle sorte que personne plus n'est en charge. Les *Définiteurs* ont pleine et entière liberté. De plus, toute ordonnance faite dans un définitoire, n'a force de loi que pendant une année ; elle tombe en désuétude,

si elle n'est pas confirmée par le Chapitre suivant.

On voit la sagesse consommée d'une telle mesure ! Une loi, chez les Chartreux, a besoin pour être maintenue, d'être approuvée par ceux qui ne l'ont point faite. Les abus étaient ainsi rendus impossibles ; les écarts étaient supprimés sans retard ; il n'y avait pas de voie laissée ouverte au caprice.

Aussi, l'Ordre des Chartreux nous apparaît comme ces montagnes des Alpes au sein desquelles il prit naissance. Les empires se sont écroulés à leurs pieds, la face de la terre a été renouvelée, les révolutions du temps et des hommes ont tout bouleversé : les géants de granit ont résisté à tout. L'Ordre des Chartreux est un géant aussi ; comme les Alpes, les pieds seuls touchent la terre ; sa tête est toujours dans les cieux. Il n'y a pas d'œuvre humaine qui ait duré avec cette vigueur inaltérable et toujours rajeunie. Si l'Ordre des Chartreux n'était pas l'œuvre d'un saint, ce serait l'œuvre d'un génie. On a répété, et on répète de siècle en siècle, un mot qui devient un éloge d'autant plus glorieux qu'il est mieux mérité : l'Ordre des Chartreux n'a jamais eu besoin d'être réformé parce qu'il ne s'est jamais déformé.

IX.

On s'est demandé si la grande Fondation cartusienne était bien l'œuvre personnelle de saint Bruno. Nous n'hésitons pas à répondre oui. La règle de saint Benoît ne lui était certainement pas inconnue, et il dut s'inspirer plus d'une fois des pratiques monacales du Mont-Cassin; il n'entra jamais dans ses vues de les reproduire ou de s'y astreindre. Sur des points importants, la règle de saint Benoît diffère de celle de saint Bruno. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir les *Anciens usages de Cluny* de saint Ulric, mort le 14 juillet 1093, au monastère de la Celle, dans la forêt Noire.

Si la psalmodie joue un rôle important dans les deux Ordres, l'abstinence et le jeûne sont bien plus rigoureux chez les Chartreux. L'abstinence ne commençait à Cluny qu'à la septuagésime, et les œufs et le fromage étaient autorisés jusqu'à la quinquagésime; en cas de maladie le moine pouvait user en tout temps d'aliments gras. La règle de saint Bruno les interdit absolument, même en ces cas.

D'autre part on peut remarquer, parmi les

usages que signale saint Ulric, des pratiques diamétralement opposées à l'esprit de douceur de saint Bruno. L'amour de Dieu et l'esprit de sacrifice devaient tout obtenir et tout diriger dans sa famille religieuse. A Cluny, le religieux coupable de fautes graves était fustigé de verges en plein Chapitre ; si la faute était publique, le coupable était fustigé en pleine place publique. Si un *frère* désobéissait, les autres se saisissaient de lui et le menaient en *prison*, où l'on descendait par une échelle. On estimait avec raison que ce n'était pas la faute qui déshonorerait le monastère mais son impunité. Or, comme le châtement après la faute est justice et sagesse, on vit parfois prison en Chartreuse.

La règle de saint Benoît admettait la présence de quelques enfants au monastère, et réglait même leurs petites fustigations en cas de fautes, « sur la chemise ». L'austérité de la vie de Chartreuse ne l'autorisa jamais.

Saint Benoît avait recommandé particulièrement le travail des mains, auquel il faisait une large part dans sa législation monastique ; au concile d'Aix-la-Chapelle seulement, du consentement du pape et de l'empereur Louis le Débonnaire, les évêques décrétèrent que les moines

seraient dispensés du gros travail, à cause du sacerdoce (1).

Chez les Chartreux le travail manuel ne dépassa jamais les bornes d'une douce et sage diversion. Et enfin, marque plus distinctive, le Chartreux possède son ermitage que le Bénédictin ne connaissait pas.

L'Ordre des Chartreux et l'Ordre des Bénédictins répondent à deux aspirations différentes de l'âme humaine ; l'un est plutôt pour les profonds labeurs intellectuels, et l'autre pour les méditations tranquilles et affectueuses. Benoît avait à discipliner les natures fortes et un peu sauvages du sixième siècle ; Bruno vivait dans un siècle où l'action évangélique avait déjà dompté beaucoup des emportements de la barbarie des peuples. L'œuvre de ces deux patriarches de la vie monastique devait nécessairement revêtir un caractère différent.

D'autres ont confondu la vie du Chartreux avec celle du Trappiste, je veux dire parmi ceux qui jugent des choses à première vue et en bloc. Le Chartreux et le Trappiste paraissent rarement en public ; à de très rares intervalles on remarque dans une gare un froc blanc ou

(1) Rohrbacher, t. VII, p. 346.

gris ; l'un est Chartreux, l'autre Trappiste ; l'un et l'autre vivent en dehors du monde et loin du monde, dans les longues oraisons, derrière les grands murs d'un couvent perdu au milieu des bois. Le Chartreux et le Trappiste ont fini par être confondus. On rencontre parfois de ces méprises dans les milieux même qu'on croirait moins ignorants des choses de la vie religieuse.

On peut dire cependant que, dans le monde monacal, le Chartreux et le Trappiste sont les deux antipodes. Le Trappiste est principalement voué au travail manuel ; ce sont les Trappistes surtout qui ont versé leurs sueurs à défricher le sol de la vieille France et à féconder les déserts. Le Chartreux, nous l'avons déjà dit, ne connaît le travail corporel que comme distraction.

Le Trappiste est toujours en communauté ; il prend ses repas dans un réfectoire commun, son sommeil dans un dortoir commun ; pour vaquer à l'étude, il est dans une salle commune, et les exercices de piété se font surtout en commun. C'est l'opposé de la vie du Chartreux qui est presque toujours seul dans sa cellule.

Ainsi s'écoula, calme et tranquille pendant des siècles la vie du Chartreux.

X

Arriva l'heure où l'existence même de l'Ordre fut en jeu ; ce fut après la grande Révolution française. Si le culte catholique était redevenu public et légal en France, si les religieux pouvaient librement rentrer dans leurs couvents et reprendre paisiblement la pratique de leurs constitutions, la permission de vivre n'en fournissait pas les moyens.

Le Chartreux ne s'adonne à aucune industrie et n'exerce aucun ministère ; le pain quotidien doit lui venir du dehors. Or, les riches dotations avaient été emportées par le flot révolutionnaire, les puissants bienfaiteurs n'étaient plus ; la gêne était partout, au sein de l'Église de France ; dans son couvent le Chartreux était fatalement condamné à mourir de faim.

La Providence veillait.

Dans la Chartreuse de Molsheim (1) en Alsace, les religieux avaient trouvé la formule d'un *élixir* dont les effets bienfaisants se faisaient

(1) Construite en 1600 par Charles de Lorraine, cardinal évêque de Strasbourg, pour abriter les Chartreux de cette ville dont la maison venait d'être brûlée par les Calvinistes en 1591.

sentir dans des cas nombreux de malaises, de maladies ou de blessures. Or, la Chartreuse de Molsheim fut emportée par la Révolution française. Son dernier Procureur voyant à la fin qu'il ne lui serait jamais plus possible de relever de ses ruines sa maison détruite, fit don de sa recette pharmaceutique aux religieux de la Grande-Chartreuse qui venait d'être péniblement restaurée. C'était vers 1820.

Les religieux infirmes de la maison mère des Chartreux éprouvèrent souvent l'efficacité du remède qui leur était venu de leurs frères de Molsheim ; les infirmes du voisinage y eurent recours à leur tour, et bientôt, dans la région entière, on connut l'*élixir* souverain de Chartreuse. Les religieux purent en faire dès lors comme un petit (oh ! un bien petit) commerce. Les vieillards de Voiron et de Grenoble se souviennent encore avoir vu le bon frère Michel Rey-Mury, venant à jour fixe en leur ville, avec son mulet chargé de flacons d'*élixir*. De cet *élixir* allait sortir la découverte providentielle qui assurerait l'existence et la prospérité de l'Ordre, en semant les bienfaits dans l'univers tout entier.

Vers 1850 on eut l'idée d'utiliser le résidu d'où était tiré l'*élixir*. Qui eut cette idée ? on ne

sait trop : le Père Procureur, Dom Louis Garnier, disent les uns ; un vulgaire droguiste de passage à la Grande-Chartreuse, disent les autres ; un pharmacien, vieil ami de Dom Louis Garnier, prétendent quelques-uns. La Chartreuse était découverte, découverte comme par hasard, ou plutôt, découverte par un secret dessein de la Providence.

Ce fut d'abord la Chartreuse *verte* ayant la couleur, le goût et la force de l'*élixir*, mais à un degré moindre ; puis vint la Chartreuse *jaune*, où se retrouvent le parfum et la saveur de l'*élixir* et de la liqueur verte. C'est elle qui a surtout acquis grand renom et qu'on a si légitimement dénommée « la Reine des liqueurs et la liqueur des rois ! » Il y eut enfin la Chartreuse *blanche*, également très appréciée, mais bien inférieure à ses deux aînées.

L'exploitation de la liqueur de Chartreuse commença très modestement comme avait commencé le commerce de l'*élixir*. Au lieu d'un mulet, il y en eut deux, pour transporter quelques bouteilles de liqueur dans les villes voisines, Grenoble, Voiron et Chambéry ; mais le frère Michel Rey-Mury fut encore longtemps le muletier en chef. Pour reconnaître les services signalés qu'il rendit en ce modeste emploi, les

Chartreux lui ont accordé après sa mort les suffrages particuliers qu'obtiennent seuls les bienfaiteurs insignes.

Tout le monde connaît les succès de la précieuse liqueur : elle est savourée dans les cinq parties du monde ; sa royauté est partout incontestée. Elle l'a acquise, on peut le dire, insensiblement, sans réclame, par la seule vertu de sa supériorité. Les touristes, de plus en plus nombreux au désert de Chartreuse, goûtèrent à la fine liqueur, la trouvèrent exquise et portèrent partout leurs éloges enthousiastes. Des officiers alpins, dit-on, émerveillés de l'accueil séduisant que leur firent les moines de Chartreuse certain jour, auraient pris l'engagement de publier partout la supériorité incontestable de leur liqueur. Ils ont tenu parole, parole de soldat : la Chartreuse est reconnue la liqueur sans rivale.

Les tentatives qu'on fit pour la détrôner restèrent toujours de misérables avortements. Dieu sait cependant si les contrefaçons furent nombreuses et ingénues ! On façonna les bouteilles, on illustra avec ingéniosité les étiquettes, on se donna les plus séduisantes marques de fabrique, on lança des milliers de prospectus : l'œuvre du contrefacteur fut toujours manifeste à l'odorat

et au palais. La réclame effrénée des industriels cupides ne servit même qu'à porter encore plus loin le nom de la Chartreuse et contribua puissamment à sa propagation.

A tous ces industriels la science a prêté son concours : pharmaciens, chimistes, droguistes de tous pays ont réuni leurs efforts ; les cornues, les alambics, les appareils les plus perfectionnés ont été mis en œuvre ; le secret de la fabrication mystérieuse n'a encore pu être surpris. Il ne le sera jamais sans doute. Des employés du couvent, tentés par l'appât de l'or, quittèrent parfois la Chartreuse et voulurent essayer de la fabrication ; ils ne furent jamais heureux ; le palais des consommateurs protesta toujours contre la contrefaçon.

La *formule* de fabrication faillit cependant échapper un jour aux mains des religieux ; ce point est historique.

Les touristes qui visitaient la Grande-Chartreuse, il y a trente ou quarante ans, rencontraient dans les cloîtres du monastère un personnage de tenue presque bourgeoise ; les frères et les domestiques le saluaient du nom de *Monsieur Jacques* quand il venait à eux, et l'appelaient *Perruque* quand il tournait les talons. Ce Jacques a une histoire, et la voici :

Entré comme marmiton à la Grande-Chartreuse, Jacques se gagna vite l'estime et la confiance des religieux et il monta en grade; il laissa les torchons et la cuisine pour le plumeau et la cellule des dignitaires du couvent. Le Père Procureur l'avait attaché à son service particulier. Jacques ne savait ni lire, ni écrire: c'était une sécurité de plus pour le Père Procureur gardien des archives et des titres intéressant le couvent. Un jour Jacques disparaît subitement; mais on remarque aussitôt qu'avec lui ont disparu de nombreuses pièces, parmi lesquelles se trouve la *recette* de fabrication de la liqueur. Jacques en effet s'était enfui, emportant avec lui de nombreuses paperasses que devait utiliser un sien parent, droguiste à Grenoble. Providentiellement le droguiste était absent quand Jacques arriva. Le Père Procureur de la Grande-Chartreuse survint encore à temps; il trouva Jacques, fit intervenir l'autorité de l'évêque de Grenoble et obtint sur-le-champ la restitution de tous les papiers si audacieusement emportés. Jacques fit cependant ses conditions, et par condescendance le Père Procureur s'y rendit; ce bon larron aurait sa vie durant deux chambres et son entretien à la Grande-Chartreuse; il recevrait une pension annuelle et aurait la

faculté de prendre chaque jour un Frère pour lui faire une lecture spirituelle !

Ainsi fut sauvé pour ses légitimes possesseurs le secret qui est leur trésor. Le trésor de la charité chrétienne, vaudrait-il mieux dire, car la caisse de la Grande-Chartreuse n'est guère que la caisse d'un vrai *Bureau de bienfaisance*. On y a recours des quatre coins du monde, et chaque jour les lettres y arrivent par centaines ; on a compté que la demande moyenne de secours était journellement de 300.000 francs, et quelquefois elle s'est élevée jusqu'à 1 million ! Toutes les requêtes n'ont pas pleine satisfaction, sans nul doute ; il est bien rare cependant qu'on frappe en vain à cette porte. Depuis cinquante ans, il ne s'est peut-être pas bâti une église dans la dernière des paroisses de France, ouvert une école, construit un orphelinat, fondé un hôpital, organisé une œuvre de charité quelconque, sans que la Grande-Chartreuse n'ait versé généreusement son offrande.

Il n'y a plus en ce moment en France, en Europe, dans le monde peut-être, un prêtre, un religieux, une religieuse, ayant voulu fonder ou soutenir une œuvre, qui n'ait ressenti la bienfaisance des Chartreux. Quant aux secours distribués aux indigents, aux malades, à tous les

besogneux de France et d'ailleurs, nul n'en saura jamais l'étendue. Les Chartreux ont voulu d'abord rebâtir leurs maisons détruites, Saint-Bruno de Calabre, Valbonne (Gard), Le Glan-diers (Corrèze), Sélignac (Ain), Notre-Dame des Prés (Pas-de-Calais), Le Reposoir (Haute-Savoie), Vauclaire (Dordogne), Vedana (Vénétie), Miraflores (Espagne), Parkminster (Angleterre), La Val-Sainte (Suisse), Main (Allemagne), les trois maisons de Moniales; de nombreuses et dispendieuses réparations ont été faites dans les autres Chartreuses: les Chartreux n'ont jamais voulu avec égoïsme enfouir leurs trésors. Le fisc lui-même y a trouvé son compte : la Grande-Chartreuse verse annuellement plusieurs millions dans les caisses de l'État !

Et pour tant de méfaits leur existence légale est mise en question en ce moment en France, au doux et beau pays de France dont les peuples et les siècles disaient : tout homme a deux patries, la France et son pays.

Ainsi a grandi l'œuvre dont posait la première assise l'humble muletier de Chartreuse portant quelques flacons d'élixir à Grenoble et à Voiron, il y a quarante ans. Les pauvres, les œuvres catholiques et la France y ont gagné des ressources immenses ; le Chartreux est resté pauvre

et dépouillé de tout dans sa cellule; si son régime a gagné quelque chose, c'est en austerité. On cite de Dom Mortaize un trait qui donne bien la juste idée du détachement cartusien.

L'éminent Général, quelques années avant sa mort, avait obtenu « miséricorde », c'est-à-dire avait pu faire agréer sa démission. Pour ne pas être une gêne pour son successeur à la tête de l'Ordre, il voulut quitter la Grande-Chartreuse et se retirer dans le couvent de Pavie. C'était en l'année 1863. Le jour du départ, un jeune novice l'accompagnait et chacun avait sa petite valise. Par mégarde le novice s'appropriâ la valise de Dom Mortaize. Quand il voulut l'ouvrir, il reconnut son erreur : la valise ne contenait qu'un *bréviaire* et une *discipline* ! C'était là tout le bagage du Général des Chartreux changeant de résidence.

Je n'étonnerai sans doute pas peu de lecteurs en leur apprenant que le Chartreux goûte fort rarement, pour ne pas dire jamais, à la liqueur qu'il fabrique. Les règles cartusiennes l'autorisent cependant, dans quelques circonstances, et le Général fait don d'un *demi-litre* de Chartreuse à chaque religieux pour le premier de l'an. « Pas un religieux n'y touche, me disait un

éminent Prieur, et au 31 décembre de chaque année, tous mes religieux me rapportent intact leur demi-litre de Chartreuse en me disant : C'est pour les pauvres ! »

L'Académie accorde annuellement ses prix de vertu ; j'ose lui en demander un qu'elle n'a pas encore accordé, pour chaque Chartreux. Nous ne l'avons encore vue couronner nulle vertu semblable.

C'est cette vertu intime du religieux que nous allons voir briller au chapitre suivant : la sainteté éminente et indéfectible des enfants mettra peut-être encore mieux dans son plein jour l'âme du grand patriarche leur Père.

CHAPITRE XI

LE CHARTREUX

I. Comment on devient Chartreux. — II. Personnel d'une Chartreuse. — III. La cellule et le travail du religieux. — IV. Étage de la cellule. — V. Vie eucharistique du Chartreux. — VI. L'âme cartusienne d'après les *Annales* de l'Ordre. — VII. Douce aménité du Chartreux. — VIII. Souvenirs du retraits. — IX. Mort et sépulture du Chartreux.

Quand le monde ne sait pas l'histoire, il fait une légende. Il en a fait une de très accréditée sur le Chartreux; il y a le Chartreux de la légende. En voici quelques traits :

Quand deux Chartreux se rencontrent, ils se saluent de ces mots lugubres : Frère, il faut mourir ! Et pour vivre de cette pensée, chaque jour le religieux va au cimetière, et chaque jour il sort une pelletée de terre de la fosse qui sera la sienne. Il la fait ainsi sur mesure. Le Chartreux vit dans la mort. Aussi ne va-t-on se réfugier dans une Chartreuse que lorsque la vie

est devenue un fardeau insupportable, après les grands déboires, après les déceptions sans remède, après les chagrins intimes et inconsolables.

Le Chartreux de la légende, du roman et du mélodrame est un homme aigri et un misanthrope ; c'est un homme qui a vécu et qui est usé, disons le mot. Telle est la légende ; mais elle est aux antipodes de la vérité.

On devient Chartreux le plus ordinairement à la fleur de l'âge et au printemps de la vie, à vingt ans. On entre dans sa cellule avec toutes les fraîcheurs de l'âme et toutes les ardeurs du cœur ; on est sans amertume contre les hommes et il semble doux de vivre. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'on se présente dans une Chartreuse à un âge plus avancé. Dom Guigues, le cinquième général de l'Ordre, nous apprend que presque tous les Chartreux entrent fort jeunes en religion (1). Six siècles plus tard, Dom Le Masson nous dit « qu'on entre dans l'ordre à vingt ans environ ». Tous les Prieurs aujourd'hui rendent le même témoignage. Le Chartreux des romanciers n'a existé que dans leur imagination.

(1) *Consuetud.*, cap. LXXX.

I

Mais si un jour de la vie, un jeune homme se sent supérieurement illuminé et soulevé ; si, jetant les regards sur le monde, il n'y trouve rien de comparable aux grandeurs et aux beautés de la croix ; s'il brûle de marcher à sa suite, de tomber lui-même victime et immolé à son ombre : oh ! alors, il peut être Chartreux ! Il a bien vu et bien compris la devise cartusienne : *Stat crux dum volvitur orbis*. Quand il frappera à la porte d'une Chartreuse, il sera reçu comme un envoyé du ciel. On ne lui demandera jamais de délier les cordons de sa bourse ; on entre toujours gratuitement.

Le postulant est accueilli par le Maître des novices, avec un cérémonial qui rappelle les épisodes bibliques : on lui lave les pieds, comme on faisait au voyageur du temps d'Abraham, lorsqu'il était admis à l'hospitalité. Mais, comme le nouvel hôte entre dans une maison sainte, le maître des novices récite le *Miserere*. Il conduit ensuite le postulant en cellule, et lui remet le grand manteau noir qu'il portera au chœur. Dès le lendemain de son entrée au couvent, un

jeune homme suit tous les exercices imposés aux religieux les plus anciens; l'initiation à la règle cartusienne est complète, et elle se fait sans retard. C'est un bien inappréciable.

Un jeune aspirant mène ainsi dès la première heure la vie qu'il mènera dans dix, vingt ou trente ans. Un ou deux jours d'expérience suffisent le plus souvent, pour éprouver les vocations de mélodrame. Dans le silence du cloître et dans l'isolement de la cellule, toutes les illusions tombent sans retard, l'imagination et la sensiblerie se calment; la réalité reste toute nue. La cellule, dit un Chartreux dans des vers latins qui ne manquent pas de sel, « est comme une bonne marmite qui se débarrasse elle-même de l'écume. »

Après un *mois* d'épreuve, le postulant peut être admis à la prise d'habit. Il se présente devant la communauté réunie capitulairement, répond aux questions que lui adresse le Père prieur, et se retire ensuite, tandis que les religieux se prononcent par scrutin secret sur son admission. Quand il est admis, il entre dans la salle du Chapitre, écoute l'allocution du Prieur, et reçoit l'accolade de tous les religieux dont il devient le frère. Le soir, à l'heure de vêpres, la communauté entière accompagne à sa cellule le nou-

veau religieux. Le Prieur l'y introduit, en le prenant par la main et aspergeant d'eau bénite de toutes parts. Que le religieux soit saint ! que la cellule soit bénite ! « Il vaudrait mieux, disait Dom Le Masson, mettre le feu à une cellule que d'y faire entrer un novice sans vocation. »

Le *postulant* devient *novice*. Dans un an le novice deviendra *profès*. Il paraîtra encore dans la salle du Chapitre, formulera sa prière, et la communauté délibérera encore.

Quatre ans plus tard, aura lieu la profession solennelle, non plus en salle du Chapitre, mais à l'église du monastère, pendant la grand'messe et au moment de l'offertoire. Un Chartreux est une grande victime qui s'immole volontairement.

Le religieux n'a pas moins de *cinq* ans de solitude, de silence et de prière, avant de prononcer ses vœux monastiques, et de se lier irrévocablement à l'Ordre. Il n'est point de profession profane qui use de telles lenteurs et de ces sages pondérations. La règle du Chartreux est si austère ! il faut être bien sûr, avant de l'embrasser, qu'on ne prend pas un fardeau au-dessus de ses forces.

II

Toute Chartreuse est un petit état; dans tout état, il faut un chef : ainsi en est-il chez les Chartreux.

A la tête du grand Ordre se trouve placé un Supérieur Général. Il est élu par les religieux de la Grande-Chartreuse y résidant au moment de l'élection. Avant d'entrer dans leurs comices, les électeurs Chartreux jeûnent pendant trois jours et font des prières de jour et de nuit, pour attirer les bénédictions du ciel sur les opérations électorales.

Deux Prieurs *étrangers*, qui ne votent point eux-mêmes, surveillent le scrutin et le président. Ce sont eux qui font le dépouillement et proclament l'élu par ces mots : *Habemus Priorem*, nous avons un Prieur. On attend deux ou trois jours encore, et si aucune réclamation ne se produit contre l'élection, les deux présidents la confirment et deviennent *Confirmateurs* « au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit ». Les électeurs répondent : « Amen ! »

L'autorité de l'élu est très grande, puisqu'il a l'autorité même du Chapitre général, pendant

l'année; mais il est responsable de ses actes devant le *Définitoire* qui pourrait le reprendre et même le déposer. Le Révérend Père, comme on l'appelle, a surtout des devoirs qu'il remplit toujours très bien, ceux de la sainteté et de l'exemple. Il a comme servitude la défense absolue de quitter le désert de Chartreuse sans la permission du pape.

Chacun de ces détails nous révèle une sagesse étonnante et nous donne le secret de la stabilité surhumaine de cet ordre : l'autorité y est merveilleusement sauvegardée, mais elle s'y trouve constamment et minutieusement contrôlée et contre-balancée.

Chaque Prieur dans sa Chartreuse a ses officiers qui le secondent : le Père *Vicaire* qui le supplée quelquefois, le Père *Coadjuteur* chargé des retraitants et le Père *Procureur* qui doit pourvoir à toutes les choses matérielles de la maison. Tout est prévu et ordonné; chacun reste dans ses attributions; tout se fait avec ordre et mesure. L'arbitraire n'a jamais bien prise. C'est l'*ordo* cartusien lui-même qui indique le jour où on doit se raser; il porte cette petite mention : *rasura*. Dans les premiers temps, on se rasait six fois par an, aux principales fêtes de l'année. Au milieu du treizième

siècle, il fut décidé qu'on se raserait aux *calendes* de chaque mois; en 1509, on régla que ce serait tous les quinze jours (1). Minuties cartusiennes, dira-t-on : non; vigilance et sagesse, vaut-il mieux dire.

Au-dessous des rangs élevés du sacerdoce se trouvent, dans chaque Chartreuse, des frères *Convers* qui complètent la communauté et contribuent puissamment à son parfait fonctionnement. Dès le temps de saint Bruno, ils se distinguèrent par leur grande ardeur de sanctification, et furent entourés dans l'Ordre d'une particulière révérence. Ils ne sont pas prêtres, et ne le seront jamais; ils prennent cependant part à presque tous les actes de la vie religieuse du Chartreux, même à l'*office* de nuit.

Ils ne sont irrévocablement attachés à l'*Ordre* qu'après onze ans d'épreuve. Ce n'est pas à la légère qu'on agit dans les Chartreuses, on le voit. Les Frères se trouvent encore partagés en deux catégories : frères *Convers* et frères *Donnés*. Les premiers ont le vêtement blanc, portent la barbe et ont la tête rasée; les seconds ne portent le vêtement blanc que les dimanches et fêtes; ils sont sans barbe et n'ont pas la

(1) Le Masson, *Annales*, 229 et 289.

tête rasée. Ce sont eux qui s'occupent surtout aux travaux extérieurs de la maison.

On vit quelquefois des personnages éminents envier la vie de ces Frères Convers et entrer dans leurs rangs. Odilon de Châteauneuf, le père même du saint évêque de Grenoble dont le nom occupe une si grande place en ces lignes, le père de saint Hugues ! voulut être Frère de la Grande-Chartreuse, du consentement de sa vertueuse épouse. Guillaume de Nevers que Louis VII partant pour la seconde croisade, voulait adjoindre à Suger nommé régent du royaume, aimait mieux la bure de Frère Convers à la Grande-Chartreuse que ses vêtements de soie au palais des rois. Son fils aîné ayant été lui rendre visite, ne le trouva pas au monastère. Il sortit pour aller à sa rencontre. Sa surprise fut plus grande encore qu'il ne l'attendait : descendant des hauteurs du Bovinant, son père lui apparut portant sur ses épaules une charge de laine ! C'était l'époque de la tondaison des brebis.

Il n'est pas rare de rencontrer, dans les chartes du moyen âge, les noms des comtes de Nevers ou des célèbres Allemand du Dauphiné comptés parmi les Frères Convers. La foi et les exemples des Chartreux relevaient les plus

modestes emplois, au niveau des charges les plus hautes et les plus convoitées.

III

La vie du Chartreux s'écoule surtout dans sa cellule ; rien ne pourra peut-être mieux en donner la juste idée que la description même d'une cellule. A peu de chose près, elles sont de tous points identiques ; qui en a visité une, connaît le détail de toutes les autres. Pénétrons donc respectueusement dans cette demeure ; c'est à la fois le domaine du Chartreux et son champ d'action.

Tout d'abord, si nous voulons tout voir, levons un peu la tête et regardons au-dessus de la porte d'entrée : chaque cellule est marquée d'une des lettres de l'alphabet. C'était l'usage dans les anciens monastères de la Thébaïde. Regardons un petit guichet fermé, pratiqué sur un côté de la porte, avec un cordon de sonnette qui court le long du mur. C'est par ce guichet que le religieux reçoit sa nourriture ; le Frère Convers qui l'apporte chaque jour, promenant sa petite charrette à travers le cloître, ouvre le guichet, y dépose le repas, referme et tire le

cordon de la sonnette. Le Chartreux ne voit même pas le bon Convers qui le sert. S'il a besoin de quelque objet, il en fait demande sur un petit billet marqué de la lettre de sa cellule et déposé toujours au guichet. C'est là encore que le religieux trouvera ce qu'il a demandé, comme si au temps d'Antoine un oiseau mystérieux devinait ses besoins et le servait à souhait.

Le Frère *hôtelier* qui vous accompagnera à travers le cloître, vous fera sans nul doute remarquer la particularité si ingénieuse des serrures qui ferment chaque porte de cellule : en passant, et d'un simple regard, quelqu'un d'entendu peut savoir si le religieux est chez lui, s'il a visite, ou s'il ne peut recevoir; la disposition des différentes pièces de la serrure dit tout cela. Tellement l'esprit cartusien a été ingénieux pour protéger le silence dans ses cloîtres !

Pénétrons maintenant.

En face de la porte d'entrée, s'ouvre un promenoir assez long, assez large, et voûté comme tout le rez-de-chaussée. Quand les pluies, les neiges et le froid empêcheront le Chartreux de sortir au dehors, le promenoir suffira pour sa récréation solitaire. Tout ce rez-de-chaussée de

la cellule, du reste, est destiné au délassement du religieux, et il est organisé pour cela. Du promenoir on passe dans une vaste pièce qui est comme partagée en deux parties distinctes par un arceau de la voûte : d'un côté est le bûcher, de l'autre le laboratoire. Le bûcher est approvisionné de bois et de tout ce qu'il faut pour le refendre, hache, coin et maillet. Dans le laboratoire se trouve un banc de menuisier avec tous les outils nécessaires, scies, rabots, etc. et un tour parfaitement monté, pour tous les ouvrages plus délicats qui pourraient plaire au religieux. Le sage Fondateur, qui a ménagé une solitude si complète autour de ses enfants, n'a pas voulu les tenir dans une contrainte sans relâche ; dans ces différents travaux, l'esprit se détend sans se dissiper, et le corps s'exerce sans se fatiguer. C'est aussi le champ laissé ouvert pour la liberté du religieux. Si le saint Fondateur a voulu assouplir la volonté humaine et rendre méritoires tous les actes de la vie par l'obéissance, il n'a voulu ni détruire la spontanéité, ni rendre automatique l'obéissance. Dans son bûcher et son laboratoire, le Chartreux vague très librement aux travaux de son choix.

De son promenoir il entre dans son jardin, et c'est encore là un champ de liberté. Il peut à son

gré en tracer le dessin, y faire des plantations, y multiplier les fleurs et les fruitiers; c'est son domaine. Il n'en a pas la propriété, le religieux ne possède rien; mais on lui en laisse toute la jouissance et l'exclusive culture.

Au temps de saint Bruno, toutes différentes étaient les occupations récréatives des Chartreux. Ils ne s'adonnèrent jamais aux pénibles travaux des champs comme d'autres religieux; ce fut toujours dans l'Ordre la tâche des Frères Convers : Les Chartreux copiaient des manuscrits.

L'invention de Gutenberg fit comme une petite révolution dans leurs paisibles cellules, en changeant complètement leur genre de travail. Au chapitre vingt-huitième de ses *Coutumes*, Dom Guigues donne le détail de tous les instruments qu'on fournira au religieux *écrivain* : « Un encrier, des plumes, de la craie, deux pierres ponce, deux petites cornes, un canif, deux rasoirs pour racler les parchemins, un crayon de plomb, une règle, une planche à dessin, des parchemins et une pointe à écrire. » Le travail était partagé parmi les religieux, selon les aptitudes : les uns copiaient, les autres mettaient la ponctuation; quelques-uns plus habiles enluminaient les manuscrits, les couvrant

de ces inimitables majuscules dont le dessin et la couleur provoquent encore l'admiration ; quelques autres enfin plus instruits, expurgèrent les textes et les ramenaient à leur correction première. C'était œuvre de science et œuvre de progrès. Quel malheur ! que les nombreux incendies de la Grande-Chartreuse n'aient à peu près rien laissé subsister de tant de merveilles !

Les Chartreux furent cependant loin de se plaindre de l'heureuse innovation que l'imprimerie allait mettre dans leur vie ; ils s'en réjouirent, l'utilisèrent, et contribuèrent de tout leur pouvoir à son développement. Ils eurent pour amis les premiers imprimeurs, offrirent les premiers leurs manuscrits à l'art nouveau, et se firent imprimeurs eux-mêmes. Dès 1477, on trouve l'*Historia flendæ Crucis*, imprimée à Parme, *per fratres Cartusiæ*. La Grande-Chartreuse eut son imprimerie dès le seizième siècle, et Dom Boutrais que nous suivons dans tous ces détails, a compté « quinze de leurs maisons qui eurent bientôt leur imprimerie (1) ».

(1) *La Grande-Chartreuse*, p. 287.

IV

Nous avons fait bien longue digression. Revenons au petit jardin du Chartreux, pour continuer notre visite ; entrons encore dans le promenoir, prenons l'escalier et montons au premier étage. En gravissant les marches, donnons au moins un regard à une petite croix qui s'y trouve placée, d'après un usage qui remonte pour le moins au quatorzième siècle. Dom Henri de Kalkar, prieur de Cologne (1365), nous en a raconté l'origine.

Un jeune novice, d'abord plein d'ardeur, s'était ensuite refroidi. Il avait particulièrement « horreur de la chape noire » que portent au chœur les novices. Ce novice attiédi eut un songe : Le Sauveur chargé d'une lourde croix, faisait les plus grands efforts pour gravir les degrés de la cellule. « De quoi le novice, rempli de pitié, tâchait de l'aider pour faciliter la montée. Mais Notre-Seigneur indigné lui fit quitter la croix, disant : « De quoi vous vantez-vous de porter ce pesant fardeau, puisque vous méprisez de porter en ma faveur une chape si légère ! » Et maintenant, chaque fois que le

Chartreux monte ou descend son escalier, la petite croix de bois lui fait son petit discours sur la générosité au service de Dieu.

La première chambre que nous rencontrons est une pièce assez vaste avec cheminée. Dès les premiers temps de la fondation, cette chambre servit de cuisine, car le religieux préparait lui-même une partie de ses aliments; le Chapitre de 1276 abolit cette coutume, pour éviter une perte de temps assez considérable.

La seconde chambre sert de chambre à coucher; c'est là qu'est le lit du Chartreux, une espèce de lit breton, une sorte d'armoire. Jusqu'à la fin du siècle dernier, cette armoire avait eu même ses volets en bois, ce qui permettait au religieux de se fermer comme dans un tombeau, pour mieux se garantir du froid; mais depuis le dernier siècle, les volets ont été remplacés par des rideaux. Si on tient à connaître par le détail cette literie monastique, voici : une pailleasse de grosse toile, un traversin, des couvertures de laine, mais pas de draps de lit. C'est là que le religieux s'étend et se couvre pour prendre son repos, mais sans se dévêtir jamais lui-même.

A côté du lit, se trouvent une stalle et un prie-Dieu fixes; c'est ce qu'on appelle l'Oratoire. C'est là que passe la plus grande partie de son temps

le Chartreux, à genoux, assis, debout, prosterné, découvert, comme s'il était au chœur récitant l'office. Ce petit réduit se trouve ainsi élevé aux grandeurs d'un temple, et le monastère entier transformé en orgue de louange. Chaque cellule est une note et une touche du divin clavier. Entre les deux chambres a été ménagé un petit cabinet; c'est un cabinet de travail. Du côté opposé est un autre long guichet; c'est par là que le religieux *Excitateur* donne la lumière au religieux qu'il vient réveiller pour l'office de nuit.

Vous êtes-vous demandé où le religieux prenait son repas? la règle l'a prévu évidemment et a imposé une obligation : c'est dans l'embrasure de la fenêtre. Il y a là un rayon fixe qui sert de table. Un tiroir établi au-dessous contient la fourchette en bois, la cuiller en bois et l'assiette en bois : c'est le couvert cartusien. La fenêtre donne vue sur le jardinet. En prenant son repas, le Chartreux sera réjoui et distrait par la vue des fleurs, des plantes et des fruits de son parterre; il aura devant lui les grands arbres et le grand ciel; il respirera à pleins poumons l'air pur et abondant du désert. Ainsi l'a voulu saint Bruno, et qu'il a voulu sagement!

Pendant son repas, le Chartreux a presque toujours une charmante distraction que la Providence lui ménage. A la longue, les oiseaux qui fréquentent le voisinage des Chartreuses connaissent certains points de la règle ; l'heure du repas ne les surprend jamais. Il est rare qu'à ce moment un Chartreux n'ait pas pour compagnon, moineau, mésange, fauvette, roitelet ou bouvreuil. Cette blanche apparition à la fenêtre n'épouvante point l'oiseau ; ce regard qui le fixe l'attire au lieu de l'effrayer ; cette main qui se tend vers lui semble caressante, et il approche, et il s'avance jusqu'à becqueter parfois, dans la main du religieux, la mie de pain qu'il tend. N'est-ce pas là encore la conquête de la nature par la sainteté ? C'est une scène qui ne déparerait pas la vie de saint François d'Assise !

La cellule du Chartreux n'est pas une simple chambre, comme auraient pu le croire beaucoup de profanes ; c'est un véritable ermitage avec toutes ses dépendances. Quelques-uns trouveront peut-être que c'est beaucoup pour loger un seul religieux ; l'expérience a démontré que ce n'était pas trop.

Les cellules sont échelonnées le long du grand cloître qui forme toujours un grand quadrilatère voûté. Au milieu du quadrilatère

est un enclos muré, au milieu duquel s'élève toujours une croix monumentale : c'est le cimetière, grave et solennel, où siffle tristement le vent, en passant à travers les pins et les cyprès qui l'ombragent. Quand le religieux sort de sa cellule et traverse le cloître, il entend là comme un chant de la mort. Il fait ce parcours trois fois par jour : la nuit pour l'office, le matin pour la grand'messe et le soir pour vêpres.

Si le Chartreux est souvent seul, il est quelquefois aussi en communauté.

V

Cette vie nous est apparue comme un hommage incessant au Dieu eucharistique. L'Eucharistie en effet est le foyer de tous les dévouements, la source de toute sainteté, la vie de tous les monastères. On ne conçoit pas mieux une armée sans général, un foyer sans une mère, qu'un couvent sans tabernacle. Aussi voit-on toutes les familles religieuses rivaliser de saintes ardeurs auprès de l'Hostie sainte. Mais, nous devons l'avouer, nous n'avons jamais mieux senti cet amour filial du

cœur chrétien que dans une Chartreuse. Tout l'y rappelle, tout l'y atteste, tout l'y alimente. Le plan même des Chartreuses semble être sorti de cet amour dont elles ne sont qu'une brillante floraison.

On peut le remarquer : à peu de chose près, toutes les Chartreuses se ressemblent. Les cellules dans leur ensemble forment le cadre grandiose sur un côté duquel se détache toujours la chapelle; le grand cloître, le lieu saint du Chartreux, n'est que la voie triomphale qui conduit au tabernacle. Sa cellule et la chapelle, voilà pour le religieux tout l'univers; il va et vient de l'une à l'autre, tous les jours de sa vie, toute sa vie. Pourquoi irait-il ailleurs? le Chartreux s'est donné corps et âme à Jésus-Christ; il s'est donné tout de bon : il n'est jamais plus heureux qu'aux pieds de celui qui a reçu son offrande et à qui il est jaloux de la renouveler.

Le crime cherche l'ombre et vit dans les ténèbres; les saintes amitiés aussi aiment le mystère des nuits, et les immolations réparatrices ne se consomment jamais avec plus d'à-propos qu'aux heures où les fautes se multiplient, aux heures de la nuit. Pour cette double raison Bruno en fit choix pour les longues psalmodies de ses enfants.

Il eut aussi et surtout la raison du cœur aimant ; ne pas délaissier une nuit entière, sans adorations et sans hommages, le divin prisonnier du tabernacle. Et ainsi, on assiste dans une Chartreuse au spectacle le plus surprenant qu'on puisse voir : A onze heures, au son de la grande cloche du monastère, le cloître au silence si éloquent s'anime tout à coup. Les portes des cellules s'ouvrent, à la minute près, sur tous les points ; de grandes ombres blanches en sortent mystérieusement ; de petites lanternes aux lueurs vacillantes se succèdent et se suivent, toutes dans la même direction ; ces ombres marchent silencieuses, empressées dans un défilé solennel ; en un instant, le cloître a retrouvé le silence et l'obscurité qu'il venait de perdre : c'est l'arrivée des religieux au chœur pour l'office de nuit.

La chapelle est sombre ; seules les lampes du sanctuaire dissipent un peu l'épaisseur des ténèbres.

Une lampe projette sur le livre de la prière liturgique sa lumière intentionnellement voilée, en laissant le religieux comme dans une pénombre. Il se tient debout, le capuchon sur la tête, immobile comme une de ces statues de marbre dont sa robe rappelle la blancheur. Il

se recueille en attendant que commence l'office.

Au signal donné, toutes les statues de marbre fléchissent le genou et la prière commence. Tour à tour on chante et on psalmodie; tour à tour, on est debout, à genoux ou incliné; tour à tour les lampes brillent ou se voilent, selon que le religieux peut se fier à sa mémoire ou a besoin de recourir à l'antiphonaire.

Le Seigneur voit et entend au milieu de la nuit; le Chartreux est éclairé par une autre lumière que celle du soleil et des lampes : la prière continue toujours. Elle prend des accents particuliers de force et d'émotion. Ce ne sont plus des voix qu'on entend, ce sont des âmes; l'une a la tendresse, l'autre la componction; celle-ci donne plus forte la note de la pénitence, celle-là laisse mieux distinguer les accents de l'amour : c'est un concert divin. Les anges doivent en être émerveillés et regretter de ne pouvoir y mêler leurs voix. Il se prolonge du reste, on pourrait dire, jusqu'à épuisement des forces humaines. Les rossignols, au dire de charmantes légendes, rendent quelquefois le dernier soupir avec la dernière note de leur gosier. Le Chartreux semble envier le sort du rossignol. On croirait qu'il veut mourir en chan-

tant la louange divine. Il était arrivé au chœur à onze heures; le plus souvent il ne le quitte pas avant deux heures du matin! S'il grelotte de froid, en hiver, il offre cette souffrance avec sa prière; s'il étouffe sous son épais vêtement de laine, en été, il endure encore et prie en souffrant. Le souffle qui lui vient du tabernacle le réchauffe en hiver et le rafraîchit en été; ce souffle pénètre l'âme comme le corps : le Chartreux quitte toujours à regret sa stalle. Cette veille prolongée comme une garde d'honneur auprès du Dieu eucharistique, est chose si douce à son âme! J'ai vu souvent de pieux et éminents Chartreux; j'ai pu surprendre quelques-unes de leurs impressions sur les épreuves et les joies de la vie religieuse; il y a eu unanimité sur le point : « Les meilleurs moments de la vie du Chartreux sont ceux de l'office de nuit! »

Sorti du chœur à une heure si avancée de la nuit, le Chartreux s'y retrouve presque à l'aube du jour, pour la messe conventuelle : le tabernacle, c'est sa vie. Les cérémonies de cette messe solennelle sont un peu particulières et l'attention est vivement excitée. La piété et la foi ne sont pas moins édifiées en présence d'hommes mûrs, de vieillards, remplissant

leur office de thuriféraire, d'acolytes, avec la ponctualité religieuse de jeunes et fervents séminaristes.

La première fois que j'assistai à cette messe conventuelle, je fus secoué d'un vrai saisissement. Aux premiers tintements de la cloche qui avait annoncé l'élévation, un sourd ébranlement s'était produit au milieu des stalles : les religieux venaient de s'étendre tout de leur long, la face contre terre, pour n'assister qu'anéantis pour ainsi dire, au prodige qui allait s'opérer sur l'autel, pour adorer le front dans la poussière la divine victime. Je n'ai jamais entendu de discours sur la présence réelle secouant mon âme et ravivant ma foi, comme cette prostration des Chartreux. Cette adoration telle que l'inspire et l'anime la foi vivante du religieux n'est plus une simple cérémonie, c'est un transport et un élan sublime de l'âme humaine vers le Dieu eucharistique, c'est la foi agissante, la foi qui transporte les montagnes. Je songeais alors à la foi du centenier, à la foi de saint Louis, à la foi de sainte Thérèse; et la foi du Chartreux me sembla comparable à celle de tous ces saints.

La messe conventuelle était finie. Un religieux se disposait à célébrer le saint Sacrifice à

un petit autel de la chapelle. Je suivais tous ces rites avec émotion. Et je vis le Chartreux comme effrayé par la grandeur de l'acte qu'il allait accomplir : sur les gradins de l'autel qu'il allait gravir, il venait de se coucher encore, pour s'anéantir, pour demander miséricorde, pour être moins indigne. C'est un usage, comme un rite chez les Chartreux : comme première préparation, le religieux qui va célébrer la sainte messe, baise la poussière des marches de l'autel.

Bruno peut être fier de ses enfants ; la parole recueillie sur sa lèvre expirante est toujours présente à leur cœur et anime leur vie ; cette vie est la prédication émouvante du dogme eucharistique. Elle dure depuis huit siècles, elle est incessante, et elle se fait sous tous les cieux. C'est la plus efficace ; c'est la prédication de l'exemple. En pénétrant à ce degré de la foi eucharistique l'âme de sa famille religieuse, Bruno a fait plus qu'en écrivant de savants traités. Les savants traités ont grandes chances, et de plus en plus, de ne pas sortir des rayons des bibliothèques ; cette vie eucharistique est une prédication émouvante et sans fin.

VI

Vivant dans ce voisinage de la Divinité, le Chartreux en arrive à n'avoir presque plus rien d'humain. Son langage semble comme mystérieux, ses actes deviennent inexplicables ; actions et paroles révèlent un fond moral nouveau et inconnu : c'est l'âme cartusienne, c'est l'atmosphère cartusienne, cela ! Ce sont des aspirations, des élans, des désirs, des états d'âme qu'on n'a plus rencontrés. Quelques échos recueillis ici et là, dans les annales de l'Ordre, feront mieux comprendre notre pensée.

Hugues de Lincoln, Procureur de la Grande-Chartreuse, et qui était devenu évêque en 1186, avait toujours voulu vivre en Chartreux, même sous la mitre. Mourant à Londres, il sollicita une dernière faveur : « Oh ! que jamais, disait-il, le cilice ne m'abandonne. Il adoucit plus qu'il ne blesse ; il aide plus qu'il ne gêne ! »

Jean Birelle, l'illustre Limousin, élu Général en 1346, sauvé de la tiare selon ses désirs, refusa toujours obstinément la pourpre romaine que lui offrait Innocent VI, un autre grand Limousin élu à sa place. Quand on lui rappelait

ces glorieux épisodes de sa vie, il répondait par un doux sourire : « Moi pape ! je ne suis qu'un pauvre moine, je vivrai et mourrai dans mon cloître et pas ailleurs ! »

Il mourut le 6 janvier 1361. Quand il eut reçu les derniers sacrements, il demanda à rester seul. On se retira. Plusieurs heures après, un Frère passant devant la cellule, entendit des soupirs et entra. Il fut épouvanté : Dom Jean s'était traîné comme il avait pu à l'oratoire de sa cellule, et là, agenouillé, accroupi, priant et versant d'abondantes larmes, il était comme agonisant. Il voulait mourir, observant sa règle ! On trouva sur lui un cilice bien plus rude que celui des autres religieux « plein de nœuds, d'un poil très âpre, fait en forme de camisole, serré, avec des manches, et descendant jusqu'au genou ». En apprenant sa mort, Innocent VI s'écria : « Nous venons de perdre le premier clerc et le plus illustre moine du monde entier. »

Le R. P. Dom Guillaume, qui s'était vu menacé de la tiare comme Dom Birelle, par onze cardinaux sur vingt-six (1389), refusa la pourpre encore plus obstinément que lui : « A mon âge, ce n'est pas la pourpre qu'il me faut, c'est un linceul ! »

Dom Antoine du Charne qu'on avait voulu

arracher à sa cellule, pour le placer à la tête de l'Ordre, put enfin obtenir *miséricorde*, c'est-à-dire revenir dans cette cellule qu'il ne s'était jamais consolé d'avoir quittée.

Un jeune novice de Cahors jeté en prison avec ses confrères, pendant les troubles du Protestantisme, voulut prononcer ses vœux solennels dans le cachot même, sitôt que l'époque de sa profession fut arrivée.

En ces mêmes temps, le V. Père Dom Laurent, vicaire de la Chartreuse de Bonnefoy, était aussi en prison. On le torturait ; les soldats du farouche Chareyre l'interrogeaient brutalement ; il se taisait toujours. « Pourquoi ne point répondre ? » lui disait-on. — Parce que le silence est une des principales règles de mon Ordre, » répondit le martyr.

Avec Dom Jérôme Marchant, c'est le sublime de la pensée, de la vertu et de l'action ; ses inspirations sont prodigieuses et lui sont toutes personnelles.

Souvent, bien avant l'heure de matines, il était à l'église, les pieds nus, un cierge à la main, proférant ces paroles devant le Saint-Sacrement : « Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant ! » L'avant-veille des grandes fêtes, il passait plusieurs heures à balayer et à nettoyer

le lieu saint. Parfois, après matines, pendant les nuits d'hiver, il allait au cimetière et y prolongeait sa prière au milieu des neiges. Il eut la passion de la charité jusqu'à recueillir en cachette un lépreux, le nourrir dans sa cellule et le coucher dans son lit. Souvent il appelait quelque petit mendiant, lui donnait son dîner, et se contentait pour lui des croûtes de pain sales et dures que l'enfant portait dans le bis-sac. En retour le mendiant devait donner au Général des Chartreux sa bénédiction, dans les termes qui lui étaient suggérés : « Seigneur mon Dieu, disait l'enfant, bénissez le frère Jérôme Marchant qui est un misérable pécheur. » Quels secrets d'humilité savent trouver les saints !

Le Chapitre général dut intervenir pour modérer tant d'austérité. Les Cartes capitulaires de cette époque font « défense au Révérend Père de veiller le soir jusqu'à matines, de rester en oraison en plein air au cimetière après l'office de nuit, de faire tant de jeûnes », etc. Les exemples du saint Prieur avaient entraîné toute la communauté. Le Père Vicaire fut obligé de visiter les cellules et d'en ôter les instruments extraordinaires de pénitence dont quelques religieux usaient avec trop de rigueur. Vers la fin de 1588, apprenant tout à coup que

la tannerie et la corroirie étaient en flammes, Dom Jérôme tombe à genoux pour réciter le *Te Deum* ! Quatre ans plus tard, la veille de la Toussaint, l'incendie éclate encore, et cette fois au monastère même. Dom Jérôme court à l'église, ouvre le tabernacle, et, le saint ciboire entre les mains, il répète sans fin le cri de sa reconnaissance : « Le Seigneur a bien fait toutes choses ! » Emportant le Saint-Sacrement, pendant que la toiture est en flammes et que les lampes du sanctuaire et du chœur tombent avec fracas, arrivé sur une éminence qui domine tout le monastère, il se retourne vers la Chartreuse à demi consumée et la bénit avec le Saint-Sacrement, en prononçant ces mots : *Sit nomen Domini benedictum in sæcula !*

Dom Alphonse Louis, frère aîné de Richelieu, vécut vingt ans Chartreux. Devenu archevêque d'Aix et de Lyon, Cardinal, proviseur de Sorbonne et grand aumônier de France, il regretta toujours sa cellule. On l'entendit à ses derniers moments dire « qu'il aurait mieux aimé mourir sur le lit de Dom Alphonse que sur celui du cardinal. »

Dom Charles-Marie Saisson, un des derniers Généraux de l'Ordre, frappé mortellement en décembre 1876 par une apoplexie, retrouva cependant quelques forces et vécut quelques

mois encore. Presque agonisant, on lui demanda s'il voulait quelque chose : « Oui, murmura-t-il, le ciel ! » Le religieux témoin de cette scène sublime nous a répété ce mot admirable.

Le ciel ! voilà l'étoile radieuse dont le Chartreux ne détache jamais sa vue, et voilà le phare qui éclaire exclusivement sa route. Les affaires du monde, les bruits du monde, les joies ou les tristesses du monde, ne comptent plus, n'existent plus pour lui. Ce n'est ni mépris, ni indifférence ! Mais l'univers tout entier est si peu de chose à côté du ciel ! Pourquoi même s'enquérir de ce qui s'y passe ? « Nous avons bien toujours pour président Mac-Mahon ? » demandait récemment au Père Coadjuteur un Chartreux plein de talent. Mac-Mahon était à la Présidence quand il entra en religion, il y a trente ans.

Au moment où le procès Dreyfus bouleversait la France et émouvait le monde, un bon religieux s'informait auprès de moi de ce que pourrait bien être un certain personnage dont il avait entendu prononcer le nom avec quelque importance et qui s'appelait « croyait-il, Dr... D... Dreyfus ! »

Décidément, ce n'est pas dans les Chartreuses qu'on « fait de la politique » ou qu'on trame

des coups d'État. Si les gouvernements ont des ennemis à surveiller et à enchaîner, c'est ailleurs qu'ils doivent les chercher.

Toutes les aspirations du Chartreux sont hors de ce monde; *l'au-delà* remplit sa pensée et fait sa vie. « Le religieux qui n'aurait pas ces aspirations surnaturelles et voudrait vivre dans une Chartreuse, ne pourrait être qu'un fou! » me disait un saint Chartreux.

Nous avons voulu faire entendre quelques accents de ces âmes du cloître, accents surpris comme fortuitement, et comme fortuitement arrivés jusqu'à nous. La plus ignorée des cellules est chaque jour témoin de ces prodiges de la sainteté et de la foi. C'est l'atmosphère cartusienne : ainsi on y envisage la vie et ainsi on y affronte la mort; ainsi on y dédaigne les honneurs et ainsi on y recherche la souffrance. Il n'y a plus rien d'humain et de terrestre; la nature y a été transformée et transfigurée: c'est déjà l'homme ressuscité et divinisé.

VII

On pourrait croire que tant d'austérité assombrit et attriste. Il n'en est rien. La paix et

la tranquillité de l'âme se reflètent sur le visage : vous rencontreriez rarement un sourire plus franc, un visage plus doux et un abord plus bienveillant que celui du Chartreux. Il tient à réaliser la devise du saint Fondateur : *O bonitas!* Inconnu, on va dans une Chartreuse; quand on repart, on s'y sent des amis. C'est de tradition, et la tradition est fort vieille. L'illustre Pétrarque l'a consacrée dans son œuvre littéraire.

Son frère aîné, Gérard, étant religieux de la Grande Chartreuse, le chantre de Vacluse vint lui rendre visite en 1352. Jean Birelle était Général; il était hôte aimable autant que saint religieux. Pétrarque fut touché de son accueil et lui en rendit témoignage : « Vous m'avez reçu avec une bonté tout exceptionnelle et accueilli comme un enfant de la maison, lui écrivait-il; je venais voir mon frère, Dom Gérard, et croyais n'avoir que ce seul frère à la Chartreuse, et j'ai vu bientôt que j'avais un frère dans chaque religieux du couvent. » Il voulut payer sa dette de reconnaissance d'autre façon, en dédiant aux Pères de la Grande-Chartreuse un *Traité philosophique* sur les avantages de la solitude.

Lesueur, le grand peintre français, fit comme Pétrarque; après avoir pénétré une première fois dans la Chartreuse de Paris, il y laissa son

cœur. Ses merveilleuses toiles de la *Vie de saint Bruno*, en immortalisant son pinceau, rediront aux générations les sentiments de son âme pour la famille cartusienne.

Si la Providence vous conduit jamais dans une Chartreuse, vous ratifierez avec bonheur tout ce que vous aurez pu en entendre dire de bon et de bien. C'est cette expérience personnelle qui nous fait beaucoup tenir le langage que nous tenons en ces lignes.

VIII

Dans une Chartreuse limousine nous avons appris à connaître et aimer le Chartreux, à Glandiers, à deux pas de Pompadour que traverse la ligne de Paris-Toulouse. Dom Boutrais que nous citons souvent en ce volume, et que nous suivons plus souvent encore sans le citer, était prieur de Glandiers. Il avait pour Coadjuteur un ami du cœur.

Dom Boutrais est mort depuis quelques années. L'éminent Coadjuteur vit encore, et il est toujours à Glandiers. C'est là que j'aime à le retrouver annuellement.

Le Père coadjuteur a pour mission dans un

couvent de diriger les retraitants; il se dépense en frère et en ami dans l'accomplissement de sa tâche. Quelques détails, même personnels, feront peut-être encore mieux pénétrer dans la vie carthusienne, et c'est ce qui nous porte à leur laisser trouver place en ces lignes.

Le bon Coadjuteur donc se préoccupait de mes repas, de mes lectures, de mes méditations, de mes récréations, et me poussait à la promenade. Fatigué lui-même et empêché de suivre la communauté qui partait pour le *spaciement*, il insista pour se faire le compagnon de ma promenade qu'il voulut bien aussi diriger. Son cœur lui fit choisir l'itinéraire qu'il parcourait de préférence avec l'éminent prier Dom Boutrais. Nous étions bientôt sous bois, dans un sentier bien solitaire, bien gazonné, bien ombragé. Les branches des arbres en se croisant sur nos têtes nous faisaient comme un dôme, une véritable voûte de feuillage. A travers la forêt, nous pouvions avoir encore l'illusion du cloître. Et tandis que nous gravissions lentement la colline, le nom de Dom Boutrais se pressait sur nos lèvres : le bon Coadjuteur faisait revivre les souvenirs de l'amitié; j'étais heureux et même un peu fier de rappeler les encouragements si francs qu'il m'avait donnés dans

mes modestes travaux. Or, je m'en souviens bien, dans une de ces haltes fréquentes que la fatigue obligeait le doux Coadjuteur à me demander, il me soumit la pensée d'écrire une vie de saint Bruno. Cette pensée fut bénite et germa, puisque notre humble volume est sorti de là.

Nous étions arrivés sur un petit plateau; les horizons s'étendaient devant nous sans fin; un lac, un beau lac, était à nos pieds, transparent comme du cristal et sans une ride à sa surface. De grands arbres réjouissaient ses bords en se reflétant dans ses ondes; les troupeaux de la prairie venaient capricieusement s'y désaltérer. Là, près de la chaussée, dans le tronc vermoulu d'un châtaigner séculaire, on avait vu une énorme vipère. Mais là surtout, était un arbre privilégié devenu comme un observatoire : en se plaçant à son pied et en regardant vers le nord, on apercevait, juste, la croix et le coq du clocher voisin. Contempler le lac, voir le clocher du village et saluer la croix, était le but de la promenade des deux Chartreux, Dom Boutrais et son ami. Nous fîmes comme aux temps de Dom Boutrais : après avoir salué le clocher du village, nous reprîmes le chemin du retour.

Une surprise, une vraie gâterie m'attendait. Le bon Coadjuteur insista pour me faire visiter

son jardin de Chartreux. Il m'eût été difficile de résister à sa prière. Il était frais, coquet, bien vert, bien épanoui, le jardinet ! Les fleurs souriaient partout en vives couleurs, les parfums les plus variés se mêlaient en ce coin de terre ; pas une mauvaise herbe ne venait attrister le regard ou contrarier la végétation. Sur un côté de mur, dans une niche, une statue de la Vierge ; d'un autre côté, la statue de saint Bruno.

J'examinais tout cela, je l'admirais, je le louais ; c'était comme un élément nouveau de la vie du Chartreux que je venais de découvrir.

Pendant ce temps, le moine travaillait et travaillait pour moi : autour de ses massifs de fleurs, il faisait cueillette de fraises ! Les fraises parfumèrent le soir mon repas de retraits ; la délicatesse de cette attention me parfume encore le cœur.

Pour le Chartreux et pour moi, l'heure de la récréation venait de finir ; nous avions aussi à rentrer en cellule, l'un dans celle du Chartreux, l'autre dans celle du retraits.

Dès 7 heures du soir, quoiqu'il soit encore grand jour en été, le silence, qui est toujours religieux dans une Chartreuse, devient plus religieux encore. A cette heure tout rentre dans le repos au couvent ; c'est le moment du som-

meil : les cloîtres ne voient plus passer de robe blanche, les jardins ne sont plus tourmentés par l'outil infatigable des Frères Convers ; tous les ateliers de menuiserie, de ferronnerie, de cordonnerie et de lingerie chôment à la fois. Ce grand silence a quelque chose de solennel et d'émouvant à la chute du jour ; tout semble aux alentours s'associer au grand recueillement du monastère : pas un bruissement de feuille et pas un souffle dans les branches des grands arbres. Seul, le murmure du ruisseau ou le clapotement d'un bassin se fait entendre, mais si doux et si rythmé, qu'il semble plutôt fait pour bercer le sommeil des religieux que pour le troubler. On entend parfois le pas alourdi des bœufs, le grincement du char qui heurte la pierre, le sifflement ou la chanson du bouvier que la nuit ramène à la ferme ; mais c'est plutôt, cela encore, l'harmonie du soir à la campagne qu'un bruit troublant et dissipateur. Le silence et la solitude sont chose bonne ; le silence a sa voix et la solitude a sa vie. Tout y parle et tout s'y meut, quand on sait comprendre cette voix et suivre ce mouvement. Ce sont deux prédicateurs de retraite que je trouverais préférables à bien d'autres ; j'ai toujours aimé à les écouter dans une Chartreuse.

Il en est un troisième ; c'est l'horloge du couvent. Elle a un grand rôle, un rôle sublime, cette horloge ! chacune de ses sonneries, chaque battement de son balancier comptent et mesurent pour ainsi dire dans une Chartreuse, autant d'actes de sacrifice et d'amour au Dieu très saint et très haut. Tout est saint en ces lieux, tout devient hommage à la Divinité ; et c'est l'horloge qui mesure et règle tout. A sa voix tout commence, et à sa voix tout finit ; chaque coup de timbre est un commandement sacré : le jour, la nuit, dans la cellule ou dans le cloître, le religieux l'entend et l'exécute. Le vrai Prieur d'une Chartreuse, c'est l'horloge, car là surtout, la priorité n'est qu'une obligation de plus à la vertu, à l'exemple et à la ponctualité. Il n'y a pas de religieux qui ait la soumission plus prompte et plus fidèle à la voix de l'horloge que le Prieur. Toutes les heures qu'elle marque sont sacrées pour tous, même l'heure de la mort. Aussi, dans la grande salle du Chapitre de la Grande-Chartreuse, un cadran monumental a été peint au plafond, comme un vivant symbole et une perpétuelle leçon.

IX

Nous avons voulu en courant initier le lecteur à cette vie si mystérieuse du Chartreux; nous tromperions son attente, en ne lui racontant pas sa mort. Le Chartreux meurt comme il a vécu, en prédestiné, car la vie du religieux n'est qu'une longue et patiente préparation à la mort. Selon l'adage si chrétien : le plaisir de mourir sans peine vaut bien la peine de vivre sans plaisir.

Lorsque la tourmente révolutionnaire eut passé, et que les Chartreux reprirent possession de la Grande-Chartreuse en 1816, les religieux, vieillards pour la plupart, qui avaient survécu aux persécutions, demandèrent avec empressement à revenir dans leurs cellules. Les sollicitations furent nombreuses; on dut faire de nombreux refus, pour ouvrir les portes surtout aux Novices qui devaient assurer l'avenir de l'Ordre. Dans ces temps-là, le curé de Saint-Laurent du Pont rencontra un jour un vieux prêtre qui traversait péniblement les rues de la petite ville. Il l'accosta et l'interrogea : « Qui êtes-vous et où allez-vous? — Je suis, répond le

vieillard, le P. Gabriel Theri et je monte à la Grande-Chartreuse. — Mais, mon pauvre Père, vous ne pourrez y vivre. — Ah! reprend Dom Gabriel, je ne vais pas y vivre, je vais y mourir. »

C'est la réponse que pourrait faire tout jeune homme qu'un souffle intérieur pousse vers le désert : il ne va pas y vivre, il va y mourir. En sorte que dans les Chartreuses, l'heure de la mort est l'heure de la délivrance.

Un jour, Dom Gabriel dont nous venons de prononcer le nom tout à l'heure, se trouva mal à la sortie de la messe qu'il venait d'entendre, le visage comme transfiguré. On le porta dans sa cellule, et le soir à 5 heures, il reçut l'Extrême-Onction. A 11 heures, c'était l'heure de matines; Dom Gabriel se préparait à partir. Pour le retenir, le Père infirmier, Dom Arsène Niquet, lui proposa de dire l'office avec lui en cellule. Le malade... le moribond, pour plaider sa cause, se mit alors à lui faire valoir l'avantage du religieux qui mourait dans la pratique de ses devoirs d'état. Tandis qu'il parlait, il appuya la tête sur le dossier de son siège, et rendit doucement le dernier soupir.

On s'éteint ainsi en Chartreuse, comme la lampe dont l'huile est épuisée, sans agonie,

sans souffrance, sans maladie, subitement. On remarque au chœur une stalle vide; le Père infirmier va s'informer de la raison de cette absence du religieux; le plus souvent il le trouve mort dans sa cellule, étendu sur le plancher, raidi sur son grabat ou accroupi dans son oratoire.

Les Chartreux atteignent une longévité peu commune malgré les austérités de leur vie. Ce fait est une bonne réponse pour les philanthropes qui voudraient mettre en cause l'humanité monastique : les plaisirs font plus de victimes que les macérations.

Pendant le séjour des papes à Avignon, le Prieur de Paris fut pressé de demander la permission pour son Ordre de faire gras en cas de maladie. Les Chartreux furent alarmés. Pour sauver l'ancienne discipline, ils ne trouvèrent rien de plus efficace que d'envoyer une députation auprès du Souverain Pontife. Les Chartreux étaient au nombre de vingt-sept; le plus jeune avait quatre-vingt-huit ans!

Convaincu par ce témoignage que la règle des Chartreux n'abrégeait point la vie, le pape la maintint dans toute sa vigueur.

Les rites funèbres des Chartreux ont une gravité et une austérité toute particulière où se

retrouve bien l'atmosphère cartusienne dont nous avons déjà parlé.

Quand le religieux ne quitte la vie qu'avec les lenteurs accoutumées, la communauté entière se rend à la cellule du malade, et assiste, et s'associe à toutes les cérémonies qui peuvent reconforter le moribond. Rien ne saurait être puissant sur l'âme chrétienne comme la Passion du Sauveur, et c'est la lecture que fait le Père prieur, en ces suprêmes instants.

Quand le dernier souffle est rendu, le mort est veillé religieusement et la prière est incessante, mais cette dépouille n'a pour tout lit de parade qu'une planche dénudée. C'est sur cette planche que le cadavre restera exposé dans l'église, sur cette planche qu'il sera porté au cimetière, à l'aide de cette planche qu'il sera descendu dans la fosse. C'est dire que le Chartreux est enseveli sans bière. On lui rabat le capuchon sur le visage, et la terre prend immédiatement contact avec ce corps qui était sorti de son sein; elle en reprend possession selon la prière liturgique : « La poussière revient à la poussière d'où elle était sortie, et l'esprit va à celui qui l'avait façonné !

« C'est ce retour de l'esprit vers Dieu qu'on entrevoit surtout dans une Chartreuse, c'est cette résurrection et cette glorification de

l'âme humaine qui remplit tous les cœurs sur les bords de la fosse. Car, avant même qu'elle soit comblée, et que la terre soit tassée sur le corps du Chartreux, toutes les cloches du monastère prennent leur joyeuse volée cette fois, et le chœur des religieux, en regagnant l'église, chante le *Magnificat* ! Il fallait se lamenter sur le départ d'un frère, mais il faut se réjouir sur son entrée dans la gloire. La mort lui a ouvert la porte convoitée : *Magnificat* !

Ce chant en ce moment, sur la tombe à peine fermée du religieux, est une inspiration sublime ; c'est la foi dans un de ces élans surnaturels où la raison humaine ne comprend plus guère : c'est l'âme cartusienne !

Quand la fosse qui a reçu le corps du religieux est comblée, on plante dans la terre encore bien meuble une croix ; c'est une croix de bois, toute nue, toute simple, sans aucune inscription. La terre se tassera peu à peu, le gazon poussera, la croix se penchera, tombera moisie et vermoulue ; pas une main religieuse et amie ne viendra la relever. La tombe du religieux et le cimetière tout entier sont complètement abandonnés : c'est terrain inculte et en désordre.

Une délicatesse mondaine trouverait ici ma-

tière à indignation et à reproche ; le détachement religieux doit-il aller jusqu'à l'indifférence ? Un peu de réflexion, en nous faisant pénétrer ce côté encore de l'âme cartusienne, nous jettera dans l'étonnement et l'émerveillement.

Oh ! certes, les Chartreux n'oublient pas leurs morts : ils ont leurs diptyques sacrés qui gardent les noms chers ; le souvenir en est rappelé quotidiennement au Saint Sacrifice et dans les longues méditations. Mais dans sa vie, le Chartreux ne pense qu'à l'âme ; le corps est laissé sans souci aux vers et à la poussière de la tombe. Le Chartreux ne voulut rien de ce monde ; il fit de sa cellule et de son cloître un tombeau anticipé ; il ne veut même pas son nom gravé sur une croix de bois : il lui suffit que ce nom soit écrit dans les cieux. Quand la croix de bois aura été rongée par le temps, la grande croix de pierre qui domine tout le cimetière, veillera sur les corps comme un drapeau protecteur sur les champs de bataille. C'est le dernier souhait du Chartreux, dormir son dernier sommeil à l'ombre de son drapeau si bien servi et si bien suivi : à l'ombre de la croix !

ÉPILOGUE

Voilà l'idéal de Bruno et voilà son œuvre. Cet idéal est l'idéal même évangélique : « Donnez tous vos biens aux pauvres, prenez votre croix et suivez-moi. » La gloire, la gloire presque unique de Bruno est de l'avoir réalisé avec une perfection étonnante et d'avoir formé une famille religieuse, fille de son âme, qui continua à travers les âges avec une fidélité inouïe ces exemples de vertus surhumaines.

Au milieu des soifs de plaisirs qui dévorent les sociétés modernes, à côté des convoitises effrénées qui entraînent l'humanité aux pieds du veau d'or, en présence de l'énervement général, je ne connais rien de réconfortant et de salutaire comme la cellule dénudée du Chartreux : son grabat dur et crucifiant, son cilice et ses jeûnes, ses insomnies et ses macérations. C'est une puissante leçon de choses ! Une Chartreuse est la plus haute école de morale qu'on puisse

trouver au sein des États et elle nous apparaîtrait comme un paratonnerre pour les sociétés en décadence. Les rois de France qui appelaient les Chartreux, les dotaient et les honoraient, entendaient mieux la tranquillité et l'honneur de la France que ceux qui les persécutent et les expulsent.

Tout laïque qui visite une Chartreuse éprouve toujours une forte émotion. Il devient peu à peu réfléchi, songeur et silencieux. On surprend comme des soupirs qui s'exhalent de cette âme de visiteur ; peut-être des regrets s'y mêlent-ils, peut-être des désirs de réforme germent-ils au fond du cœur ! En tout cas, quand la conversation se poursuit, il est toujours aisé de remarquer qu'elle a pris une envolée insolite vers les cieux.

Ces voix de Chartreuse sont toujours des voix angéliques.

Au temps où saint François de Sales poursuivait ses études à Paris, deux étudiants qui vagabondaient dans le faubourg Saint-Jacques entendirent sonner matines aux Chartreux, au milieu de la nuit. L'un d'eux, qui était hérétique, demande la cause de ces tintements. « Oh ! s'écria-t-il, en apprenant la raison, que l'exercice de ces religieux est différent du nôtre !

Ils font celui des anges, et nous celui des bêtes brutes (1)! » Il se convertit à la vraie foi.

Toute Chartreuse a les accents et la puissance de la croix : *Stat crux dum volvitur orbis!*

(1) *Traité de l'amour de Dieu*. Livre VIII, chap. x.

FIN



TABLE DES GRAVURES

Saint Bruno.

Saint Bruno enseignant la théologie à Reims.

Le docteur Raymond Diocrès enseignant à Paris.

Le docteur Raymond Diocrès expirant.

Apparition effrayante du docteur après sa mort.

Saint Bruno méditant dans sa chambre les paroles terribles du mort.

Saint Bruno exhortant ses amis à tout quitter.

Saint Bruno et ses amis donnant tous leurs biens aux pauvres.

Songe de saint Bruno.

Arrivée à Grenoble de saint Bruno et de ses compagnons.

Véture de saint Bruno et de ses compagnons par saint Hugues.

Saint Hugues conduit saint Bruno et ses compagnons au désert de Chartreuse.

Saint Bruno donnant l'habit de Chartreux à de nouveaux disciples.

Le messager d'Urbain II arrive au désert de Chartreuse.

Saint Bruno se jette aux pieds d'Urbain II.

Saint Bruno examine le plan de la Chartreuse de Rome.

Saint Bruno refuse l'archevêché de Reggio en Calabre.

Bruno en prières dans sa caverne pendant que ses religieux préparent l'emplacement de leurs premières cellules en Calabre.

Le comte Roger rencontre par hasard les Chartreux dans leur ermitage de Calabre.

Le comte Roger fait construire la première Chartreuse en Calabre.

Saint Bruno apparaît miraculeusement au comte Roger.

Mort de saint Bruno.

Apothéose de saint Bruno.

Les Constitutions cartusiennes approuvées par le pape.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE ET ADOLESCENCE

- I. L'œuvre de Lesueur. — II. Naissance de Bruno à Cologne. — III. Monuments et témoignages. — IV. Belle légende. — V. Cologne. — VI. Ecole de saint Cunibert. Renaissance du onzième siècle et le grand Gerbert. — VII. Bruno à Reims. — VIII. Université de Paris. — IX. Retour à Cologne et saints ordres..... 1

CHAPITRE II

BRUNO ÉCOLATRE ET BÉRENGER

- I. Bérenger. — II. Scandale de ses nouveautés. — III. L'Ecole de Reims. — IV. Gervais de Château-du-Loir choisit Bruno pour Écolâtre. — V. Enseignements de Bruno dans sa chaire. — VI. Amour suprême de Bruno pour l'Eucharistie. — VII. Importance et difficultés de la charge d'Écolâtre. — VIII. Hommages des contemporains. — IX. Commentaires..... 30

CHAPITRE III

L'ARCHEVÊQUE SIMONIAQUE ET BRUNO

- I. Manassès élu archevêque de Reims. — II. Premiers actes. — III. État de l'Eglise de France. — IV. Bruno

et les religieux de Saint-Remi. — V. Grégoire VII et Hugues de Die. — VI. Manassès traduit en Cour de Rome. — VII. Bruno chancelier en 1075. — VIII. Rupture, Ebles et Hugues de Die. — IX. Manassès condamné au concile d'Autun. — X. Grégoire VII réforme la sentence. — XI. Angoisses et vocation de Bruno. — XII. Manassès condamné au concile de Lyon. — XIII. Derniers attentats de Manassès et sa fin	58
--	----

CHAPITRE IV

LE CHEMIN DU DÉSERT DE CHARTREUSE

I. Retour de Bruno à Reims. — II. Arrivée à Paris et apparition effrayante. — III. Contestations peu fondées. — IV. Détermination irrévocable de Bruno. — V. A la garde de Dieu. — VI. Saint Robert de Molesmes, saint Etienne de Muret et les fondations providentielles du onzième siècle. — VII. Bruno à Molesmes et Sèche-Fontaine. — VIII. Les Alpes. — IX. Départ de Sèche-Fontaine et rêve reconfortant de Bruno.....	96
--	----

CHAPITRE V

PRISE DE POSSESSION DU DÉSERT DE CHARTREUSE

I. Hugues de Châteauneuf, évêque de Grenoble. — II. Le désert de Chartreuse lui est montré dans un songe; arrivée de Bruno. — III. Première cérémonie de vêtue des Chartreux et départ pour le désert. — IV. Désert de Chartreuse. — V. Première installation des Chartreux. — VI. Sollicitude de saint Hugues. — VII. Premier monastère et charte de donation.....	129
---	-----

CHAPITRE VI

VICISSITUDES DES PREMIÈRES ANNÉES

I. Vie pauvre et austère de Chartreuse. — II. Vocations et retraites. — III. Urbain II. — IV. Bruno mandé par le pape et Chartreuse abandonnée. — V. Le conseiller du pape. — VI. Les compagnons de	
---	--

Bruno à Rome. — VII. Retour à Chartreuse. — VIII. Bref du pape en faveur des Chartreux. — IX. Bruno refuse l'archevêché de Reggio. — X. Le pape le laisse enfin à sa vocation.....	162
--	-----

CHAPITRE VII

BRUNO EN CALABRE

I. Bruno. part pour la Calabre. — II. Désert de La Tour et austérités de Bruno. — III. Souvenirs. — IV. Chartes du comte Roger et construction d'un monastère. — V. Intimité du comte Roger et des Chartreux. — VI. L'action du « préparateur des conciles ». — VII. Bruno au concile de Plaisance. — VIII. Concile de Clermont. — IX. Bruno et la dévotion à la Vierge.	196
--	-----

CHAPITRE VIII

DERNIÈRES ANNÉES ET MORT DE SAINT BRUNO

I. L'âme et le cœur de Bruno dans sa lettre à Raoul-le-Verd. — II. Saint Hugues auprès de Bruno en Calabre. — III. Bruno apparaît miraculeusement au comte Roger et lui sauve la vie. — IV. Bruno intercède pour les traîtres. — V. Les serfs de Chartreuse. — VI. Landuin de Grande-Chartreuse vient visiter Bruno à La Tour. — VII. Lettre de Bruno à ses fils de la Grande-Chartreuse. — VIII. Les dernières étapes du calvaire de Bruno. — IX. Derniers moments et mort de Bruno.....	228
---	-----

CHAPITRE IX

GLORIFICATION DE SAINT BRUNO APRÈS SA MORT

I. Bruno glorifié par son siècle. — II. Sépulture de Landuin. — III. Chartreuse de La Tour abandonnée. — IV. Découverte providentielle des restes de saint	
--	--

Bruno et Chartreuse recouvrée. — V. Béatification et translation des reliques. — VI. Religieuse distribution. — VII. Canonisation. — VIII. Fête à Cologne. — IX. Profanations protestantes à la Grande-Chartreuse. — X. Culte de Bruno à Reims. — XI. Décret de Clément X. — XII. Chartreuse de La Tour détruite et la Grande-Chartreuse abandonnée. — XIII. Les deux Chartreuses après la Révolution. — XIV. Grandes fêtes annuelles en l'honneur de saint Bruno en Calabre.....	266
---	-----

CHAPITRE X

L'ORDRE DES CHARTREUX

I. Diffusion surprenante de l'Ordre des Chartreux. — II. Chartreux illustres. — III. Faveurs insignes des princes et des papes. — IV. Attractions puissantes des Chartreuses. — V. Intégrité doctrinale de l'Ordre. — VI. Héroïsme cartusien. — VII. Les <i>Coutumes</i> et leur observance inviolable. — VIII. Le Chapitre général. — IX. Différences entre Chartreux, Bénédictins et Trappistes. — X. La liqueur de Chartreuse.....	307
---	-----

CHAPITRE XI

LE CHARTREUX

I. Comment on devient Chartreux. — II. Personnel d'une Chartreuse. — III. La cellule et le travail du religieux. — IV. Étage de la cellule. — V. Vie eucharistique du Chartreux. — VI. L'âme cartusienne d'après les <i>Annales</i> de l'Ordre. — VII. Douce aménité du Chartreux. — VIII. Souvenirs du retraitsant. — IX. Mort et sépulture du Chartreux.....	354
TABLE DES GRAVURES.....	403

B.

ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE

OUVRAGES DU P. GRATRY

- Souvenirs de ma jeunesse, l'enfance, le collège, l'École polytechnique, Strasbourg et le sacerdoce**, 1 volume in-12. 3 fr. »
- De la Connaissance de Dieu**. 7^e éd. 2 in-12. 8 fr. »
- De la Connaissance de l'âme**. 5^e édition. 2 volumes in-12. 7 fr. 50
- Les Sophistes et la Critique**. 1 vol. in-8°. 6 fr. »
- Etude sur la sophistique contemporaine**, ou Lettre à M. Vacherot, et réponse de M. Vacherot, et la réplique du P. Gratry. 1 vol. in-8°. 5 fr. »
- 1 vol. in-12. 3 fr. »
- Lettres sur la religion**. 1 vol. in-8°. 6 fr. »
- 1 vol. in-12. 3 fr. »
- Mois de Marie de l'Immaculée-Conception**. 4^e éd. 1 vol. in-18. 2 fr. 50
- Les Sources**. Première partie : CONSEILS POUR LA CONDUITE DE L'ESPRIT. — Deuxième partie : LE PREMIER ET LE DERNIER LIVRE DE LA SCIENCE DU DEVOIR. 1 volume in-18. 2^e édition. 2 fr. 50
- La Philosophie du Credo**. 1 vol. in-8°. 5 fr. »
- Petit Manuel de critique**. 1 vol. in-18. 1 fr. 50
- Crise de la Foi**. Trois conférences philosophiques de Saint-Etienne-du-Mont, 1863. 1 vol. in-18. 1 fr. 50
- La Morale et la loi de l'histoire**. 2 v. in-8°. 12 fr. »
- 2 vol. in-12. 7 fr. 50
- Commentaire sur l'Evangile selon saint Matthieu**. 2 vol. in-8°. 8 fr. »
- Henri Perreye**, 7^e édition. 1 vol. in-18. 3 fr. »
- Méditations inédites**, 1 vol. in-18, 2^e édition. 3 fr. »
- Jésus-Christ**, réponse à M. Renan, 1 vol. in-18. 1 fr. »
- Sources de la régénération sociale**. In-18. 1 fr. 50
-
- Le P. Gratry, ses derniers jours, son testament spirituel**, par le P. Adolphe PERRAUD, prêtre de l'Oratoire, professeur en Sorbonne. 1 vol. in-18. 1 fr. 50
- Le P. Gratry, sa vie et ses œuvres**, par S. E. le Cardinal PERRAUD, 1 vol. in-12, 4^e édition. 3 fr. 50

BX *Gorse*
4700 *Saint Bruno*
B9G6

888760

2- 11980

2- 11980

